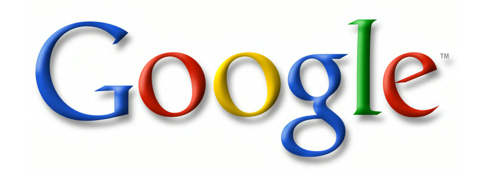
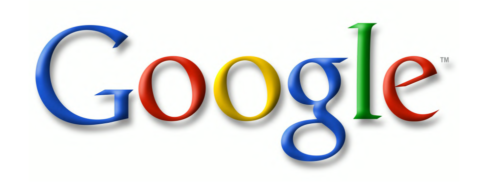
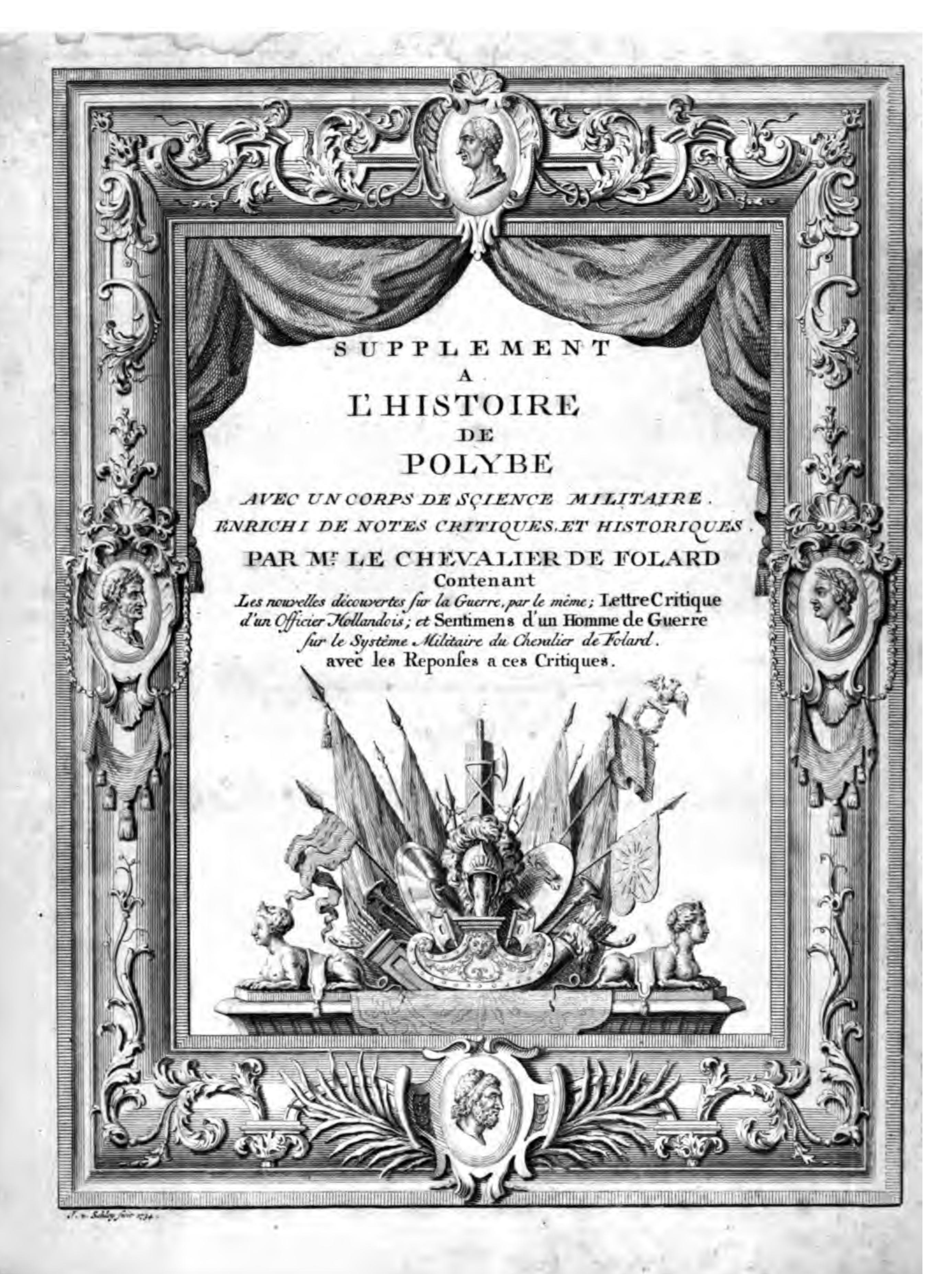




[illegible]


SUPPLEMENT
A
L'HISTOIRE
DE
POLYBE
AVEC UN CORPS DE SÇIENCE MILITAIRE.
ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES.
PAR Mr. LE CHEVALIER DE FOLARD
Contenant
Les nouvelles découvertes sur la Guerre, par le même; Lettre Critique
d'un Officier Hollandois; et Sentimens d'un Homme de Guerre
sur le Système Militaire du Chevalier de Folard.
avec les Reponses a ces Critiques.

SUPPLEMENT
A
L'HISTOIRE
DE
POLYBE.

AVEC LE
COMMENTAIRE MILITAIRE
DE MONSIEUR LE CHEVALIER
DE FOLARD,

CONTENANT
Les Nouvelles Découvertes sur la Guerre, par le même;
LETTRE CRITIQUE *d'un Officier Hollandois;*
& SENTIMENS D'UN HOMME DE
GUERRE *sur le Systême Militaire du*
Chevalier de Folard.

AVEC
LES REPONSES A CES CRITIQUES.





A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN ET FILS.
MDCCLIII.

AVERTISSEMENT
DES
LIBRAIRES
SUR LE
SUPPLEMENT A L'HISTOIRE
DE POLYBE.

QUoique dans l'Avertissement qui est à la tête du Tome I. de cet Ouvrage, nous ayons donné une idée de ce *Supplement*, nous croyons devoir en parler encore ici pour ceux qui ayant les VI. premiers Tomes du Polybe voudront se procurer ce Tome VII. que nous donnons séparément.

Les *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* que Mr. le Chevalier de Folard publia quelques années avant son Polybe, en contiennent une Histoire curieuse qu'on lit avec plaisir. Il donne ensuite le précis de sa nouvelle Tactique, qui revolta un grand nombre d'Officiers, qui avec de l'expérience sans étude se croyoient fort habiles, & vouloient qu'on s'en tînt aux usages reçus, quelque déraisonnables qu'ils pussent être. Mr. de Folard entreprenoit de les desabuser, ce n'étoit pas le moyen de leur plaire. Il dédia ses *Nouvelles Découvertes* au Duc d'Orléans, Régent de France, à qui il auroit aussi dédié son grand Ouvrage, si la mort n'eût enlevé ce Prince habile, pendant qu'il y travailloit. Pour faire sentir le prix de ce petit Livre il nous suffira de placer ici quelques lignes de l'illustre Comte de Schulembourg, qui lui écrivit ainsi d'Hannover. „ J'aurois Polybe,
„ souhaitté que mes affaires m'eussent permis de m'en retour- Tom. I. Préf. p.
„ ner par la France pour m'entretenir avec vous, Monsieur. XVIII.
„ Il est à souhaiter que votre Commentaire sur Polybe, & vo-
„ tre nouveau Systême de Discipline Militaire & de Tactique
„ paroissent bientôt, comme vous le promettez. Je le répéte

„ encore, j'aurois donné tout au monde pour avoir aujour-
„ d'hui un tel Ouvrage. Tous les Gens de guerre, & ſurtout
„ ceux qui ont aſſez de connoiſſance pour en profiter, ne ſau-
„ roient aſſez vous en remercier."

On donne enſuite une Lettre Critique de Mr. Terſon, vieux Officier François fort habile, au ſervice des Etats. Il dit ſon ſon ſentiment ſur le nouveau Polybe & ſur ſon Auteur, avec cette franchiſe & la politeſſe qui caractériſent un Homme de guerre. Il convient du mérite de la nouvelle Tactique, mais il déclare que la plupart des Officiers Hollandois, entêtés de leurs uſages & de leur routine, comme le ſont toutes les Nations, ne voudroient pas l'adopter, préférant leur feu à l'Arme blanche plus au goût des François. Il admire ſurtout la Colonne, & il avouë qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter, à moins de ſe ranger dans un ordre ſemblable, ce qui eſt en faire un grand éloge. Il y trouve encore quelques defauts, & propoſe les moyens d'y remédier. Enfin il donne à l'Auteur les plus grandes marques d'eſtime, s'exprimant ſur ſon Ouvrage comme l'a fait Mr. le Veld-Maréchal Comte de Schulembourg; ils diſent l'un & l'autre, que ce Livre eſt propre à former des Héros. Mr. de Folard ne fut pas inſenſible à tant de politeſſe, & il en marqua ſa reconnoiſſance à Mr. Terſon, qui fit honneur à ſon propre mérite, en reconnoiſſant à celui de l'Auteur du Commentaire ſur Polybe.

Les *Sentimens d'un Homme de Guerre ſur le Polybe de Mr. le Chevalier de Folard*, firent du bruit dans ce tems-là. Nous avons inſéré cet Ouvrage dans ce *Supplément* avec répugnance, non que nous ne ſoyons perſuadés qu'une critique éclairée & honnête eſt très-permiſe & qu'elle eſt utile; mais parce qu'il nous ſembloit, après bien des gens plus capables d'en juger que nous ne le ſommes, que celle-ci n'étoit pas d'un genre à pouvoir faire honneur au diſcernement de l'Auteur, pour ne rien dire de pis. Il eût mieux convenu de le laiſſer dans l'oubli avec tant d'autres Critiques publiées en France dans le même tems, & dont le mépris public fut la juſte recompenſe; mais

nous

nous n'avons pu en refuser la publication aux instances de plusieurs personnes, qui n'ont pas cru que la gloire de l'Auteur du Polybe dût en souffrir. Mr. de Folard nous apprend que les *Sentimens d'un Homme de Guerre* étoient la production de Mr. de Savornin, Officier Suisse fort estimé, & Major-Général au Service des Etats-Généraux. Il ne vouloit point être connu, pour pouvoir lâcher à son aise des traits méprisans contre un homme de mérite qu'il auroit dû respecter, & qui l'avoit trop loué, croyant sans doute sa capacité plus grande qu'elle ne l'étoit, quoiqu'aucune action d'éclat ne l'eût jamais distingué dans le Service. Il étoit fort passionné pour les usages reçus, & surtout pour le feu des Pelottons Hollandois, que Mr. de Folard estime tant que l'on suivra la méthode reçuë, mais dont il fait peu de cas contre sa Colonne, & lorsque l'on aimera mieux employer l'Arme blanche que de se fusiller pendant plusieurs heures, ce qui ne convient pas à des gens de cœur qui veulent aborder l'Ennemi. On impose par-là bientôt silence aux Tirailleurs. On nous apprend que c'est la méthode constante de certains * Régimens François pleins d'honneur, qui essuyent toujours le prémier feu sans tirer, & veulent joindre l'Ennemi pour expédier vîte la besogne, lorsque le terrain leur permet cette manœuvre.

* Tels sont les Régimens de *Navarre*, de *Normandie*, de la *Vieille Marine*, &c.

Mr. de Savornin fut très-fâché de se voir démasqué; il s'en plaignit comme si Mr. de Folard eût manqué de politesse à son égard. Il est aisé de voir qu'il l'avoit poussée à l'excès, en lui donnant des louanges outrées, même dans le tems qu'il se plaint avec raison de ses critiques. D'ailleurs ayant été son prisonnier en Hollande, & l'ayant fort connu, il se flattoit de l'avoir pour Ami, & il avoit le foible de se prévenir facilement en faveur de ceux qu'il aimoit. On ne put lui pardonner d'avoir prouvé à tant de gens qu'ils avoient besoin d'étudier pour entendre une Science qu'ils croyoient posséder parfaitement. L'Officier Suisse voulut se venger; mais ne se fit-il pas plus de tort qu'il n'en fit à un homme qui avoit l'approbation des plus grands Guerriers de l'Europe? C'est acheter un peu cher le plaisir de faire de la peine à Mr. de Folard. Il ne fut pas ménagé dans la troi-

siéme Lettre, où la nouvelle Tactique fut mise en piéces; on le traita de misérable Raisonneur, d'homme vain & enteté de ses visions; la Colonne fut regardée comme un ordre rempli des plus grands défauts, qui ne sauroit résister au feu Hollandois, bien loin d'être invincible. On s'efforça de jetter du ridicule sur l'Auteur, en l'appellant par dérision *Grand Général*. Voici quelque chose de plus. Mr. de Folard avoit parlé de Mr. de Robert son neveu, Capitaine dans le Régiment de Picardie, & de Mr. de Vadicourt ancien Mousquetaire du Roi, tous deux ses Eléves dans la Science des Armes. Il nous apprend modestement que ces deux Officiers habiles ont travaillé avec succès à perfectionner sa Colonne, & qu'il a profité de leurs lumiéres. Il nous dit de plus que ces deux Messieurs donneroient une ample Réponse aux Officiers Hollandois, au cas qu'ils ne fussent pas satisfaits de la sienne. Mr. de Folard étoit alors fort occupé à travailler pour la Cour. Son tems étoit trop précieux pour l'employer à des disputes dont il prévoyoit l'inutilité. Mr. de Savornin voulut faire l'agréable aux dépens des deux Officiers François, qu'il appelle par une raillerie assez indécente pour un homme de son âge & de son caractére, les *Généraux Subalternes* de Mr. de Folard. N'étoit pas s'exposer un peu trop sans nécessité? Qui sait si la partie auroit été bien égale entre un Suisse & deux jeunes François gens d'esprit, qui d'ordinaire entendent assez bien le badinage? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Mr. de Savornin ne connoissoit pas la Colonne, ni en général la Tactique de Mr. de Folard, dont il a parlé avec tant de mépris. Pour s'en convaincre on n'a qu'à faire attention à la Lettre rapportée plus haut, où Mr. le Comte de Schulembourg dit à Mr. de Folard en parlant de sa Tactique, que tous les Gens de guerre ne sauroient assez l'en remercier, *surtout ceux qui ont assez de connoissance pour en profiter*. N'a-t-on pas droit d'en conclure que notre Officier-Général manquoit de lumiéres, & qu'il a parlé de choses qui ne lui étoient pas assez connuës. Il avoit lu le Polybe, & par conséquent la Lettre en question; il connoissoit le Seigneur qui l'avoit écrite, puisqu'il l'avoit vû en Flandres Général des Troupes Saxonnes dans l'Armée des Alliés.

Un

Un homme plus modeste auroit craint de hazarder un jugement si contraire à celui de ce grand Guerrier; il n'auroit pas non plus rejetté d'un ton chagrin & dédaigneux celui de Mr. le Colonel Terson si favorable à la nouvelle Tactique, & qui avoit plus d'expérience, & du moins autant d'esprit, & de capacité que lui. On fut surpris que Mr. de Savornin, qui se croyoit fort savant dans l'Infanterie, osât avancer que c'est la Cavalerie qui gagne les batailles en plaine, & que l'Infanterie, lorsqu'elle en est environnée, n'a rien de mieux à faire qu'à mettre bas les armes. Mr. de Folard soutient au contraire qu'avec des armes de longueur, soutenuës par le feu, la Cavalerie n'oseroit approcher l'Infanterie. Il soutient son sentiment par divers faits, & surtout par une belle action du Comte de Schulembourg, qui auroit dû faire impression sur notre Critique. Ce Général ayant avec lui environ 5000 hommes d'Infanterie Saxonne, fut attaqué dans les Plaines de Pologne par 7 à 8000 Chevaux Suédois, ayant à leur tête l'intrépide Charles XII. avec l'élite de ses Généraux & le Roi Stanislas. Ce Prince fit des efforts impuissans pour rompre cette Infanterie, qui formoit une espéce de Colonne; avec ses Armes de longueur & son feu, elle le repoussa toujours. Charles XII. prit le parti de la suivre d'un peu loin. Le Général Saxon continua fiérement sa marche, & à la faveur de la nuit il passa l'Oder sur des radeaux, laissant le Roi de Suéde dans l'admiration d'une si belle manœuvre. Mr. de Folard l'admire aussi: elle est très-conforme à ses principes, & il y a grande apparence qu'il l'auroit imitée hardiment s'il se fût trouvé dans de pareilles circonstances. Pour notre brave Suisse, beaucoup plus sage & plus habile, il auroit sans doute pris le parti de mettre les armes bas, puisque l'action brillante du Comte de Schulembourg n'a fait aucune impression sur lui.

Sentimens d'un Homme de Guerre Tom. VII. pag. 123 & 191.

Nous croyons devoir rapporter ici un fait plus récent, bien honorable aux Anglois, dont le Maréchal Comte de Saxe parle avec grand éloge dans ses *Mémoires sur l'Infanterie.* Ces braves Anglois ayant formé une grosse Colonne de leur Infanterie de quinze ou vingt Bataillons à Fontenoy, pénétrerent jusqu'au milieu de l'Armée ennemie, & s'y soutinrent pendant plusieurs

Pag. 95.

heures, ſans qu'aucune charge de Cavalerie les pût ébranler. *Ce ſont*, dit le Maréchal, *des choſes que nous avons tous vu, mais l'amour-propre fait qu'on ne veut point en parler, parce qu'on ſent bien qu'on n'eſt point en état de les imiter.* Cet habile Guerrier avoit auparavant dit que l'Infanterie Françoiſe, quoique la plus valeureuſe de l'Europe, n'eſt point en état de ſoutenir une charge dans un lieu où elle peut être abordée, parce qu'elle n'eſt ni diſciplinée, ni aſſez exercée. Il doute qu'aucun Général oſât traverſer une plaine avec un Corps de cette Infanterie devant un Corps de Cavalerie nombreuſe. Tout cela n'eſt-il pas un peu exageré? Au reſte avec le feu de ſes ſeuls Pelottons, Mr. de Savornin anéantit ſur le papier avec une facilité admirable la Colonne de Mr. de Folard, que Mr. Terſon trouvoit très-redoutable. La vuë des Pertuiſannes paroit cependant lui inſpirer de la frayeur; il prétend détruire la Colonne qui en eſt fraiſée & toute hériſſée, en faiſant reculer ſes Pelottons & cédant le terrain, comme ſi le feu de gens qui n'oſent faire ferme étoit fort à craindre. Des Poltrons qui fuyent ne tirent pas d'ordinaire fort droit. L'Ennemi ne peut que les mépriſer.

On trouve à la fin de ce *Supplément* la *Réponſe de Mr. de Folard aux deux Officiers Hollandois*, telle qu'elle ſe trouve dans le Tome XVI. de la *Bibliothéque Françoiſe*. Il n'avoit vu que les deux premiéres Lettres lorſqu'il répondit à Mr. de Savornin. La lecture de la troiſiéme piqua ſa vivacité, & il ſentit quelque honte de l'avoir ſi mal connu. Il étoit fort en état de le tourner en ridicule; mais après y avoir bien penſé, il prit le parti du ſilence, perſuadé qu'une vengeance de cette nature pouvoit ſeule convenir à un homme de ſon âge & de ſa profeſſion, & il ne vouloit pas d'ailleurs faire de la peine au Corps des Officiers Hollandois, dont il ne pouvoit que ſe louër. Il pouſſa plus loin encore la modération; car il empêcha Mr. de Robert ſon neveu, & Mr. de Vadicourt, de publier aucune réponſe ni écrit contre Mr. de Savornin. C'eſt grand dommage qu'on nous ait privés d'une piéce auſſi rejouiſſante. Celui-ci écrivit enſuite pluſieurs Lettres à Mr. de Folard, ſous prétexte de lui demander des éclairciſſemens, mais il ne put jamais en obtenir la moindre réponſe.



A

SON ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Depuis trente-six ans que j'ai l'honneur de servir le Roi, je n'ai point eu de plus forte passion que celle de me rendre capable de le bien servir. Si j'ai travaillé avec quelque succès, si j'ai été l'auteur de quelques évenemens heureux en Italie & en Flandres, c'est ce que je ne sçaurois dire, ma fortune ne me rend pas ici de témoignage fort avantageux. Ce que je puis dire, c'est que j'ai travaillé sans relache. Né avec une forte inclination pour le métier des Armes, j'ai éte obligé pendant la Paix d'en interrompre l'éxercice: mais je n'ai pû en discontinuer l'étude. Ces jours de calme & de tranquillité dont nous joüissons n'ont point été un tems d'oisiveté pour moi, j'ai tâché de les mettre à profit pour m'instruire plus à fond.

Je sçais fort bien, MONSEIGNEUR, *que les vertus militaires sont négligées pendant la Paix qui confond la lâcheté & la valeur, selon la pensée de Tacite; mais l'application & l'étude se font toujours remarquer. Corbulon & Cassius s'illustrérent par ces deux endroits. Ils s'acquirent les bonnes graces de leur Prince. Ils se firent admirer dans la Paix, & redouter dans la guerre. Celui-ci habile & profond dans l'étude des Loix Militaires, parut dans un tems que ces Loix étoient négligées, languis-*

ſantes & ſans force. Il les remit en vigueur par ſa vertu, & ſervit d'exemple aux autres: mais Corbulon les trouva anéanties & dans le mépris prêtes à tomber, comme l'Empire qui panchoit à ſa ruine, il rétablit les unes par ſa vigueur & ſauva l'autre, autant par la grandeur de ſon courage, que par la capacité qu'il avoit acquiſe dans le calme d'une paix profonde.

Cette Paix où nous vivons aujourd'hui, MONSEIGNEUR, *& que nous devons à votre ſageſſe, eſt une eſpece de miracle, & le plus grand de tous les biens: mais ce ſeroit le plus grand de tous les maux ſi la Guerre nous ſurprenoit dans cet état de nonchalance, de luxe & de corruption, où Corbulon trouva les armées. Si j'etois autant avancé dans les honneurs de la Milice que j'en ſuis loin, on pourroit peut-être s'imaginer que je m'applique ce que je dis ici de ces deux grands hommes. Il y a une trop grande différence entre leurs emplois & les miens, entre leurs qualités éminentes & ma mediocrité pour en faire rien conclure à mon avantage. Tout ce que je puis avoir de commun avec eux,* MONSEIGNEUR, *c'eſt de profiter de la paix pour me rendre digne de votre eſtime, & de faire uſage, pour m'inſtruire, d'un tems, que l'on n'employe communément qu'aux plaiſirs.*

J'ai réflechi ſur mes lectures anciennes, j'en ai fait de nouvelles. Je me ſuis rapellé toutes les lecons que m'avoient données pendant trente-ſix Campagnes nos Maîtres, & les évenemens; enfin de tout ce que j'avois lû, entendu, obſervé, vû & pratiqué, j'ai fait ſur Polybe des obſervations, qui pourront paſſer pour le ſeul Cours militaire qui ait parû depuis les anciens Grecs & Romains.

V. A. R. n'y verra pourtant rien de nouveau; rien qu'Elle n'ait trouvé par elle-même. Auſſi n'eſt-ce point pour des eſprits comme le vôtre que l'on écrit. Que pourroit-on vous apprendre, MONSEIGNEUR? *Ignorez vous rien de ce qu'il eſt permis à l'homme de ſçavoir & ce que vous ſçavez, aucun autre le ſçait-il auſſi parfaitement que vous le ſçavez? A vous entendre parler de la guerre, on diroit que vous en avez fait votre unique étude. Parlez-vous de quelque autre ſcience, c'eſt par tout la même capacité & le même plaiſir de vous entendre. On ne concevroit pas où vous avez pû trouver aſſez de tems pour acquérir des connoiſſances ſi étenduës & ſi parfaites, ſi l'on ne ſçavoit quels ſont les priviléges des génies du premier ordre. Grand ſujet d'humiliation pour ceux qui ne peuvent les acquérir que par d'extraordinaires efforts. Ceci me regarde plus que les autres, & je ſens que ſi Vous étiez moins habile & moins éclairé, je ſerois peut-être moins modeſte.*

O ſi j'avois été à portée de vous conſulter, MONSEIGNEUR! *ſi auſſi heureux que Polybe, qui eut l'avantage de recevoir les lecons de Scipion, auprès de qui il fut toujours, j'avois eu celui de recevoir les vôtres; Quelles lumieres n'euſſé-je pas répanduës ſur Polybe! Quel cas la poſtérité*

té n'eût-elle pas fait de mon Commentaire, si j'eûsse pû l'avertir que PHILIPPE D'ORLEANS, *ce Prince dont toute l'Europe a admiré la conduite & l'intrepidité dans la Guerre, y avoit la principale part.*

Il ne tiendra qu'à V. A. R. de lui procurer d'une autre maniere, sinon la même autorité, du moins une très-grande autorité, c'est en l'honorant de votre protection. J'en ai d'autant plus besoin, que les frais de l'entreprise sont beaucoup au-dessus de mes forces, & mes esperances sont d'autant plus grandes, que les desseins illustres, & peu communs sont toujours du goût des grands Hommes. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant, & très-fidel serviteur,

LE CHEVALIER DE FOLARD.

PREFACE.

COMME je suis persuadé que le plus grand nombre de mes Lecteurs n'examinera pas cet Ouvrage avec un esprit pur & exempt des préjugés de la coutume, je m'attens bien à la contradiction; car la multitude se cabre & prend aisément feu contre les choses nouvelles: l'évidence irrite quelquefois plus que l'erreur. C'est le sort des nouvelles découvertes de révolter d'abord; sur tout lorsqu'elles ne sont pas proposées par des gens qui ayent une certaine autorité.

Philippe, Roi de Macedoine, & Cesar notre maître ont porté la science de la guerre au plus haut point de perfection qu'elle pouvoit aller, l'un en formant ce corps d'Infanterie tant vanté, & si connu sous le nom de Phalange Macedonienne, l'autre en donnant de nouvelles leçons sur les mouvemens des armées, & sur les différentes méthodes d'attaquer & de défendre les Places: mais si Philippe n'eût pas été un grand Roi, & Cesar un des premiers de la République, croit-on de bonne-foi qu'ils fussent venus à bout de faire recevoir leurs inventions & leurs maximes? Eussent-ils encore été plus habiles, on n'auroit pas daigné les écouter; on les auroit traité de visionnaires, d'esprits chimériques: du moins s'il est permis de juger de leur siécle par le nôtre; car ce sont les manieres d'aujourd'hui, que beaucoup de gens ont euës pour moi. Jamais on n'a tant pris soin de justifier la vérité de ce que me dit un jour un Officier Général * de beaucoup d'esprit, & très intelligent dans l'Infanterie, touchant une entreprise que j'avois proposée. *Ce que vous avez pensé*, me dit-il, *mettoit nos ennemis aux derniers périls; mais souvenez-vous qu'une pensée, qui passe par la bouche d'un homme sans fortune, devient une impertinence, quoique pleine de sagesse, d'intelligence & de bon sens.*

* Le Comte du Gas.

Je ne vois rien de plus véritable que cette maxime. On juge presque toujours des hommes par ce qu'ils sont plutôt que par ce qu'ils disent. C'est ce qui fait faire fortune à une infinité d'opinions absurdes en dépit du bon sens & de la raison, & conserver certaines coutumes qui ne leur sont pas moins contraires. Sans la puissance & l'autorité de ceux qui les soutenoient nous eussions sans doute poussé plus loin nos connoissances dans la science des armes que nous n'avons fait. Si la vérité qu'on représente nuë, marche en la compagnie d'un homme nû, elle ne fait aucune impression, on la rejette & on la méprise; il faut que cet homme, qui la suit ou qui la mene, soit paré & orné de tout l'éclat du rang & de la fortune. C'est ce qui me rend in-

incertain ſur le ſort de mon Livre, j'en ai même tout à craindre.

La hardieſſe que j'ai eue de m'écarter des routes ordinaires, & d'en vouloir ouvrir de nouvelles, revoltera les zelateurs des uſages univerſellement recûs. Soit entêtement pour les anciennes opinions, ſoit chagrin de n'être pas ſoi-même l'auteur d'un nouveau ſyſtême, ou comme l'on dit, jalouſie de métier, on ne manque guére de ſe déchaîner contre un homme qui innove. On pardonne aux opinions, on ne pardonne pas à celui qui les propoſe. On recoit dans le fond du cœur ce qu'il avance, on le défendroit ſi on l'avoit penſé, ou propoſé ſoi-même; mais parce que c'eſt un autre qui en eſt auteur, on l'attaque. C'eſt ce qu'on a vû arriver de tout tems, & ſur tout dans le ſiécle paſſé, qu'on peut appeller le ſiécle des innovations dans les Arts & dans les Sciences, comme celui-ci l'eſt de l'oubli, du moins à l'égard de celle de la guerre.

Ariſtote étoit un grand Philoſophe; un autre eſt venu plus de deux mille ans après lui, qui a fait voir par la raiſon & par l'expérience qu'Ariſtote s'étoit trompé; faut-il étouffer le grand homme * qui nous a ouvert les yeux?

* *Deſcartes.*

Le fameux Anglois qui s'aviſa le premier de dire que le ſang circuloit dans les veines, s'attira tous les vieux Médecins de ſon tems. Il ſe vit traiter d'ignorant, de viſionnaire, de chimerique, de ridicule, de fou; on alla même par le moyen du ſyllogiſme de conſéquence en conſéquence, juſqu'à le trouver hérétique, comme il eſt arrivé à Mr. Deſcartes; car la colere & la prévention dérangent terriblement la dialectique. Il m'eſt arrivé quelque choſe d'aprochant: il eſt vrai que l'héréſie n'en a pas été, (les gens de guerre ne ſont pas ſi habiles Logiciens que les Médecins,) mais à cela près je n'ai pas été mieux traité que Harvé à l'aſpect du projet de mon entrepriſe. Cependant ce projet étoit à peine une idée de celui que je donne aujourd'hui au public dans la Diſſertation qui fait la tête de cet Ouvrage. C'eſt maintenant que l'on peut raiſonnner & critiquer l'Auteur ſur ſes opinions & ſur ſon ſyſtême, & juger même de ſa capacité dans les connoiſſances indépendantes de ſes principes militaires. On y trouvera nombre de queſtions curieuſes, de choſes nouvelles, d'exemples & de citations. On s'imaginera peut-être que ces différens détachemens m'écarteront de mon ſujet en occupant trop l'eſprit. Nullement; les uns comme les autres contiennent des preuves pour fortifier mes opinions; d'ailleurs je ne me fais pas une affaire d'être attaqué par cet endroit-là.

Ceux qui aiment la critique auront dequoi ſe ſatisfaire, le moyen de s'en empêcher; on peut bien juger qu'un Ouvrage comme celui-ci, qui roulle en partie ſur l'antiquité militaire, nous y conduit néceſſairement. J'attaque les morts, & comme ceux-ci ne ſentent rien, je ne penſe pas qu'ils s'en fâchent; & quant aux vivans, ils ne s'en facheront pas non plus; ils ne ſe croyent pas infaillibles, ils ſont hommes

com-

comme moi, & par conſequent ſujets à reviſion & à correction, ſans que je prétende, en relevant leurs fautes me donner pour plus habile & pour plus éclairé. Je reconnois franchement la petite portion d'eſprit & d'intelligence que Dieu m'a donnée, outre que je ne penſe pas avoir pouſſé la critique au-delà des loix qu'elle preſcrit. S'il y en a qui ſe plaignent que j'aye trop enfoncé l'épingle, ils auront tort, & ceux là ſont en très-grand nombre; car il y en a bien peu qui veuillent reconnoître, je ne dis pas ſeulement leurs fautes, mais la moindre inadvertance dans leurs écrits, quoiqu'ils en croyent voir une infinité dans ceux des autres, qu'ils ménagent bien moins que je ne fais ici: car je me contente tout au plus de leur faire ſentir la pointe dans des choſes où les autres les égorgeroient. Ils peuvent uſer de repréſaille ſur mon Livre ſans que je m'en plaigne, il n'y a point d'Auteur qui ne cloche. Il en eſt des Livres comme des hommes, le plus parfait eſt celui qui a le moins de défauts. Il n'y en a pas un qui ne puiſſe être critiqué par quelque endroit, & aucun quelque méchant qu'il puiſſe être, où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe à profiter, ou qui nous amuſe, ſi ce n'eſt dans ceux de nos faiſeurs de Poëmes épiques.

Si je cite le Pere Daniel en pluſieurs endroits de cet Ouvrage, ce n'eſt pas comme Auteur Militaire; ſon Livre n'eſt qu'une Hiſtoire de la Milice Françoiſe dont je fais un très-grand cas, où il y a beaucoup à prendre & rien de fort eſſentiel à rejetter: ſi je ne ſuis pas du ſentiment de ce célébre Hiſtorien en bien des choſes, ou pour mieux dire, ſi je ne me ſuis pas livré à l'égard de la guerre aux opinions de ceux dont il parle, il lui importe peu que je les embraſſe, ou que je ne les embraſſe pas, il ne les a pas épouſées; ce ſeroit une eſpece de polygamie littéraire: il nous eſt libre d'en juger, & d'en dire ce qu'il nous plaira. S'il décide c'eſt ſur la foi des autres, ſans vouloir donner ſes déciſions comme un article de foi militaire; car ſi cela étoit j'en appellerois au bon ſens, comme j'en apelle au même bon ſens des machines de guerre des anciens dont il donne les figures, qu'il a tirées de Juſte-Lipſe, & de Perrault. Auſſi ce ſavant Jeſuite ne les donne-t-il pas comme vraies. Peut s'en faut que je n'en diſe autant de quelques Plans des ordres de bataille que j'ai donnés dans cet Ouvrage. J'aurois voulu qu'ils euſſent été gravés en Taille-douce, & avec plus d'exactitude, le Graveur s'en eſt aſſez mal acquité. L'ordonnance Romaine péche en ce que les intervales des co-
Pag. 65. hortes ne ſont pas tout-à-fait égaux au front de ces mêmes cohortes: dans
Pag. 66. une autre on a oublié les armés à la legére que j'introduis dans les eſpaces des eſcadrons de la Cavalerie; mais l'explication que je donne de ces différentes diſpoſitions d'armées, corrige la ſotiſe du Graveur. A l'égard de la Pique, la douille en eſt trop longue, les autres Figures ſont aſſez bien.

Je donne en paſſant la méthode des Grecs & des Romains dans les

siéges des Places, & même quelque chose de nouveau sur leur Tactique, que les Auteurs qui ont écrit de leur Milice, n'avoient pas connuë, & je fais voir en même tems que nous n'avons rien inventé que les anciens n'eussent pratiqué avant nous. Cette découverte est très curieuse & très-instructive; bien que je ne fasse que glisser sur toutes ces matieres, il y a peu de bons connoisseurs qui ne puissent bien juger du tout par ces parties détachées: mais comme ces sortes de petits détachemens ne sont pas si respectables qu'un corps entier, je ne me suis pas contenté de ma Dissertation, quoiqu'assez fourni de choses instructives & amusantes: j'ai crû devoir faire un Ouvrage utile aux gens de guerre, & digne d'être lû plusieurs fois, indépendamment de ma Dissertation. Pour cela j'y ai joint deux pieces importantes; la premiere est mon Traité de la Colonne*, piece méthodique, qui doit faire la tête de mon grand Ouvrage, parce que je considére cet ordre comme le principe fondamental & universel, & comme l'axe sur lequel roule tout mon nouveau systême de Tactique & la connoissance parfaite de l'Infanterie; car il importe extrêmement que cette Infanterie connoisse sa force, & tous généralement conviennent qu'elle l'ignore, preuve manifeste de la fausseté de nos principes; car s'ils étoient vrais, ils nous meneroient nécessairement à cette connoissance.

Au reste, ce qu'on verra dans mon principe de la Colonne, n'embrasse pas tous les cas différens de la guerre ausquels je l'employe, ils sont répandus dans mon Commentaire. Je passe assez legérement dessus, je ne donne que la méthode de former ma Colonne pour attaquer & combattre dans cet ordre admirable. Car dans les autres affaires de campagne, dont je ne parle pas, comme les retraites, les passages de Rivieres, de ruisseaux, de marais &c. & l'insulte des postes, & des camps retranchés, les méthodes sont différentes.

On trouvera dans ce Traité les deux conditions que Descartes demande dans la recherche des principes des Arts & des Sciences. Il exige premierement qu'ils soient si clairs & si évidens que l'esprit humain ne puisse douter de leur vérité. En second lieu, que ce soit d'eux que dépende la connoissance des autres choses, en sorte qu'ils puissent être connus sans elles; mais non pas réciproquement elles sans eux. Je ne satisfais pas seulement à ce que Descartes exige dans un systême philosophique; mais j'apuye encore le mien par des exemples éclatans. On me dira peut-être avec Horace:

Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit.

Que l'exemple ne fait rien s'il léve une difficulté par une autre qu'il fait

* On supprime ici le *Traité de la Colonne*, qui est déjà plus correct à la tête du Tome I. de cet Ouvrage, & qu'il seroit inutile de repeter ici.

fait naître. Les difficultés ne naissent jamais de l'évidence & de la simplicité d'un principe qui ne peut être contesté, & si quelqu'un s'avise de le combattre, il faudra qu'il rafine d'une étrange force, qu'il ait recours aux envelopes, aux retorsions; enfin il faudra qu'il mette en baterie tous les sophismes imaginables; & ces sortes de batteries ne sont pas faites pour ruiner, elles sont de la nature de celles qu'on méprise, & contre lesquelles on ne daigne pas user sa poudre.

Peut-être qu'on me fera un crime de trouver dans ce Traité, & dans la Dissertation qui suit, bien des choses dont j'ai déja parlé dans la premiere. On ne doit pas le trouver étrange, l'impression en étoit presque achevée lorsque je me suis déterminé d'y insérer les deux pieces de mon principe de Tactique. Il seroit mal de considerer ces choses comme des redites: outre que ces deux derniers ouvrages sont indépendans l'un de l'autre, qui est un plan & une idée d'un plus grand.

La troisiéme Piece que j'insere dans ce Livre est une Dissertation qui fait la clôture du premier Volume de mon Commentaire, comme l'autre la tête. C'est à proprement parler un paradoxe Militaire tiré de mes principes; comme tout est vrai dans ce que je traite, je doute qu'on puisse jamais y trouver aucune objection à faire; car j'ai auparavant tâché de m'en faire à moi-même sans pouvoir reconnoître du défaut dans la pratique, non plus que les habiles gens que j'ai consulté sur cette matiere; ceci m'engage à quelques observations.

Il y a deux manieres d'attaquer un Ouvrage, l'analyse & les préjugés. La premiere consiste à le renverser par le fonds, en montrant qu'il n'est appuyé sur rien de solide, que les principes en sont faux, & les conséquences mal tirées; & s'il s'agit d'une affaire de pratique, que l'execution en est impossible. Par la seconde, sans toucher au fond de l'Ouvrage, on se contente pour en donner une idée désavantageuse, d'employer des raisons externes, tirées ou de la nature même de l'Ouvrage, ou du caractére de l'Auteur.

L'analyse ou l'examen du fond est la pierre de touche la plus sûre, ou plutôt la seule véritable de la qualité d'un Ouvrage. C'est justement ce que je redoute le moins. La simplicité de ce que je propose, la solidité & la clarté des raisons dont je l'apuie; l'autorité de mes garands me donnent une confiance qui va jusqu'à me faire croire que je n'aurai à me défendre que sur les préjugés.

Tout ce qu'on peut m'objecter en ce genre-là se réduit à la nouveauté & à la singularité. A quoi bon dira-t-on se frayer un nouveau chemin? Avons-nous plus d'esprit & de bon sens que ceux de qui nous tenons nos principes? non: mais nous en avons autant; (car la nature n'a pas dépéri, peut-être) & avec la même mesure d'esprit & de bon sens nous pouvons faire ce qu'ils ont fait. Ils ont inventé, nous pouvons inventer, & trouver ce qui leur est peut-être échapé; leurs yeux n'ont

n'ont pas tout vû, il reste à tous les arts des païs à découvrir, & ces païs sont immenses. La guerre est de tous les arts celui où l'on s'imagine assez faussement avoir fait de plus grandes découvertes. On en a fait, je l'avouë, en quelques-unes de ses parties, comme dans l'attaque des Places, dans les Fortifications & dans les marches. Si l'on en excepte ces parties nous avons bien encore du chemin à faire pour arriver à la perfection des autres. Ce chemin est si peu battu, qu'il est presque ridicule de s'y hazarder & d'en rompre les obstacles; la science de la guerre étant peut-être la seule où l'on ne gagne rien à faire des découvertes: on n'ose non plus y foüiller qu'on feroit dans un païs tout ennemi, où l'on craint quelque mauvaise rencontre. La routine qui naît de la paresse & de l'ignorance, plaît, coûte moins & avance plus. Véritablement on peut dire de la guerre ce que disoit de la medecine un savant Medecin, que c'étoit un païs de droit coûtumier plutôt que de droit écrit, très-curieux au reste de ne rien inventer de nouveau, se maintenant sans reproche de ce côté-là.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour justifier mon nouveau systême de Tactique, car je ne suis pas si passionné adorateur des anciens que de croire que les modernes ne puissent pousser plus loin leurs recherches dans cette importante partie de la science des armes, & penser au-delà de ce qu'ils ont pensé. Le bon sens soutenu de l'expérience suffit de reste pour nous y faire apercevoir des défauts, que l'excellence de leur discipline militaire & leur valeur nous avoient long-tems cachés, & que leurs vices & la corruption, avantcoureurs de la lâcheté & de l'ignorance, nous ont découverts. On peut voir par ce que je dis ici qu'on peut par ce même bon sens & par les régles de la guerre, établir des usages contraires aux leurs & aux nôtres, qui viennent des mêmes sources, & où l'on voit regner les mêmes défauts. On verra que la méthode que je propose est plus simple & plus parfaite que l'ancienne dans ce qui peut avoir raport à notre Milice, à la nature de nos armes, & au tems où nous vivons.

Il se peut que je serai attaqué, mais ce sera plutôt par esprit de contradiction, que par un ouvrage régulier. Je ne prétens pas inférer de-là que je sois irrépréhensible dans les autres matiéres qui ne dépendent point de ces principes, & qui ne regardent pas le fond de mon Ouvrage. Il est libre à chacun d'en penser ce qu'il lui plaira sans que j'y trouve à redire, je déclare au contraire que je recevrai les avis avec toute la docilité d'un galant homme. Je n'aurai nulle honte d'avoüer mes fautes, & de renoncer même à mes opinions, lorsqu'on m'aura montré par les principes de la raison, que j'ai débité des faussetés; mais je crains moins les charges de ce côté-là que dans les fautes de Grammaire, les négligences & certain dérangement qui pourroit déplaire à ceux qui veulent qu'on aille d'ordre uni, & serré comme une Phalange, sans digression & sans superfluités. Ceux-là ne seront peut-être pas contens; mais avant que de

me condamner je les suplie de considérer, que la guerre est la chose du monde la plus séche quant au dogme; il faut de la variété, des digressions, & des faits pour en ôter la sécheresse. Xénophon l'a si bien compris, qu'il a voulu traiter cette science de la maniere du monde la plus ingénieuse & la plus agréable dans son Histoire de Cyrus: car il nous donne dans cette Histoire un cours abregé de science militaire; méthode excellente & que j'aurois imitée, si la nature de mon grand Ouvrage me l'eût permis. A l'égard de ma Dissertation sur Polybe, il étoit presque impossible d'observer un certain ordre, & de ne pas interrompre quelquefois la marche & changer sa disposition, selon la diversité des matieres qui nous y contraignent. Je suis même persuadé que cette diversité plaira davantage qu'un discours suivi & uniforme. Rien n'ennuie & ne lasse plus que de marcher dans un païs où le terrain est toujours le même; & où l'on voit sans cesse les mêmes objets. Je crois qu'on mourroit d'ennui sur mer, si l'on ne voyoit de tems en tems des poissons & des oiseaux de differente espece, & si les vents ne nous obligeoient quelquefois de relâcher aux endroits où nous n'avons pas dessein d'aller, qui ne laissent pas de nous plaire, & de nous délasser des fatigues du voyage.

Quant au style, je le dis dans ma Dissertation, & le répete encore ici, c'est au Lecteur d'en juger, de le goûter ou de s'en plaindre; je ne préviendrai pas son jugement par des justifications ennuyeuses, & encore plus inutiles; on prend trop de plaisir à relever les fautes d'un Auteur, pour croire qu'on m'excuse dans les miennes. Je ne pense pourtant pas qu'on veüille exiger de moi, que j'écrive avec cette exactitude, cette correction & cette élégance des Ablancourts, des Fontenelles, des Vertots, des la Mottes, des Sacys, & de quelques autres Académiciens morts ou en vie, & d'une infinité d'autres qui les valent bien, & qui ne sont pas moins illustres pour n'être pas de leur corps, cela ne seroit pas juste; & il est juste d'exiger beaucoup moins de moi. De la profession que je suis, j'ai une espece de droit acquis de pécher impunément contre la Grammaire: la politesse du langage est un talent fort estimable; mais après tout, c'est de tous les talens celui dont on doit tenir le moins de compte à un homme de guerre quand il l'a, & qu'on doit le moins trouver à dire quand il ne l'a pas.

NOU-



NOUVELLES DECOUVERTES SUR LA GUERRE,

Dans une Dissertation sur Polybe, où l'on donne une idée plus étenduë du Commentaire entrepris sur cet Auteur, & quelques Essais importans des matieres qui le composent.

CHAPITRE PREMIER.

Raisons dont on s'est servi, pour décrier le Commentaire Militaire sur Polybe. Insuffisance des Auteurs, qui jusqu'à nos jours ont écrit de la Guerre.

LORSQUE j'ay donné au Public le premier Projet de mon Ouvrage sur Polybe, je n'avois pas prévû qu'il pût trouver un si grand nombre de contradicteurs, & que je dûsse moi-même avoir besoin d'apologie.

Le Parti qui s'est élevé contre, n'a rien trouvé de mieux à faire, que de décrier les Souscriptions; & par-là de me couper les vivres, & de ruiner mes préparatifs, pour m'empêcher d'entrer en Campagne dans le tems que j'avois promis.

Pour réussir dans une entreprise si loüable, il n'y avoit pas de meilleur expédient, que de faire voir la témérité de la mienne; car ce qui est aisé & facile aux Savans & aux génies du premier ordre, est une témérité dans ceux d'une suffisance au-dessous du médiocre; & comme c'est dans cette sphére qu'il leur plaît de me faire rouler; on conclud de-là, que j'entreprens au-dessus de mes forces, & qu'il est impossible que je remplisse jamais un sujet si vaste que le mien, & qui ren-

renferme, non seulement les connoissances qu'aucun homme de Guerre ne devroit ignorer; mais encore une infinité d'autres qui y ont le moins de rappprt.

Ils prétendent qu'un homme, qui a passé toute sa vie dans le tumulte des Armes, ne sauroit avoir acquis dans neuf ou dix ans de Paix, les connoissances que tant d'autres n'ont pû acquerir dans l'espace de quarante d'une étude continuelle. Ces raisons, qu'on a grand soin de soutenir & d'apuyer d'un grand nombre d'autres de même force ont si fort prévenu contre moi, qu'on est comme persuadé que je ne saurois me tirer du mauvais pas où je me suis imprudemment engagé, sans que ma réputation en souffre; & par-là l'on veut faire voir qu'un homme de Guerre ne sçauroit être qu'un homme très-ignorant, ou très-superficiel, comme si l'étude étoit incompatible avec les Armes. Si l'on m'accorde un peu de science Militaire, on me refuse tout le reste, qui ne dépend pas de cette science, sans sçavoir que celle-ci nous conduit nécessairement à l'étude d'un grand nombre d'autres.

On croit que je ne dirai rien au-delà de ce que nos Auteurs Dogmatiques nous apprennent; en effet, tout ce que ces Messieurs nous apprennent, est assurément quelque chose de fort sublime, & de fort important. Il se feroit une raisonnable Bibliotheque de ces Auteurs, & qui en a lû un, peut se vanter de les avoir tous lûs, les uns sont les échos des autres, & des échos si secs, si stériles, si superficiels, & d'une si triste exactitude dans ce qu'ils répetent, qu'il faut s'armer de toute la vertu de patience pour les entendre. Ces Ecrivains ennuyent & rebutent leurs Lecteurs, même sans être longs. Les plus grandes parties de la Guerre, qui demanderoient chacune un Volume, sont réduites à un seul Chapitre. Il n'y en a pas un seul qui ait traité de la Tactique avec méthode, qui l'ait même effleurée. Comment écrire d'une science dont on ignore le fonds? Il n'est pas jusqu'à Machiavel, qui ne se soit mêlé d'écrire un Traité de l'Art de la Guerre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il ne vaut rien, quoiqu'il l'ait presque copié d'après Vegece, comme si la langue Latine nous étoit aussi inconnue que le Topinanbou, & qu'il ne se trouvât personne qui pût découvrir cette espece de filouterie, qui n'est ni permise, ni honnête. Il eût dû citer son Auteur sans le travestir en plusieurs endroits, & sans l'habiller à la moderne. *Le Maréchal de bataille de Lostelneau*, est copié d'après un Auteur Allemand, dont j'ay vû le Livre dans la Bibliotheque du Roy. Voilà deux Plagiaires bien averés & bien sots.

Les évolutions generales sont traitées dans le dernier; mais il ne fait que glisser dessus, de sorte qu'il n'y a rien à profiter dans celui ci, non plus que dans les autres: je défie qu'on puisse me trouver un seul Auteur qui ait tiré la Guerre de ses véritables principes, rien cependant n'est plus à la portée des plus simples, si l'on vouloit se donner la peine

ne de les rechercher. Hors l'excellent Abregé de Vegece, & celui de Montecuculi, tout le reste est très-peu de chose.

Tous ces Livres qui paroissent journellement de l'exercice du Soldat, de la discipline Militaire, du service journalier de Cavalerie & d'Infanterie, sans qu'il en paroisse d'autres plus profonds, & plus methodiques, sont une marque sûre de notre peu de progrès dans la recherche de la verité à l'égard des grandes parties de la Guerre. C'est pourtant dans ces sources que les personnes chargées d'instruire ceux qui sont nés pour occuper les Postes les plus éminens de la Milice & pour commander aux autres, vont puiser tant de choses communes, & superficielles. Leur éducation devroit rouler, ce me semble, sur de plus grandes pensées, puis que la gloire comme le salut des Etats en dependent.

Tout ce qu'on leur apprend est la chose du monde qu'il leur importe le moins de sçavoir, & que la plûpart des vieux Officiers sçavent sans être plus habiles; car le grand & le profond de la Guerre est indépendant du petit; on peut prendre l'un & laisser l'autre. C'est ce défaut de discernement dans les lecons qu'on donne sur la science Militaire, qui fait que l'on voit si peu de grands Capitaines. Si l'on m'en cite quelques-uns, qui sans avoir rien appris, ont rempli le monde de leur gloire; je dis moi, que c'est une espece de prodige, des hommes extraordinaires, qu'on voit à peine dans l'espace de plusieurs siecles. Je demande même si nous sommes bien assurés, que parmi les Conquérans & les grands Capitaines, dont l'Histoire parle, il ne s'en trouve pas quelques-uns, qui ne sont rien moins que des hommes miraculeux, & si l'on ne se trompe pas dans l'idée qu'on s'en forme. Entend-on dire parmi les gens éclairés, que les Capitaines tirent leur réputation du nombre de leurs Victoires? Non sans doute: on en juge seulement, par les moyens qu'ils ont employés pour venir à leur fin. Le plus ou le moins de mérite de ceux contre lesquels ils ont combattu, les éleve ou les abaisse dans l'esprit des connoisseurs, qui n'ont garde de juger des hommes par le succès; car souvent les fautes les plus grossieres & les plus lourdes, peuvent tourner en bien par la bizarrerie du hazard; & par un effet contraire, quelquefois l'on est vaincu après les mesures les plus justes, & l'on n'est loué que de peu de personnes, à moins que la campagne suivante ne nous remette sur les traces de la victoire. On gagne souvent des batailles par la bêtise de l'ennemi, & par la lâcheté des Troupes, sans, que le Général victorieux passe pour un grand homme dans l'esprit des Experts. Quelquefois cet ennemi, qui se trouve très-brave, & très-experimenté dans un tems, n'est plus le même dans un autre. Une Bataille gagnée contre les Perses du tems de Cyrus, étoit un titre très-glorieux; les vaincre du tems de Xerxés, & de Darius, il n'y a rien là de fort éclatant, ni qui nous surprenne. Voilà ce qu'on doit considerer à l'égard des Peuples vaincus, les tems de corruption, & les

les tems vertueux; mais lorſque deux Armées ſont égales en valeur, en diſcipline & en experience, autant que par le mérite des Généraux, on juge alors tout autrement du gain ou de la perte d'une Bataille. On examine l'ordre & la diſpoſition des deux Armées; la conduite des deux Chefs dans le commencement, comme dans le cours du combat, & dans les ſuites mêmes. Après cet examen, l'on peut décider, c'eſt la balance des Experts. On doit conclure de ce que je dis ici, que c'eſt la ſcience qui forme les grands Capitaines & l'experience qui les perfectionne. Cette ſcience ne ſe voit pas dans nos abreviateurs militaires, j'oſe eſperer qu'on la trouvera dans mon Ouvrage.



CHAPITRE II.

Erreur de s'imaginer que la Guerre s'apprend par routine. C'eſt une ſcience plus ſpeculative qu'expérimentale.

LA plûpart de nos Officiers, qui ne ſavent que leur routine, s'imaginent fauſſement, & prétendent nous faire accroire, que la Guerre eſt une ſcience purement experimentale, qu'elle ne peut s'apprendre que par l'uſage, c'eſt donc un métier? Ils font tout conſiſter dans cet uſage, & ceux qui l'ont le plus pratiqué, ſont eſtimés les plus habiles. Quelle étrange opinion! S'il étoit vrai que la guerre ne roulât que ſur l'expérience; un Royaume, par exemple, comme la France, approcheroit de ſa décadence, ſelon le plus ou le moins de tems qu'il ſe maintiendroit en paix, & dix ou douze années de repos, ou d'inaction, nous ſeroient plus ruineuſes, que quinze ou vingt années d'une guerre continuelle. Que l'on conſidere que quinze, ou vingt ans de ſervice ſur la tête d'un vieux Officier qui ne connoît que ſon expérience, & ſa routine, & qui ſe repoſe quinze autres dans la paix, oublie ce qu'il a appris dans la guerre. Car qui peut diſconvenir que l'expérience ne ſe perde & ne s'oublie par le défaut d'exercice? Et dans le tems où nous ſommes, nos Officiers s'exercent-ils pendant la paix? Mais je ſuppoſe que cet Officier n'a rien oublié. Le poids des années l'accable & l'appeſantit. Il n'eſt plus à l'épreuve des travaux, il faut qu'il ſe retire, ou il ne ſert que mollement, parce que l'eſperance, & l'ambition nous abandonnent à meſure que nous approchons de notre fin.

Les Officiers Generaux affoiblis par leur âge, ou abatardis par une longue Paix, la Nobleſſe amolie & devenuë pareſſeuſe ſans aucun ſoin des Armes, ſe livre à toutes ſortes de débauches, & les Soldats à leur imitation n'obſervent pas certaine diſcipline, qui peut ſuppléer au défaut de la guerre. Je reviens encore à ce que j'ai dit plus haut. De trente

trente vieux Guerriers, il y en a au moins vingt qui se retirent, ou que l'on place, ou qu'on renvoye avec une pension. Ce qu'il en reste, en état de servir, persuadés que la portion de bon sens, qu'on a reçu de la nature, jointe à l'experience, sans aucun Savoir, est suffisante pour remplir dignement, & avec succés les differens grades de la guerre, n'en apprennent pas davantage aux nouveaux venus. Ceux-ci, qui voyent que la guerre ne roule que sur certaines maximes, toutes à facettes; sur certaines pratiques, sur le maniment des armes, & des évolutions de peu d'importance, en sont tout surpris, & se mocquent de leurs Maîtres, qui s'en font si fort acroire pour si peu de chose. A la premiere campagne, ou en six mois d'exercice ils se croyent plus habiles, ou comparables à eux. De sorte que nous nous verrions livrés & abandonnés à la présomption, à l'insuffisance, & à la témerité de ces nouveaux venus, qui n'ont jamais dormi à l'air d'un Camp. Ils entreroient très-ignorans en campagne pour en sortir battus, & honteux, & n'apprendroient la guerre qu'aux dépens de leur réputation, & de l'Etat, qu'ils laisseroient en proye au victorieux experimenté, qui s'est tenu en haleine dans les guerres qu'il aura soutenuës contre d'autres ennemis. C'est ce que les Hollandois (sans aller chercher des exemples plus éloignés) éprouvérent dans la guerre de Hollande. Il me semble que c'est acheter bien cher l'habileté, lorsqu'on ne peut l'acquérir que par la perte de plusieurs Batailles, dont souvent une seule peut décider de la fortune d'un Royaume, & de l'honneur du Souverain.

Je ne sai si ceux qui soutiennent que la Guerre n'est pas une science spéculative, mais seulement de pratique, & dont l'usage est le grand maître, le croyent bien sérieusement. Je ne vois rien de plus extravagant que cette opinion. On peut dire de ceux qui la combattent, qu'ils employent toutes leurs pieces de batterie à renverser une cheminée. Je l'ai dit & je le repete encore, l'expérience donne du jour, perfectionne l'homme de guerre, & le rend plus ferme & plus assuré dans l'execution des entreprises importantes & périlleuses, & fait qu'on va plus loin par le raisonnement, c'est tout l'effet qu'elle produit; mais elle ne nous donne pas la science, comme dit Polybe, laquelle ne s'acquiert que par une étude profonde & très-pénible; parce que depuis les anciens, personne n'en a recherché les principes. Si cette expérience instruit, ce n'est que dans quelques parties de la guerre, encore est-ce avec lenteur, & jamais parfaitement. Je parle ici de celles qui regardent le Général d'Armée.

Tous ceux qui tiennent pour l'expérience, conviennent qu'il n'y a rien à faire, si elle n'est entée sur la prudence militaire; quelle est donc cette prudence? Est-elle autre chose que la science, qui nous fait voir les routes, qui sont capables de nous conduire où nous tendons? Or,

pour agir selon les regles de cette prudence, il faut connoître que les moyens que nous employons sont proportionnés à la fin. Où est-ce que cela nous mene?

Tel qui a donné une bataille dans un Païs de plaine, se trouve embarassé dans un terrain inégal; il l'est encore plus dans un païs fourré, il en donnera cinquante toutes differentes les unes des autres par les différentes situations des lieux, qui ne se ressemblent jamais. Souvent les deux champs de bataille différent l'un de l'autre; ce qui n'est pas un petit embaras entre deux Généraux, & soit qu'on attaque, ou qu'on soit attaqué, il y a mille changemens, mille mouvemens à faire, très-dangereux, & très-délicats, soit dans le commencement, ou dans les suites d'un combat, sans compter le fort ou le foible d'une arme sur l'autre, qui peut être mis en considération; c'est-à-dire, le plus, ou le moins de Cavalerie, ou d'Infanterie, le bon ou le mauvais de l'une, & de l'autre. Comment tirer de l'expérience ce que l'on n'a jamais vû, ni pratiqué, & les autres choses qui n'en dépendent pas?

A toute heure, à tout moment on se voit prêt à marcher, & prêt à combattre d'une nouvelle maniere à mesure qu'on avance, ou qu'on retrograde. Un fossé, une haye, un ravin, un ruisseau, un marais, un village, une maison, un mouvement de l'Ennemi, vrai, ou simulé, une faute, la moindre inadvertance, enfin un rien change tout. Il y a plus encore, il faut connoître la maniere de combattre de l'Ennemi, autant que l'esprit & l'humeur du Général que l'on a en tête; parce que les méthodes sont différentes comme les esprits, & souvent les défauts dans les mœurs, & certaines foiblesses dans un Chef, peuvent servir à son antagoniste. Il faut donc qu'un habile Général mette toutes ces choses à profit, comme faisoit Annibal, & se regle là-dessus: encore une fois, faut-il attendre que l'expérience vienne à notre secours? Si elle y vient ce ne sera qu'après l'évenement bon, ou mauvais.

Je vais plus loin, car il faut couler à fond cette matiere, puisque je m'y suis embarqué. Il arrive souvent que les fautes les plus grossieres d'un Chef mal-habile vous embarassent plus qu'une conduite réguliere. Un Général seulement expérimenté, rempli de cette foule de regles & de maximes, qui se combattent toutes, s'imagine qu'en faisant un tel mouvement, l'Ennemi ne sauroit s'empêcher d'y répondre par un autre tiré de ces regles, & de ces maximes. Il se fie là-dessus, cependant l'Ennemi ne le fait pas, & le voilà déconcerté, & l'autre quoique plus ignorant à tous égards, se trouve victorieux avec tous les talens naturels pour se faire battre. Il est vrai que pendant qu'on l'éleve, qu'on le couronne, & qu'il passe pour un grand Capitaine dans l'esprit de la multitude qui croit prudence ce qui n'est qu'un effet du hazard, les Experts s'en mocquent à l'Armée: au lieu qu'ils louent le vaincu

des moyens qu'il a pris pour vaincre, quoique le ſuccés n'ait pas répondu à ſes eſperances, & le blâment en même tems de ne s'être pas conſervé des reſſources au cas que ſon Ennemi agit tout au contraire de ce qu'il auroit dû faire. Le grand Turenne a avoué pluſieurs fois, qu'un ſot l'embaraſſoit quelquefois plus qu'un habile homme. C'eſt ce que dit Stamley, après avoir gagné une bataille contre Richard Roi d'Angleterre. Il avoua, après la victoire, que les irrégularités de l'Ennemi l'avoient ſouvent déconcerté. C'eſt à la ſcience, & non à l'expérience, que les grands hommes doivent ces reſſources. On les trouve rarement dans celle-ci.

Il y a encore une choſe qui n'eſt pratiquée que des Guerriers du premier rang, c'eſt ce changement d'ordre, & de diſpoſition; ces évolutions générales, promptes, ſubites, & rapides, qui ſe font en préſence de l'Ennemi, & au moment que les Armées s'ébranlent, & ſont prêtes à s'aborder, ou dans les ſuites du combat; car le ſecret dans les batailles, & l'art de les gagner ne conſiſte pas ſeulement à chercher d'en venir aux mains, à prendre ſes avantages, & à cacher finement ſon jeu; mais plus encore à n'oppoſer jamais à l'Ennemi une diſpoſition, & une diſtribution ſemblable à la ſienne. Cette méthode eſt celle des plus fameux Capitaines anciens, & modernes, Epaminondas, Scipion, Annibal, Henri IV. & M. de Turenne, excellérent particulierement dans cette ſorte de ruſe; mais pour la pratiquer ſûrement, il faut quelque choſe de plus que l'expérience.

J'avouë que cette expérience, ſoutenuë d'une grande valeur eſt très-redoutable, j'en ai vû des exemples; mais l'une & l'autre, ne ſervent de rien contre un Géneral, qui, ayant toutes les deux ajoûte la capacité qui manque à ſon ennemi.

Concluons de tout ceci, que les défenſeurs de l'expérience font beaucoup ſoupçonner leur capacité, en ſoutenant une opinion qui ſemble ſi peu ſenſée; car pour défendre l'expérience contre la ſcience, il faut mettre les deux en oppoſition. N'eſt-il pas bien ſurprenant de tenir pour l'une, & de diſputer ſur l'autre qu'on ignore abſolumeut? Si le Roiaume n'étoit ſoutenu que par de pareils Atlas, la moindre ſecouſſe nous jetteroit dans de terribles embaras. Il ne reſteroit ni Généraux, ni Officiers, ni Soldats, qui puſſent à la premiere Campagne s'entretenir dans leurs tentes des guerres paſſées. Ils ſeront ou retirés, ou morts, ou parmi les Invalides. Tout ſera nouveau dans les Armées, Généraux, Officiers, & Soldats. Ils ſe verront tout d'un coup dans un Camp auſſi étourdis, que s'ils étoient tombés dans les Terres Auſtrales par quelque enchântement. Ils ſe battront bien, dira-t-on, eh qui en doute! mais cela ſuffit-il? Il faut de la conduite à la guerre, & cette conduite naît de la ſcience, perfectionnée par l'expérience; mais s'ils mépriſent l'une, & qu'ils manquent de l'autre, ils n'auront que

leur courage à faire paroître à l'ennemi. C'est ici le *Virtus indocta* de Vegece, avec lequel on se fait bien battre. Cela me fait souvenir d'un proverbe Arabe, qui dit, que l'ignorance est une rosse, qui fait broncher à chaque pas celui qui la monte, & rend ridicule celui qui la mene. Mais qui nous répondra, aussi-bien qu'aux Officiers, que le Soldat se battra bien, s'il n'est bien discipliné, & bien exercé? Notre exercice est-il bien capable de leur donner une bonne idée de la guerre? Pour moi, je m'imagine qu'il y auroit quelque chose de plus à ajoûter, c'est ce que j'ai fait voir dans un Ouvrage manuscrit, qui est entre les mains du Secretaire d'Etat de la guerre.

Je me suis un peu étendu sur cette matiere, parce qu'il y a nombre de gens qui courent sur moi, comme sur un homme qui fait Secte. J'ai crû devoir leur faire cette charge, pour ne les avoir pas davantage à mes trousses. Ce qui a donné sujet d'attaquer mon sentiment, c'est qu'il paroît un Ouvrage manuscrit de ma façon assez imparfait, qui s'est répandu dans le public, où je combats l'erreur de l'expérience, dont une infinité de gens font bouclier, bien moins par raison, que dans le dessein de justifier leur ignorance, ou leur paresse. Si ceux qui trouvent mon opinion si étrange, me donnoient de bonnes raisons, je n'aurois pas le mot à dire; mais ils n'en alleguent aucune, & par-là je juge où cette opinion les blesse. Il ne dépendra pas de moi, que je ne fasse voir, autrement que par des raisons, la vérité de ce que j'avance. Mais avant que de décider absolument sur cette question, il faut que mon Ouvrage paroisse au grand jour. Chacun pourra juger alors, si je m'en suis bien ou mal tiré, & si la guerre est une science ou un métier, c'est le grand moyen de la décision.



CHAPITRE III.

Pourquoi dans le dessein de travailler sur la guerre, on a préféré Polybe à César.

JE n'ai pas crû rendre un petit service à ma Patrie, comme disoit Caton de ses Oeuvres Militaires, en m'engageant à une entreprise si difficile, & jusqu'ici si ruineuse pour moi. Elle est grande, je l'avouë, peut-être l'eût-elle été moins, si je me fusse attaché aux Comtaires de César, plutôt qu'à Polybe. J'ai pourtant préféré celui-ci à l'autre, comme l'Auteur le plus propre pour le dessein que j'avois; car on apprend beaucoup mieux en cherchant dans une Histoire générale des exemples propres à instruire, & en examinant la maniere dont on s'est conduit dans les occasions. Or Polybe est de tous les Historiens, le

le plus capable de nous donner de savantes leçons sur la guerre. La plupart de ceux qui lisent les Commentaires de César, & qui font parade de cette lecture, l'écoutent, comme un Historien, & rarement comme un Maître. C'est une Relation de ses Campagnes, écrite avec cette noble simplicité, qui fait toute l'éloquence Militaire, qui nous attache bien plus que toute la pompe de Tite-Live. Il ne plaît que parce que les graces dépoüillées de tous ces vains ornemens de l'éloquence, qui les défigurent, bien loin de les embellir, le suivent par tout, comme un habit de campagne. Il ne plaît que parce qu'il parle de ce qu'il entend; mais il n'instruit que les habiles.

Polybe écrit-il avec moins d'intelligence, de force & de clarté? On peut dire de cet Auteur avec plus de vérité que d'aucun autre, ce qu'on disoit d'Homere, qu'il étoit le Conseiller des Gens de guerre. Peut-on rien voir de plus beau, de plus instructif, & de mieux détaillé, que le récit qu'il fait des marches, & des mouvemens généraux des Armées. Il nous transporte sur les lieux du combat, sur le champ de bataille, nous fait remarquer l'ordre, la disposition, & la distribution des Troupes, les différentes méthodes des Généraux, leurs différentes manœuvres dans l'action; & cela avec tant d'art, que nous les comprenons, & les admirons sans être Guerriers.

Il nous fait voir de près ce que la plûpart de nos Historiens ne nous répréséntent que dans un très-grand éloignement, dans l'obscurité, & dans la confusion. Tranchons court, dans ceux-ci nous ne voyons que de la fumée, & nous attendons avec beaucoup d'ennui des nouvelles de la victoire, ou de la défaite, sans rien comprendre dans les circonstances du combat, ni dans les causes de la gloire, ou de la honte du vaincu.

Ce Polybe, que nous osons bien comparer à César dans ses Commentaires, & qui le surpasse même en ce qui peut servir à notre instruction, a été fort long-tems inconnu. C'est une chose surprenante que quatre grands hommes comme le Prince Henri de Rohan, M. de Turenne, le Prince de Condé, & Montecuculi, n'ayent sû ce que c'étoit qu'un historien si admiré chez les anciens, si révéré des Gens de guerre. Il s'est même trouvé des Pédans, parmi les modernes, à qui il n'a pas eu l'honneur de plaire. Ils se plaignent de son style, il pése à leurs oreilles délicates, cela est fâcheux pour ceux qui n'ont que leurs oreilles à contenter; mais les autres qui cherchent ce qui instruit & ce qui plaît à l'esprit, y trouvent tout ce qu'ils peuvent désirer dans un Historien.

On ne l'attaque pas moins sur l'ordre de son Ouvrage, ils le trouvent trop chargé de digressions, de réfléxions, & de remarques. C'est cependant ce qui charme, ce qui attache le plus, c'est ce qu'il y a de plus agréable dans son histoire. L'Histoire consistera-t-elle dans une

ſimple narration? Non ſans doute, j'ai lû dans un Hiſtorien, qui a pris le nôtre pour modéle dans la ſienne, ſans l'imiter dans ſa modération, ni dans l'exacte vérité des portraits qu'il fabrique, que l'*Hiſtoire eſt une piece d'éloquence, où la vérité des évenemens, doit être rapportée d'une maniere propre à inſtruire, & à divertir le Lecteur.* Vas. Hiſt. de Louis XIII. *Il faut de la varieté, de l'art, du ſel, & de l'ornement; c'eſt pourquoi les anciens y ont inſeré des Harangues, des Traitez de Paix, des digreſſions ſur l'origine des Peuples, ſur leurs mœurs, & ſur leur gouvernement civil & militaire.* C'eſt ce que Polybe a fait; qu'y a-t-il à reprendre? n'eſt-il pas bien ridicule qu'on le blâme par ce qui fait le principal ornement de ſon Hiſtoire? Ces gens-là en connoiſſent-ils bien les regles? Mais d'où vient qu'ils le traitent de Philoſophe! Selon eux, ce n'eſt pas un Hiſtorien. Je ne ſai en quoi ils font conſiſter cette philoſophie, ſi ce n'eſt à l'égard de la Religion, dont il ne paroît pas qu'il ait été fort chargé: mais étoit-elle ſi fort raiſonnable, cette Religion, & ſes Dieux ſi fort vertueux, qu'on puiſſe trouver mauvais qu'il s'en mocquât, comme d'une choſe toute humaine? Le grand eſprit que les Sauvages de l'Amérique adorent, n'eſt-il pas mille fois plus raiſonnable que le Jupiter des anciens, & cette populace de Dieux & de Déeſſes ſubalternes, auſſi vaut-riens & auſſi ſcélérats que leur Chef? Il pouvoit bien s'en moquer ſans être athée. Vraiment, voilà un beau ſujet de critique que cette philoſophie. Je ne crains point de trop hazarder en faveur de mon Auteur, ſi je le mets en parallele à l'égard de la vérité, & des autres qualités d'un Hiſtorien, aux Thucydides, aux Xénophons, & aux Céſars. C'eſt un Guerrier très-profond, & très-experimenté? Politique très-éclairé, & mille fois plus utile que Céſar, qui ſe contente de rapporter les faits, & laiſſe à ſes Lecteurs les raiſonnemens, les remarques, & les inſtructions qu'ils pourront tirer de l'exemple. Ce qui n'appartient qu'aux génies, & aux Capitaines de la plus haute volée, & d'une expérience conſommée, & ceux-là ſont en petit nombre.

Polybe va plus loin que Céſar; celui-ci ſemble n'avoir écrit que pour un certain ordre d'hommes, pour ces génies pénétrans & méditatifs, qui penſent plus qu'ils ne liſent, qui trouvent par tout des fleurs, qui échappent aux yeux des autres. Notre Auteur s'accomode aux eſprits les plus ſimples, aux vûes les plus courtes, qui trouvent en un inſtant ce qui coûte ſi cher à ceux qui prennent Céſar pour leur maître. Celui-ci s'en tient à la ſimple narration des faits. Polybe les accompagne preſque par tout de réfléxions, démaſque la ſcelerateſſe, la fourberie, la mauvaiſe foi. Le vice y paroît dans toute ſa turpitude, comme la vertu dans tout ce qu'elle a d'aimable, & de digne d'être imité. Il inſtruit par ſes obſervations ſur les faits, ceux qui ne ſont pas capables d'en faire. Ces obſervations ſont à lui, celles que nous tirons de la lecture

ture de César sont à nous. Si Polybe ne les pousse pas jusqu'au principe, il faut s'en prendre aux loix de l'histoire, qui ne le permettent pas.

CHAPITRE IV.

Idée & utilité du Commentaire militaire sur Polybe.

CE qui n'étoit pas permis à Polybe, nous nous le permettons à nous-mêmes, qui commentons cet Auteur. On verra dans mon Ouvrage toutes les parties de la guerre traitées sur un plan tout nouveau. Nous tâchons d'en ôter toute la sécheresse, & d'en rendre l'étude agréable & interessante. Combats, batailles de mer & de terre, avec les plans de chacune, conformes tant à la milice des différens Peuples, qu'à la description que l'Auteur en fait. Les mouvemens, les évolutions générales, qui étoient d'usage en ce tems-là, & qui peuvent servir en celui-ci, y seront marquées pour un plus grand éclaircissement. La Tactique, ou l'art de mettre les Armées en bataille, y paroîtra dans toute son étendue, & ne servira pas peu pour l'intelligence des Auteurs anciens.

Les différentes sortes de retraites, les surprises de Places & d'Armées, & la défense des camps retranchés, les marches, la guerre des montagnes, les campemens, les passages de rivieres, &c. enfin un cours complet de science militaire, qu'aucun Auteur avant moi, depuis les anciens, n'a entrepris, ni osé entreprendre. J'ai été plus hardi sans être téméraire, parce que j'ai joint à une étude profonde & méditée, l'expérience de deux guerres très-longues, très-opiniâtres, & fécondes en événemens extraordinaires, pendant le cours desquelles je me suis trouvé à six batailles rangées, à un grand nombre de sieges & de combats, où je puis dire avoir vû tout ce qui embrasse les différentes parties de la guerre, & où j'ai reçû nombre de blessures, qui sont les fruits ordinaires des longs services. Je traite chacune de ces parties selon que l'Auteur me fournit l'occasion d'en parler, sans m'asservir à une triste exactitude, qui lasse & rebute bien loin de plaire, & je le fais sans troubler l'ordre, ni produire la moindre confusion. Je connois assez mes Lecteurs, pour oser me flater que cette méthode ne leur déplaira pas. D'ailleurs nous sommes convaincus, que chaque partie de la guerre est indépendante de l'autre. Qu'importe, après tout, que j'aille par contre-marches, par bonds & par sauts, si ces bonds & ces sauts nous menent réguliérement & directement au but? Outre qu'on ne sauroit éviter, ni s'empêcher de suivre notre Auteur dans les matieres qu'il traite.

Je

Je sui donc mon Auteur, & je donne d'abord des observations sur chaque fait qu'il rapporte, je l'éclaircis par des notes curieuses, & rectifiantes dans les endroits difficiles, & ces notes embrassent différentes matieres. Il y aura quelques Dissertations à la fin de chaque volume sur différens sujets, & différentes questions militaires, & sur certains usages, & de faux préjugés établis, qui sont bien moins fondés sur la raison & sur le bon sens, que sur la prescription qui les a consacré.

Je remplace, autant qu'il dépend de mes connoissances, ce que je crois être perdu de la Milice des Romains; parce que je suis convaincu, par l'étude que j'en ai faite, & par la nécessité où je me suis trouvé d'y recourir, que cette sorte d'intelligence nous conduit à ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime, & de plus profond dans la science militaire; & par-là je la juge très-nécessaire aux Gens de guerre. Qui peut en douter? Puisque nous reconnoissons, avec tout ce qu'il y a d'hommes au monde, que la cause de leurs conquêtes, & de la grandeur de leur empire, est bien moins l'ouvrage de la fortune, que de l'excellence de leurs loix militaires, qui semblent bien plutôt venir d'une inspiration divine, comme dit Vegece, parlant de la légion, que de l'invention de l'esprit humain. *Non tantum humano consilio, sed etiam divinitatis.*

Veg. de re milit. l. 2. cap. 2.

C'est uniquement à leur discipline militaire, qu'ils doivent leur élevation & leur gloire, & c'est à la corruption de cette même discipline qu'il faut attribuer leur décadence, comme celle des autres grands Empires. Car c'est par elle que les Etats se relevent ou tombent dans le mépris, parce que le courage & la science naissent d'elle.

On jugera par ce que je viens de dire, si je dois laisser échapper l'occasion dans le cours de mon Ouvrage de me répandre sur ceux qui font paroître tant de mépris de la discipline militaire des anciens Grecs & Romains, par rapport au tems présent. Ils verront, à leur honte, que ce mépris ne vient pas de ce qu'ils l'ont bien étudiée; mais de ce qu'ils ne la connoissent pas. De-là on ne doit rien conclure de leur mépris. Qu'on ne me dise pas que je suis prévénu pour l'antiquité au-delà des termes raisonnables. On verra en différens endroits de mon Ouvrage, & tout-à l'heure, que je ne l'admire pas en tout, mais seulement dans les choses, où il me paroît qu'il y auroit de l'aveuglement de la rejetter, & d'en regarder les loix militaires comme impraticables, ou peu dignes de notre admiration.

CHA-

CHAPITRE V.

Digression sur la Tactique des Grecs & des Romains. Phalange Macédonienne.

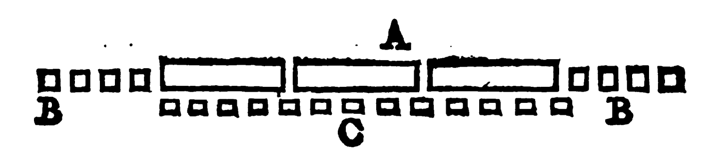
LA milice des Romains n'étoit pas exempte de défauts, à l'égard de la maniere dont ils se rangeoient en bataille. L'ordre des Grecs étoit sans doute plus simple & plus parfait; mais défectueux si l'on examine la nature des armes de leur Infanterie. C'est le sentiment de Polybe. La discipline militaire des premiers, & l'avantage de leurs armes corrigeoient le défaut de leur ordre; ce qu'il y a d'admirable, & d'excellent dans celui des seconds, comme dans leur milice, s'affoiblissoit, & se perdoit par l'imperfection des armes de leur Infanterie. C'est cette simplicité de l'Ordonnance Grecque que je considére indépendamment des armes; car elle étoit propre à toute sorte d'évolutions. Celle des Romains étoit plus composée, c'est la nôtre d'aujourd'hui, que nous tenons d'eux. Elle exige plus d'habileté dans les Généraux, & plus d'exercice & de discipline dans nos Troupes qu'il n'y en a.

Il y a si peu de gens qui connoissent bien distinctement l'ordre, & la disposition des Armées Grecques & Romains dans les actions générales & en plaine campagne, que je suis persuadé que le Lecteur sera bien aise que j'en dise un mot en passant, parce qu'on ne connoît jamais bien les choses que par leur opposition.

L'ordre de bataille des Grecs, ou la Phalange Macédonienne, étoit plus simple & moins composé que celui des Romains, & par la plus parfait & partageant moins l'attention des Chefs. Cette phalange étoit formée de l'Infanterie pesamment armée. Elle se rangeoit sur une seule ligne A, à seize de profondeur, ne laissant entre les files & les rangs, que l'espace pour agir, & se servir de leurs armes. Cette masse étoit toute hérissée de piques, sans mêlange d'aucune autre arme. Ces piques étoient de deux pieds plus longues que celles dont nous nous servions il n'y a pas long tems, & que nous avons abandonnées, sans qu'on puisse en bien pénétrer la raison;

Explication de l'ordre de bataille des Grecs.

Polybe l. 17.



car quoiqu'il y en eût un peu trop d'un tiers, & qu'elles fussent défectueuses

tueuſes dans leur longueur comme dans leur fer, ce n'étoit pas une raiſon de les rejetter comme une arme inutile; il s'en faut de beaucoup que la bayonnetre, quoiqu'excellente & néceſſaire, ne ſupplée à la pique, comme il nous ſeroit fort aiſé de le démontrer.

Cette Infanterie peſamment armée combattoit ſans intervalles, & ſans diviſions entre les Compagnies, ou entre les corps, qui compoſoient la phalange, dont chacun étoit de ſept cens, ou de neuf cens hommes, ſelon Polybe. Toute cette maſſe de piquiers, comme un rempart mobile, ſe mouvoit tout d'une piece, tout d'un tems, & d'un même mouvement; les files & les rangs ſe ſoutenant les uns les autres, marchant également ſur une ligne droite, & parallele, ſans floter, & ſans ſe déſunir dans leurs mouvemens, qui ne pouvoient être que fort lents, & fort graves.

Pour attaquer un corps ſi bien diſpoſé, il falloit affronter cinq fers de pique; car les piques du ſecond, du troiſiéme, du quatriéme, & du cinquiéme rang, paſſoient au-delà du premier. La Cavalerie B, étoit poſtée ſur les aîles rangée par Eſcadrons de 60. maîtres chacun, ſur trois de hauteur. L'Infanterie legére C, formoit une ligne par petites pelotes ſur tout le front de l'Infanterie, & ſe retiroit entre les files lorſque les deux Armées étoient prêtes à s'affronter.

Cette ordonnance devoit être très-redoutable, très-difficile à entamer & à rompre, pourvû qu'elle ſe conſervât unie & ſerrée, ſans laiſſer le moindre jour entre les files, & même entre les rangs; car ſans cela tout étoit perdu & ſans remede.

Cet ordre de bataille, quelque reſpectable qu'il parût, ne laiſſoit pas que d'être ſujet à de grands inconveniens, qui venoient tous du defaut de l'uniformité des armes, ce qui faiſoit qu'il n'étoit propre que dans les plaines raſes & unies; car ſi le terrain, ou le champ de de bataille ſe trouvoit coupé par des haies, foſſés, ravines, ou quelque hauteur tant ſoit peu conſidérable, cela étoit capable de rompre l'ordre. On peut voir par-là que ce corps ne pouvoit conſerver longtems ſa proprieté naturelle, ſa ſolidité, & ſa conſiſtance, s'il ne combattoit dans un terrain comme fait exprès: il ne pouvoit s'engager dans un autre, qui ne lui fût pas avantageux, ni combattre avec de longues piques parmi les bois & les haliers, & dans les endroits raboteux, comme cela arriva dans la bataille de Flaminius contre Philippe, Roi de Macédoine, & dans celle de Paul-Emile contre Perſée; deux Princes, qui ſoumirent les Grecs aux Romains, par le défaut des armes des premiers, & par l'adreſſe & l'avantage de celles des ſeconds. Défaut qu'on peut reprocher aux Grecs comme aux Gaulois, & & à toutes les nations vaincuës, dont les défaites auroient dû ouvrir les yeux, & leur faire connoître le foible de leurs armes. On peut appliquer aux Turcs d'aujourd'hui, à l'égard de leurs armes, la faute des Grecs, & des Gaulois.

Polybe l. 17. *Plut. Paul Emil.*

Les

Les Romains armés de différentes ſortes d'armes, & diſtingués par cohortes, ou par bataillons, étoient plus prompts, & plus diſpoſés à toutes ſortes de manœuvres; & par conſequent ils devoient avoir plus d'action, & plus de célérité dans leurs évolutions, & dans leurs mouvemens.

Les Généraux Romains ſe gardérent bien d'attaquer la phalange dans ſon avantage; ils n'y euſſent fait que reboucher. Ils cherchérent toujours les païs difficiles & raboteux. Ils ſçurent l'attirer dans ces ſortes de païs par des mouvemens bien concertés, & par des retraites, ou des fuites ſimulées.

Si les Grecs ſe fuſſent apperçû du défaut de leurs armes, qu'ils les euſſent diverſifiées, leur phalange l'eût emporté ſur l'ordre des Romains; au lieu que les premiers n'ayant que des piques de 19. pieds de longueur; c'eſt-à-dire, de 5. pieds plus longues qu'elles ne devoient être, le moindre jour qu'ils laiſſoient entre les files, la moindre petite diſtance étoit capable de tout perdre, ſi l'ennemi en ſçavoit profiter: il lui étoit aiſé de ſe couler entre les vuides, avec d'autant plus d'avantage, & moins de péril, que les Soldats Grecs ne pouvoient ſe ſervir de leurs longues piques pour peu qu'on en gagnât le fort.

Le plus grand défaut qu'on remarque dans un corps armé de la ſorte, quoique Polybe n'en parle pas; c'eſt que les piquiers du troiſiéme, du quatriéme, & du cinquiéme rang, ne voiant rien de ce qui ſe paſſoit au premier, ne pouvoient guéres ſe ſervir de cette arme: pour peu que le Soldat Romain, qui étoit armé de toutes pieces, gagnât le fort des piques du premier, & du ſecond rang, il écartoit aiſément celles des autres, avec l'épée & le bouclier, & ſe coulant deſſous, rien n'étoit plus aiſé que d'aborder les piquiers, les coleter, & les égorger, ſans qu'ils pûſſent ſe défendre, à moins qu'ils n'abandonnaſſent leurs piques pour ſe ſervir de leurs épées. Je laiſſe à penſer ſi les ennemis ne trouvoient pas un bon coup à faire, & s'il ne leur étoit pas bien aiſé d'ouvrir, & de diſſoudre la phalange, & de la mettre en confuſion. Il y a mille exemples anciens & modernes de ce que je dis ici.

Les Grecs, comme les Romains, avoient leurs armés à la legére, qui ne combattoient qu'avec des armes de jet, tantôt à la tête de la phalange, & quelquefois partagés par pelotons entre les eſpaces des eſcadrons: lorſque les armées étoient prêtes à s'aborder, & à en venir aux mains, on pouſſoit un certain nombre de files de la phalange en avant ou en arriere, pour leur laiſſer un écoulement à travers les vuides qu'elles laiſſoient, & qu'elles fermoient un moment après, ou ils laiſſoient de petits intervales entre les phalanges; je dis entre les phalanges; puiſque pour faire une armée complete en Infanterie, il falloit quatre phalanges, qui étoient de quatre mille hommes chacune, que je crois qu'on augmentoit, ou qu'on diminuoit ſelon les occurren- *Arian. des guer. d'Alex. l. 1.*

 ces,

ces, comme les Romains leurs légions, & comme nous le pratiquons aujourd'hui à l'égard de nos Régimens.

Plut. Licurg. La Cavalerie Grecque étoit meilleure que la Romaine. On la postoit sur les aîles, rangée par escadrons, qu'on appelloit *oulames*, & qui combattoient sur trois de hauteur. Les Romains escadronérent comme les Grecs. Ils prirent de ceux-ci l'armement de leur Cavalerie, comme leur maniere de combattre par escadrons. C'étoit la coûtume de ce sages républicains d'emprunter des autres peuples, ce qu'ils trouvoient digne d'être imité, persuadés qu'un abus est toujours abus, quoiqu'il soit de longue durée. De toutes les loix celles de la guerre peuvent souffrir toute sorte de mutations. On peut, & l'on doit même les changer, les étendre, les supprimer, & les remettre, sans que cela puisse tirer à conséquence. Il est même de la sagesse du Prince de suivre une si saine maxime, c'est l'unique moyen de porter la discipline militaire à son point de perfection : ce fut en suivant constamment cette politique, que les Romains parvinrent à leur but, & cela fut poussé si loin, qu'il ne fallut plus d'autre force pour la faire observer, que le seul motif de l'honneur, & la crainte du blâme. Il nous reste maintenant à parler de l'ordonnance Romaine.



CHAPITRE VI.

De l'ordre de bataille des Romains.

Just. Lip. de milit. Rom. l. 4. ON ne voit rien de plus absurde, de moins sensé, & de plus contraire à la vérité que le Plan gravé que Juste Lipse nous a donné de l'Ordonnance Romaine. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que personne ne se soit encore avisé de faire remarquer cette faute de Lipse; car si on l'eût relevé dans celle-ci, l'Editeur du Tite-Live, à l'usage de Monseigneur le Dauphin, n'eût eu garde de fourrer ce Plan dans son Livre, comme bien d'autres qui en ont fait parade. On peut dire que ce Plan est une vraye pédanterie de Collége. En vérité, n'est-ce pas se mocquer de ses Lecteurs que de donner de telles imaginations pour des réalités. On est tout étonné, lorsqu'on lit les historiens qui ont écrit des guerres des Romains, de voir tout le contraire dans la description des batailles qu'ils rapportent, & même dans Tite-Live, tout embarassé, & tout ténébreux qu'il est dans les choses de la guerre, où il ne vit jamais goute. Mais ce n'est pas sur ces sortes de choses, que l'ignorance militaire de Lipse brille le plus. Il faut le voir dans ses Commentaires sur Polybe : il bronche à chaque pas qu'il fait. Un homme de guerre, qui le voudroit passer à la montre, n'auroit pas peu

peu à faire il n'est pourtant pas le seul à qui on a reproché les mêmes fautes. Après cela faut-il s'étonner si tant d'autres Commentateurs, qui l'ont suivi religieusement, & qui se sont mêlés de traiter cette sorte de littérature, ont débité si hardiment leurs spéculations & leurs conjectures, & raisonné, sans aucun discernement, sur une matiere qui demande une longue expérience de la guerre, & une étude profonde; tant il est difficile de trouver des savans assez reservés & assez en garde pour s'empêcher de décider. On ne doit décider que lorsqu'on est bien assuré de son terrain, & qu'on l'a bien & exactement reconnu, sans cette précaution on court risque d'en être chassé.

Lipse nous donne l'ordre de bataille des Romains du tems de Polybe; il s'est trompé, & son ordre est faux à tous égards. Machiavel, qui a suivi Tite-Live dans l'explication de l'ordonnance Romaine, n'a pas compris son Auteur; car il prétend, comme une foule d'autres, que les Romains ne combattoient pas par cohortes ou par compagnies rangées en quinconce, mais par files, qui entroient les unes dans les autres comme dans un étui; c'est-à-dire, que les hastaires étant repoussés, entroient dans les files des Princes, & celles-ci dans celles des Triaires, lorsque les uns & les autres avoient du pire. Il est vrai que ce passage de Tite Live est un peu embarassé, ce qui n'est que trop ordinaire aux historiens qui n'ont aucune expérience des armes. On voit bien que Machiavel étoit un grand politique, & un fort mauvais Auteur en matiere de guerre. Il s'est mêlé d'écrire de cette science assez mal pour se faire mocquer des intelligens, & de traduire presque tout Vegece, sans dire un seul mot de son Auteur, comme je pense l'avoir déja dit. Parlons maintenant de l'ordonnance Romaine du tems de César, ou un peu avant le dernier soupir de la République.

Mach. disc. polit. sur Tite-Live. L'art. de la guerre de Mach.

Une armée Romaine étoit composée de légions. La légion étoit un corps de cinq mille hommes pesamment armés qu'on divisoit en dix cohortes, ou bataillons de 500. hommes chacun, quelquefois de plus, selon les occurences. Je ne parle pas ici d'un certain nombre de Cavalerie qui en faisoit partie. Chaque légion formoit trois ordres, c'est-à-dire, qu'une armée Romaine combattoit sur trois lignes paralleles. Les Soldats étoient armés de différentes sortes d'armes. Les plus fortes étoient une maniere de pertuisane (*a*) à peu près semblable aux espontons de nos Officiers. On en armoit la troisiéme ligne, que l'on faisoit souvent passer où l'on jugeoit à propos, comme cela se voit dans Polybe même, & sur tout contre un effort de Cavalerie.

(a) Pilum.

La distance d'une cohorte à l'autre étoit égale à son front. Les cohortes de la seconde ligne (*b*) étoient placées vis-à-vis les espaces de la premiere, (*c*) & celles de la troisiéme, (*d*) vis-à-vis ceux de la seconde.

(b) Secunda acies.
(c) Prima acies.
(d) Tertia acies.

La Cavalerie étoit rangée par escadrons. Les intervales des uns aux autres égaux à leur front, comme nous le pratiquons aujourd'hui, si ce n'est qu'ils ne combattoient pas sur deux lignes de Cavalerie, parce qu'ils avoient fort peu de cette sorte d'arme, dont ils ne faisoient pas grand cas; tout ce qu'ils avoient de fort & de redoutable consistoit dans leur Infanterie, dont ils connoissoient la force qui naissoit de l'excellence de leur discipline militaire. On ne sauroit révoquer en doute les escadrons; cependant il se trouve un grand nombre de Savans, qui doutent que les Romains combattissent par *turmes*, ou escadrons distingués les uns uns des autres par des espaces entre eux.

Dans une conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, il ne me parut pas qu'il fût bien persuadé de cette maniere de combattre à la Cavalerie. Il faut être alerte, & bien posseder les matiéres avec un Prince aussi plein d'esprit, aussi éclairé, & aussi savant qu'il l'est. Il est vrai que Tite-Live ne nous dit pas formellement que les Romains combatissent par *turmes*, séparés les uns des autres; mais il me semble que c'est assez nous le faire entendre que de distinguer les *turmes* dans les combats de Cavalerie, & l'entrelassement de l'Infanterie legére parmi les turmes; car cette Infanterie n'auroit pû combattre entre les files de Cavaliers, & s'écouler entre-elles, ce qui seroit absurde. Nos traducteurs se servent du terme équivalent d'escadrons, lorsqu'ils parlent des *turmes*. Il y a plusieurs passages dans César qui font voir clairement que les Romains combattoient par *turmes* quoiqu'il ne s'explique pas si précisément dans d'autres. Il n'avoit que faire de répéter ce qu'il avoit déja dit en plusieurs endroits pour nous le faire entendre, puisque personne n'ignoroit de son tems cette maniere de combattre. Dans la guerre contre Corbée les endroits y paroissent clairement, & par tout. J'y renvoye le Lecteur; car si je citois tous les passages nous ne finirions pas si-tôt, & je veux finir.

Ces. com. de bel Gal. l. 8.

Le même César, à la bataille de Pharsale, entrelassa les escadrons de son armeure legére, soutenus de quelques cohortes tirées des légions, ce qui fut cause du gain de la bataille; une chose bien extraordinaire, c'est que Pompée qui étoit plus fort de deux tiers à sa Cavalerie, rangea celle-ci comme en phalange, ce qui ne prouve pas que les Romains ne combatissent pas par escadrons; mais cela prouve seulement la sotise de Pompée, qui se trouva mal de cette méthode; car il fut battu, & totalement défait, par l'ordre même dont il espéroit la victoire. Les escadrons sont répandus dans presque tous les historiens Latins, comme dans les Grecs. Que répliquera-t-on à ce passage de Polybe? *Pour tirer plus de service de la Cavalerie*, dit-il, *on la range pour l'ordinaire sur huit de hauteur, & entre chaque turme il faut qu'il*

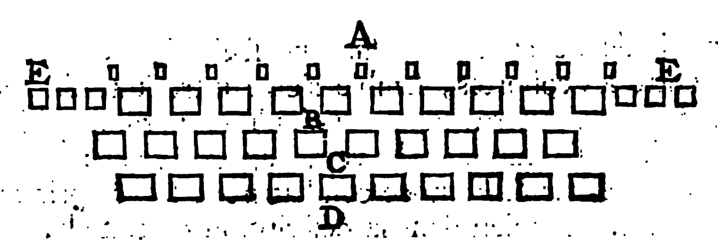
Appian. Ces. com. de bel. civ. l. 3.

Polyb. Fragm. du liv. 12.

*qu'il y ait au front * un intervale pour faciliter les caracoles & les diverses manœuvres.* Si Polybe n'est pas un Auteur grave, à qui nous adresserons-nous?

Personne n'ignore que les Romains prirent tout des Grecs dans la maniere d'armer & de faire combattre la Cavalerie. On pourroit même prouver que ceux-ci ont pris des Perses leurs *oulames* ou leurs escadrons, qu'on attribuë à Licurgue. Les escadrons Grecs étoient plus forts que ceux des Romains, ceux-ci les faisoient de 64. maîtres, sur trois, quatre, & même cinq de profondeur; car les Auteurs ne s'accordent pas tous sur ce point. Il ne faut pas en être étonné, puisque cela arrive parmi nous qui les faisons tantôt plus forts, & tantôt plus foibles.

Lorsque César parle d'un gros de Cavalerie, on savoit bien en ce tems-la qu'un gros de Cavalerie étoit un certain nombre de *turmes*, comme nous comprenons aujourd'hui qu'un corps, ou un gros de Cavalerie, est un certain nombre d'escadrons. Non seulement il est clair que les Grecs & les Romains combattoient par escadrons; mais encore les Carthaginois, les Gaulois, & les Peules de l'Asie: je dis plus, quand même aucun Auteur ne parleroit d'escadrons il faudroit le croire, parce que le bon sens le veut ainsi, dans des hommes qui n'en furent jamais dépourvus. Voici un plan de l'ordre de bataille des Romains, très-différent de celui de Lipse, à qui il arrive assez souvent de donner pour réel ce qui n'existe que dans son imagination. Les Plans de César de l'édition de Londres, ne sont pas moins imaginaires, grand dommage certes pour un ouvrage de cette magnificence.



Si la premiere ligne étoit pressée, ou répoussée, elle s'écouloit entre les intervales des cohortes de la seconde, ou la seconde s'avançoit dans ceux de la premiere, & recommençoit un nouveau combat, pendant que l'autre se rallioit, & se remettoit du désordre derriere la troisiéme. Si la seconde n'étoit pas mieux traitée que la premiere, la troisiéme prenoit sa place; c'étoit la derniere ressource, d'où vient le proverbe *rem ad triarios rediisse*: quelquefois les trois lignes s'emboitoient les unes

A. armés à la legere.
B. premiere ligne.
C. Seconde ligne.
D. Troisiéme ligne.

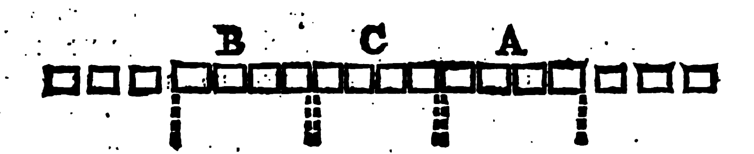
* *Cela veut dire que les espaces étoient sur tout le front de la ligne de Cavalerie alternativement. Il y a* frontibus, *comme si on disoit plusieurs fronts d'espaces.*

unes dans les autres, & n'en formoient plus qu'une ſeule en maniere de phalange, ce qui arrivoit aſſez rarement.

On peut juger par ce que je viens de dire de l'ordonnance Romaine, que les Grecs appelloient en Spirale, * c'eſt-à-dire par cohortes, qu'il falloit une expérience, & une valeur extraordinaire dans les Soldats, & une grande habileté dans les Généraux pour des manœuvres ſi délicates, & pour faire que les lignes ſuccédaſſent les unes aux autres dans le combat, ſans confuſion & ſans trouble; ce qui demandoit, comme j'ai déja dit, une fermeté à toute épreuve.

* Σπεῖρα.

Les Romains reconnurent peu à peu ce qu'il y avoit de ſimple & d'excellent dans la phalange Macedonienne, aux armes près. Ils ont quelquefois combattu ſur une ſeule ligne du tems de Céſar, partagée en trois corps. Il me ſemble que les Commentateurs n'ont pas fait aſſez d'attention ſur ce changement. Le *triplici acie in fronte*, de Frontin, me feroit croire qu'on diviſoit quelquefois l'Infanterie en trois corps ſur une ſeule ligne droite, comme on le voit ici. On appelloit le corps de la droite A, *cornu dextrum*, l'aîle gauche B, *cornu ſiniſtrum*, & le centre C, *media acies*.



Cette méthode de combattre ſur une ſeule ligne, avec des eſpaces fort petits entre les cohortes, ſemble s'être introduite du tems de Céſar, ver la fin de la guerre civile, quoiqu'il en paroiſſe quelques exemples avant lui. Elle eut plus de vogue après Trajan; ce qu'il y a de certain c'eſt que Céſar & Pompée combattirent ſur ce principe à la bataille de Pharſale. Appien dans la deſcription de cette bataille s'écarte aſſez avec Frontin ſur ces deux ordres de bataille, qui ſont aſſez embaraſſés dans les Commentaires de Céſar; dequoi il y a lieu de s'étonner. On commence à voir dans cette guerre la méthode conſtante d'entrelaſſer l'Infanterie legére entre les intervales des eſcadrons; Céſar en ayant connu l'excellence dans la guerre contre Arioviſte, s'en fit une regle pour l'avenir. A l'égard du changement qui paroît dans leur tactique, on pourroit le prouver par de fortes préſomptions, & de puiſſantes conjectures.

Cæſ. com. de bel. civ. Ibid. de bel Hiſp.

On voit deux ou trois diſpoſitions des deux armées de Céſar & de Scipion en Afrique, qui ne laiſſent preſque aucun lieu de douter de cette

te vérité. Je m'en suis même apperçû dans la journée de Munda, qui fut furieuse & très-opiniâtrée. Il ne paroît pas dans une des Armées des deux partis, que la seconde ou la troisiéme ligne ayent succedé à la premiere, ou qu'elles y ayent porté le moindre secours, ce qui feroit croire qu'elles ne combatirent que sur une seule ligne. Ce qui me porte encore plus à le croire, c'est que Crassus, un des Lieutenans de César, se rangea en deux corps, & les alliés au centre, dans la bataille qu'il donna aux Vocates, & aux Tarusates, peuples de Gascogne. Dans celle que César livra aux Tencteriens, & aux Usipétes, il se rangea de même en trois corps sur une seule ligne, & non pas sur trois lignes, comme dit d'Ablancourt. Il mit seulement sa Cavalerie dont il défioit en seconde ligne. *Cæs. com. de bel. Gal. l. 3.* *Ibid. lib. 4.*

A l'égard de Pharsale, je ne puis encore comprendre que César ait ait pû jamais se former sur trois lignes contre une armée si supérieure à la sienne: Pompée eût dû le deborder de la moitié, non seulement à son Infanterie, mais plus encore à sa Cavalerie. Le même Frontin dit que Pompée se rangea sur dix de profondeur à son Infanterie. Ce qui dût beaucoup diminuer de l'étenduë de son armée. César qui reconnut toute cette disposition, avant que de se mettre en bataille, sut sans doute se ranger sur moins de hauteur, on voit clairement qu'il combattit sur une seule ligne, & une réserve de six cohortes à sa droite, pour soutenir sa Cavalerie plus foible de deux tiers. *Front. Strata.*

Cette maniere de se ranger sur une seule ligne, avec des espaces fort petits entre les cohortes, me paroît excellente pour un bon effort; mais on ne doit pas inférer de-là, que les Romains eussent abandonné l'ancienne méthode de combattre sur trois lignes, qui selon mon sentiment, ne me semble pas la meilleure, particulierement pour un Général qui se trouveroit à la tête d'une Armée Françoise, dont le premier abord est tout ce qu'on peut éprouver de plus redoutable, de plus fort, de plus vif, & de plus terrible, au lieu que la maniere de se ranger sur une seule ligne, par petits intervales, & une réserve à l'Infanterie, est beaucoup plus conforme au génie, & à l'humeur violente & impétueuse de notre nation.

Ce que je viens de dire ici peut faire un des plus beaux sujets de dissertation qu'on ait peut-être encore imaginé, ce seroit bien la chose du monde la plus curieuse & la plus instructive tant pour les Gens de guerre, que pour les autres, tout ce que j'ose assurer, c'est que l'inclination, l'humeur, le génie d'une nation doit régler non seulement la maniere de combatre, & la nature des armes; mais encore l'ordre & la disposition dans les combats. C'est à quoi les Généraux ne semblent pas faire beaucoup d'attention: je pourrois peut-être me tromper; mais je me suis apperçû dans la guerre de 1701. que nous avions beaucoup changé dans notre maniere de faire la guerre par rapport au génie de la nation,

ſans qu'il m'ait paru que nous fûſſions autres dans cette guerre que nous avions été dans les précedentes: cependant il eſt ſûr que l'on ne doit pas moins conſidérer le génie des troupes, indépendamment de la diſcipline militaire, que l'humeur & la capacité du Général que l'on a en tête: c'étoit le grand principe d'Annibal, comme je le fais aſſez voir dans mon Ouvrage. Ce que j'avance ici, eſt une des qualités capitales du Général d'Armée.

Quoique nous combations aujourd'hui ſur deux lignes en quinconce, ou en échiquier, & une reſerve, il arrive aſſez rarement que la ſeconde ſuccéde à la premiere. Toute la fortune du combat dépend de la valeur de celle-ci dans le premier choc. Si elle eſt batuë, la ſeconde ne tient pas un moment; ce malheur n'arrive pas toujours, mais il arrive très-ſouvent, & cela par le défaut de notre diſcipline, autant que par celui de notre exercice, qui me paroît aſſez imparfait, pour ne pas dire ſuperficiel: outre qu'on n'a pas encore vû de Généraux exercer leurs armées dans les grands mouvemens, comme faiſoient les anciens. Il y a peu d'exemples dans nos hiſtoires que nos lignes ayent combatu à diverſes repriſes, & que la ſeconde ait réparé la déroute de la premiere: le plus remarquable eſt celui de la bataille de Lens, que M. le Prince de Condé gagna ſur l'Archiduc. Cet exemple mérite de paſſer à la montre.

M. le Prince de Condé, qui marchoit en bataille ſur deux lignes dans la plaine de Lens, ſe trouva tout d'un coup en préſence des ennemis qu'il ne croyoit pas avoir ſi-tôt ſur les bras, quoiqu'il marchât dans le deſſein de leur livrer un combat. On en vint d'abord aux priſes. Notre premiere ligne fut renverſée au premier choc, & miſe en déroute; le grand Capitaine, qui avoit une préſence d'eſprit, & un coup d'œil admirable, ne ſe déconcerta pas. Il court à la ſeconde ligne qu'un accident ſi peu attendu avoit étonnée: celle-ci laiſſe les fuyards s'écouler à travers ſes intervales, & tombe bruſquement ſur la premiere des ennemis déja victorieuſe, mais dans cette eſpece de déſordre aſſez ordinaire à tout corps qui a combatu; la charge fut ſi vigoureuſe que l'ennemi en fut renverſé, & mené batant juſqu'à ſa ſeconde ligne, qui voyant le déſordre, & la défaite ſi prompte de ſa premiere, bien loin d'en réparer le malheur, prend l'épouvante, lâche le pied, & s'enfuit, ſans rendre aucun combat. Quand je dis que rarement les lignes ſe ſuccédent les unes aux autres, j'entens parler des batailles rangées dans une plaine raſe & découverte. Je ſai qu'il n'en eſt pas de même dans les combats de détail, & dans les païs de chicane. Car alors les corps combatent ſucceſſivement, & reviennent aiſément à la charge, & les combats même ſont plus longs, plus vifs & plus opiniâtrés. J'en ai vû de cette eſpece, & nous en verrions plus ſouvent, ſi nous ne combations pas ſur ſi peu de hauteur, grand défaut, qui vient du peu de con-

connoiſſance que nous avons de l'Infanterie. Hors les combats rendus en païs difficiles, dans toute autre ſituation, les deux Généraux voyent bien-tôt la fin de leur journée. D'où vient cela? C'eſt une queſtion qui me ſemble curieuſe, & qu'il ne me ſeroit peut-être pas difficile de réſoudre; mais ce n'en eſt pas ici le lieu.

J'ai reconnu par mes recherches, & par mes lectures, que ce n'eſt pas une choſe bien aiſée que de connoître la conſtitution de la République Romaine dans le militaire. Il ne nous reſte qu'une partie de ce que Polybe en avoit écrit; encore écrivoit-il dans un tems, où la ſcience de la guerre n'étoit pas encore montée à ce haut point de perfection, où elle parvint du tems de Céſar. Les Ouvrages de ceux qui en avoient traité, ſe ſont perdus par la barbarie, & l'ignorance des tems. Ce qui s'eſt conſervé ſe trouve neié & diſperſé dans les Auteurs Latins, & quelques Grecs qui nous reſtent. Il faudroit, pour ramaſſer & arranger ces morceaux ſéparés, une lecture immenſe, & que ce fût un homme de guerre, d'une capacité & d'une expérience conſommée, qui travaillât à ſuppléer ce qui manque dans les Auteurs, par ces conjectures heureuſes, & ſolides, que l'étude & l'expérience fourniſſent. Mais où trouver cet homme de guerre qui voulût s'embarquer dans un deſſein de cette nature, & qui ne s'épouvantât point à la vûë de ces ruines & de ces débris qu'il faudroit rétablir, & remettre ſur pied. Une autre plus ſavant, mais ſans aucune connoiſſance de la guerre, oſeroit-il ſe promettre de réuſſir? Je ne ſaurois me le perſuader; ne ſeroit il pas à craindre qu'il ne fît quelque maſſe brute, quelque aſſemblage ridicule, qui l'expoſeroit à la riſée de ſes Lecteurs?



CHAPITRE VII.

Suite du projet du Commentaire ſur Polybe.

APrès avoir parlé de la Milice des Romains, j'éclaircis en pluſieurs endroits de mes obſervations & de mes notes, comme dans quelques Diſſertations, celle des Grecs, & des différens Peuples, qui figurent dans cette hiſtoire.

Les Savans trouveront les obſervations, qui ſont le capital de cet Ouvrage, beaucoup moins recommandables par l'évenement qui en eſt le ſujet, que par les inſtructions qu'en recevront les gens de guerre, les conſéquences que j'en tire, & les circonſtances que j'y fais remarquer.

Je finis chaque obſervation par les préceptes qui ont rapport au ſujet dont l'Auteur traite. J'accommode le tout à ma méthode, à notre

maniere de combatre, au tems, aux lieux, aux occasions, à nos inclinations, à la nature de nos armes, & au génie tant de la nation, que des nations voisines. J'ajoûte à cela ce qui approche davantage de la milice de ce tems, & du systême de Tactique que je me suis formé, comme le croyant plus solide, plus dégagé, & plus simple. C'est-à-dire, que je m'éloigne en bien des choses de nos principes; comme on pourra remarquer dans les Plans de mes ordes de bataille, que je mets comme en regard avec celui qui fait le sujet de l'observation.

Je fais voir les différentes méthodes des Grecs & des Romains, dans l'ordre & la distribution de chaque arme dans les combats & dans les batailles. On connoîtra par des lignes ponctuées, les évolutions, & les mouvemens généraux, de sorte que le Lecteur, qui n'est pas avancé dans cette sorte de matiére, pourra aisément entendre ce que l'Auteur dit. J'aurois eu aussi fort envie de donner en figures les combats, au moins les plus considérables. Car dans un Ouvrage de la nature du mien, il ne sauroit guéres y avoir trop de figures. Un coup d'œil jetté sur une Estampe, instruit souvent plus & fait plus d'impression que dix pages d'écriture. J'avois même promis ce grand nombre de Planches dans mon premier Projet; supposant que le public m'aideroit par les Souscriptions: mais comme on a eu l'esprit de fermer les bourses de ce public en décriant mon travail avant que de le connoître, avant même que de savoir dequoi j'étois capable, comment tenir parole, à moins que le Roi, entrant dans les vûës de Scipion l'Afriquain, ne protége le Commentateur, comme ce grand homme protégeoit l'Historien. Revenons.

Polybe à la vérité rapporte beaucoup de mouvemens d'armées, très-profonds & très-remarquables. Tels sont ceux de Scipion; mais ce grand homme ne va pas jusqu'au principe. Les habiles Tacticiens comprenent assez comme cela se faisoit, ou se devoit pratiquer; mais les autres qui l'ignorent doivent nécessairement en être instruits.

C'est, à ce que dit Polybe de la Phalange Macédonienne, & particulierement de la doublée, que je dois la découverte de la colonne, & la maniere de combatre & de se former dans cet ordre. Je travaillai sur cette matiere il y a environ vingt ans, & je la poussai si loin, que j'en fis un Traité régulier. Il s'en est répandu plusieurs copies manuscrites. Le feu Roi de Suéde Charles XII. à qui j'eus l'honneur de le présenter, lorsque j'étois auprès de lui, le fit traduire en Allemand, avec un autre Traité de l'attaque & de la défense des Armées retranchées.

Cette maniere de combatre par colonne, est, selon moi, au-dessus de toute autre. Elle fait aussi le principe fondamental de ma Tactique; car il ne me paroît pas qu'aucune force soit capable de lui résister. Tout le monde parle aujourd'hui de la colonne, & peu la connoissent, & encore moins la maniere de la former avec méthode.

Les

Les Grecs sont les premiers inventeurs de cet ordre de bataille. Le premier qui a connu la colonne, est Epaminondas, le plus grand homme d'Infanterie qui fut jamais, il dut à cette découverte, les deux victoires de Leuctres, & de Mantinée, c'est dans celle-ci que périt ce grand Capitaine. *Hist. Grec. de Xenoph. l. 7.*

Regulus combatit contre Zantipe en Afrique, sur une ligne de colonnes. Il fut pourtant batu, bien moins par le défaut de son ordre que par son imprudence, l'ennemi n'ayant pû le rompre, il fut rompu par les éléphans, ausquels il ne laissa aucun passage entre les colonnes qu'il rangea trop prés-à-prés, au lieu qu'il leur faut des espaces entr'elles, pour se remuer, parce qu'elles combattent indépendanment les unes des autres. *Polyb. l. 1.*

A la bataille de Cannes Varron, ou pour mieux dire son collégue, plus habile, & plus honnête homme que lui, se rangea dans le même ordre de bataille; mais l'exécution ne fut pas conforme au projet, par la mauvaise conduite & l'ignorance de Varron. *Polyb. l. 4.*

Les Savans ne savoient pas que les Romains eussent combatu dans cet ordre à cette fameuse bataille qui leur fit tant de honte. C'est ce que Polybe nous apprend, & que Casaubon n'avoit pas compris: cela ne me surprend pas. Tite-Live, qui savoit mieux le Grec que lui, & qui copioit notre Auteur par tout, ne l'a pas mieux entendu: & ces deux Traducteurs ne se sont trompés, que parce que la connoissance du Grec ne sert de rien pour traduire, sans la connoissance de la guerre.

Le dernier des anciens qui a combatu dans cet ordre, & qui n'est pas tombé dans les fautes des autres, est Scipion. Il attaqua le grand Annibal dans les plaines de Zama. Il se rangea sur un front de colonnes à son Infanterie, avec des espaces entr'elles pour être libres dans leurs mouvemens, & ces espaces laissérent encore une issuë aux éléphans, qui devinrent par-là inutiles & sans effet. Annibal fut batu, quoique supérieur de la moitié, & son armée taillée en piéces par sa faute, plutôt que par celle de la fortune: victoire comparable aux plus fameuses défaites, & d'autant plus illustre & plus remarquable, que le hazard, presque par tout le maître, n'y eut aucune part. Annibal y perdit sa gloire & sa réputation, quoiqu'en dise Polybe, & la défaite de ce Chef si formidable, laissa pour jamais l'empire aux Romains. *Polyb. l. 11.*

Voilà quelques articles de mon Ouvrage, sur lesquels je ne fais que glisser dans mon premier projet. Ceux qui doutent du succès de mon entreprise s'en formeront une idée plus exacte & plus étenduë: l'aspect de tant de matieres la leur fera paroître infiniment plus difficile, & les fortifiera davantage dans l'opinion qu'ils sont que j'ai entrepris au-dessus de mes forces. Ils eussent bien mieux fait de dire, qu'elle est au-dessus de mes moyens. C'est en cela seul que je reconnois mon impuissance, que je ne reconnoissois pas avant une infinité de traverses, d'in-

d'infortunes & de pertes, que j'ai essuiées avec plus de philosophie, que ceux qui ne me connoissent pas ne m'en accordent. Je suis persuadé que l'histoire de mon Ouvrage seroit assez amusante & assez curieuse, si c'étoit ici le lieu de la faire. Nous en toucherons pourtant quelque chose, c'est une espece de diversion qui servira à délasser le Lecteur de la gravité des matieres de ce discours.

CHAPITRE VIII.

Histoire du Commentaire.

J'Avois lû plusieurs fois Polybe, seulement pour lire & pour m'amuser, sans aucun autre dessein. Je m'apperçûs que cet Auteur méritoit toute autre lecture que celle d'un simple amusement. J'en fis une d'examen, de réfléxions, & de recherches. Ce qui me jetta naturellement dans l'étude des sciences, sans lesquelles on ne sauroit écrire de la guerre. Je remplis toutes les marges de mon Auteur de mes observations; je pensai alors à le commenter. Je me formai le plan d'un Ouvrage régulier sur la guerre. J'eus l'honneur de le faire voir en 1709. à feu Monseigneur le Dauphin, Duc de Bourgogne, qui n'eut pour tout défaut qu'une vie trop courte pour faire paroître ses vertus: il me fortifia dans l'execution de mon entreprise. Il lut le projet, & le trouva beau; j'avois des ressources en ce grand Prince, que je n'ai plus, avec lui je perdis ma fortune que je pleure bien moins que sa mort. Je méprise l'une, & ce mépris est un effet de la douleur de l'autre, qui ne doit jamais finir dans un cœur reconnoissant.

J'eûsse peut-être mieux fait d'abandonner mon Ouvrage après un coup si accablant pour moi. Il y en avoit un autre qui m'attendoit; car lorsqu'on est né malheureux la mauvaise fortune est inépuisable, son carquois est toujours rempli. La paix, si rare sous une Régence, & qui illustre plus celui qui nous la procure, que la guerre la plus glorieuse, me fit courir en Suéde, où le feu Roy Charles XII. m'avoit fait appeller. Je portai tous mes papiers sur la guerre, & ce que j'avois écrit sur Polybe, dans le dessein de finir mon Commentaire sous les yeux d'un des plus braves & des plus grands Capitaines de notre siécle. Je l'avois presque achevé lorsque je me mis en route pour revenir. Ce retour ne fut pas heureux, je m'embarquai à Gottembourg sur un vaisseau, qui sembloit affronter les tempêtes, & qui ne laissa pas de périr par l'ignorance du Pilote. Nous échouâmes aux rifs de Schager, sur la côte du Jutland. Je perdis tous mes papiers, trop heureux de me sauver nû en chemise. Tout autre que moi n'eût plus pen-

sé à Polybe: je me rembarquai sur nouveaux frais, & regardai une si grande perte comme un non avenu. Devois-je retrograder, & faire retraite après avoir rédifié un Ouvrage sur un plan nouveau, plus étendu & plus méthodique que le premier? Non sans doute: il me restoit pourtant un obstacle à surmonter pour l'execution. On entend bien que je veux parler d'une traduction de mon Auteur, beaucoup plus exacte que les autres. Je savois déja que celle de du Ryer étoit infidelle & peu estimée. Il a marché sur les traces du Latin de Casaubon, & Casaubon est souvent très-embarassé, & très-obscur dans les endroits où il auroit pû se dispenser de l'être: Polybe étoit trop habile guerrier pour tomber dans ce défaut.

Un Officier intelligent est clair dans les choses qui sont de sa compétence. Or Casaubon n'avoit aucune expérience de la guerre, & peut-être peu de connoissance de la milice des anciens. Il faut avoir l'une & l'autre pour bien écrire, & pour rendre son Auteur par des termes équivalens: sans ces qualités on ne peut s'empêcher de tomber dans le galimatias, il y est tombé avec tout son savoir dans le Grec, & du Ryer à son imitation. En devons-nous être étonnés, puisque nos Historiens y tombent, eux qui écrivent dans leur propre langue.

Je ne savois à qui recourir, je m'adressai à un ordre de Savans; je consultai les uns, & je proposai l'ouvrage aux autres; mais point de nouvelles. L'entreprise les épouvanta: elle leur parut trop grande & trop vaste; je m'en doutois bien, parce qu'elle l'étoit en effet. Que faire? où aller? je consulte un Savant celebre, *homo antiqua virtute ac fide*. Vous perdez vos pas, me dit-il, adressez-vous aux Benedictins de saint Germain, vous y trouverez sûrement ce que vous cherchez. Ceux des nôtres, qui peuvent entendre quelque chose du Grec, sont trop occupés; outre que le Grec d'un Historien tout militaire comme le vôtre, n'est pas une chose fort aisée à manier. Je m'apperçus alors que je n'avois pas assez étudié la Carte du Parnasse, que j'avois fait une fausse route & cherché l'Attique dans le païs Latin. Je suivis le conseil que l'on m'avoit donné, je courus aux Benedictins, où je trouvai Athenes.

Tout est Grec dans cette savante Congrégation, ou pour mieux dire, on y est tout ce qu'on y doit être. C'est le trône des sciences, on diroit qu'elles y ont établi leur tabernacle, aussi-bien que les vertus. Celles-ci y sont vraies & solides, celles-là étenduës & profondes; elles y paroissent sans orgueil, sans faste, simples, douces, modestes, sans ambition, sans envie, & sans jalousie. Tel est le caractére de ces célébres & pieux Solitaires, qui font tant d'honneur à la France, & dont les Ouvrages, comme notre estime & notre admiration, verront la fin des siécles.

Mais pourquoi, dira-t-on, pour avoir une traduction fidéle de Polybe,

lybe, m'adressai-je aux Benedictins, moi qui dans un Traducteur demande, outre la connoissance de la langue qu'il traduit & de celle en laquelle il traduit, une notion du moins légére de l'art ou de la science dont traite son original. Dom Thuillier a-t-il porté les armes ou étudié la guerre? S'y est-il rendu plus habile dans son Cloître, que M. du Ryer dans son Cabinet? Et si celui-ci n'a point réussi faute d'être guerrier; celui là, qui l'est aussi peu, réussira-t-il?

Je répons à cela, qu'après la lecture des Historiens Grecs & Latins, on peut déja sans vanité se vanter d'avoir quelque notion de la guerre. Quand pour apprendre la langue militaire on a joint à cette lecture celle des meilleurs Auteurs François qui ont parlé de guerre, on la sait encore un peu plus. Si enfin, après s'être ainsi préparé à traduire, en traduisant on consulte avec docilité les gens du métier, il semble que sans trop de présomption on peut espérer quelque succès. Cette docilité sur tout est nécessaire à un Traducteur, quand même ceux qu'il consulte ne sauroient pas la langue qu'il traduit. Car souvent la connoissance du métier supplée à l'ignorance de la langue. Il ne m'est jamais arrivé de me tromper, lorsqu'embarassé par la traduction de du Ryer, & ne pouvant m'imaginer qu'un aussi habile homme que Polybe fût auteur des sottises qu'on lui faisoit dire, j'ai donné en moi-même le démenti au Traducteur. Or je ne peux que me louer de la docilité de D. Thuillier. Il s'est souvent trouvé dans de mauvais pas d'où Casaubon & du Ryer ne l'auroient pas tiré. Alors il traduisoit mot à mot, puis me demandoit mon avis, & moyennant un coup de crayon je le mettois au fait; permis ensuite à lui, quand il entendoit son texte, de donner à sa traduction tel tour qu'il jugeoit bon être. Il seroit fort à souhaiter que tous ceux qui se mêlent de traduire fûssent aussi modestes & aussi dociles, la République des Lettres en seroit mieux servie, & ces Messieurs plus estimés.

CHAPITRE IX.

Découvertes que l'on verra dans le Commentaire. Tranchées connuës aux Anciens.

POlybe, & les autres Auteurs Grecs & Latins, qui écrivoient pour ceux de leur nation, glissoient sur ces sortes de choses, parce qu'elles étoient connuës; si nous pouvions par nos recherches, & par des conjectures heureuses, les découvrir & les mettre dans une entiere évidence, ou les rendre du moins probables; ne seroit-ce pas rendre un grand service aux Savans? Ce qui m'a le plus surpris, dans les Au-

Auteurs Militaires Grecs & Latins, qui nous restent encore, entre autres Xénophon, Onozander & Vegece, c'est qu'ils ayent négligé de nous apprendre les choses qu'il nous importoit le plus de savoir dans la partie de la guerre qui regarde l'attaque des Places. N'est-il pas bien surprenant que nous ignorions encore si les anciens se servoient de tranchées dans leurs siéges, pour communiquer sans péril du camp au corps de la Place, ou à leur batteries? J'ai long-tems crû avec le reste du monde, que ces sortes de travaux leurs étoient inconnus. Car tous nos Auteurs qui ont écrit de la milice des Grecs & des Romains, sont unanimes sur ce point, tous prétendent que nos approches sont une invention moderne.

Le célébre Pere Daniel, à qui le public est redevable de tant de beaux Ouvrages, & en dernier lieu de l'Histoire de la Milice Françoise, ouvrage rempli de recherches curieuses, & de réfléxions très-sensées & très-instructives, a donné dans le panneau comme les autres, en soutenant que les anciens ne savoient ce que c'étoit que tranchées dans leurs siéges; il s'est laissé emporter au torrent. Chose étrange qu'ils se soient tous trompés, & encore plus étrange de l'oser dire, si l'on n'a de bons garans de cette vérité: je n'ai garde de m'avanturer sans être bien soutenu. Je suis bien assuré que les Savans me sauront quelque gré de cette découverte, & le Pere Daniel plus qu'aucun autre, puisque ce n'est pas tant son sentiment que j'attaque, que celui d'un très-grand nombre de Savans, pour ne pas dire de tous. Cet illustre Jesuite n'a décidé que sur la foi de Lipse, & Lipse de sa pure autorité, ce qui est ridicule; & en effet qui ne riroit de voir un Auteur qui commente Polybe nier que les tranchées fussent connuës des anciens, pendant que Polybe dit formellement le contraire? Cela a fait que tous les autres Commentateurs, qui le suivent en queuë, ont crû & décidé comme lui, que nos approches & nos tranchées sont une invention purement moderne. Rien de tout cela. Nous la devons aux anciens. Par cette découverte les admirateurs des modernes doivent être bien étourdis, & la secte des Perraults en très-mauvaise posture. Qui auroit jamais pensé que Lipse ne se fût pas apperçû de sa sotise, & qu'aucun Auteur jusqu'au jourd'hui ne l'eût pas remarquée. C'est sur son témoignage que le Pere Daniel a crû que *les anciens faisoient leurs approches, non pas par tranchées comme aujourd'hui, en creusant la terre pour se couvrir: mais par des élevations de terre, liées avec des fascines, soutenuës par les côtés de clayes, de troncs d'arbres, & quelquefois même de maçonneries par intervales. Ils donnoient à ce travail le nom d'*agger, *à cause qu'il étoit fait de terre assemblée & batuë. Il étoit en facon de plate-forme d'une très-grande étenduë, & le plus près de la muraille qu'il étoit possible, en l'étendant à droit & à gauche.* L'*agger* n'étoit pourtant pas toujours, pour le dire en passant, une élevation de terre. *Hist. de la mil. Franc. pag. 550.*

en maniere de plate-forme, comme Lipse & le Pere Daniel l'entendent. On pourroit faire voir que c'étoit quelquefois une parallele qui s'étendoit sur tout un front d'attaque où les troupes de la tranchée étoient en garde, & où il y avoit des batteries de catapultes & de balistes.

Passons pourtant cela; mais je demande comment pour communiquer du camp à leurs batteries ils se mettoient à l'abri des traits, & des pierres des assiegés? Pouvoient-ils y aller à découvert comme à une insulte, & s'exposer si souvent, & à tout moment à un danger si manifeste, s'ils ne se fussent servis de tranchées? car quand même leurs Auteurs n'en parleroient pas, il est pourtant vrai qu'ils alloient à couvert jusqu'à leurs batteries. Il est certain que leurs tranchées étoient faites de blindages, de clayes, & de fassines. Que si l'on m'allegue qu'aucun Auteur ancien, soit historien, ou militaire, ne fait aucune mention de ces sortes d'approches, ce n'est pas une preuve qu'ils ne le fissent pas; à moins qu'on ne prétende que ces anciens tant révérés, n'avoient pas le sens commun. D'ailleurs il est vrai que les Auteurs Grecs & Latins, en ont parlé, sinon distinctement, du moins d'une maniere à se faire entendre des gens du métier. On voit ces sortes d'approches dans Tite-Live. Pour s'en éclaircir, on n'a qu'à lire ce qu'il dit du siége de Veies. Tite-Live est obscur, dira-t-on, dans les choses de la guerre, lorsque Polybe, qu'il copie par tout, lui manque; d'accord. Voyons si César ne nous fournira pas quelque preuve pour les Romains avant que de venir aux Grecs. S'il n'entre pas dans un grand détail sur cette matiere, & aussi clairement qu'il seroit à souhaiter, c'est qu'il écrivoit dans un tems ou personne n'ignoroit ces sortes de choses: comme nous faisons aujourd'hui, lorsque nous disons qu'on ouvrit un tel jour la tranchée, nous savons d'abord ce que cela veut dire.

Livius dec. v.

On accuse Ablancourt d'être trop hardi dans ses traductions, & moi je l'en loue. Dans un passage des Commentaires de César, où ce Capitaine parle du siége de Bourges, le traducteur s'est servi du terme de tranchée, pour rendre *intra vineas*. Voici sa traduction: César *ayant fait entrer les légions à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le fruit de leurs travaux, & proposa des prix à ceux qui monteroient les premiers sur la muraille*. La *vinea* étoit une espece de mantelet; mais je crois qu'on appelloit du terme de *vinea* les rangs de claies, ou de fassines derriere lesquelles les Soldats se mettoient à couvert contre les armes de jet. La *vinea* n'étoit pas toujours un ouvrage de charpente, il eût fallu toute une forêt pour couvrir les légions. Je crois que c'étoient le plus souvent des fosses paralleles dont on soutenoit les terres avec des fassines ou des claionages. César parlant du siége de Marseille, dit que *les habitans étoient si bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour la défense, qu'il n'y avoit point de mantelets à l'épreuve de leurs*

Legiones intra vineas in occulto expeditas cohortantem ut aliquando pro tantis laboribus fructum victoriæ perciperent, iis, qui priores murum ascendissent, præmia proposuit. Cæs. com. l. 7.

leurs machines; car elles lançoient d'en haut des pieces de bois de douze pieds de long, armées par le bout d'une pointe de fer, qui perçoit quatre rangs de clayes, & s'enfonçoient encore dans terre.

Ces. com. de bel. civ. lib. 1. trad. d'Abl.

Ces clayes étoient donc sur plusieurs rangs par intervales, & par paralleles. Quel nom donnerons-nous à ces sortes de blindages par lignes redoublées? Je ne vois pas qu'un Traducteur puisse se servir d'un autre terme équivalent, que de celui de tranchées, ou d'*aproches blindées*, qui est le plus conforme à l'idée que nous nous formons aujourd'hui de ces sortes de travaux. Tant il est vrai qu'on ne sauroit bien rendre un Auteur dans les choses de la guerre si on ne l'a faite, ou tout au moins on doit s'être fait une étude des termes de l'art, si l'on ne veut consulter les gens du métier; car sans cela on tombe dans un galimatias ridicule, un seul mot suffit quelquefois pour renverser tout un raisonnement. Le Traducteur s'en prend au texte, & les gens éclairés s'en prennent au Traducteur, & s'en mocquent.

Il y a un passage dans le Denis d'Halicarnasse du Pere le Jay, qui sembleroit insinuer qu'on alloit par tranchées au corps de la Place. C'est dans le neuviéme Livre, où l'Auteur Grec parle du siége de Rome par les Eques, & par les Volsques. Mais comme il faut être en garde à l'égard des Traducteurs attaqués, & soupconnés de ne pas entendre leur texte; je ne crus pas devoir m'y fier, & je fis bien. Dom Thuillier que je consultai là dessus, me fit voir que dans le Grec il ne s'agissoit de rien moins que de tranchées. Voici le texte bien rendu: *On ne connoissoit point alors l'usage des Tortuës, pour couvrir les travailleurs.* Le Pere le Jay ne dit pas un mot de *Tortuë*; mais à la place il fait dire une absurdité grossiere à son Auteur, sans que je prétende pour cela accuser cet habile Rhétoricien de n'avoir pas entendu son Auteur, ce n'est pas à moi à juger d'une langue que je n'entens point, je suppose qu'il la fait. Il n'a pourtant pas pris garde au terme dont il s'est servi, qui signifie toute autre chose que ce qu'il a voulu dire. Rapportons le passage tel qu'il l'a rendu. *On n'avoit pas encore en tems-là*, dit-il, *l'usage des madriers qu'on fait de terre, qui mettent les travailleurs à couvert.* Cela fait rire. Je n'ai jamais oui dire qu'il y eût des madriers faits de terre, & qu'un madrier signifiât autre chose dans notre langue qu'une planche de 2. ou 3. pouces d'épaisseur, dont on se sert pour faire nos plates formes dans les batteries de mortiers, & de canons; ils servent encore de blindes dans les mines, & à mille autres ouvrages de charpente.

οὔτι χελώνας χωστρίδας κατασκευάζειν εἰδότων τῶν τότε ἀνθρώπων.

Antiq. Rom. l. 9. p. 374.

Madrier vient de l'Espagnol madra, qui signifie une planche fort épaisse.

Pour revenir aux tranchées, de l'invention desquelles on veut donner la gloire aux modernes, je conviens que les Auteurs que je viens de citer, ne s'expliquent pas d'une maniere assez précise & assez clairé, pour ne laisser aucun doute dans l'opinion que je soutiens. Il faut avoir droit & demi, lorsqu'on veut combattre un sentiment universellement

reçû de tous les Savans. Il n'y a pas, ce me semble, de meilleur moyen, que de laisser les raisonnemens, quelques sensés qu'ils puissent être, & les preuves équivoques, pour venir à la démonstration. Je la trouve dans un fragment de Polybe sur le siége d'Egine par Philippe. C'est-là que l'on découvre clairement les aproches des anciens depuis le camp jusqu'à leurs batteries, non par des lignes blindées, ni par *des madriers de terre*, mais par des tranchées dans les formes. N'ai-je pas lieu de me glorifier de cette découverte ? Puisque Lipse, qui cite par tout Polybe, & des passages entiers, qui s'étoit fait une étude de recherche de cet Auteur, ne s'est pas apperçû que les tranchées étoient en usage chez les anciens. Je me ferois conscience de ne pas rapporter la traduction de ce reste précieux d'un siége si mémorable, elle est claire dans le savant Benedictin qui traduit mon Auteur, parce qu'il se sert de termes équivalens au texte, sans être trop hardi. Je suis persuadé que les intelligens, & les gens qui aiment la guerre m'en sauront quelque gré. Nous y ferons quelques remarques tirées de mes observations sur ce siége, avant que de passer à ce qui me reste à dire du projet de cet Ouvrage.

Fragment du ix. liv. de Polybe sur le siége d'Egine.

„ Le dessein pris de faire l'attaque de la Ville par les deux Tours, „ Philippe fit mettre devant chacune une Tortuë (*a*) & un Belier. D'un

(a) [*Philippe fit mettre devant chacune une Tortuë & un Belier.*] Par le mot de Tortuë, on comprend une galerie mobile & ambulante, & quelquefois plusieurs jointes ensemble à la queuë l'une de l'autre, qui servoient pour le comblement du fossé, & pour aller jusqu'au pied du rempart. Elles avoient différens noms, selon leur grandeur, leur petitesse, leur solidité, & leurs différens usages, comme cela se voit dans Vitruve. On se servoit de la *vinea* pour les sieges, où l'on ne s'attendoit pas de trouver grande résistance. La charpente en étoit legére, afin qu'on pût la mener avec facilité. Le comble devoit être pointu ou rond, pour que les pierres, ou les artifices qu'on jettoit dessus coulaissent en bas; car sans cela elle eût couru risque d'être crevée & écrasée. Elle étoit couverte de clayes enduites de terre grasse, sur lesquelles on étendoit des peaux de cuir crû contre le danger du feu. Ces sortes de machines ne servoient guéres que pour le comblement du fossé; il étoit rare qu'on les approchât jusqu'au pied de la muraille. Vegece se trompe de n'attribuer le nom de Tortuë qu'à ce qui renferme le Belier, le contraire se voit dans tous les Auteurs qui ont écrit de son tems, comme dans les Auteurs plus anciens.

Le Muscule, ou le Rat, étoit une petite Tortuë fort aisée à remuer, & soutenuë sans doute sur quatre rouës, sous laquelle les travailleurs à couvert perfectionnoient l'ouvrage, battoient & régaloient les terres pour le passage d'une grande Tortuë, & construite d'une grosse charpente, couverte de madriers & d'un doublage de clayes, & par dessus de peaux cruës pour la garentir du feu. Une machine construite de la sorte étoit capable de résister contre le poids énorme des pierres & des poutres qu'on jettoit du haut des murailles pour la crever & en enfoncer les combles; elle étoit soutenuë sur plusieurs rouës fort basses, ou sur des rouleaux. Sous celles-ci les Soldats sapoient la muraille, qu'ils étançonnoient après en avoir enduit les étançons de matieres combustibles & de bois gaudronnés, ils y mettoient le feu pour faire crouller le mur.

L'Infanterie Romaine étoit dressée à former une maniere de Tortuë, dont les Grecs ignoroient l'usage, elle me paroît remarquable. Je ne sai qui en fut l'inventeur. On s'en servit d'abord dans l'escalade & l'insulte des places, & des camps retranchés. Il y en avoit de deux sortes, la simple & la surmontée. Je vais en donner l'explication.

Une cohorte, ou plusieurs ensemble, marchoient droit aux murailles de la Ville, lorsqu'elles n'étoient pas fort élevées, les rangs, & les files tellement serrés & condensés qu'à peine les Soldats pouvoient-ils se remuer. Ils avoient tous leurs boucliers sur la tête, excepté ceux des flancs & de tête qui se couvroient de leurs boucliers, contre les coups qu'on auroit pû leur tirer de tête ou de flanc.

Ce

„ D'un Belier à l'autre, vis-à-vis l'entredeux des Tours, on conduisit „

Ce qui formoit comme un toit, tant ils étoient bien joints ensemble. Cette Tortuë d'hommes que j'appelle simple, alloit jusqu'au pied du rempart, sapoit le mur, ou montoit dessus par le moyen des échelles. Lorsque le rempart étoit haut on se servoit de la surmontée. Je l'appelle ainsi, pour la distinguer de l'autre. Dans la double, ou la surmontée, la premiere Tortuë étoit suivie d'une seconde; les Soldats qui composoient celle-ci, grimpoient sur les épaules de leurs camarades, ou sur leurs boucliers, ce qu'ils faisoient assez aisément, parce que les serre-files ou le dernier rang étoient un genoüil à terre, l'autre qui le précedoit un peu plus élevé, ainsi des uns aux autres jusqu'aux chefs de files ou le premier rang qui restoit debout, ce qui formoit comme un glacis, & se relevoient d'un seul tems & tous ensemble. Cette seconde Tortuë portée sur les boucliers des autres faisoit comme un second étage aux assaillans, dont le premier servoit comme d'un plancher mobile, qui en se relevant facilitoit le moyen à leurs camarades de franchir le mur, ou le retranchement pour en venir aux prises contre ceux qui le défendoient. La Tortuë de l'insulte de Crémone * est celebre dans l'histoire. Antoine dans sa retraite contre les Parthes, est je pense le premier qui forma la Tortuë de toute son Infanterie en bataille pour se garantir de leurs fléches, il leur présenta comme un toit sur lequel elles ne faisoient que glisser, ce qui sauva l'Infanterie Romaine contre cette grêle de fléches qu'ils faisoient pleuvoir sur leurs boucliers.

La Tortuë, dont parle notre Auteur, est celle que j'appelle *à belier*, ou *à baterie*. Celle-ci devoit être plus grande & plus élevée que celle dont je viens de parler. On s'en servoit dans les Siéges de Places défenduës par de puissantes garnisons. Elle devoit être en comble plat, au lieu que les autres étoient en comble rond, ou aigu, parce qu'on ne l'approchoit du rempart qu'à un certain éloignement pour que le belier eût plus de coup dans son balancement & fit un plus grand effet, & cet espace se prenoit selon la longueur de cette te terrible machine, comme l'apelle Josephe. Le belier n'étoit pas toujours suspendu dans les grandes Tortuës sur lesquelles on élevoit des parapets comme dans celles de Philippe, dont Polybe fait la description. Il ne dit pas si le belier étoit suspendu ou non. Ces sortes de beliers non suspendus faisoient sans doute plus d'effet que les autres. C'est le *Terebra* de Vitruve; mais non pas tel que Perrault l'a imaginé dans ses Commentaires François sur cet Auteur. Il ne s'en est par formé une bonne idée, & n'a rien compris dans les autres machines qu'il nous a données, avec tant de faste & de magnificence, machines pourtant fausses, & tout aussi peu sensées, que celles de Lipse, de Choul, & de Stewechius dans ses Commentaires sur Vegece. Jusques ici personne n'a pû découvrir la construction & les forces mouvantes de ce Belier dont je crois avoir fait la découverte. Le célébre Dom Bernard de Monfaucon, à qui j'en ai fait voir le modéle, l'a trouvé digne d'être gravé & inferé dans le Supplément de ses Antiquités. A l'égard du Belier suspendu peu de gens l'ignorent, nous en allons donner un description pour ceux qui ne le connoissent pas, nous l'emprunterons de Josephe & de Vitruve, & y ajoûterons ce que nous jugerons nécessaire pour une plus grande intelligence, & suppléer à ce que ces Auteurs ont négligé de nous en apprendre.

Cette machine est faite d'une poutre semblable à un mat de navire d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse, dont le bout d'enhaut est armé d'une tête de fer fondu, proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un Belier; ce qui lui fit donner ce nom. Cette poutre est fortifiée de cordages liés autour d'espace en espace, depuis la tête jusqu'à l'autre extrémité, où il y a plusieurs cordes comme celles dont on se sert pour élever les moutons, où il y avoit un ou deux Soldats à chacune pour faire jouer la machine. Cette poutre énorme étoit suspenduë avec de gros cables, ou une chaîne de fer, & balancée en équilibre ainsi que la branche d'une balance. Ces cables étoient liés au milieu d'une grosse poutre de travers, portée sur deux puissans poteaux d'un seul brin qui portoient à plomb sur deux autres poutres couchées en terre, retenus à tenons & à mortaises, & par de fortes contrefiches & des trayées entre les poutres qui soutenoient les poteaux d'un apentis mobile du côté de la Ville, qu'on haussoit & baissoit pour couvrir les Soldats qui servoient la machine. Les deux côtés étoient couverts d'un fort blindage capable de résister contre les pierres & les traits lancés par les machines Je suis persuadé que les anciens pratiquoient encore des parapets autour de ce blindage pour défendre & éloigner les assiegés de leurs ouvrages & les empêcher d'y venir mettre le feu; car sans ces précautions leurs batteries de Beliers, comme leurs Tours & leurs Tortuës eussent été à tout moment insultées, & ces sortes de travaux les assuroient contre toutes sortes d'efforts, ce qui paroît dans le siége de Lylibée; car comme le Belier étoit la principale piece d'un siége, les assiegés y mettoient toute leur attention pour le détruire & s'en rendre les maîtres. Ce Belier suspendu & balancé en l'air étant haussé par un grand nombre d'hommes, frapoit de sa tête contre le mur avec tant de force & de violence

Josephe hist. de la guer. des Juifs contre les Rom. l. 3. ch. 14.

* *Tac. l. 3.*

„ fit une Galerie (*b*) parallele à la muraille. A voir cet Ouvrage, on
„ l'eût pris lui-même pour une muraille; car les claies, qu'on avoit é-
„ levées sur les Tortues, formoient par la maniere dont elles étoient
„ placées, un édifice tout semblable à une Tour; & sur la Galerie qui
„ joignoit les deux Tours, il y en avoit d'autres où l'on avoit prati-
„ qué des crenaux. Au pied des Tours étoient les travailleurs qui a-
„ vec des terres aplanissoient les inégalités du chemin pour faciliter l'a-
„ proche, & ceux qui servoient le Belier. Au second étage, outre
„ les Catapultes, (*c*) on avoit porté de grands vaisseaux * & les autres
„ munitions nécessaires contre tout embrasement. Enfin dans le troi-
„ siéme qui étoit d'égale hauteur avec les Tours de la Ville, étoit nom-
„ bre de Soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à
„ l'effort du Belier. Depuis la Galerie, qui étoit entre les deux Tours,
„ jusqu'au mur qui joignoit celles de la Ville, on creusa deux tranchées
„ (*d*) † où l'on dressa trois batteries de Balistes, (*e*) dont une jettoit
„ des

* ὑδρίας.

† ὀρύγματα δυοῖν.

ce que rien n'étoit capable de résister aux coups redoublés qu'il donnoit. On n'usoit pas de tant de précautions aux Beliers non suspendus, parce qu'ils étoient renfermés dans une Tortuë comme dans une redoute.

(*b*) [*D'un Belier à l'autre on conduisit une Gallerie parallele à la muraille.*] C'est-à-dire qu'on tira une parallele blindée pour la communication des deux attaques. Ces blindes n'étoient que pour se garantir par enhaut de pierres & des fléches lancées par les machines des assiegés, qui sans cette précaution eussent plongé à cause de la hauteur des remparts, & de la proximité de l'ouvrage.

(*c*) [*Au second étage* (des Tours) *entre les Catapultes.*] Il y avoit des machines de campagne & des batteries chez les anciens comme il y a parmi nous des pieces de campagne & des batteries. On se servoit de petites machines de jet pour mettre sur les Tours ambulantes & sur les Tortuës à Belier comme les Catapultes & les Balistes. Les Auteurs confondent ces deux machines; on n'en sait peut-être pas la raison. Il y avoit deux sortes de Catapultes, comme de balistes, celles de campagne & celles de siége. Celles-ci se faisoient sur les lieux mêmes, où il étoit rare qu'on ne trouvât pas les bois nécessaires pour leur construction. On ne portoit que les chapiteaux, les cordages de boyaux qui en étoient les forces mouvantes, & les ustenciles pour les servir. Les autres de campagne étoient sur deux rouës qu'un cheval traînoit sans peine, une Armée Romaine ne marchoit jamais sans son équipage de machines de campagne: quand Vegece ne nous apprendroit pas que chaque légion avoit le sien, nous le saurions des Historiens. César ne marchoit jamais sans en être bien fourni: il y en avoit de plus petites qu'on plaçoit sur les Tours & sur les Tortuës comme j'ai dit. Si je citois les Historiens & les Auteurs machinistes de l'antiquité, je ne finirois point. Mais d'où vient, dira-t on, que la plûpart des Auteurs confondent la Baliste avec la Catapulte; c'est que la Catapulte jettoit un grand nombre de fléches à la fois, un faisseau tout entier, comme cela se voit par la mienne, & lorsqu'on ne s'en servoit qu'à cet usage elle changeoit de nom, parce qu'il n'y avoit point de cuillere au bout du bras; ces sortes de Catapultes étoient les machines à cartouches des anciens.

Le Scorpion étoit la Baliste, *Scorpionum majorum minorumque*, dit Tite-Live, pour distinguer ceux de campagne des autres de batteries. Il paroît par Seneque dans ses questions, que le Scorpion devoit être la Baliste de campagne, *nam balista*, dit il, *quoque*, *& tela cum sono expellunt*. En effet la corde qui est attachée aux bras sonne en tirant; car l'étymologie du nom de *Scorpion* vient de ses deux bras, au lieu que la Catapulte ou l'*Onagre*, n'en avoit qu'un seul.

(*d*) [*On creusa deux paralleles où l'on dressa trois batteries de Beliers.*] Voici nos paralleles dans toutes les formes, ou deux fossés paralleles le long desquels l'on a élevé trois batteries de balistes, comme nous le pratiquons aujourd'hui à l'égard de nos canons, & de nos mortiers, puisqu'il ne faut pas confondre les Balistes avec les catapultes; j'appelle catapultes ces trois batteries, parce que ce terme me plaît & me paroît plus propre pour exprimer une méthode propre à jetter des pierres que Vegece appelle *onagre*, ces batteries ici devoient peu différer dans leur construction & dans leur figure de celles de nos mortiers & de nos pierriers: on les pointoit tout de même, parce que leurs coups n'étoient point directs, mais paraboliques comme ceux de nos mortiers.

(*e*) [*Dont une jettoit des pierres* du poids d'un

„ des pierres du poids d'un talent, & les deux autres des pierres de „ trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des assiegés tant „ ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient „ des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées (*f*) * de- „ puis le camp jusques-aux Tortuës."

*στέγγυς κατάστεγ.

Peut-on rien demander de plus précis que ce passage de mon Auteur. Il n'est point de Sophiste quelque subtil & quelque déterminé qu'il puisse être, qui trouve de faux fuyans contre une vérité si palpable. Si on me la dispute, il n'est donc pas jour en plein midi. Raisonner contre ces gens-là ce seroit perdre son tems & affoiblir l'évidence: cela n'empêchera pas que je ne donne quelques éclaircissemens dans les notes, où je renvoye le Lecteur pour le mettre au fait des choses qu'il peut ignorer.

Peut-être que je me suis un peu trop étendu sur ce point de littérature militaire, qui regarde les aproches des anciens dans l'attaque des places, je ne l'ai pas fait sans grande raison. Qu'auroit-on dit si je n'avois fait ici que promettre de nouvelles choses? Il n'y a personne qui ne puisse être riche en promesses. Il étoit bon de faire paroître quelque petit détachement de mon Ouvrage pour donner au public un avant-goût des nouveautés qu'il renferme & des découvertes que j'ai faites. Je regarde celle-ci comme curieuse: si elle n'est pas d'une grande utilité; du moins elle doit intéresser les Savans dans l'antiquité, puisqu'il s'agit d'une erreur dont personne que je sache, ne s'étoit encore aperçu, & dont la découverte peut être de quelque importance. A cela près il importe peu aux gens de guerre de savoir si nous devons nos aproches ou nos tranchées aux anciens, ou si c'est une invention des modernes. Si je la dispute à ceux-ci, le parti des anciens comme le plus raisonnable, m'en saura beaucoup de gré. Je le fortifie d'autant sans mépriser l'autre, quoi qu'attérré, vaincu & moqué.

Je

d'un talent & les deux autres des pierres de trente mines.] La mine faisoit environ huit de nos livres de douze onces chacune, ces pierres devoient donc être du poids de 254. livres; cela me paroît surprenant. Il est rare que nos mortiers pierriers jettent au-delà de 60. livres: ce qu'il y a de certain, c'est que trois catapultes avec tout leur attirail, ne pesoient pas à beaucoup près tant qu'un de nos mortiers perriers.

(*f*) [*On conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux Tortuës.*] Notre Auteur entend parler ici de deux tranchées, parce qu'il y avoit deux attaques. On alloit du camp à chacune par deux lignes droites, ces deux lignes étoient creusées dans terre, c'est-à-dire deux fossés; mais comme ceux qui relevoient la tranchée & les autres qui la descendoient, ou qui alloient ou venoient des travaux auroient été vûs, enfilés & exposés aux traits & aux machines des assiegés dont les coups étoient certains: on avoit blindé ces deux lignes par enhaut en maniere de sappe ouverte. Depuis l'invention de la poudre nos tranchées sont conduites par des lignes obliques les unes aux autres. Ce n'est que depuis M. de Vauban qu'on va par paralleles au corps de la Place. Ce grand homme est le premier qui a pratiqué cette méthode, cependant nous voyons nos paralleles dans Polybe au plus près du corps de la Place: qui l'auroit jamais crû! A l'égard de la science des mines de nos galeries & de nos travaux sous terre, nous les devons aux anciens. Personne ne le révoque en doute: hors la poudre & nos canons, qu'avons-nous inventé à la guerre au-delà des anciens.

Je juge bien autrement d'un grand nombre d'autre découvertes que j'ai faites, parce que je les tiens très-utiles. Celle des machines de guerre des anciens est assez belle & assez importante pour s'en féliciter & en être content.

Il seroit à souhaiter que Polybe eût été aussi profond dans les méchaniques qu'il l'étoit dans la science militaire, & du gouvernement des Etats, il nous eût sûrement donné une description de ces machines des guerres de son tems, qui sont encore l'admiration & l'étonnement des Savans. Plusieurs doutent encore de leurs effets prodigieux, quoique tous les Historiens soient unanimes à cet égard, & qu'on s'en servît encore vers le douziéme siécle.

Il nous reste encore quelques Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit sur cette matiere, entre autres Héron, Vitruve, & Vegece. Presque toutes nous sont connuës, à la réserve de la baliste, de la catapulte, du belier non suspendu, & du corbeau d'Archiméde. Héron n'est guére moins ténébreux que les deux autres. On y voit pourtant quelque lueur: je lui dois les forces mouvantes de la baliste & de la catapulte; mais je n'ai rien pû comprendre dans la structure.

Il y a des Historiens qui nous ont donné la description de quelques-unes; mais celles de jet sont si confuses & si embarassées, que le débrouillement en est impossible.

Ceux d'entre les modernes qui se sont hazardés de les découvrir & de les tirer du cahos, comme Juste Lipse, Choul, Stewechius, Perrault, &c. se sont distingués par le faux & l'absurde de leurs découvertes imaginaires: le dernier a donné les siennes avec toute la confiance & l'appareil possible; car rien n'est égal à la beauté des Planches, non plus qu'à l'absurdité de ses imaginations, il ne le céde pas à Lipse sur ce point.

Notre Auteur ne nous donne que la description de quelques machines de peu d'importance, entre autres de celle du corbeau de Duillius, qui est une bagatelle. On prétend que je ne réussirai pas mieux dans la découverte de celles des anciens qui nous sont aujourd'hui inconnuës, que tant d'autres qui y ont échoué. J'ai été plus heureux qu'ils ne l'ont été, sans me croire plus habile: j'en ai fait faire les modelles, & la réussite est allée au-delà même de mon attente. Ce qui me surprend, c'est qu'elles portent plus loin à proportion de leur petitesse, que celles des anciens.

Les deux plus belles sont la catapulte & la baliste, parce qu'elles peuvent servir aujourd'hui à la guerre. L'une servoit à jetter des corps depuis dix jusques à 300. livres pesans, & même un faisseau de plusieurs fléches, qui faisoient une exécution terrible dans une ligne, tuoient & blessoient une infinité de monde: elles faisoient le même effet que nos pieces de canon chargées à cartouches: cela se voit dans mon Auteur

à la bataille de Philopœmen contre Machanidas, celui-ci avoit pointé, dit-il, des catapultes qui jettoient des pierres & des fléches. Toutes les deux, comme la plus grande partie des autres, sont en modelles, & dans toutes leurs proportions. La premiere peut servir au jet des bombes & des pierres, elle peut tenir lieu de mortier, & de pierrier. C'est celle que Blondel désiroit fort qu'on trouvât ce qui épargneroit, disoit-il, bien de la dépense, de la poudre, & de l'embarras. Elle tire sans bruit, & infiniment plus juste & plus sûrement que les mortiers, on peut la fabriquer sur les lieux, il ne faut presque aucune ferrure: les matériaux se trouvent par tout où il y a des arbres; la charpente consistant en deux pieces de bois, deux traverses, & un montant. Elle est très commode, particulierement pour la guerre des montagnes, trois hommes suffisent pour servir les plus grosses. Une catapulte peut jetter une bombe de douze pouces à plus de 200. toises, c'est au-delà de la portée qu'on demande.

La petite, que j'ai executée plusieurs fois, n'a que 17. pouces de long sur 13. de large. Elle chasse un corps de demie livre à plus de 150. toises, cela m'a parû d'autant plus surprenant, que Josephe dans son siége de Jerusalem, dit que les machines des Romains portoient deux stades, c'est-à-dire, 250. pas géométriques. Je ne sâi pas ce qu'elles portoient à toute volée à 45. degrés d'élevation. Ma catapulte, dont j'eus l'honneur de faire l'expérience devant Monseigneur le Prince de Conti, porta depuis la grille du manége des Thuilleries jusqu'aux Capucins, c'est-à-dire environ 200. toises à 40. degrés d'élevation sur 32. de bandage, qui est la plus grande force qu'on puisse lui donner sans la forcer, l'expérience est le grand moyen de la décision, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre.

La baliste est sur les mêmes principes que la catapulte, quoiqu'autrement disposée. Cesar parle des effets prodigieux de cette machine au siége de Marseille, comme je l'ai déja dit. Mais qui est l'Auteur qui n'en parle pas? Tacite prétend qu'elles lançoient des poutres; qui en peut douter? Le modelle de ma baliste de batterie n'a qu'un pied en tous sens, cependant cette petite machine lance une fléche à 60. toises avec une telle violence, qu'elle entre dans les pierres les plus dures. Cette expérience s'est faite en présence d'un grand nombre de Savans.

La découverte du Belier non suspendu est aussi belle & curieuse, que les forces mouvantes en sont simples, toutes celles des machines des anciens le sont également. Les Auteurs qui disent qu'elles étoient trop composées se sont trompés: eh comment peuvent-ils décider là-dessus, s'ils ne les ont pas comprises?

De toutes les machines qu'Archiméde emploia au siége de Syracuse, n'y en a qu'une dont il soit l'Auteur: cela suprend-il? Oui sans doute: il est pourtant certain que toutes les machines de jet étoient des balistes

& des catapultes. Je ne reconnois que son corbeau qu'on peut dire de son invention. C'est cette machine célébre dont il se servit pour enlever les vaisseaux sur lesquels les assiégeans avoient attaché des sambuques pour escalader la Ville du côté du Port.

CHAPITRE X.

Conclusion de cet Ouvrage.

CE que je viens de dire de la découverte des machines des anciens, & d'un grand nombre d'autres dont je ne parle point pour éviter prolixité, doit être consideré comme un des plus grands ornemens de mon Ouvrage, & cependant ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable, de plus instructif, de plus curieux & de plus utile: l'on verra une infinité de recherches historiques, & d'antiquités militaires qui ont échapé aux Commentateurs; car ceux qui écrivent avec connoissance de la guerre sont plus propres à ces sortes de découvertes que les autres, qui ne sont jamais sortis du tourbillon de leurs études: un terme a un homme expérimenté & appliqué, suffit pour donner à ses conjectures toute la force de la démonstration.

Ceux qui ont lû quelque chose des matieres qu'il renferme, pensent tout autrement que les autres, qui veulent que le dessein soit au-dessus de mon intelligence. Est-il bien surprenant qu'un homme parcoure un si grand espace, s'il marche dans un païs qui lui est connu, & dont il sait toutes les routes, & s'il y met tout son tems & tout son loisir? Je connois le prix de l'un & je profite de l'autre, parce que je ne suis point occupé du soin de ma fortune qui fait toute l'occupation de la plupart. Cependant cette espece de philosophie n'a pû me mettre à couvert de la sphére d'activité, & de la mauvaise humeur de certains esprits chagrins, ombrageux, soupçonneux & inquisiteurs, qui ont fait sur mon Ouvrage encore couvert, mille jugemens téméraires, mille conjectures malignes. Ils ont fait entendre que je mettrois en comparaison la conduite des Généraux anciens avec celle des modernes, qui sont tombés dans des fautes toutes semblables dans des évenemens semblables. Ils disent vrai à certains égards; car je vois que ce qui s'est passé du tems de Polybe, est arrivé dans le nôtre. Il y a une infinité de ces exemples paralleles, de fait & de conduites qu'on peut apliquer à bien d'autres tems que ceux dont parle notre Auteur, & à des Acteurs qui ont joué de rôles peu différens.

On diroit que ce qui est arrivé depuis deux ou trois siécles, & même de nos jours, n'est qu'une imitation de ce qui s'est passé il y a deux mille

mille ans, ſoit en bien, ſoit en mal; on ſera ſurpris de voir une affaire ſemblable dans ſes circonſtances à celle de Crémone. *La ſurpriſe d'Egire l. 6.*

Quoique je mette en regard les évenemens anciens avec les modernes, je ne dis pourtant rien qui puiſſe choquer perſonne. Je louë ſans flaterie, & bien plus par les faits que par les paroles; je blâme ſans injuſtice dans ce qui peut être permis, & j'excuſe avec connoiſſance, même des gens qu'on n'a pas excuſé quoique très-excuſables. Après tout il n'y a aucun mortel dans le monde qui puiſſe ſe dire infaillible, & qui n'ait fait voir quelque choſe de la foibleſſe humaine, & je ne crois que qui que ce ſoit veuille exiger de moi que je canoniſe des gens qui n'ont ni temples ni fêtes.

Ceux qui ont failli ont trouvé des imitateurs de leurs fautes, cela conſole. Les plus grands Capitaines nous fourniſſent des inſtructions par leurs victoires, comme les plus mauvais par leurs défaites, victoire ou défaite, tout ſert à qui ſait en profiter. Quoique diſe Homere que la réputation d'un homme de guerre eſt une fleur que la moindre choſe ternit, on ne la perd pas pour la perte d'une bataille, d'un combat, ou d'un ſiége levé un peu à la hâte. Hors la lâcheté rien ne deshonore dans les évenemens de la guerre, & quelque mal-habile que puiſſe être un Général, quelques batailles qu'il ait perduës, à quelque danger qu'il ſe ſoit expoſé faute d'expérience ou de ſavoir, le blâme tombe bien moins ſur lui, que ſur le Prince qui accorde à la faveur & à l'intrigue, ce qu'il ne doit accorder qu'au mérite bien connu & bien recherché.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur ce que je viens de dire, que mes adverſaires cherchent à prendre avantage ſur moi: ils prétendent que j'entends fort peu de choſe dans la milice des anciens, comme s'ils en avoient reçû lettres, ou que j'euſſe fait preuves d'habileté à leur tribunal, que je reconnois très-incompétant. Ils ne s'en tiennent pas là, ils veulent encore inſinuer que je montrerai le flanc dans les autres matieres qui n'ont aucun raport à la guerre: oui ſi je parlois de Théologie, de Peres, de Conciles, & de queſtions du tems, il n'y a rien de tout cela dans mon Auteur; & s'il y a quelque trait à toucher qui ſoit au-deſſus de ma portée, je fais bien-tôt retraite. C'eſt le parti que doit prendre tout homme d'une intelligence auſſi médiocre que la mienne dans certain ordre de littérature; mais dans les choſes que j'entens, qui ne ſont pas en petit nombre pour un homme de ma profeſſion: on me verra tout de front, & tout hériſſé de preuves, d'autorités, d'exemples & de raiſons.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur, qu'on ne trouvât pas davantage à redire dans mon ſtile; mais en tout cas on doit le pardonner à un homme de guerre. Les Régimens qui ſont vêtus & armés le plus magnifiquement, & qui marchent avec le plus de pompe & d'appareil, ne ſont pas toujours ceux de qui l'on tire le plus de ſervice dans les combats, & qui méritent les plus grands éloges. Après tout les militaires ont leur élo-

 quence

quence & leur ſublime comme les autres, & qui ne convient qu'à eux; ſi on ne le remarque dans preſque aucun de nos Auteurs dogmatiques, doit-on inférer de-là que je ſuivrai la même méthode, & que je tomberai dans le même défaut qu'on leur reproche.

La ſcience de la guerre ne laiſſe pas d'être ſuſceptible d'ornement, & même autant qu'aucune autre. Si ces ornemens me manquent, je revêts le dogme de traits d'érudition militaire qui m'ôtent toute la ſécheresſe, & qui portent leurs inſtructions avec eux: ils ſerviront plus à délaſſer & à divertir qu'un ſtile ſcrupuleuſement châtié.

Ceux qui m'attaquent dans les ténébres, & qui ſouhaiteroient fort de m'y voir toujours, prétendent que mon Livre ne peut être qu'à l'uſage des gens de guerre, dont la plûpart ne liſent point, & les autres peu: c'eſt leur opinion. Je dis qu'on ſe trompe, il ne ſera pas moins utile aux autres. Notes, obſervations, diſſertations, tout eſt rempli de recherches curieuſes ſur l'antiquité. Ce n'eſt pas ſeulement aux évenemens que je m'arrête, mais encore aux intrigues, aux négociations, à la politique, aux loix des différens peuples, que je débrouïlle, & que je dévelope autant que j'en ſuis capable: on y trouve des traits d'hiſtoire anciens & modernes, très-remarquables. Je releve bien des fautes dans les anciens Hiſtoriens, comme dans les nôtres. J'éclaircis bien des choſes importantes, qui ont échapé aux yeux de nos critiques à l'égard de l'antiquité militaire: que s'il m'arrive de courir ſur quelques fonds étrangers, ma retraite eſt prompte & je reviens ſur mon premier terrain. D'ailleurs cet Ouvrage peut être d'un grand ſecours, non ſeulement aux gens qui ſe mêlent d'écrire l'hiſtoire, & qui bronchent d'une maniere pitoyable dans la deſcription des batailles par leur ignorance dans la guerre, mais encore aux Savans qui traduiſent, ou qui commentent les anciens Auteurs: ils ne commettent pas moins de fautes que les autres, & toutes viennent du même principe. S'ils ont une idée de la milice des Grecs & des Romains: (car cela ne va guére plus loin) ils ne voyent preſque goute à l'égard de celles des autres peuples. C'eſt ce qu'on ne remarque que trop dans nos traducteurs: ils ne ſavent où ils en ſont quand il s'agit de décrire une bataille. Caſaubon, tout Caſaubon qu'il eſt, n'a pas bien rendu l'ordre & la diſpoſition de l'armée Romaine à Cannes, & du Ryer marchant ſur ſes traces a fait les mêmes bévûës. Que doit-on penſer des deſcriptions qui regardent une milice différente de celle des Grecs & des Romains qui leur ſont plus connus? Doivent-ils être bien clairs dans ce qu'ils écrivent des batailles des Perſes, des Egyptiens, des Gaulois, des Carthaginois, &c. je ne le vois pas. J'ai découvert une partie de leur milice à l'égard de leur Tactique; car c'eſt par la diſtribution de leurs troupes que j'en juge, le reſte eſt un champ de bataille pour les conjectures. Celles d'un homme de guerre doivent être préférables à celles des autres qui manquent d'ex-

d'expérience. Feu Mr. Dacier s'est bien trouvé des miennes dans quelques Vies de son Plutarque. Il m'a cité dans sa Préface, il m'a fait beaucoup d'honneur, mais les Lettres qu'il m'a écrites m'en font encore plus: je l'ai vû souvent fort embarassé à débrouiller des batailles de son Plutarque, & il m'avouoit lui-même qu'il falloit savoir parfaitement la guerre & l'avoir faite pour se rendre intelligible, & pour rendre un Auteur comme Plutarque dans les évenemens militaires. Il y en a bien d'autres & d'un autre tems qui lui ressemblent & que nous ne comprenons pas, quoiqu'ils aient écrit des guerres de nos jours, & dans une langue qui nous est commune avec eux.

Voilà un plan assez étendu de mon Ouvrage auquel il ne manque que de paroître au grand jour. On peut juger par tout ce que j'ai dit qu'il est plus digne de la libéralité & de la magnificence du Souverain, auquel je l'ai consacré, que des secours du public. Je dis de la magnificence, car étant unique dans son espece, il me paroît qu'il devroit l'être dans l'impression, dans la beauté des originaux, & dans celle des Planches. Le feu Roi a fait beaucoup de dépense pour l'impression d'un grand nombre de Livres, & particulierement d'Auteurs Grecs. Ceux-ci comme la plus grande partie des autres, ne peuvent être utiles qu'à un fort petit nombre de Savans: cependant ceux qui ont entrepris un si grand travail, ont trouvé des douceurs que je n'ai pas. Je ne les leur envie pas: mais il me semble qu'un Ouvrage comme le mien qui renferme toute la guerre, qui est la science des Rois, & des honnêtes gens, devroit être traité avec la même distinction, & jouir avec plus de justice du même privilége. Il est surprenant combien cette science, à l'abri de laquelle toutes les autres s'exercent en repos, est méprisée, abandonnée & avilie pendant que les autres, moins nécessaires & moins dignes de l'attention des Souverains, sont élevées, couronnées & aplaudies. On voit une foule d'académies dressées à grands frais pour la perfection & le progrès des arts & des sciences, celle de la guerre est comptée pour rien; mais cela peut-il durer long-tems sous le ministére d'un Prince si éclairé, qui creuse & cherche la vertu, & qui s'étudie à démasquer l'impudence, le mensonge & la fourberie? Personne ne s'est avisé de proposer une académie purement militaire, celle des sciences, qui fait tant d'honneur à la nation, les guerriers seulement comme guerriers, en sont exclus; cela n'est-il pas ridicule? Ils sont renvoyés au champ de Mars comme gens d'un métier, où il est plus besoin des forces du corps que de l'esprit.

DISSERTATION,

Où l'on examine, ſi l'uſage où l'on eſt de mettre la Cavalerie ſur les aîles, & l'Infanterie au centre, dans une bataille rangée, eſt auſſi bien fondé, qu'il eſt ancien & univerſel.

JE l'ai dit dans mon Traité de la Colonne, les Grecs & les Romains ſont nos maîtres. Ils étoient plus habiles, plus appliqués, & plus éclairés que nous ne le ſommes aujourd'hui dans les grandes parties de la guerre, nous leur devons tout ce que nous avons de bon & d'excellent. Je ne prétens pas inférér de-là que ces grands hommes fûſſent infaillibles; ils n'ont d'autre avantage ſur nous, ſinon qu'ils ont plus approché de la perfection, ſans y atteindre à l'égard de la Tactique. Il m'a été très avantageux de douter de leur infaillibilité, & ce doute a produit l'examen de leurs opinions & de leurs uſages, & cet examen la recherche de la vérité. J'ai trouvé qu'en effet ils s'étoient quelquefois trompés, au moins je l'ai penſé ainſi, & je demeure encore ferme dans ce ſentiment, juſques à ce qu'il ſe trouve quelqu'un qui me démontre par de bonnes raiſons, que je ſuis moi-même dans l'erreur. Si on fait un peu d'attention à ce que je vais dire, on trouvera que dans les affaires générales & de pleine campagne, leur ordre de bataille n'étoit pas exemt de défaut.

La diſtribution de leurs troupes ne me ſemble pas telle qu'elle devroit être, il y a beaucoup à dire. En l'attaquant j'attaque la nôtre, qui ſort des mêmes principes, & que nous tenons d'eux. Ceci va faire le ſujet d'une aſſez longue Diſſertation. Je ne penſe pas qu'aucun ſe ſoit encore aviſé de remarquer le faux & l'abſurde de notre méthode dans notre maniere de nous ranger & de combatre dans les actions générales & de raſe campagne; parce que la plûpart, ſoit par pareſſe, ſoit par prévention, ou autrement, ne font aucun uſage de leur eſprit. Ils ont même négligé de réfléchir ſur ce que l'expérience nous apprend, ils aiment mieux ſuivre l'autorité que de rechercher, ſi ceux de qui nous tenons la maniere de nous ranger en bataille, ne ſe ſont pas trompés.

Il ſe trouvera ſans doute, des contradicteurs, & je ſouhaite de tout mon cœur qu'il s'en trouve, pourvû que non contens de crier à la nouveauté, ils ſe donnent la peine de prouver l'excellence & le parfait de l'uſa-

l'usage reçû; car n'apporter pour toute raison que son antiquité, & le consentement unanime de presque tous les grands Capitaines, c'est une défense bien foible & bien indigne du siécle passé, & de celui qui court, où l'on a fait main basse sur tant d'opinions philosophiques qui étoient pour le moins d'aussi vieille date que les militaires.

Il me semble donc qu'il n'y a ni principes, ni systême, ni raison, ni apparence même de raison de placer la Cavalerie sur les aîles, & l'Infanterie au centre dans une action générale, & dont le champ de bataille est une plaine rase, & découverte.

Cette proposition passera pour hardie chez bien des gens, & pour téméraiment avancée chez d'autres, mais avant que de condamner l'Auteur, & la proposition elle-même, je demande trois choses à mes Lecteurs. La premiere, qu'ils m'écoutent, & qu'ils rejettent pour un tems les soupçons qu'ils peuvent avoir sur la vérité de ce que j'avance. La seconde, qu'ils n'ayent aucun égard à l'autorité des anciens & des modernes, avant qu'ils m'ayent écouté; & la troisiéme qu'ils se défassent autant qu'il leur sera possible de toute préoccupation, & de tout préjugé.

Entrons donc en matiere, & pour reprendre les choses dès leur origine, expliquons d'abord l'ordonnance des troupes des anciens dans les differentes actions de la guerre, les armes de leur Cavalerie & de leur Infanterie; ce que nous pensons des nôtres d'aujourd'hui, leurs avantages & leurs défauts comme celui de notre Tactique, ce qui fera la premiere Partie de cette Dissertation.

Dans la seconde nous ferons voir, que dans toutes sortes de combats de campagne, chaque arme doit être entremêlée, soutenuë & protégée, par une autre, c'est-à-dire que la cavalerie & l'Infanterie doivent combattre par petits, & par grands corps, soutenus les uns par les autres, & mêlés ensemble, ce qu'on autorise par plusieurs exemples anciens & modernes, autant que par la raison, & par le bon sens qui ne trompent point.

Dans la derniere on donne l'ordre & la disposition que l'on croit la plus sure, la plus parfaite, & la plus conforme aux regles de la guerre, & de la bonne tactique: & on l'appuye par des exemples, & des raisonnemens, qui démontrent la solidité de mes principes, & qui font voir que le meilleur ordre est celui, où chaque arme est entremêlée, & comme unie avec l'autre.

PREMIERE PARTIE.

Lorsqu'on commença à faire la guerre, les armées combatoient pêle-mêle, sans ordre, sans art, & en confusion. Cyaxarés fut le premier qui démêla ce cahos. Les piquiers furent séparés des Archers, ceux-

ceux-ci prirent le nom d'Infanterie légére, & ceux-là s'apellerent pesamment armés, & se rangeoient sur beaucoup de hauteur, au lieu que les autres combatoient par petites pelotes à la tête de tout. A proprement parler c'étoient des escarmoucheurs, qui se retiroient derriere la ligne un moment avant que les armées en vinssent aux mains.

Ces deux sortes d'armes se rangeoient au centre, & la Cavalerie fut jettée sur les aîles de cette Infanterie rangée sur une seule ligne. On ne sauroit bien assurer qui fut le premier qui fit ce partage, & abandonna chacune de ces deux armes à ses propres forces. Les Grecs & les Romains ont suivi cette méthode comme tous ceux qui sont venus après eux, sans savoir trop bien pourquoi, ou sans aucune bonne raison.

Peu à peu la guerre se perfectionna. Licurgue fut le premier qui distribua la Cavalerie par escadrons; à l'égard des armes je crois que les Grecs les prirent des peuples de l'Asie, cela nous importe peu. Les Romains armerent & rangerent leur Cavalerie à la maniere des Grecs; mais ils ne les imiterent pas à l'égard de leur Infanterie, soit dans l'ordre & dans la maniere de l'armer. Ils la rangerent sur deux lignes, & une reserve, avec des intervales entre les corps; telle fut leur méthode depuis la guerre de Pyrrhus jusqu'à la fin de celle d'Antiochus. Les Triaires étoient en ce tems-là en trop petit nombre pour être considerés comme formant une troisiéme ligne.

Plut. Licurg.

La Cavalerie, qui fermoit les aîles, ne combatoit que sur une seule ligne distinguée par escadrons, comme je l'ai déja dit, encore fut-elle toujours en très-petit nombre. A peine y avoit-il quatre mille chevaux dans une armée de quarante mille hommes d'Infanterie. Celle-ci étoit tout ce qu'il y avoit de plus brave & de mieux discipliné dans le monde. Il y avoit diverses sortes d'armes offensives dans cette fameuse Infanterie pesamment armée; car les Velites, qui combatoient avec des armes de jet, ne faisoient point corps avec elle. Outre l'épée & le javelot d'une assez bonne longueur, il y avoit un tiers de cette Infanterie qu'on appelloit Triaires, qui formerent une troisiéme ligne du tems de Marius, parce qu'ils furent augmentés, c'étoient tous vieux Soldats, qui étoient armés d'une sorte d'arme, qu'on apelloit *Pilum*, peu différente de nos pertuisannes, ou de nos espontons. Ce n'étoit pas sans de grandes raisons qu'ils introduisirent cette diversité dans les armes de leur Infanterie, & ces raisons sont aisées à comprendre. Ils voulurent avoir des armes propres à tout évenement; qui pûssent se soutenir & s'aider les unes les autres dans les différentes circonstances. Ils vouloient être en état de résister contre la Cavalerie en rase campagne par le moyen des armes de longueur mêlées avec les courtes, & attaquer les longues par les courtes. Celles-ci leur servirent beaucoup contre la phalange, qui étoit un corps composé de piquiers sans mélange d'aucune autre arme. Ce mélange d'armes longues & courtes chez

les

les Romains, qui vouloient attaquer & se defendre, supléoit à tout, indépendamment de leur Cavalerie, qui étant sur les aîles, se trouvoit trop éloignée pour en esperer le moindre secours dans une bataille rangée. Cette Infanterie intrépide faisoit si peu de cas de la Cavalerie ennemie, quelque expérimentée & déterminée qu'elle fut, qu'elle osoit bien l'affronter en rase campagne, & la mettre en fuite.

Pourquoi mêler ensemble plusieurs sortes d'armes dans un même corps, dit un de nos Maîtres, * *sinon pour faire voir l'extrême besoin qu'elles ont l'une de l'autre, & le secours qu'elles peuvent s'entredonner.* Les Romains, tout habiles & éclairés qu'ils étoient, ne penserent jamais à cette maxime à l'égard de leur Cavalerie, & rarement l'entremêlerent-ils de leur Infanterie legére, dans le temps que leurs ennemis, plus éclairés sur ce point, leur en montroient l'exemple. Ils ne comprirent jamais dans la seconde guerre Punique, que le petit nombre de Cavalerie les obligeoit à la soutenir, & à l'entremêler par corps avec ceux de leur Infanterie: ils ne se servirent jamais de cette ruse, & ne changerent jamais l'ancienne méthode pour en prendre une meilleure: nous sommes aujourd'hui dans un semblable aveuglement.

* Montecuculi Mem. p. 186.

Nous ne différons presque en rien dans la distribution de nos troupes, nous les rangeons de la même maniere dans une action générale, avec cette différence, que nous mettons la Cavalerie aux aîles sur deux lignes, qui s'étendent bien au loin par la grande quantité que nous en avons, quantité qui est la marque la plus évidente, & la plus certaine du défaut de notre discipline militaire; car c'est notre peu d'intelligence dans l'Infanterie qui a produit cette nombreuse Cavalerie presque toujours inutile dans les armées, & qui en fait la ruine comme celle de l'Etat.

Nous mettons l'Infanterie au centre sur deux lignes, & une reserve, nos bataillons sur quatre de hauteur, & nos voisins la mettent sur trois, maniere de se ranger qui ne sauroit jamais soutenir contre un effort de Cavalerie: c'est combattre sur trop peu de hauteur, sur tout n'ayant que la bayonnette au bout du fusil, qui bien qu'excellente & nécessaire, n'est pas d'une assez bonne longueur pour supléer au défaut de la pique, ou de la pertuisanne. Voilà l'ordonnance de nos armées, nous n'en sçavons pas davantage. On peut dire que nous n'avons qu'un seul ordre de bataille dans les païs ras & découverts, nous ne nous en écartons jamais, quoique de cette maniere il ne soit pas possible aux corps d'agir & de se défendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes.

Il est rare, & très-rare même, qu'à l'imitation des Romains les lignes se succedent les unes aux autres, & qu'elles combattent à différentes reprises dans un combat long, opiniâtré, & également soutenu, c'est-à-dire que la seconde ligne remplace la premiere, & que les corps rentrent

trent les uns dans les autres, sans trouble, & sans se confondre. Tout cela fait voir la foiblesse de notre Tactique, & le défaut de celle des Romains. L'expérience de plusieurs actions générales où je me suis trouvé, m'a fait connoître évidemment, qu'il n'y point de nation à qui l'ordre des Grecs, à l'egard de leur Infanterie, convient mieux qu'à la Françoise, dont je connois assez le génie. Je ne dis pas absolument l'ordre des Grecs; car il y auroit bien des changemens à faire. Ce seroit là le sujet d'une Dissertation très-curieuse & très-instructive; mais ce n'est pas ici le lieu de proposer cette nouveauté.

Il n'y a pas long-tems que notre Infanterie étoit composée de deux manches de Mousquetaires, & d'une de Piquiers: on fit voir qu'il y en avoit trop, on les réduisit à un cinquiéme. Il falloit s'en tenir là, après l'introduction de la bayonnette au bout du fusil; car alors notre Infanterie se trouvoit avec toutes les armes nécessaires à tout évenement; elle étoit en état de combattre également dans les plaines, & dans les païs couverts avec un égal avantage, & de résister contre la Cavalerie. Quelqu'un * s'avisa de proposer au feu Roi la supression des piques, comme d'une arme fort inutile. Il donna pour exemple l'Empereur, qui les avoit suprimées en Hongrie dans la guerre contre les Turcs. Ce n'étoit pas une raison pour les ôter en France, celles qu'avoit l'Empereur ne sont pas les mêmes contre d'autres ennemis. Quoiqu'il en soit, en inspirant au feu Roi de retrancher cette arme, on lui donna un fort mauvais conseil, & son auteur avoit alors oublié son Infanterie, quoiqu'il fût d'ailleurs un des plus grands & des plus honnêtes hommes de son tems. Celui qui s'opposa à un conseil si étrange, qu'on dit être M. d'Artagnan, aujourd'hui Maréchal de Montesquiou, montra qu'il s'y connoissoit bien mieux que le premier. Qu'on ait écouté l'un plutôt que l'autre, & qu'on ait compté les voix plutôt que de les peser, c'est ce qui doit paroître singulier aux intelligens dans l'Infanterie; car le feu Roi étoit aussi grand, qu'il étoit sage, en consulta plus d'un. Qu'on ne me dise pas, pour autoriser le conseil du premier, que nos voisins nous ont imités hors les Suédois; ce n'est pas raisonner consequemment. Un mauvais exemple qu'on suit, est toujours mauvais quelque nombre d'imitateurs qu'il ait à sa suite. On peut dire de tous les peuples qui nous environnent, ce qu'Homere disoit des Grecs, qu'il ne faut pas les combatre de loin, mais les joindre & les affronter. Cette maxime ne regarde pas seulement les François, mais généralement toutes les Nations du monde. Le combat qui se livre de loin, dit Onosandre dans Procope, est un combat où la fortune a beaucoup de part, & où la vertu a peine à se signaler; au lieu que celui qui se livre pied contre pied ne dépend que du courage dont la victoire est le prix.

M. de Vauban. Dan. Hist. de la Mil. Franc.

Le plus fort argument contre la pique est un pur sophisme, ceux qui n'approuvent pas cette arme disent qu'un tiers de Piquiers ou un cin-

quiéme

quiéme enlevoit le tiers ou le cinquiéme du feu de l'Infanterie. Mauvaise raison qui ne prouve rien, si l'on connoît un peu le caractere de la nation Françoise, & qui ne prouve guéres plus à l'égard des autres. La véritable valeur ne consiste pas dans les combats qui se font de loin; mais dans le choc, & les coups de mains: c'est là le seul chemin qui nous mene à la victoire.

D'où vient que les Romains, qui sont nos maîtres & nos peres, avant l'invention de la poudre, n'ont pas mis tout en armes de jet, en dardeurs, en archers, en frondeurs? il est pourtant certain que les Romains comme les autres, en avoient très-peu. Ils sembloient même les mépriser, peut-être avec moins de raison que nous les nôtres. C'est sans doute, & je le répéte, c'est que ce ne sont pas les combats qui se font de loin qui décident, & qui honorent une action, ils ne servent que dans ce qui peut incommoder l'ennemi aux endroits où l'on ne peut se joindre; encore n'est-ce pas le feu à certains égards, qui fait le mérite de la défense, ou de l'attaque dans les batailles, c'est l'arme blanche. Car dès qu'on aborde l'ennemi, comme c'est la regle, le feu n'a plus lieu; & le premier qui fait la démarche l'emporte infailliblement: dès qu'on veut mettre le feu en usage, le combat change de nature, on n'avance pas, & on ne peut avancer ni d'un côté, ni de l'autre, à moins que la peur ne s'en mêle dans l'un des deux partis. Il faut du tems pour charger ses armes, pour faire un feu suivi, & uniforme en tirant par rangs, ou par pelotons. Quel nom peut-on donner à ces sortes de combats où l'on se craint réciproquement? Peut-on les appeller autrement que de grandes escarmouches, où l'on tuë bien du monde sans oser en venir aux mains? Le moins brave, ou celui qui se trouve le plus mal conduit, s'imagine être le plus incommodé du feu de son ennemi, ou il ne voit pas le progrès du sien. Sur cette opinion il s'étonne du nombre des tués ou des blessés, & cet étonnement met la confusion. Il perd alors de son terrain, & ce mouvement de retraite reléve le courage des ennemis, qui n'avancent qu'à mesure que l'autre cede, ce qui dégénere bien tôt en déroute entiere. Il est rare qu'on en vienne aux mains, & celui qui avance le premier est comme assuré que l'autre ne l'attendra pas. Cette maniere de combatre a presque passé en coûtume. Ce que je dis ici arrive presque toujours dans les affaires d'Infanterie, & encore plus souvent dans celles de Cavalerie. Il est de ces sortes de combats, comme de ceux de mer, qui ne sont guéres plus sensés. L'on perd bien moins de monde; l'on court bien moins de risques à s'aborder, & l'on gagne plus. Je m'en raporte à nos Capitaines Corsaires plutôt qu'à ceux qui commandent des armées navales.

Je ne sçai si je ne me suis pas un peu trop arrêté sur les armes des anciens & des modernes, après en voir déja parlé dans mon Traité de la Colonne. Il étoit nécessaire pour plus grande intelligence du sujet

 que

que je traite que je m'étendiſſe un peu ſur cette matiere, & que je fiſſe bien comprendre la néceſſité d'avoir de differentes ſortes d'armes qui ſe ſoutiennent l'une l'autre. Quand je fais voir la néceſſité d'introduire cette méthode dans l'Infanterie, on peut bien s'imaginer que je ne comprends pas ſeulement une pique, un fuſil, une bayonnette comme armes; je conſidére encore la Cavalerie comme une arme differente de l'Infanterie, les regardant toutes les deux comme deux armes qui doivent être entremêlées comme les autres, & ſe ſoutenir réciproquement. C'eſt ce que nous ne pratiquons pas; peut-être ignorons-nous l'utilité de ce mêlange, nous l'allons voir.

II. PARTIE.

Montecuculi m'a prévenu dans ce que j'ai penſé de la néceſſité de joindre la Cavalerie à l'Infanterie, & de faire ſoutenir l'une par l'autre dans les combats de campagne. Ce grand Capitaine blâme fort la coutume que nous avons de ſéparer la Cavalerie de l'Infanterie, & d'abandonner chacune de ces armes à ſes propres forces, ſans que l'une & l'autre puiſſent s'aider, & s'entre-ſecourir. Rien ne frape davantage que cette verité, & il eſt d'ailleurs certain que cet habile Chef d'armée étoit très-capable de nous donner des principes pour combattre avec plus de méthode; mais il nous fait un myſtére de cette méthode. Il ne fait que gliſſer ſur la queſtion; il ſe contente de la propoſer, il ne donne ni ordre, ni diſpoſition. Peut-être qu'il n'avoit pas deſſein de publier les découvertes de Tactique, qu'il pouvoit pratiquer un jour: c'eût été fournir des armes contre lui-même. Il étoit Général de l'Empereur, il ſe réſervoit les coups de maître qu'il laiſſe deviner à des écoliers éclairés qui ſavent profiter des leçons, & des découvertes des habiles-gens. Quoiqu'il en ſoit ce grand homme eſt mort avec ſon ſecret, & ne nous aprend rien dans ſes Mémoires, ſinon qu'il eſt abſurde de ſéparer la Cavalerie de l'Infanterie dans une bataille rangée, & dans une ſituation où il ſoit libre au Général de ranger l'une & l'autre de ces armes où il lui plaît. Pour moi, qui n'ai aucune raiſon de faire myſtére de mes découvertes de Tactique, ni aucune eſpérance de parvenir aux grades, où je puiſſe faire connoître un jour par les effets, la ſolidité de mes principes; j'ai crû qu'il étoit néceſſaire d'en découvrir quelque choſe.

On voit dans les Hiſtoriens de l'antiquité de grands Capitaines, qui ont reconnu la néceſſité de remédier au défaut de l'uſage ordinaire de mettre la Cavalerie ſur les aîles, & l'Infanterie au centre. Tout l'expédient qu'ils trouvérent fut d'entremêler les eſcadrons de pelotons de leur Infanterie légére. On ne ſait qui fut le premier auteur de cette méthode, je m'étonne que Tite-Livre en oſe donner l'invention aux Romains.

Tite Live attribue

mains. Il avoit pourtant lû Polybe, lui qui en est le copiste; il ne pouvoit ignorer qu'Annibal s'étoit servi de cette méthode à la bataille de la Trebie contre Sempronius, & les Grecs long-tems avant les Carthaginois; au lieu que les Romains ne commencérent à entrelasser leurs escadrons qu'au siége de Capouë dans la seconde guerre Punique. D'ailleurs qui sait si les anciens Allemans, & les Gaulois n'avoient pas suivi cet usage avant les Grecs, & si ces premiers n'en étoient pas les inventeurs, car il paroît que dans leurs armées, ils avoient un corps d'Infanterie destiné seul & dressé pour combattre avec elle. *les pelotons à Q. Nunius Centenier.*

Tite-Live & Plutarque parlent des Basternes Peuples Gaulois, qui devoient venir au secours de Persée avec dix mille chevaux, qui chacun, selon la milice de ces peuples, avoit un Fantassin combattant avec eux. *Veniebant*, dit-il, *decem millia equitum, pars numerus peditum, & ipsorum jungentium cursum equis, & invicem prolapsorum equitum vacuos capientium ad pugnam equos.* Cesar dit à peu près la même chose parlant de la Cavalerie d'Arioviste. Ce grand Capitaine trouva cette méthode digne de remarque, & bien lui valut de s'en être servi à la bataille de Pharsale, il fit même plus, car il y ajoûta des cohortes entieres avec des pelotons, après avoir dressé les uns & les autres à combattre entre les escadrons, sans cet expedient la victoire lui échapoit. *Cæs. com. de bel. Gal. l. 6.*

Nous devons aux anciens le principe des pelotons entremêlés avec la Cavalerie. Je m'étonne que cette méthode n'ait pas été suivie de nos modernes. Je ne vois qu'un fort petit nombre de guerriers célébres qui l'ayent pratiquée, & toutes les fois qu'ils s'en sont servis, ils ont remporté de grandes victoires, ces exemples ne se trouvent que de loin à loin. Le premier & le plus remarquable, est celui de la bataille de Pavie en 1525. Il m'importe d'autant plus de le citer, que je ne dois rien négliger pour faire voir l'excellence de ce principe, sur lequel je fonde une partie de ma Tactique.

Deux mille, ou quinze cens fantassins choisis, exercés de longue main à combattre entre les escadrons de la Cavalerie Espagnole, attaquerent celle de France, qui étoit sans contredit la plus redoutable de l'Europe. Ces Arquebusiers, la plûpart Basques, se répandirent & s'éparpillerent par petites pelotes sur tout le front de la Gendarmerie Françoise. Dès le premier choc cette Infanterie legére se jetta entre les intervales des escadrons, les attaqua de toutes parts, de front, de flanc, & sur leurs derrieres; voltigeant autour sans cesse & sans relâche, & s'échapant avec une legereté surprenante, dès qu'on cherchoit à les joindre: revenant ensuite à la charge, ils faisoient pleuvoir une grelle d'arquebusades sur ces gros escadrons difficiles à remuer, & attaqués en même tems de front par ceux des ennemis. Par cette nouvelle maniere de combattre, jusqu'alors inconnuë, cette brave Gendarmerie fut totalement défaite, & c'est principalement à cette ruse qu'est dûë la perte de cette bataille. *Brant. Hom. Illustr. Dan. Hist. de Franc. Franc. I. Var. Vie de Franc. I.*

La journée de Pavie servit depuis d'exemple, & de leçon à plusieurs grands Capitaines qui mirent les pelotons en jeu. Je ne sai si l'Amiral de Coligny n'a pas été le premier, après l'exemple de Pavie, qui s'en est servi dans nos guerres civiles. L'expérience lui fit bien-tôt connoître l'excellence de cette méthode, dont il ne se départit jamais dans tous les combats qu'il donna. Henri le Grand dans le tems qu'il n'étoit que Roi de Navarre, s'en souvint à la bataille de Coutras. Il en connut si bien l'avantage qu'il la pratiqua dans toutes les autres qu'il donna contre ceux de la Ligue, & qu'il eût peut-être perduës sans ce moyen qui lui réussit toujours. Le Pere Daniel décrit ainsi cette maniere de combatre. Il dit que l'*emploi* de ces pelotons *étoit d'attendre de pied ferme les escadrons ennemis, & de ne tirer sur eux que de vingt pas pour ne pas le faire inutilement. Les Soldats qu'on choisissoit pour cette fonction*, continuë-t-il, *étoient tous gens de cœur & d'élite, résolus à périr, & à se voir passer sur le corps la Cavalerie ennemie en cas de déroute.* Ces petits *Bataillons*, comme il les appelle, *étoient seulement de cinq de front, & autant de files; les premiers étoient ventre à terre, les seconds sur un genouil, les troisiémes panchés, & ceux de derriere debout, pour faire tous leurs décharges en même tems.*

Dan. Hist. de Franc. Vie de Henry III.

Gustave Adolphe, M. le Prince, M. de Turenne ont plusieurs fois pratiqué la méthode d'entrelasser les escadrons, & même d'y introduire des bataillons fraisés de leur piques. C'étoit la grande ressource du dernier, & encore plus celle du Maréchal de Gassion, excellent Chef de guerre, s'il en fût jamais. Il défit totalement Coloredo au combat de Magnicourt. Il fit couler des pelotons entre les intervales des escadrons, qui tuerent une infinité de monde aux ennemis. Ces exemples devroient, ce me semble, servir de leçons dans tous les combats.

Vie de Gass.

On peut juger, par tout ce que je viens de dire, si c'est une chose bien sensée & fort prudente, de fonder ses espérances sur deux corps qui ne sauroient s'entre-secourir, & dont l'un ne peut être défait sans emporter nécessairement la défaite de l'autre. Car si ces deux armes étoient égales, si elles pouvoient agir, & se soutenir par elles-mêmes, je ne mettrois point cette affaire en question; mais lorsqu'elles sont inégales, il est absurde de les faire combattre séparément. Car suposant dans les deux armées une égalité à tous égards, soit dans les troupes, soit dans les Généraux, suposant même que celui qui attaque l'emporte par la valeur de sa Cavalerie, & même par le nombre sur celle de son ennemi; si celui-ci fait soutenir la sienne, & l'entrelasse de bons pelotons de son Infanterie, tous gens choisis, & de bons bataillons à ses aîles, il aura sûrement l'avantage sur son antagoniste. Si tant de grands hommes anciens & modernes, ont reconnu l'erreur où nous sommes, s'ils ont réussi pour avoir suivi la méthode de faire soutenir une arme par l'autre dans les combats de campagne, si enfin nous avons mille exemples

ples

ples, même de nos jours, d'une vérité si frapante, n'est-ce pas une chose bien étrange de ne les pas imiter dans cette pratique?

Je dirai pourtant ce que je pense à l'égard des pelotons, entremêlés avec la Cavalerie, je ne les crois pas absolument capables d'en empêcher la défaite contre la supériorité d'une Cavalerie vigoureuse & bien menée; il faut quelque chose de plus pour rassurer entierement chacune de ces deux armes. Les pelotons qui se voyent séparés, & fort éloignés du centre où est l'Infanterie, ne laissent pas que de craindre, que si la Cavalerie lâche le pied & les abandonne, ils ne se trouvent exposés à toute la fureur de la victorieuse, sans espérance de secours de la part du corps de bataille. Si la Cavalerie n'est pas bonne, elle se défie d'un si foible secours, il faut encore quelque chose de plus pour lui inspirer la confiance & le courage; voyons ce que c'est.

III. PARTIE.

Il y a des exemples dans la Vie de Henri le Grand, qui sont extrêmement au sujet que je traite, & qui me meneront pied-à-pied à mon nouveau systême; ces exemples devroient servir de leçons à tous les Généraux d'armées, & cependant peu de personnes, pas même nos Auteurs dogmatiques, ne les ont remarqués. Si tout cela ne fait pas preuve contre l'usage que je combats, il ne sera plus permis d'avoir raison.

Ce grand Roi connut parfaitement la nécessité de mêler & d'épauler la Cavalerie de l'Infanterie, & il pratiqua cette méthode dans presque toutes les batailles qu'il donna, & particulierément à celle d'Ivry, qui est son chef-d'œuvre, & où il fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus achevé. Il rangea la plus grande partie de son Infanterie au centre, & sa Cavalerie sur les aîles; mais les escadrons de celle-ci avoient à côté d'eux de gros bataillons hérissés de leurs piques. Il n'y avoit rien à ajoûter à cette savante disposition, puisque chaque arme se trouvoit soutenuë par l'autre. Quoique la Cavalerie des Royalistes fût fort inférieure en nombre à celle des Ligueurs plus forts encore encore en Infanterie, les premiers ne laissérent pas de remporter une victoire complete & décisive; les deux aîles firent le coup sans que le corps de bataille s'en mêlât trop. La cause de l'infortune des Ligueurs vint des précautions que le Roi prit aux aîles de sa Cavalerie; de sorte qu'on ne pouvoit attaquer un escadron qu'on n'eût aussi-tôt affaires à deux bataillons alternativement mêlés avec la Cavalerie. Ce qui rendoit cette Infanterie inabordable, c'est qu'elle combattoit sur beaucoup de hauteur. Les flancs des escadrons, qui étoient fort gros se trouvant couverts par cette Infanterie, il étoit impossible à ceux des ennemis d'en soutenir le choc & l'abord sans s'exposer à des bordées de mousque-

mousquetades qui les obligeoient à lâcher bien-tôt prise. Le Roi vainquit bien plus par son habileté que par la valeur de ses troupes.

Cette maniére de combattre, les bataillons & les escadrons alternatiment mêlés, étoit bonne en ce tems-là, où les piques étoient en usage, les bataillons plus forts & sur plus de profondeur. Si les nôtres d'aujourd'hui combattoient sur huit de hauteur, & qu'on introduisît les piques, jointes à la bayonnette au bout du fusil, je doute que la Cavalerie osât les attaquer ni aborder une ligne d'escadrons entrelassée de bataillons, rangés & armés de la sorte. Cette méthode est excellente lorsqu'un Général se défie de sa Cavalerie, & c'est celle qui semble le plus aprocher de la perfection: mais pour la mettre en usage, on ne peut se dispenser de donner des armes de longueur à l'Infanterie. Sans cela, quand même elle combattroit sur plus de hauteur, elle est incapable de résister au choc de la Cavalerie: au lieu que les chevaux s'épouvantent, & se cabrent aisément à la vûë & à l'ébranlement des piques, des halebardes, & des espontons, qui les prennent de loin: nos bataillons & nos escadrons sont trop petits pour être entremêlés, & il ne faut faire aucun changement dans les uns, ni dans les autres pour bien des raisons, sinon dans les armes de l'Infanterie que je tiens imparfaites, si on n'y introduit la pique. Ce qui démontre cette vérité est, qu'il faut une certaine proportion, & plus de force dans les corps pour se ranger & combattre d'une certaine maniere, la bataille d'Hochstedt, donnée le 13. Août 1704. nous en fournit un bel exemple.

Nos Généraux s'avisérent, véritablement un peu trop tard, d'entrelasser les escadrons de bataillons. Les ennemis, qui venoient de passer le ruisseau sur plusieurs lignes redoublées de Cavalerie, après s'être précautionnés d'un feu d'Infanterie à notre flanc, se disposérent à nous attaquer: nous crûmes en entrelassant nos escadrons de bataillons culbuter ces lignes, mais la partie n'étoit égale, ni dans le nombre, ni dans les armes, ni dans la maniere de faire combattre ces bataillons: on ne laissa pas que de marcher à ces lignes dont on ne voyoit point le fond. Notre Cavalerie & notre Infanterie qui s'en aperçoivent, reconnoissent le foible de leur ordre. On charge pourtant, le choc fut rude & vigoureux. On enfonce une ligne, une autre succede tout aussi-tôt. Les bataillons flotent à la premiere charge, parce qu'ils sont trop minces & sur un grand front. A la seconde ils se voyent à demi rompus. La Cavalerie se décourage & s'enfuit, nos bataillons qui ne sont pas si legers dans ces sortes de mouvemens, restent sous l'épée, seuls & abandonnés: L'ennemi victorieux de l'une, s'abandonne, se jette sur l'autre & la taille en pieces. Si nos bataillons eussent eu des piques, ou qu'on les eût tout au moins rangés sur dix ou douze de profondeur, (car cela étoit dans les regles) ils se fussent retirés bravement, & eussent résisté contre cette Cavalerie, & peut-être que la seconde

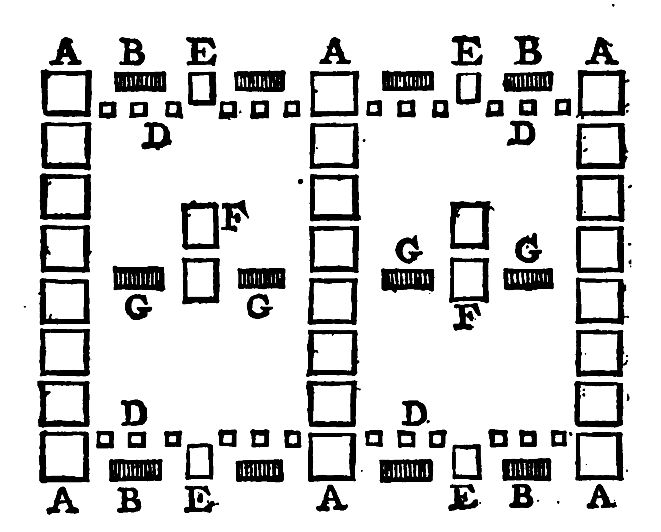
conde ligne se fût introduite dans leurs espaces, ou eux dans ceux de la seconde, qui eût profité de la valeur de cette Infanterie. On dût s'appercevoir dans cette affaire que la bayonette au bout du fusil ne suffisoit pas contre un effort de Cavalerie. Si ceux qui commandoient au village de Bleinheim eussent compté véritablement sur l'avantage de la bayonette, ils n'eussent peut-être pas déliberé un moment pour une retraite honorable; car qui pourroit s'imaginer que des gens qui voyoient des troupes disposées à tout, eussent mieux aimé mettre bas les armes que de faire une glorieuse retraite, s'ils eussent été bien persuadés que la bayonnette au bout du fusil supléoit à la pique; s'ils le croyoient ils sont inexcusables, mais je suis persuadé qu'ils ne le croyoient pas. Véritablement je n'ai pas ouï dire qu'on eût allegué cette raison pour justifier le parti que les Chefs prirent, au contraire presque tous étoient d'opinion de sortir. On ignore aujourd'hui cette affaire; quoiqu'elle soit presqu'étrangere à mon sujet, je suis bien aise d'en dire un mot pour la justification des Officiers particuliers, comme des troupes malheureusement engagées dans ce village; je tire ces lignes de mon grand Ouvrage, car elles ne sont pas de cette Dissertation.

Les Chefs incertains de ce qu'ils feroient dans une conjoncture si triste, entendent des cris de toutes parts, qui venoient des Officiers & des Soldats de plusieurs Régimens de valeur & sans reproche, qui disent qu'il faut tous périr les armes à la main plutôt que de se rendre avec infamie. Sans doute que si on eût suivi cet avis, avec la bonne volonté & l'ardeur qu'on voyoit dans les troupes, on se fût retiré par une sortie généreuse & digne de gens de cœur. Qui doute qu'elles n'eussent passé sur le ventre d'un grand corps de l'armée victorieuse qui environnoit le village pour en empêcher l'issuë. Le plus grand nombre fut de cette opinion; mais l'avis des autres, qui étoient en droit de commander, prévalut sur le sentiment général, quoiqu'ils ne fussent pas tous réunis dans la résolution de se rendre prisonniers de guerre. On ne peut pas bien décider sur les raisons de blâme ou d'excuse de cette action, il y en a sans doute de deux côtés: mais je crois que dans les affaires extrêmes la témérité est toujours plus louable que le parti de la prudence. L'une peut nous garantir de la honte, & l'autre ne nous excuse pas dans l'esprit de tout le monde qui ignore la situation de nos affaires. A certains égards un coup désesperé laisse je ne sai quelle idée brillante, qui nous frape davantage qu'un trop grand excès de prudence, qui bien que louable quelquefois, n'est connu que d'un très-petit nombre de personnes.

Si les Chefs, qui commandoient dans le village, eussent connu la Colonne, la retraite étoit aisée & certaine; parce que les bataillons étant sur plus de hauteur que de front, les espontons & les halebardes les fraisoient presque entierement, en se rangeant sur trois grosses colon-

nes A, de huit bataillons chacune. Huit escadrons de Dragons B, rangés entre les espaces des colonnes; les escadrons entrelassés de gros pelotons D, de Soldats choisis sur toute l'Infanterie & des Dragons à pied. Les 28. Compagnies de Grenadiers formant quatre corps E, de 400. Grenadiers chacun sur 16 de profondeur placés entre les espaces de escadrons des intervales des colonnes.

Au centre des intervales on pouvoit conserver une reserve de deux bataillons, ou sections de colonne G, & de deux escadrons A, pour les accidens inopinés, ou pour les lâcher selon l'occasion.



Si les troupes qui étoient dans le village fussent sorties dans une disposition semblable, étoit-il bien aisé de résister au torrent de ces trois colonnes composées de Régimens d'une valeur éprouvée, & de quatre Régimens de Dragons? Je demande si les ennemis, quoi qu'animés par la victoire, se seroient bien trouvés d'une attaque si imprévûë. Il n'y avoit pas à faire du résolu, ni du déterminé contre le choc & la force de cette masse énorme d'Infanterie formée de l'élite d'une armée qui n'avoit pas combattu? elle pouvoit se retirer avec d'autant plus d'esperance de réussir, qu'il est rare que l'ennemi ne se relâche après la victoire. Ceux, qui comme moi se sont trouvés en plusieurs grandes actions, ont pû remarquer que les armées qui viennent de vaincre sont aussi désordonnées & débandées que les vaincus, & lorsqu'un habile homme conserve & fait tout d'un coup paroître un corps considerable de troupes serrées & en bon ordre, la victoire échape souvent à celui qui croit la tenir, & quelquefois un rien peut faire le coup. L'histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples. Il y en a de fort remarquables dans la belle histoire des Révolutions d'Angleterre du Pere d'Orleans.

Quoi-

Quoiqu'il en ſoit, de tout ce que je viens de dire contre les partiſans de la bayonnette, il n'y a preſque qu'une voix en faveur de cette arme. On s'eſt ſi bien mis dans la tête qu'elle ſuplée à la pique, ſans en avoir le défaut, qu'on n'oſe preſque dire ce qu'on en penſe de peur de paſſer pour ſingulier. La plûpart des gens de guerre, & nos Hiſtoriens même célébrent cette arme, & prétendent qu'il n'en faut point d'autres, qu'elle ſe ſuffit à elle-même. Le Pere Daniel, dans la deſcription qu'il fait des deux ordres de bataille de Montconcour, dit qu'une partie de l'Infanterie de l'Amiral de Coligny n'avoit point de piques; *armes alors qui paſſoient pour très-utiles contre la Cavalerie, & à qui on ne ſupléoit pas comme aujourd'hui par la bayonnette au bout du fuſil.* Ce ſavant Jeſuite raiſonne ſur ce qu'il a oui dire à une infinité d'Officiers, parmi leſquels il s'en trouve qui devroient en ſavoir plus que les autres, ſi le rang & les grands emplois étoient un titre, qui les élevât au-deſſus de leurs inférieurs du côté de l'intelligence: mais cela n'étant pas toujours on ne doit reſpecter leurs déciſions qu'à bonnes enſeignes, & il n'eſt jamais mal d'ajoûter un correctif en attendant que la queſtion ſoit vuidée.

Hiſt. de Franc. Charles IX. Hiſt. de la Mil. Franc. l. 6.

On demande aux partiſans de la bayonnette s'ils ſavent quelque exemple d'éclat en faveur de cette arme contre la Cavalerie? S'ils en ont quelqu'un qu'ils le déclarent, on leur promet de changer de langage. On les défie d'en trouver aucun, au lieu que la pique nous en offre une infinité.

Pour peu qu'on veuille faire attention à ce que je viens de dire, on jugera évidemment & l'on ſera convaincu de la néceſſité, je ne dis pas d'ajoûter la pique à la bayonnette au bout du fuſil; car cela ſe ſent de reſte; mais de faire ſoutenir la Cavalerie par l'Infanterie; c'eſt-à-dire, d'entrelaſſer l'une avec l'autre. Ces deux ſortes d'armes ont un ſi grand raport entre-elles, leur union & leur jonction ſont ſi néceſſaires & ſi importantes qu'on ne devroit jamais les ſéparer. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt qu'il ne paroît pas qu'aucun Officier d'Infanterie, ni pas même un ſeul de nos Auteurs Militaires ayent remarqué ni réfléchi ſur le principe de Henri IV. & que ce grand Roi n'ait été ni cité, ni même reconnu pour un de nos maîtres, & pour le plus grand homme d'Infanterie qui ait paru depuis les anciens, cela n'eſt-il pas bien étrange, pendant, qu'on célébre & qu'on parle de cent autres, qui ſeroient à peine ſes écoliers.

Deux armes inégales étant jointes enſemble redoublent de force, de confiance, & d'émulation. C'eſt tout le contraire ſi on les ſépare, & ſi on les abandonne à elles-mêmes dans une action générale pleine & entiere.

Si une des aîles de la Cavalerie, ou toutes les deux ſont attaquées, pouſſées vigoureuſement & prêtes à ſuccomber, que fait-on? on déta-

che des escadrons de la reserve; (car il est rare qu'on y mêle de l'Infanterie) qui marchent aux endroits qui se trouvent les plus pressés; si ce coup manque tout est perdu; on n'a garde si le combat s'étend sur tout le front, ou qu'on le craigne, de se dégarnir & de s'affoiblir nulle part: Ces sortes de manœuvres sont trop délicates & toujours dangereuses contre un ennemi vigilant, qui ne manque pas d'en profiter. Voit-on qu'un Général envoye de l'Infanterie de sa reserve au secours de sa Cavalerie? il y porte la Cavalerie de sa reserve, cela étant, chaque arme se trouve abandonnée à ses propres forces, sans aucune autre espérance de secours, & la défaite de l'une entraîne nécessairement celle de l'autre. Si l'ennemi habile & éclairé introduit des pelotons parmi sa Cavalerie, il faut qu'ils fassent pancher la balance de leur côté, quand même cette Cavalerie feroit de beaucoup inférieure à l'autre.

La valeur des aîles n'influë en aucune maniere sur celle du centre, ni celle-ci sur les autres. Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que la lâcheté de l'une de ces deux armes, porte un coup mortel à celle qui tient ferme, ou qui n'a pas combatu, si le victorieux profite habilement de son avantage, & se joint à son Infanterie qui en est aux mains.

Ne faut il pas être du dernier aveuglement (qu'on me pardonne ce terme) pour ne pas reconnoître cette importante vérité. Le moyen que les aîles de cette Cavalerie si fort augmentée aujourd'hui, & qui s'étendent à plusieurs milliers de pas, puissent se porter assez promptement au secours de l'Infanterie? *En bonne foi*, dit Montecuculi, *quel secours ces deux corps peuvent-ils recevoir l'un de l'autre? Il est clair que les aîles étant batuës, l'Infanterie abandonnée & découverte par les flancs, ne peut manquer d'être défaite.*

Montecuc. Mem p. 186.

Mais c'est encore bien pis, si le centre est mis en déroute, la victoire est assurée, quelque intrépide, quelque bien commandée que puisse être cette Cavalerie; disons-en de même à l'égard de l'Infanterie. La défaite de la Cavalerie de la gauche de M. de Waldek à Fleurus, entraîna la déroute de son Infanterie, la même chose arriva à la bataille de Rocroi. Si l'on dégarnit une aîle pour courir au secours de l'autre, le danger n'en devient que plus grand: on se voit alors attaqué à cette aîle affoiblie, avant que ce que l'on en a détaché puisse arriver assez à tems pour fortifier l'autre & la secourir. M. le Prince d'Orange nous en fournit un bel exemple à la bataille de Cassel; car Mr. le Duc d'Orleans, s'apercevant qu'il dégarnissoit sa gauche pour fortifier sa droite, profita de ce mouvement en grand Capitaine. Il fit avancer sa droite, chargea cette gauche, la renversa, & tourna habilement sur le flanc des Hollandois. Tout est plein de ces exemples, qui ne font que trop voir la nécessité d'entremêler une arme avec l'autre; car si Monsieur eût trouvé de l'Infanterie parmi cette Cavalerie, il eût trouvé à qui parler. C'est tous les jours la même chose, nous n'y voyons pas plus clair pour cela.

Qu'on

Qu'on ne me dise pas qu'on ne place la Cavalerie sur les aîles, que parce que cette arme, plus subite & plus rapide dans ses mouvemens peut se porter par tout, & que c'est en partie pour cette raison qu'on la partage aux aîles de l'Infanterie. Cette raison n'est pas solide. Où la porte-t-on cette Cavalerie? Voit-on fort communément qu'elle coure au secours de l'Infanterie? Que si l'on me dit qu'elle est capable d'un plus grand effort, je dis que ceux qui raisonnent ainsi n'ont jamais rien vû, ni rien connû à la guerre. Il n'y a rien de plus absurde, ni de plus faux que cette opinion. On ne sauroit me nier que la Cavalerie n'a rien de plus foible que ses flancs, ses derrieres ne le sont pas moins, qu'on gagne le flanc ou la croupe d'un escadron, il n'y a plus de remede: qu'elle aborde, qu'elle s'abandonne sur un bataillon fraisé de ses piques & de ses bayonnettes, & sur plus de profondeur que de front, elle s'y brisera comme un verre, témoin le Roi de Suéde avec sa Cavalerie intrépide qui ne put rompre le Général Schoulembourg. A l'égard de ses armes elle n'en pas de plus forte & de plus redoutable qu'une épée de bonne longueur, c'est-à-dire la Suédoise, ou l'Espagnole. Le mousqueton lui est même nuisible, inutile, & embarassant; je dis nuisible, car on ne voit pas qu'une Cavalerie brave & intrépide, comme la Maison du Roi en fasse grand cas: elle met l'épée à la main. On doit toujours bien augurer & penser toujours avantageusement d'une Cavalerie qui attaque l'épée à la main, & très-mal de celle qui se sert du mousqueton, ou de son feu. Si jamais nous revoyons la guerre, & qu'il se trouve quelqu'un assez puissant & assez sensé pour suprimer le mousqueton, l'on reconnoîtra bien-tôt qu'il aura rendu un grand service à son païs. Car dès qu'on ôte le mousqueton, il faut nécessairement que le Cavalier aborde son ennemi & combatte l'épée à la main. Le voilà dans son avantage. Je reviens à mon sujet.

Un bataillon peut faire front de tous côtés, en doublant & triplant ses files. Dans cet état les évolutions sont bien plus promptes, plus accelérées, & moins dangéreuses que celles d'un escadron, & s'il est fraisé de ses piques, des espontons, des halebardes, des bayonnettes au bout du fusil, avec un feu suivi & bien ménagé, il n'y a point de Cavalerie qui ose l'aprocher. C'est une affaire sérieuse que de l'attaquer; on y pense plus de deux fois avant que de prendre ce parti. Il se suffit à lui-même en tout tems, & en tous lieux par ses diverses sortes d'armes. Car je supose un cinquiéme de piques.

Ce qu'il y a encore de dangéreux & de défectueux dans l'usage que nous suivons dans notre Tactique, c'est qu'en séparant une arme de l'autre, en mettant l'une aux aîles, & l'autre au centre, si celui qui veut attaquer, ou qui craint de l'être, est plus fort en Cavalerie que son ennemi, ou s'il compte plus sur l'expérience, & la valeur de la sienne, & qu'il se défie en même tems du courage de son Infanterie qu'il ne veut

pas engager, rien ne l'empêche de la refuser à son ennemi, en avançant & poussant les aîles de la Cavalerie en avant aux points A, pendant que son Infanterie B, attend le succès de la Cavalerie pour charger l'Infanterie ennemie. Il y a mille exemples dans les Auteurs anciens & modernes de ces sortes de stratagêmes. Polybe en raporte un célébre de Scipion contre Asdrubal * en Espagne.

* Frere d'Annibal

Je demande à celui qui ne s'attend pas à une semblable manœuvre s'il se trouvera fort bien d'avoir mis sa Cavalerie aux aîles, si fort éloignées de son Infanterie; car comme elles s'étendent fort loin il est impossible qu'une arme puisse marcher au secours de l'autre, & quand même cela se pourroit, voit-on que cela se fasse? on s'est si bien mis dans la tête qu'il faut que chaque arme combatte au poste où elle est, sans secourir l'autre, que cela est presque passé en coûtume, au lieu qu'en les entremêlant toutes les deux, on ne peut attaquer l'un sans avoir l'autre en tête, comme je le ferai voir bientôt, selon que je l'ai pensé dans mon systême de Tactique, car en se rangeant, selon la coûtume ordinaire, si la Cavalerie est attaquée, l'Infanterie qui est au centre, & qui craint que celle de l'ennemi, qui la tient en échec, ne marche à elle, n'ose faire le moindre mouvement, ni se dégarnir nulle part. D'ailleurs, tous ces mouvemens de troupes qu'on tire du centre, ou d'une aîle de Cavalerie pour porter du secours à l'autre, lors que celles de la reserve ne suffisent pas, ne se font pas dans un instant, il faut du tems, outre que les actions de Cavalerie ne sont guéres disputées comme celles d'Infanterie. En vérité n'est-ce pas une folie que de mettre le salut d'une armée en une seule arme, abandonnée à elle-même, lorsqu'on peut l'assurer par une autre.

Croit-on que l'ennemi, victorieux à l'extrémité d'une aîle, demeure en si beau chemin; il repliera tout court sur ce qui reste en entier, se jettera sur ses flancs, envelopera cette aîle de toutes parts. Si la seconde ligne marche au secours, il fera marcher la sienne avec d'autant plus d'avantage, & d'assurance de vaincre qu'il sera déja victorieux de la premiere. Si toute cette aîle de Cavalerie est batuë, chassée & enlevée hors de son terrain, que deviendra l'Infanterie ainsi dénuée & dépoüillée de son prétendu soutien? Peut-elle s'empêcher d'être envelopée par la Cavalerie victorieuse? Ne se trouvera-t-elle pas attaquée de front par l'Infanterie ennemie soutenuë encore de sa Cavalerie, qui vient de vaincre?

Il est rare de rencontrer dans une armée une égalité de conduite, de courage, d'expérience & de bonne volonté dans les différens corps qui la composent. Il y a toujours du plus ou du moins. Ils n'ont pas tous une egale confiance les uns aux autres. Il y en a plusieurs de réputation, & d'autres sur la valeur desquels on compte peu, ce seroit une espece de miracle si cela n'étoit, & cela se rencontre dans les armées les plus braves & les plus aguerriers & c'est ce plus ou ce moins

qui

qui décide ordinairement de la victoire, ou du mauvais succès d'une bataille. Je dis ordinairement, car cela n'arrive pas toujours, le moins cause quelquefois la perte du plus. Trois mauvaises brigades ameutées ensemble peuvent faire le coup, malgré la fermeté des dix autres; celles-ci, dans des conjonctures favorables, réparent souvent la faute des trois autres. Quelquefois une seule brigade à la seconde ligne réparera le désordre de deux, & remplacera celles qui auront fui ou perdu leur terrain à la premiere, c'est ce que fit de Seuil * avec la sienne à la bataille de Castillon, que M. de Medavi gagna avec tant de gloire.

* Colonel de Bigorre.

On réussit en certaines rencontres par la valeur d'une arme, & l'on est souvent batu par la foiblesse, ou la mauvaise conduite d'une autre. C'est une chose qu'on doit bien considérer, & bien méditer avant que de former ses brigades, & faire en sorte que le nombre des mauvais bataillons ne l'emporte pas sur le petit nombre des bons.

Si la Cavalerie est excellente, l'Infanterie vaudra peut-être moins, si elle vaut moins, & celle de l'ennemi plus, celle-ci sera victorieuse; mais si l'on mêle une bonne Cavalerie avec une Infanterie médiocre; les deux armes mêlées & unies ensemble deviendront toutes les deux égales en force & en confiance, & l'émulation naîtra de leur jonction. Si la Cavalerie est mieux menée & mieux commandée que l'Infanterie, qui peut douter que cela ne fasse une difference? & par consequent l'une est, à certains égards, inférieure à l'autre; il s'ensuit de là qu'il n'y a plus d'égalité entre-elles, quand elles seroient égales en tout le reste.

Si on les fait combattre séparément, selon la coûtume ordinaire, s'il y a d'habiles Officiers dans la Cavalerie, & que l'Infanterie en manque, il est certain que celle-ci se trouvant trop éloignée de l'autre ne recevra ni secours, ni conseil de ceux qui commandent à cette Cavalerie. Il est rare, comme je l'ai montré, que cela soit autrement dans une armée, qu'il n'y ait du plus ou du moins, & c'est, je le repéte encore, ce plus ou ce moins qui rend nécessaire l'union & le mêlange d'une arme avec l'autre; car quand l'Infanterie revenant à ses piques, seroit en état de se soutenir indépendanment de la Cavalerie, il ne seroit pas moins d'une nécessité absoluë de la mêler avec l'autre, puisque la Cavalerie plus foible ne sauroit combattre seule sans l'apui d'une arme plus forte; elle combattra même avec plus de confiance, se voiant soutenuë par des corps impénétrables à la Cavalerie. Cela est sans replique.

Suposons que l'ennemi, plus fort de quelques escadrons, ou de quelques bataillons, joigne avec cet avantage, une valeur égale à celle qui lui est oposée; il est incontestable que le nombre, pour petit qu'il puisse être, fera pancher la balance. Cet avantage est toûjours très-considérable dans un courage, & une expérience égale de deux côtés. Si cette Cavalerie est rompuë & défaite, avant que l'Infanterie ait rien

fait,

Les aîles de la ſeconde appuyées aux colonnes N, dans le même ordre que celles du centre.

La reſerve P, compoſée des Dragons partagés en trois corps. Ceux qui ſont à pied, par pelotons, entre les eſcadrons de la premiere ligne.

Les Huſſars Q, entre les deux lignes, aux aîles & au centre.

Obſervations ſur cet ordre de Bataille.

La ſeule expoſition de la Figure qui ſert à la démonſtration de cet ordre de bataille, ſuffiroit aux Officiers habiles & expérimentés pour la leur faire comprendre, ſans qu'il fût beſoin de diſcours qui l'expliquent; mais ceux qui ne le ſont pas, & qui cherchent à s'inſtruire ne le comprendront peut-être point, & c'eſt principalement pour ceux-là que j'entre dans l'explication, & dans l'analyſe de cette diſpoſition par des preuves claires & évidentes, quoiqu'on oſe pourtant aſſûrer que les plus intelligens y trouveront des choſes auxquelles ils n'ont jamais penſé.

Si nos eſcadrons étoient auſſi gros aujourd'hui, qu'ils l'étoient il y a environ un ſiécle & demi, & que les uns & les autres combatiſſent ſur autant de profondeur, j'aprouverois, à certains égards, la mèthode de Henri le Grand, à la bataille d'Ivry, qui entrelaſſa ſes gros eſcadrons de bataillons, capables eux ſeuls de ſoutenir contre tout effort de Cavalerie; celle-ci étoit plus brave & plus vigoureuſe que la nôtre d'aujourd'hui, parce que la plus grande partie étoit compoſée de Nobleſſe. Elle n'avoit pour toute arme offenſive, que l'épée & les piſtolets, il y avoit même des lanciers. Toutes ces armes jointes aux défenſives faiſoient qu'on en venoit bientôt aux armes blanches; cela rendoit les combats plus longs, & plus opiniâtrés, & les eſcadrons plus difficiles à rompre, ce qui fit imaginer d'abord les pelotons, & par la ſuite l'entrelaſſement des bataillons entre les eſcadrons. On eût dû s'en faire une regle conſtante. Peu à peu on ſe défit d'une méthode ſi excellente, & elle eſt aujourd'hui entierement oubliée, elle me ſemble pourtant plus néceſſaire que jamais, parce que notre Cavalerie eſt entierement dénuée d'armes défenſives: d'où vient que celui, qui le premier joint l'ennemi l'épée à la main, & ſans tirer un ſeul coup en a raiſon. C'eſt le grand ſecret, c'eſt ce ſecret, qui rend la Maiſon du Roi ſi redoutable.

J'ai déja dit les raiſons qui m'empêchent d'embraſſer la méthode de ranger alternativement les bataillons à côté des eſcadrons. Nos Peres qui s'en ſont ſervis ne le faiſoient pas ſans de grandes raiſons, excellentes dans ce tems-là; mais mauvaiſes & dangéreuſes dans celui-ci: car pour ſe ranger de la ſorte, il faudroit combatre par gros corps, ce qui renverſeroit tout l'ordre de nôtre Tactique, & ne vaudroit rien à tous égards, comme il me ſeroit aiſé de le démontrer.

Tout ce que j'ai dit plus haut contre ce principe, m'a fait connoî-

Les aîles de la feconde appuyées aux colonnes N, dans le même ordre que celles du centre.

La referve P, compofée des Dragons partagés en trois corps. Ceux qui font à pied, par pelotons, entre les efcadrons de la premiere ligne.

Les Huffars Q, entre les deux lignes, aux aîles & au centre.

Obfervations fur cet ordre de Bataille.

La feule expofition de la Figure qui fert à la démonftration de cet ordre de bataille, fuffiroit aux Officiers habiles & expérimentés pour la leur faire comprendre, fans qu'il fût befoin de difcours qui l'expliquent; mais ceux qui ne le font pas, & qui cherchent à s'inftruire ne le comprendront peut-être point, & c'eft principalement pour ceux-là que j'entre dans l'explication, & dans l'analyfe de cette difpofition par des preuves claires & évidentes, quoiqu'on ofe pourtant affûrer que les plus intelligens y trouveront des chofes auxquelles ils n'ont jamais penfé.

Si nos efcadrons étoient auffi gros aujourd'hui, qu'ils l'étoient il y a environ un fiécle & demi, & que les uns & les autres combatiffent fur autant de profondeur, j'aprouverois, à certains égards, la mèthode de Henri le Grand, à la bataille d'Ivry, qui entrelaffa fes gros efcadrons de bataillons, capables eux feuls de foutenir contre tout effort de Cavalerie; celle-ci étoit plus brave & plus vigoureufe que la nôtre d'aujourd'hui, parce que la plus grande partie étoit compofée de Nobleffe. Elle n'avoit pour toute arme offenfive, que l'épée & les piftolets, il y avoit même des lanciers. Toutes ces armes jointes aux défenfives faifoient qu'on en venoit bientôt aux armes blanches; cela rendoit les combats plus longs, & plus opiniâtrés, & les efcadrons plus difficiles à rompre, ce qui fit imaginer d'abord les pelotons, & par la fuite l'entrelaffement des bataillons entre les efcadrons. On eût dû s'en faire une regle conftante. Peu à peu on fe défit d'une méthode fi excellente, & elle eft aujourd'hui entierement oubliée, elle me femble pourtant plus néceffaire que jamais, parce que notre Cavalerie eft entierement dénuée d'armes défenfives: d'où vient que celui, qui le premier joint l'ennemi l'épée à la main, & fans tirer un feul coup en a raifon. C'eft le grand fecret, c'eft ce fecret, qui rend la Maifon du Roi fi redoutable.

J'ai déja dit les raifons qui m'empêchent d'embraffer la méthode de ranger alternativement les bataillons à côté des efcadrons. Nos Peres qui s'en font fervis ne le faifoient pas fans de grandes raifons, excellentes dans ce tems-là; mais mauvaifes & dangéreufes dans celui-ci: car pour fe ranger de la forte, il faudroit combatre par gros corps, ce qui renverferoit tout l'ordre de nôtre Tactique, & ne vaudroit rien à tous égards, comme il me feroit aifé de le démontrer.

Tout ce que j'ai dit plus haut contre ce principe, m'a fait connoître

-tre qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de ranger les brigades de Cavalerie alternativement avec celles d'Infanterie: les unes étant à côté des autres, chaque arme est apuyée & soutenuë par l'autre; & ce qui rend encore cette disposition plus parfaite & plus assurée, c'est que les brigades de Cavalerie de la premiere ligne se trouvent soutenuës par celles d'Infanterie, & celles d'Infanterie par celles de Cavalerie; ainsi chaque arme se soutient réciproquement: car rien n'encourage plus la Cavalerie que lorsqu'elle se voit soutenuë par l'Infanterie, & celle-ci par l'autre.

Ces grands corps ainsi entrelassés sont assez considérables pour décider dans une action, & se maintenir fermes indépendamment les uns des autres. L'émulation devient plus grande entre les brigades, car toutes concourent à se soutenir réciproquement. L'interêt de celle qui soutient à la seconde ligne, est d'aider & de soutenir celle qui combat vis-à-vis d'elle à la premiere: il y va de la gloire de toutes les deux, chacune prend confiance en l'autre, & cette confiance augmente par le secours que l'une attend de celle qui la soutient; de-là l'émulation & l'espérance de vaincre.

Chacune est assurée de combattre sous les yeux de son Général, & ceux qui commandent mettent tous leurs soins à faire preuve de leur courage & de leur conduite, sans craindre que les brigades qui sont à côté puissent enlever la gloire d'une belle action. Les brigades de Cavalerie & d'Infanterie dans l'ordre ordinaire de bataille, sont confonduës les unes avec les autres. On ne sauroit les distinguer, au lieu que chaque arme dans mon nouveau systême, c'est-à-dire une brigade de Cavalerie se distingue aisément par ses manœuvres, entre une autre d'Infanterie.

A l'égard des Officiers Généraux, dont le petit nombre bien choisi est toujours le meilleur dans une armée, comme dit Homére, le Général doit fixer leur poste, & le nombre de brigades à leurs ordres, sans qu'il leur soit permis d'en passer les bornes, & de s'en éloigner sans un ordre exprès.

Mr. le Prince Eugene pratiqua cette excellente méthode à la bataille de Malplaquet, parce qu'il en vit la conséquence, dans un païs de bois, fourré & rempli de chicanes. Car il se trouve souvent des Généraux si curieux & si zélés, qu'ils quittent leurs postes pour se faire voir aux endroits où ils sont quelquefois les moins nécessaires, & qui s'en eloignent lorsqu'on en a le plus besoin. Aparamment ce grand Capitaine se souvint de ce Vers de Martial:

Mart. l. 7. *Quisquis ubique habitat,*
Maxime, nusquam habitat.

Ils

Ils ſe multiplient, ils ſe trouvent par tout ſans être nulle part. En effet on remarque que cette méthode a fait tuer un bon nombre de Généraux, qui ſans elle, ſeroient encore en vie: cette politique eſt excellente pour faire parler de ſoi, ſans avoir rien fait, ni ſans aucun riſque; car on ne manque pas de publier qu'un tel s'eſt fait voir par tout: mais on n'a garde de dire qu'il a combattu par tout, & qu'il s'eſt expoſé aux plus grands dangers. Si les Généraux faiſoient un bon choix, cette loi ne ſeroit pas néceſſaire: je leur conſeillerois d'écrire ce Vers dans leurs tabletes pour s'en ſouvenir dans l'occaſion.

Les pelotons que j'introduis entre les eſcadrons combattent avec d'autant plus de hardieſſe & de confiance, qu'ils ſe trouvent délivrés de la crainte de ſe voir paſſer ſur le corps, & d'être taillés en pieces, ſi les eſcadrons, entre leſquels ils combattent, ſont rompus & prennent la fuite. Ces pelotons ont leur Infanterie qui leur prête la main, & une retraite toute prête: ils peuvent ſe joindre aux colonnes, ou à l'Infanterie de la ſeconde ligne qui doit marcher pour réparer le déſordre dès qu'elle s'aperçoit que les affaires ſont en balance, & ne pas attendre l'extrémité. J'ai remarqué pluſieurs fois, que lorsque l'Infanterie vient au ſecours de la Cavalerie, dans une affaire qui commence à ſe gâter, celle-ci ſe remet auſſi-tôt du déſordre, & ſe rallie. Il en eſt de même de l'Infanterie qui ſent venir la Cavalerie à ſon aide; mais quand deux armes ſemblables vont au ſecours l'une de l'autre, cela ne fait pas un ſi grand effet ſur le cœur de ceux qui vont à leur ruine, la honte produit ſouvent de grands effets. Une arme ne veut pas devoir ſon ſalut à une autre, & fait tous ſes efforts pour avoir elle ſeule la gloire d'une victoire, ou d'avoir bien combattu.

Ceux qui rejettent tout ce qui n'eſt pas univerſellement reçu & pratiqué des Généraux d'armées, ſeront peut-être choqués des nouveautés que je propoſe, & particulierement de mon ordre de bataille: Ils trouveront mauvais que je me ſois formé pour maxime, non ſeulement l'entrelaſſement des brigades de Cavalerie & d'Infanterie alternativement dans nos deux lignes; mais encore que j'entremêle mes eſcadrons de pelotons d'Infanterie. On ne ſauroit me diſputer ni révoquer en doute mes pelotons. Les exemples anciens & modernes les apuyent de telle ſorte que je ne vois pas qu'il ſoit poſſible de repliquer. Si la plûpart ſont ſi prévenus contre les anciens qu'ils leur refuſent leurs ſuffrages, & qu'ils ramaſſent toute leur admiration & leur eſtime pour les grands Capitaines modernes, ceux-ci leur fourniſſent peut-être un auſſi grand nombre d'exemples & d'exemples reſpctables. J'en ai cité un grand nombre dans ma premiere Diſſertation. Les Grecs, les Romains, les anciens Gaulois, & les Peuples les plus barbares en fourniſſent. S'il faut deſcendre beaucoup plus bas, François I. à la bataille de Pavie, l'Amiral de Coligni, Henry IV. deux régnes plus bas, nous trouverons dans celui de

Louis XIII. de Louis XIV. & dans les grands hommes de leur tems, le grand Gustave-Adolphe dans toutes les batailles qu'il donna, Charles-Gustave même, le Duc de Veimart, le Prince Henry de Rohan dans ses écrits comme dans la pratique, le Maréchal de Guébriant, Mr. le Prince de Turenne, Montecuculi, le Maréchal de Gassion, Charles IX. Roi de Suéde, Mr. le Prince Eugene, &c. On ne sauroit trop souvent recommander aux Princes & aux Généraux d'armée une méthode si excellente, & si digne d'être imitée.

Quand je pense aux anciens Allemans, & à cette Infanterie legére d'Arioviste, laquelle, étoit dressée & disciplinée uniquement pour combattre parmi la Cavalerie, & que Cesar admire dans ses Commentaires; il me vient dans la pensée de proposer un corps d'Infanterie de mille hommes, composé de Montagnards dressés par un fréquent exercice à cette maniere de combattre. J'ai travaillé sur cette matiere dans un Ouvrage manuscrit, où je donne non seulement les armes qui conviennent à cette sorte de troupes & la maniere de les exercer pour combattre par pelotons & se remettre en corps par la jonction & la réunion de ces mêmes pelotons; mais encore leur habillement. Il faut qu'on convienne que ces sortes de troupes ne le céderoient pas à nos Grenadiers, & seroient sans doute beaucoup plus utiles. A l'égard de leurs armes il faudroit leur donner un fusil de bonne longueur, & la bayonnette bien trempée, tranchante, forte de pointe, & de deux pouces dans sa plus grande largeur. Les fusils de l'invention de la Chaumette seroient excellens; mais je crois en avoir trouvé un plus parfait & exempt des défauts de l'autre, dont la bale forcera comme dans le premier, à peu près dans les principes de celui qui est entre les mains de Mr. de Valiere. Voilà peut-être un écart, je ne crois pas que qui que ce soit m'en sache mauvais gré.

Ce qu'il y a encore de plus avantageux dans cet ordre de bataille, c'est qu'on ne sauroit tomber sur une brigade d'Infanterie qu'on n'ait affaire en même tems à une autre, ou à une moitié d'une autre de Cavalerie si on les forme de douze escadrons, ni sur une Cavalerie qui ne soit soutenuë & apuyée par une autre d'Infanterie, dont les bataillons épais, serrés, & fraisés de leurs piques ne s'épouvantent guére de la Cavalerie ennemie, non plus que de l'Infanterie, si elle combat selon la méthode ordinaire. D'ailleurs les armes étant mêlées par grands corps, c'est-à-dire par brigades alternativement, l'attention du Général est moins partagée dans le détail du combat, elle se trouve presque réunie à un seul objet. Il voit tout ce qu'il a à faire, les remedes sont toujours présens, & naissent de la chose même. Il ne sauroit courir à une arme qu'elle ne se présente à ses yeux, il est par tout. Il n'en est pas ainsi de l'ordre ordinaire. Si le Général se trouve à l'Infanterie, il ne voit rien de ce qui se passe à sa Cavalerie, & s'il court à celle-ci, il

il ignore tout ce qui se fait à l'autre : souvent une brigade de deux bataillons seroit capable de sauver une aîle de Cavalerie ; mais comme l'Infanterie s'en trouve trop éloignée, on ne sait quel remede y donner. Si l'on m'allégue les Dragons, je répondrai que c'est une arme excellente, & à l'usage qu'on en fait : on me permettra cependant de dire, qu'il me paroît qu'on ne connoît pas trop bien ces sortes de troupes. Je les poste à la reserve pour les porter où il sera besoin, plutôt pour mettre pied-à-terre en arrivant, que pour charger par escadrons, comme la Cavalerie. Trois gros pelotons, de cent vingt Dragons chacun, à dix de hauteur, sont plus respectables & plus à redouter pied-à-terre, que s'ils formoient trois escadrons, & ces trois pelotons joints ensemble, selon l'occasion, passeront par tout.

Lorsqu'une armée est rangée dans une plaine rase & découverte, où ses aîles sont en l'air, sans être apuyées à rien ; que fait-on ordinairement lorsqu'on craint d'être débordé ou qu'on l'est ? on les couvre de chariots, d'arbres coupés, ou de chevaux de frise, ou autres obstacles. Foible ressource ; car pour peu qu'on perde du terrain elle nous échape : les avantages ne sont pas mobiles, & quand ils le seroient, ils se perdent par le moindre mouvement retrogradé. Le moyen dont je me sers est plus simple, plus assuré & plus difficile à vaincre. Je couvre mes aîles par de bonnes colonnes, capables de résister & de rendre vains & inutiles tous les efforts de la Cavalerie la plus vigoureuse. Les aîles étant si bien flanquées, il n'y a rien à craindre, quand même l'ennemi les déborderoit, ou les outrepasseroit d'un grand nombre d'escadrons.

Je fortifie le centre de ma premiere ligne de deux colonnes fort près l'une de l'autre, pour faire effort de ce côté, comme le coup capital d'où dépend la victoire ; car tout est perdu lorsqu'une armée est ouverte au centre, comme je l'ai si souvent répété.

Les petites colonnes que je poste entre les deux premieres brigades de Cavalerie & d'Infanterie des aîles les fortifient, & les rendent impénétrables de ce côté-là, commes elles le sont par tout ailleurs par le voisinage des autres colonnes, outre que les bataillons étant sur dix de profondeur à la premiere ligne, on juge aisément que leur force est en eux-mêmes, & indépendamment de celle des bataillons qui sont à côté ; car comme tout dépend des têtes à la guerre, & du premier choc de la premiere ligne, il est besoin que celle-ci soit plus forte que la seconde, qui soutient, soit dans l'épaisseur des bataillons, comme dans le nombre des troupes.

Cette seconde est dans le même principe que la premiere, sinon que la distribution des armes n'est pas semblable, une arme soutenant l'autre, la Cavalerie, l'Infanterie : & celle-ci la Cavalerie. Ces deux lignes ne sont pas abordables à leurs flancs, & l'on peut dire qu'elle est sur quatre fronts, comme le *Plæsion* des Grecs.

La Cavalerie legére, où les Huſſards ſont poſtés entre les deux lignes, diviſés en trois corps, au centre, & aux aîles, pour être plus à portée de profiter des avantages qu'on peut remporter à la premiere ligne, & pour être mis aux trouſſes des fuiards, pour empêcher le ralliement. Dans tout ce que je viens de dire ici je ſupoſe les deux armées égales en valeur & en expérience, & même l'ennemi plus fort; mais inégal dans l'avantage des armes, & rangé ſelon la méthode ordinaire, en mettant ces deux ordres en opoſition il eſt aiſé de juger de l'avantage du mien, & du défaut de l'autre.

Je ne parle pas ici des intervales d'un corps à l'autre. On ſait aſſez que ces corps ne ſont jamais bien complets, & par conſéquent on ne doit pas les rendre égaux à leurs fronts. On doit les reſſerrer de ſix grands pas, quand les bataillons & les eſcadrons ſeroient complets ſur le champ de bataille: cet eſpace n'empêchera jamais qu'ils n'entrent librement les uns dans les autres; mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter cette matiere, j'en parle aſſez amplement dans mon Traité manuſcrit de Tactique. A l'égard de l'eſpace de ma premiere à ma ſeconde, je donne 100. pas. Si on en laiſſe plus on peut tomber dans de grands inconvéniens.

Il ne manquera pas de gens qui diront que l'ennemi ſe réglera ſur ce qu'il voit, & qu'il opoſera un ordre ſemblable. Ceci n'eſt pas une objection contre mon ſyſtême, quoique bien des gens me l'ayent faite, c'eſt plutôt un aveu de ſa force. Mais on ne penſe pas qu'il eſt impoſſible de prendre ce parti au moment que les armées ſont en préſence. Je veux pourtant que le Général ennemi ſoit bien informé du deſſein de ſon antagoniſte, & qu'il prenne le parti de ſe ranger de la ſorte, il y penſera plus de deux fois; car les mouvemens ſont délicats en préſence d'une armée, & je doute même que nos Tacticiens, en fait de mouvemens généraux, attrapent bien ce remuement d'armes différentes: d'ailleurs nous ſavons qu'il y a peu d'Officiers qui s'attachent à l'étude de la grande Tactique qui n'eſt guéres connuë. Cette ſcience ne conſiſte aujourd'hui que dans certaine routine qui en fait tout le profond, quoique cette ſavante partie de la guerre ait ſes principes & ſes régles comme les autres ſciences, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à l'expérience pour s'y rendre habile; après tout ce n'eſt pas un avantage d'imiter ſon ennemi dans la diſpoſition de ſon ordre. Vegece eſt mon garand dans cette propoſition; car il met à la tête de ſes régles générales, que *dans les affaires de la guerre ce qui eſt à notre avantage eſt ruineux à l'ennemi, & que ce qui lui eſt utile nous eſt toujours contraire. Sur ce principe ne faites jamais rien*, dit-il, *qu'il puiſſe déſirer que vous faſſiez. Ne manquez à rien à quoi il puiſſe ſouhaiter que vous manquiez; mais toujours en garde ſur vos ſeuls interêts, faites-en l'unique régle de toutes vos démarches, vous vous nuiſez à vous-même dès là que vous imi-*

Veget. lib. 3. cap. 26

t:z

tez une démarche que l'ennemi a fait pour son avantage, comme aussi l'ennemi ne sauroit rien faire de ce que vous avez fait pour être bien, qu'il ne se fasse tort à lui-même en le pratiquant.

Pour revenir à mon sujet, je dis que si l'ennemi renverse toute sa disposition, (ce qui me paroît presque impossible) pour se conformer à la mienne; ses affaires n'en iront pas mieux, s'il ne combat avec des armes semblables à son Infanterie; car s'il n'a que son feu, & la bayonnette au bout du fusil à oposer contre des troupes, qui lui oposant des armes semblables, lui présentent les piques qu'il n'a pas, ses bataillons & ses colonnes seront rompuës & brisées par l'avantage de celles dont il est dénué; & si encore ces colonnes ne sont pas rangées, & ne combattent pas selon mes principes elles ne tiendront pas un instant: leur choc contre les autres ne servira qu'à les faire rompre, sans que celles-ci en paroissent ébranlées.

Si l'ennemi combat selon la coutume ordinaire, la Cavalerie sur les aîles, & l'Infanterie au centre, il ne sauroit s'empêcher d'être battu, & de se voir percé sur presque tout le front de sa ligne. Si la Cavalerie attaque les aîles il ne sauroit aborder un escadron qu'il n'ait tout d'un tems en tête l'Infanterie, & si le reste de cette Cavalerie tombe sur la brigade d'Infanterie qui est à côté, je demande s'il y trouvera son compte ayant affaire en même tems à deux différentes; il faut qu'il songe encore à se démêler des pelotons, parmi lesquels je voudrois un nombre de pertuisannes, les pelotons le harcélent & le tournent de toutes parts, sans qu'il ait rien à leur oposer. Il se voit avec cela exposé à tout le feu des bataillons, qui étant épais & faisant front de tous côtés, sans floter & sans se rompre, se remuent avec facilité, & attaquent piques baissées, sans rien craindre, pendant que les colonnes poussées hors de la ligne à une certaine distance, prennent tout en flanc, & font pleuvoir une grêle de coups de fusils sur les flancs des escadrons, & des bataillons, qui s'engagent entre-elles. Il est aisé de concevoir que cela ne se peut autrement. Le moyen qu'une aîle de Cavalerie puisse soutenir contre une disposition semblable & contre une attaque de cette nature. Encore un coup, en se rangeant selon mon systême, en soutenant les armes les unes par les autres, il est de la derniere évidence qu'on ne sauroit investir les flancs sans avoir affaire aux colonnes ausquels ces flancs sont apuyés, ni attaquer la Cavalerie sans avoir à essuier les décharges continuelles des pelotons & des bataillons qui soutiennent, ni rompre ceux-ci hérissés, comme je les supose, de leurs piques & de toutes les armes de longueur: c'est comme un champ enfermé de buissons d'où il sort un feu qu'on ne sauroit aborder de quelque part que l'on tourne. Ajoûtez le canon posté en différens endroits sur tout le front de la ligne aux aîles & aux flancs, & protégé des colonnes. A-t-on cet avantage quand on sépare & qu'on poste cette arme si loin d'une

Montec. Mem. l. 1. chap. 6. ne autre? Peut-on recourir à l'Infanterie, dit Montecuculi, lorsque la Cavalerie s'en trouve si fort éloignée?

L'ennemi ne trouvera pas moins à qui parler à son Infanterie, qui combattant avec des armes inégales, se verra tout étonnée d'avoir à faire à la Cavalerie & à l'Infanterie soutenuës l'une par l'autre. S'il se contente de faire grand feu à la Hollandoise, par le moyen de ses pélotons, on le rendra bien-tôt inutile, ce feu, en les joignant & les abordant promptement. Il n'y a pas, ce me semble, de meilleur expédient pour le rendre sans effet, nous l'avons oublié cet expedient, il faut qu'on l'avouë. Ce feu si redoutable de l'Infanterie Hollandoise qui est très-bonne & mieux disciplinée qu'aucune autre, me fait souvenir d'un passage de Tacite qui fait à merveille à ce que je viens de dire. Les Sarmates faisoient la guerre aux Parthes: ceux-ci ayant une grande expérience dans l'art de tirer des fléches & un grand avantage sur leurs ennemis, qui n'étoient pas si bien dressés: les Sarmates ne trouverent pas de meilleur moyen pour les rendre inutiles, que celui qui vient naturellement dans l'esprit pour peu qu'on en ait; *s'encourageant eux-mêmes*, dit l'Auteur, *selon la coûtume du païs, ils se disoient l'un à* *Tacit. l. 6.* *l'autre, qu'il falloit aller droit aux Parthes l'épée à la main, pour leur ôter l'avantage de leurs fléches; & sans plus déliberer ils coururent sur l'ennemi qu'ils mirent en fuite.* En coûte-t-il davantage d'aller sur les nôtres la bayonnette au bout du fusil, & piques baissées. Un Général habile & profond dans la Tactique, fait la guerre comme il veut; un ignorant comme il plaît à la fortune. L'un tourne tout à son avantage, il ne laisse rien échaper. L'étude & l'aplication lui ouvrent mille ressources & mille moyens, qui supléent non seulement au défaut du champ de bataille, mais encore à la foiblesse de ses troupes & à la supériorité de l'ennemi. L'autre qui manque de cette expérience éclairée par l'étude, ne voit aucun remede dans un terrain qui ne lui est pas favorable. Il ne sait où il en est, ni ce qu'il doit faire, parce que le doute & l'incertitude naissent de l'ignorance. L'expérience & la valeur que je lui accorde l'assureront; mais l'une & l'autre ne nous conduisent pas dans ce qui dépend de la science: au contraire elles ne servent qu'à notre ruine, parce qu'elles produisent la présomption & la témérité, & nous empêchent de réfléchir sur les dangers qu'on doit éviter, & d'écouter les conseils des gens sages.

Le coup d'œil est un don de Dieu & ne s'acquiert pas; mais si cette science ne le perfectionne, on ne voit les choses qu'imparfaitement & dans le nuage, ce qui ne suffit pas dans les affaires où il importe si fort d'avoir l'œil serein. La lenteur du coup d'œil est dangereuse dans une affaire embarquée. Il faut que la réfléxion qui naît de la vûë de l'objet soit tout aussi-tôt suivie de l'exécution, & que celle-ci aille aussi vîte que

que le coup d'œil: encore une fois, reconnoître un champ de bataille, en ſaiſir au premier inſtant les avantages & les défauts, c'eſt une grande qualité dans un Général & dans tout homme de guerre; mais de le mettre à profit par la bonté d'une diſpoſition ſavante & profonde, cela n'apartient pas à tout le monde.

Les terrains qui nous paroiſſent les plus avantageux, comme les plaines, contre un ennemi dont on connoît la ruſe & l'artifice, ſont ſouvent les plus délicats & les plus dangereux, & ceux où les plus habiles ſe trouvent le plus embaraſſés. Demandez à ceux-ci ce qu'ils en penſent, & ce qu'ils penſent auſſi d'un autre tout différent, ils vous répondront que celui-ci eſt préférable à l'autre. Le malhabile choiſira tout le contraire. Il croira les plaines plus avantageuſes, quoiqu'il n'y ait rien de plus faux que cette opinion; car rien ne prête plus à la ruſe que ces ſortes de païs, on n'a qu'à lire l'hiſtoire pour être convaincu de cette vérité. Les batailles les plus célébres, les diſpoſitions les plus fines, les plus ruſées & les plus ſavantes ſe trouvent dans les actions qui ſe ſont paſſées dans les plaines. Quoiqu'il en ſoit, il vous dira que les païs couverts, mêlés de plaines, de petites colines, de fonds, de champ clos, &c. demandent des armes proportionnées aux lieux: que la diſtribution & le poſte de chaque arme engagent à une multitude de mouvemens difficiles, dangereux, & que rien ne partage plus l'attention que ce mélange, & la ſéparation d'une arme d'avec l'autre, pour les faire agir chacune dans les lieux propes. Qu'il faut une prévoyance ſans bornes pour ces ſortes de manœuvres dans une affaire engagée. Que chaque poſte, ſur-tout le front d'une ligne, eſt un ſujet de méditation & de défiance. Qu'il faut prévoir par de profonds raiſonnemens ce que l'ennemi peut faire par ce que l'on fait, & ſe régler ſur ce que l'on voit, & que ſouvent ce que l'on voit eſt auſſi peu certain que ce que l'on fait, parce que dans ces ſortes de ſituations les deux champs de bataille ne ſe reſſemblent jamais, il arrive ſouvent que l'ennemi préſente & fait montre de troupes qu'il ne veut pas faire agir, lorſque l'affaire eſt entamée. Trente toiſes de terrain gagné ou perdu nous obligent à changer tout l'ordre.

Si on chaſſe l'ennemi d'un poſte par l'Infanterie, il ſe trouvera tout d'un coup, en perdant ſon premier terrain, dans un autre où il eſt beſoin de Cavalerie, & cette Cavalerie ne ſe trouve pas toujours ſous la main; de ſorte qu'on manque de profiter d'un avantage dont on ne peut profiter ſans elle. Tout ce qu'on peut faire eſt de ſe maintenir dans le terrain gagné ſans avancer davantage; ce qui retarde la victoire, & ne l'aſſure même pas. Pour ſuivre cet avantage il faut connoître & bien examiner ce qu'il y a au-dela de ce que l'on a gagné ou perdu. Cet examen paſſe l'intelligence du Général médiocre, il le ſent fort bien. Il craint d'ailleurs la ruſe & l'artifice dans ces lieux, où il

ne voit rien des mouvemens de l'ennemi. Il ſe trouve environné de doutes, d'incertitudes & de défiance dans ce qu'il fera, parce qu'il manque de cet eſprit ruſé & de reſſources, qui vient de l'étude, que la préſence des objets éclaire, & qui fait trouver ſur le champ ce qu'il faut faire, & ce qu'il importe d'éviter.

Il croit qu'il n'en eſt pas ainſi dans les plaines: ſelon lui elles ne prêtent point à la ruſe & au ſtratagême. Les deux armées étant en préſence, tout eſt à découvert & dans un égal avantage, ſoit dans le terrain, ſoit dans la diſpoſition des deux armées, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait d'autre maniere de ſe ranger, que celle qu'il a vû pratiquer, & s'il eſt plus fort il ſe croit comme aſſuré de la victoire. Cependant nous ſavons que les plaines exigent infiniment plus de précautions & d'intelligence que les endroits couverts. Je ne vois rien dans la Tactique de plus délicat, & de plus à craindre, ni rien qui ſoit plus difficile que de combattre dans les plaines.

Entre deux Généraux mal-habiles, & rangés ſelon la coutume ordinaire, le hazard, le nombre, ou la valeur des troupes décident ordinairement, & s'il faut s'en tenir à Vegece, la fortune a toujours plus de part au ſuccés d'une journee que la valeur. La perte ou le gain d'une bataille eſt d'autant plutôt déclarée, qu'il eſt rare que la ſeconde ligne répare le malheur de la premiere. La défaite même d'une aîle influë ſur tout le reſte, parce que les troupes qui ſoutiennent comme celles qui combattent à la tête, portent leur vûë au loin, elles voyent preſque tout ce qui ſe paſſe ſur tout le front dans ces lieux découverts, la frayeur court & ſe communique bien-tôt où le combat n'eſt pas engagé, ce qui eſt la cauſe ordinaire des déroutes & de la perte de pluſieurs batailles.

Le vainqueur paſſe alors pour un grand homme, & l'on attribuë à prudence ce qui eſt plus ſouvent un effet du hazard, ou du courage des troupes, qu'un ouvrage d'intelligence & de bonne conduite: le vaincu eſt généralement blâmé, plutôt que ſes troupes qui n'ont pas rempli leurs devoirs.

Lorſqu'il s'agit de juger d'une action particuliere, il faut conſidérer pluſieurs circonſtances avant que de l'interpréter en bien ou en mal, & ne pas juger de l'action par l'évenement. Les experts, dans ces ſortes d'affaires, ont des balances juſtes; la multitude ignorante en a de fauſſes ſans le ſavoir. Le premiers félicitent le victorieux de ſon bonheur, & plaignent le malheur du vaincu. C'eſt tout ce que l'on peut faire après les diſgraces de l'un ou les ſuccès de l'autre. Si un Officier habile, à qui il ſeroit permis de penſer & d'écrire avec liberté, ſe mêloit de faire l'analyſe de toutes les batailles qui ſe ſont données depuis cinquante-ans, il feroit un ouvrage immortel, très-curieux & très-inſtructif auſſibien pour les Généraux d'armées, que pour ceux qui ſont nés pour courir dans la même carriere.

Il

Il me semble que pour bien & solidement juger de ces sortes d'actions de plaines, on doit obsérver les deux dispositions. Si elles sont semblables, il n'y a rien de fort extraordinaire dans la conduite du victorieux; mais si l'une est différente de l'autre, il faut examiner non celle qui a vaincu, (car le moindre incident peut quelquefois rompre les mesures le mieux concertées;) mais les deux ordres en eux-mêmes: s'ils sont égaux, s'il n'y a ni ruse, ni artifice, si la partie est égale en tout, je le répéte encore, le victorieux a eu du bonheur, & le vaincu du malheur, & tous les deux peuvent être fort mauvais Généraux.

Il n'en est pas de même dans un Chef habile & profond, il ne doit rien au hazard, peu à ses troupes, & tout à sa capacité. L'excellence de sa disposition suplée à ce qui manque d'expérience, de valeur & de nombre dans ses Soldats; car presque tout dépend de cette disposition. C'est une maxime constante, si deux armées sont rangées dans une plaine, & selon la méthode de ce tems, le nombre fait beaucoup. Si l'une est plus forte de quelques bataillons, ou de quelques escadrons que l'autre, il faut nécessairement que le fort l'emporte sur le foible, qui se trouvera débordé & tourné à ses aîles. Pauvres Généraux que ceux dont l'habileté consiste dans le nombre, & qui ne voyent aucune autre ressource pour vaincre!

On peut juger par ce que je viens de dire, à combien de dangers une armée se trouve exposée dans une plaine en se rangeant selon la coûtume ordinaire; au lieu qu'il n'en est pas ainsi dans mon principe des Colonnes. On n'a rien à craindre aux aîles, quelque débordé & outrepassé que l'on puisse être. Je l'ai déja dit, c'est la ressource des foibles. Ceci me fait souvenir d'un exemple remarquable, qui fera la conclusion de cette Dissertation, & nous fera connoître qu'un habile Général ne manque jamais de ressources dans les cas dont je parle.

Narsés, Général de l'armée de Justinien, un des plus grands Capitaines de son siécle, ayant marché contre Totila, celui-ci averti de son dessein vient droit à lui pour le combattre. Les deux armées se rencontrérent dans une plaine toute nuë, & les Chefs se rangerent tous deux d'une maniere différente & peu ordinaire. Narsés mit son Infanterie en premiere ligne; les aîles apuyées à deux corps de quatre mille hommes rangés en cone tronqué, qu'on apelloit *Tête de porc.* (a) La Ca-

(a) [*Qu'on apelloit Tête de porc.*] La disposition des Anglois, à la bataille de Cressy, est une imitation de celle de Narsés à l'égard des aîles, & même du centre, puisqu'au raport de Froissard dans le Pere Daniel, * Edouard, Roi d'Angleterre, fit trois corps de toute son armée, dont le centre étoit rempli de ses Gendarmes A, tous à pied: ou pour mieux éclaircir cet ordre, les Gendarmes formerent une ligne, dont les aîles furent appuyées, & couvertes des Archers rangés en maniere de herse B, c'étoit la *Tête de porc*; je crois que le reste de la Cavalerie C, qui ne mit pas pied à terre, formoit deux aîles en deça des deux Têtes de porc B, qui flanquoient cette Cavalerie, qu'on

* *Dan. Hist. de Franc. Philippe le Bel. Hist. de la Mil Franç. l.* 5.

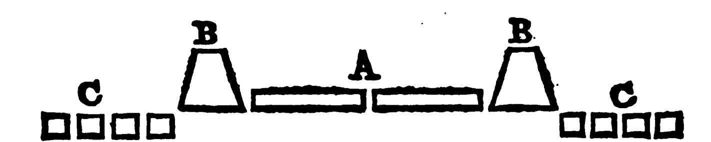
Cavalerie à laquelle il se fioit peu, soutenoit l'Infanterie à la seconde ligne.

Totila, qui comptoit beaucoup sur la valeur de sa Cavalerie, & peu sur son Infanterie, fit tout le contraire; il forma sa premiere ligne de sa Cavalerie, & mit son Infanterie à la seconde rangée en phalange. Il n'aperçut pas, ou il méprisa les deux *Têtes de porc*, qui couvroient les aîles de Narsès, il ne fit pas non plus attention à la faute qu'il faisoit de combattre avec des armes inégales, sans aucun mêlange entre elles, & sans aucun intervale entre les corps de son Infanterie, qui soutenoit à la seconde ligne pour recevoir sa Cavalerie au cas d'accident.

L'Infanterie Romaine étoit brave, aguerrie, bien armée & couverte des boucliers. Totila avoit donné ordre à sa Cavalerie de ne se servir que de la lance, qui n'est pas fort avantageuse contre l'Infanterie, parce que le coup n'est pas direct, outre que cette arme n'est propre que pour un premier effort, & inutile & sans force au second.

La Cavalerie des Gots attaque & fond sur tout le front de l'Infanterie Romaine; mais sans aucun effet. Les Gots sont repoussés, leurs deux aîles ne rencontrerent pas mieux; elles eurent affaire aux deux *Têtes de porc*, où elles ne firent que reboucher. Toute cette Cavalerie fut culbutée & suivie si vivement, qu'elle fut renversée sur toute son Infan-

qu'on ne pouvoit attaquer sans essuier les décharges continuelles des Archers. Il y auroit quelques observations à faire sur cet ordre, mais ce n'est pas ici le lieu.



Le même Pere Daniel dans son Histoire de France, nous donne une description de la bataille de Poitiers, où le Roi Jean fut pris en 1356. bien différente de celle qu'il décrit dans la Milice Françoise. Il a suivi Froissard, & Froissard range les Anglois à peu près comme ils l'étoient à Cressy, à l'égard des deux *Têtes de porc*, qu'il met aux aîles. Pour moi je crois qu'en ce tems-là les Archers formoient une premiere ligne pour passer ensuite à la seconde, lorsqu'on en venoit aux prises. Mais est-il bien certain que les armées se rangeassent sur deux ou trois lignes? J'en doute: quoique les Historiens en disent, nous savons que c'étoient de pauvres gens que ces Historiens. Car pour se ranger de la sorte il falloit combattre par intervales entre les corps, pour qu'ils entrassent les uns dans les autres, ce qui ne paroît pas. On voit une ligne se battre vigoureusement, sans qu'il paroisse qu'une seconde succede. Je suis persuadé qu'on combattoit le plus souvent sur une seule ligne divisée en trois corps, l'Infanterie au centre, & la Cavalerie sur les aîles de cette Infanterie, comme les anciens Gaulois, qui combattoient par nations séparées les unes des autres par quelques intervales. Cela se voit dans* Cesar, *separatim singularum civitatum copias collocaverat.* Il se peut que des Moines & des Prêtres ignorans, ayent pris ces corps pour des lignes à la queuë les unes des autres. Si je voulois pousser cette affaire-ci, je la débroüillerois autant par le détail des combats, que par la raison & le bon sens: nous combattions sûrement en maniere de Phalange à l'Infanterie. Ce n'est pas la plus mauvaise pour des François.

* *Cæs. com. de bel. Gal. l. 7.*

Infanterie, dont les intervales entre les corps, ſupoſant même qu'il y en eût, ne ſe trouvant pas aſſez larges pour recevoir ce torrent de fuiards, elle fut rompuë & entraînée par ſes propres gens, qui y portérent le trouble & la terreur.

C'eſt ainſi qu'on doit entendre cette bataille. L'Auteur l'a tellement embaraſſée & défigurée, qu'il n'y a qu'un homme du métier qui puiſſe la bien éclaircir. Cet ordre de bataille de Narſés peut aider à débroüiller celui de Caſſilin, qui eſt célébre dans l'Hiſtoire de France, & qu'Agathias décrit bien plus ténébreuſement que Procope celui de Narſés.

Ce qui m'a porté à l'examen de cet ordre de bataille, c'eſt la grandeur de l'évenement qui a excité ma curioſité, parceque la deſcription d'Agathias n'offre aucun deſſein, ſi l'on en excepte la *Téte de porc*. Le Pere Daniel a donné un Plan de cette ordonnance dans ſon Hiſtoire de France, & dans celle de la Milice Françoiſe, je ne doute point qu'il ne l'ait bien examiné; mais je ne crois pas que Bucelin, qui étoit un habile Chef de guerre, eût fait deux courbes de ſes aîles. L'ordre de Narſés eſt encore plus difficile à débroüiller. Il ne s'agit pas de celui-ci, dont je ne fais pas grand eſtime; mais de l'autre qui me paroît très-remarquable. Cette maniere de ſe ranger miſe dans ſon véritable jour m'a ſemblé digne de l'admiration des gens du métier, je ne la donne pas ici, quoiqu'elle ait quelque raport à mon ſujet, je n'ai pas crû devoir entrer dans un détail qui m'eût mené trop loin; & mon deſſein a été de me renfermer dans les bornes les plus étroites ſur une matiere qui fournit des eſpaces infiniment plus grands que ceux que nous avons courus.

On peut voir par le Plan de la bataille de Creſſy, & par ce nombre prodigieux de combats & de batailles dont l'Hiſtoire de France eſt remplie, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de l'orner & de l'enrichir des Plans gravés de ces batailles & de ces combats & de les donner dans toutes les régles de l'art. Rien n'attache & n'intereſſe davantage que l'hiſtoire de nos ancêtres. Je vois par la lecture que j'ai faite de celle du Pere Daniel, qui eſt tout ce qui s'eſt fait de meilleur dans ce genre, que la plûpart des actions qu'il raporte ne ſont pas ſi difficiles à debroüiller que bien des gens le prétendent. L'Hiſtoire de la Milice Françoiſe fourniroit de grandes lumieres, en conſultant pour un plus grand éclairciſſement, les ſources où cet Hiſtorien a puiſé la deſcription des faits qu'il raporte.

Dès qu'un homme du métier, appliqué & d'une longue expérience, eſt au fait de l'ancienne Milice, il lui eſt aiſé de débroüiller & de voir la clarté où les autres ne voyent que ténébres. En examinant les actions de guerre on ſe régle ſelon les différens ſiécles, & ſelon les différens changemens qui ſont arrivés dans la maniere de ſe ranger & de combattre depuis ces tems reculés juſques au tems où nous vivons. Je

le répéte encore, cette entreprise ne feroit pas si difficile que bien des gens se l'imaginent. J'en ai eu souvent la pensée; mais celle de travailler aux Commentaires de Cesar, après mon Polybe, m'a paru plus aisée, plus utile & plus agréable, outre que j'ai une grande partie des matériaux. Il faut pourtant convenir que ces deux entreprises (sans les croire au-dessus de mes forces) sont au-dessus de mes moyens, & sans le secours d'une main Royale l'execution m'en paroît impossible. Pour le coup je reconnois, contre le sentiment des Philosophes, que la soif des richesses est bien moins un vice dans un certain ordre d'hommes, qu'un désir de faire éclater leurs vertus & les qualités qui peuvent les rendre recommandables à la posterité. La mauvaise fortune les tient dans l'impuissance de rien executer de ce qu'ils sont capables de faire, leurs talens demeurent ensevelis & comme morts. Il ne leur sert de rien de rouller de grandes pensées, & de proposer de grands desseins dont le succès seroit infaillible, si on leur fournissoit les moyens & les secours nécessaires pour réussir. Je ne trouve rien de plus triste que cela.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: *Dissertation sur l'Histoire de Polybe*, dont on peut permettre l'impression; je crois que cet Ouvrage sera très-utile aux Gens de Guerre. A Paris le 11. Juillet 1723.

CHERIER.

LET-

* LETTRE

D'un Officier au service des Etats Généraux sur le Polybe de Mr. le Chevalier de FOLARD.

PUis que vous souhaitez tant, Monsieur mon Cousin, de savoir mon sentiment sur le Livre de Monsieur le Chevalier de Folard, & en même tems ce qu'en disent nos Officiers Hollandois, je vous dirai fort naturellement que ceux qui sont capables de juger de ces sortes de choses, l'admirent généralement tout comme moi; il fait le sujet ordinaire de nos conversations, chacun s'empresse de le lire, & nous en avons déja plusieurs exemplaires dans cette petite Garnison.

Vous me demandez des remarques sur cet Ouvrage: assez d'autres sans moi feront parler la ville. Je n'ai pas un genie assez étendu pour entreprendre une pareille chose; tout ce dont je puis être capable, c'est de vous raporter naïvement ce que j'entens dire sur son sujet.

Tout le monde trouve le stile de Mr. de Folard beau, vif & des plus propres pour bien traiter son sujet; il engage à se faire lire par sa maniére de narrer, & il n'ennuye jamais, tant ce qu'il raconte est interessant & curieux; quelques-uns à la verité, le trouvent un peu mordant dans les comparaisons qu'il fait des exploits des Généraux dont parle Polybe avec la conduite de ceux de nos jours; mais il faut excuser son zéle & son feu Gascon, il ne croit dire que la vérité toute pure.

Ses Commentaires & ses Observations sont un Chef d'œuvre rempli d'une érudition profonde & d'une Litterature prodigieuse, tout y est exactement remarqué, bien choisi & instructif; en les lisant, les vieux tout comme les jeunes Guerriers peuvent apprendre mille & mille bonnes choses, & se former à cette vertu qui conduit à la gloire & à la distinction.

Son traité de la Colonne, qui est sa production favorite, est selon mes connoissances, en général admirable, plein d'une grande fécondité de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions, & qu'on a peu pratiquées; il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plûpart de nos Officiers Hollandois ne sçauroient encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous ses ordres de bataille. Les Peuples & les Nations ne

* Cette *Lettre* parut en 1730. dans le Tome XIV. de la *Bibliotheque Françoise*. Elle est de Mr. Terson Officier François fort estimé, qui est mort Colonel d'un Regiment d'Infanterie au service des Etats Généraux.

ne se défont pas aisément des coûtumes de leurs peres, & de leurs manieres ordinaires.

I. Ils croient que cette maniere de se ranger & d'attaquer ordinairement est sujette à de fâcheux & dangereux inconveniens, & toûjours au débordement de l'armée opposée, supposant que les deux armées sont à peu près également nombreuses, & même que l'une est plus forte de plus d'un grand tiers, si la cavalerie est rangée en seconde ou troisieme ligne derriere l'infanterie, comme Monsr. de Folard le pose dans quelque plan; en effet quel front lui peut-il rester après ses Colonnes formées & ses Bataillons rangés sur dix de hauteur?

II. On remarque que Monsr. de Folard blame en toute occasion les Généraux qui se sont laissés déborder par leur ennemi, & que c'est à cela qu'il attribuë presque toûjours la perte des batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos sur les flancs débordés. Il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont sû profiter de cet avantage. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gaieté de cœur, & qu'il déclare même qu'il ne se soucie pas d'être débordé, ce qu'on regarde comme une espece de contradiction.

III. Il est vrai que Monsr. de Folard met une grosse Colonne sur ses flancs, & qu'il croit les assurer par là; mais on doute que cette Colonne soit suffisante pour les couvrir. On dit que les troupes de l'ennemi qui la débordent de beaucoup se recourberont sur ses flancs, & qu'alors il arrivera de deux choses l'une, ou bien que la Colonne continuëra sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce recourbement. Si elle continuë de marcher, on prétend & on soutient qu'elle sera enfoncée infailliblement par le recourbement; & cette Colonne étant enfoncée, que deviendra le reste de la Ligne? Si au contraire elle s'arrête pour faire face, & pour se défendre contre les troupes du recourbement, il faut par la même raison que toute la Ligne s'arrête aussi, ou elle pourra être prise en flanc, la Colonne qui la couvroit s'étant arrêtée; & restant dans cette situation, comment pourra Monsr. de Folard parvenir à son but? Puis que comme il le dit si souvent, toute la force de la Colonne git dans l'action & le mouvement. Ce qui fait illusion à Monsr. de Folard, est le principe où il est, que sa Colonne ne pouvant point être entamée, il n'a rien à craindre pour ses flancs. Mais quand cela seroit, ce qu'on ne lui accordera pourtant pas tout à fait, il faut qu'il convienne qu'il est de toute nécessité que sa Colonne s'arrête pour faire face aux troupes qui se recourbent sur elles, sans quoi elle seroit infailliblement entamée & renversée; Or qu'importe, dit-on, qu'elle ne puisse point être entamée, si elle est forcée de s'arrêter & de faire face, n'est-elle pas en échec? Ne devient-elle pas inutile? On croit que c'est ici l'endroit foible du systéme de Monsr. de Folard, & on ne trouve point dans sa Préface du second Tome ni dans tout

tout ſon Livre, qu'il leve cette difficulté, à moins qu'il ne veuille qu'on prenne un *je ne me ſoucie pas d'etre débordé*, pour une démonſtration qu'il n'a rien à craindre.

IV. Autre illuſion, dit-on, de Monſr. de Folard; c'eſt qu'il dit que ſa Colonne pourra joindre l'ennemi, avant qu'elle puiſſe être arrêtée & envelopée. Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que ce qui déborde la verra venir tranquillement juſques à 30 ou 40 pas ſans ſe recourber; n'eſt-il pas plus apparent & même certain que dès qu'on verra de loin la Colonne en mouvement, on s'avancera pour la prendre en flanc?

V. On convient que les Colonnes peuvent être d'un grand uſage dans l'attaque; on tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au temperament fougueux des François, & que Monſr. de Folard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur genie; mais d'un autre côté on croit qu'il y a de l'inconvenient à ranger ſon armée en Colonnes, & à former les Bataillons ſur dix de hauteur; on ſe prive preſque entierement de l'uſage du feu, n'aiant en veuë que d'enfoncer l'armée ennemie. Mais l'ennemi aiant connoiſſance de cette diſpoſition, n'aura-t-il pas le ſoin de s'y préparer, & d'apporter des obſtacles à cette impetuoſité? quel carnage & quelle deconfiture ne fera-t-il pas, s'il met ſeulement une rangée de chevaux de frize bien enchainés les uns aux autres devant ſon front? Ses canons chargés à cartouche, le feu continuel de ſes pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifice, ne mettront-ils pas le deſordre & la confuſion parmi les attaquans avant qu'ils puiſſent percer? & puis ne ſera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, ou naturellement le parti qui aura le moins ſouffert devra reſter le victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur uſage des Colonnes, & qu'il ſeroit mieux de les faire naître ou former dans l'occaſion ſuivant les circonſtances, & quand on eſt à portée de les faire agir; cela ſe peut aiſément pratiquer avec la Tactique de nos pelotons; en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en Colonne, pour enfoncer & rompre ceux qui ſont face.

Son traité de l'attaque & de la défenſe des places marque qu'il connoit & entend bien le détail de cette ſcience. En nous faiſant remarquer que nous n'avons-rien inventé ſur ce ſujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers, il tache de nous porter à les imiter en tout, & à ſuivre leur exemple dans la fermeté & le courage abſolument néceſſaires dans ces ſortes d'entrepriſes.

Enfin on ne peut diſconvenir en liſant le Livre de Monſr. de Folard, qu'il ne ſoit un des plus habiles hommes de ce ſiécle dans l'Art Militaire, ſavant dans toutes ſes parties, bon Ingenieur, grand machiniſte & ingenieux artiſte, véritablement ſoldat, excellent Officier, grand Ca-

 pitai-

pitaine & habile Général. Jamais Auteur n'a mis mieux que lui son Lecteur au fait de ce qu'il raconte, soit par ses discours, soit par ses planches; son Livre est une vraye Ecole à former de Héros. Voilà en gros, mon cher Cousin, ce que la plûpart de nos Officiers & moi pensons sur ce Livre, & sur son Auteur.

Si la science de la Guerre menoit aux honneurs & aux recompenses, dont elle étoit couronnée autrefois chez les Grecs & les Romains, Mr. de Folard auroit droit de prétendre aux grades les plus distingués Mais vous savez que les tems ont changé; que les plus habiles & les plus dignes Officiers, sont d'ordinaire oubliés & souvent les plus maltraités. Mr. le Chevalier de Folard, qui se rend immortel par son Polybe, en est un triste exemple qui étonnera la posterité. Les Souverains ne peuvent tout voir & tout connoître par eux-mêmes; c'est à ceux qui disposent sous leur autorité des bienfaits & des recompenses, à rendre justice au mérite & à la vertu.

Je suis &c.



SENTIMENS
D'UN
HOMME DE GUERRE
SUR LE NOUVEAU SYSTEME
DU
CHEVALIER DE FOLARD;

Par rapport à la Colonne & au Mêlange des differentes Armes d'une Armée.

Avec une Dissertation sur l'Ordre de Bataille de César & de Pompée à la Journee de Pharsale.

PAR MONSIEUR D***.

AVERTISSEMENT.

L*Es Commentaires de Monsieur le Chevalier de* Folard *sur* Polybe *ont eu le sort de tout ce qui est excellent. Ils ont d'abord enlevé les suffrages du Public & il n'y a eu dans les commencemens qu'une voix sur la beauté de ce travail. Mais à peine ces mouvemens que cause l'admiratiou ont-ils eu le loisir de se rallentir, que des personnes équitables & intelligentes relisant cet ouvrage avec plus de sens froid, y ont apperçu des défauts, que la rapidité & le charme d'une premiere lecture leur avoit cachés, & quelques-uns ont publié les remarques qu'ils avoient faites. C'est ainsi que se sont formées les Lettres qui composent ce volume.*

Il y en a quatre. Les trois qui regardent la Colonne, le Mélange des différentes armes, & l'Ordre de Bataille de César *& de* Pompée *à la Journée de* Pharsale; *ont déja paru dans des Journaux Littéraires, & il est inutile de dire quel jugement on a fait d'elles, puisqu'on se trouve obligé d'en donner une nouvelle édition qui les rassemble.*

Quant à la quatrieme, qui fait ici la troisieme, comme elle n'a point encore vû le jour, on croit nécessaire d'observer que le sujet sur lequel elle roule & la maniere dont il est traité, l'associent nécessairement aux trois qui l'ont précédée. Elle a été écrite pour les défendre contre les réponses que Monsieur de Folard *y avoit faites & le même esprit y regne d'un bout à l'au-*

 tre.

tre. On s'y est principalement attaché à ne point faire de fausses critiques & à substituer de meilleures choses à celles qu'on a refutées. De là vient que souvent on y éclaircit les pensées du Chevalier de Folard, *qu'on les fortifie, qu'on indique ce qui leur manque pour être justes, & qu'enfin ces Lettres ne paroissent presque pas plus une Critique du Systême de cet habile Officier, qu'un Commentaire dont il avoit besoin pour être tout à fait clair & exact.*



PRE-

PREFACE.

LOrſque j'écrivis ces Lettres, je m'imaginois bien que tôt ou tard, elles pourroient ſe hazarder parmi d'autres, en qualité de piéces détachées. Mais je ne m'attendois pas qu'elles duſſent être un jour réünies dans un ſeul corps en forme de Livre. Cependant la choſe arrive, & ce n'eſt pas ſans raiſon. La prémiere fut renduë publique lorſque le Polybe du Chevalier de Folard, de l'impreſſion d'Amſterdam, commençoit à paroitre. La ſeconde vint peu après, c'eſt-à-dire dans un tems où ce livre, bien qu'imprimé à Paris, nous étant encore inconnu, devint ici à la portée de tout le monde. Je crus que l'une & l'autre excitant la curioſité de nos Officiers ſur ce livre, pourroient ſervir en même temps à leur faciliter le moien d'en juger plus diſtinçtement, par un des endroits, auxquels ils ſembloient s'intéreſſer le plus. C'étoit la Colonne & le Mélange des différentes armes d'une Armée, qu'on regardoit comme la baſe du nouveau Syſtême, qui devoit être développé amplement dans cet ouvrage. J'étois très perſuadé d'avance, ſur le plan que le Chevalier de *Folard* en avoit donné, dans ſon Livre de *Nouvelles Découvertes*, qu'il pouvoit être en général d'une grande utilité. Rien ne me paroiſſoit plus naturel que ſes remarques ſur les défauts de nos armes, & de notre Tactique. Il me ſembloit qu'il falloit être eſclave de la routine, pour ne pas comprendre, que par la ſuppreſſion totale de la pique, ou d'une arme équivalente, l'Infanterie ſe trouvoit conſidérablement affoiblie; Que la grande étenduë en front, & le peu de hauteur de nos Bataillons, étoit en bien des occaſions une diſpoſition, des plus incommodes & des plus dangereuſes: Que le nombre exceſſif de Cavalerie dans les Armées, étoit auſſi inutile que ruïneux; Et enfin que la ſéparation qu'on fait dans l'ordre de Bataille, de ces deux armes, étoit également contraire aux regles & à la droite raiſon. Que dis-je? Le bon ſens mene ſi droit à faire ces obſervations là, que ſi Monſieur *de Folard* avoit voulu permettre à d'autres de penſer ſur ces ſortes de choſes, comme lui, je m'en ſerois preſque cru capable. C'eſt même ce qui eſt cauſe qu'en beaucoup d'endroits de mes lettres je ne renvoie point à ſon Commentaire. Il a pourtant raiſon de ſe plaindre d'une omiſſion ſi préſomptueuſe, „ Il eut trouvé encore, dit-il, d'excellen-
„ tes choſes à dire ſur cette matiere (*), du moins auroit il pu ren-
„ voier

(*) Sur le nombre exceſſif de Cavalerie.

„ voier son Lecteur à mon Commentaire, & citer les endroits où se „ trouvent les raisons, dont il se sert, *& desquelles il a profité en fa-* „ *veur de mon sentiment, n'en aiant extrait que la moindre partie* (*). Il est donc juste que je lui en fasse mes excuses. J'espere d'autant plus qu'il voudra bien les agréer, que ces endroits de son Commentaire m'étoient absolument inconnus, & que d'ailleurs je n'aurois jamais cru, qu'il eût voulu se faire un si grand honneur de ces sortes de lieux communs.

Je ne trouvois dans ces observations qu'une seule difficulté. Mais elle me sembloit fort considérable, puisque c'est peu de connoître les défauts de nôtre Tactique, si on n'en connoit le remede. La nature est-elle donc incapable de le produire ce remede, ou l'esprit de l'homme trop borné pour le découvrir? Je suis persuadé du contraire. Ainsi je voiois avec peine qu'on ne le trouvoit pas dans les moiens que Monsieur *de Folard* propose. J'ai donc voulu m'en éclaircir, par un examen le plus exact qu'il m'a été possible. Je me flattois que Monsieur *de Folard* n'y trouveroit pas tant à redire.

Il ne peut pourtant point se plaindre qu'on n'ait pas touché à son *Principe* ni à sa *Méthode*. Nous avons fait voir, si je ne me trompe, que son principe, de la maniere que nous le concevons, ne sauroit être qu'excellent. Nous aurions été ravis, si nous en eussions pu faire autant à l'égard de sa méthode. Le moien de douter, qu'en rendant à l'Infanterie son arme de longueur, dans une juste proportion & en nombre convenable & qu'en la faisant combattre tantôt sur plus, tantôt sur moins de hauteur, à mesure que l'une ou l'autre disposition convient à l'usage de ses differentes armes, & aux diverses circonstances, le moien, dis-je, de douter qu'on ne lui rende sa force naturelle? Et qui peut disconvenir, qu'en entremêlant une telle Infanterie avec la Cavalerie, d'une maniere convenable, on n'augmente par-là, la force de l'une & de l'autre de ces deux armes, & qu'en même tems on ne remedie aux inconvéniens qui resultent d'ordinaire de l'infériorité de l'une, pendant qu'on se procure les avantages qu'on peut tirer de la supériorité de l'autre. Mais quelque envie que nous aions de nous accommoder de la méthode du Chevalier *de Folard*, nous ne saurions nous empêcher de reconnoître qu'elle ne peut en aucune façon mener au but qu'on s'en propose en la suivant. Au contraire, plus on y réflechit, plus on trouve que le rémede est pire que le mal; dès qu'on a à faire à un ennemi, qui en connoissant le fort & le foible, fait se mettre à couvert de l'un, & profiter de l'autre.

Il

(*) Pref. du Tome 6. Pag. LI.

Il en eſt de la Colonne & des Ordres de Bataille de Monſieur *de Folard*, à l'égard d'un tel ennemi, à peu près, comme il en étoit ſelon le jugement de Polybe, de la Phalange, à l'égard des Romains. „ C'eſt une choſe conſtante, dit-il, que tant que la Phalange ſe main- „ tient dans ſon état propre & naturel, rien ne peut y reſiſter *de front* „ ni ſoutenir la violence de ſon choc. . . . D'où vient donc que les „ Romains ſont victorieux? Pourquoi la Phalange eſt-elle vaincuë? „ C'eſt que dans la guerre, le tems & le lieu des combats ſe varient „ en une infinité de manieres, & que la Phalange n'eſt propre que „ dans un tems *& d'une ſeule façon.* Quand il s'agit d'une action dé- „ ciſive, ſi l'ennemi eſt forcé d'avoir à faire à la Phalange, dans un „ tems & dans un terrain qui lui ſoient convenables, nous l'avons „ déja dit, il y a toute ſorte d'apparence, que tout l'avantage ſera „ du côté de la Phalange, *mais ſi l'on peut éviter l'un & l'autre com-* „ *me il eſt aiſé de le faire, qu'y a-t-il de ſi redoutable dans cette ordon-* „ *nance?* . . . . Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes „ pour faire un front égal à celui de la Phalange, mais ils en mettent „ une partie en reſerve & n'oppoſent que l'autre aux ennemis. Alors „ ſoit que la Phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle ſoit „ elle-même enfoncée, *elle ſort de la diſpoſition qui lui eſt propre.* „ Qu'elle pourſuive des fuiards ou qu'elle fuie devant ceux qui la preſ- „ ſent, *elle perd toute ſa force. Car dans l'un & l'autre cas, il ſe* „ *fait des intervalles que la reſerve ſaiſit pour attaquer non de front,* „ *mais en flanc & par les derrieres* (*).

Il y a pourtant une différence que voici. Les Romains, ſuivant leur Tactique ne trouvoient que rarement l'opportunité, d'agir de la ſorte, à moins que ce ne fut pendant le cours du combat, après avoir ouvert la Phalange en quelque endroit, ou après en avoir été rompu eux-mêmes quelque part. Mais l'ennemi moderne aiant à faire à la Colonne & aux ordres de Bataille de Monſieur *de Folard*, peut ſans s'écarter de ſes principes, ſe ménager ces avantages avant le combat, & il peut avec d'autant plus de facilité, que les Colonnes de Monſieur *de Folard* & ſes Bataillons ſur huit ou dix de hauteur qui forment ſes lignes, ne faiſant pas enſemble un corps ſolide comme la Phalange, mais laiſſant entre eux de très grands intervalles, peuvent être attaqués en flanc & par les derrieres, de loin & de près, par les troupes qui debordent, tant ſur le front de toute la ligne, que ſur chaque corps en particulier, avant même que ces corps puiſſent avoir le tems de joindre & de choquer de front.

Je ſuis ſurpris que Monſieur *de Folard* voulant ſe faire un Syſtême mêlé

(*) Polybe, Tome VI. Pag. 234. 235. 236.

mêlé de l'ancien & du moderne, n'ait pas pris garde à ces choses, les unes que l'Auteur qu'il commente lui fait remarquer si distinctement; les autres qui avec tant soit peu d'attention à la Tactique & aux armes des modernes, ne sauroient lui échapper.

Quoi qu'il en soit il ne peut ignorer, que si j'attaque son nouveau Systême, ce n'est nullement dans le Principe; c'est uniquement dans la Méthode de se ranger & de combattre. Cela paroît par-tout. Car si d'un côté je démontre l'excellence du Principe, par les avantages qu'on en peut tirer, de l'autre côté je prouve les défauts de sa Méthode par les difficultés qu'on lui propose là dessus. Il méprise ces difficultés, & ne les leve pas. Et confondant par-tout le principe avec la méthode, il ne cesse point à chaque pas qu'il fait, de nous reprocher, *qu'on n'a pas assez medité la matiere*, *qu'on dispute sur les choses les plus évidentes*; *qu'on met en question des vérités démontrées*; *& qu'on supprime universellement ses preuves & ses raisons.*

Ce sont là, autant de reproches, dont il m'importe de me justifier, & c'est à quoi la troisiéme Lettre est destinée. Mais seule je ne pouvois la donner. Elle a trop de liaison avec les deux premieres. Ces trois lettres doivent s'entre-secourir & leur séparation ne peut leur être que nuisible. On a donc cru qu'il falloit les réünir.



SENTI-



SENTIMENS D'UN HOMME DE GUERRE SUR LE NOUVEAU SYSTEME DU CHEVALIER DE FOLARD,

Ainſi qu'il l'expoſe dans ſon Commentaire ſur l'Hiſtoire de Polybe.



LETTRE PREMIERE.

De la Colonne.

MONSIEUR,

VOUS ſouhaitez de ſavoir mon ſentiment ſur le nouveau Syſtême du Chevalier de *Folard*, ainſi qu'il l'expoſe dans ſon Commentaire ſur L'HISTOIRE DE POLYBE, dont la Colonne, & le Mêlange des differentes Armes d'une Armée, à ce que vous avez judicieuſement remarqué, fait la baſe.

Pour juger d'un Syſtême Militaire, il faut au moins en connoître la nature, être exempt de tout préjugé, & avoir le cœur bien placé. Juger ici, ſans connoiſſance de cauſe, c'eſt faire preuve de préſomption, ou d'incapacité. Juger par un eſprit de prévention, c'eſt être

LETTR. I. injuste. Juger par mauvais cœur, c'est chose indigne.

Ce que c'est que la Colonne. Qu'est-ce donc que la Colonne? Voilà la premiere question qu'on doit se faire, dès qu'on ne veut pas s'écarter de ces maximes. La seconde; Quels sont les avantages qu'on en pourroit tirer? La Colonne dont il s'agit, est-ce un Bataillon qui rangé à l'ordinaire sur quatre, cinq, ou six de hauteur, aura défilé par divisions de plus ou moins de front, selon sa force, ou selon le terrain par où il doit passer? Sont-ce plusieurs Bataillons qui, aiant défilé de la sorte, se suivront les uns les autres, comme cela se pratique au premier cas, lors qu'un Bataillon seul, ou au second, lorsque toute une Ligne se met en ordre de marche? Ou bien est-ce un certain nombre de Bataillons, rangés en ordre de Combat, sur trois, quatre, ou cinq de hauteur, placés à la queue les uns des autres, à une distance de vingt ou trente pas? Non, c'est, si je ne me trompe, un Corps d'Infanterie, depuis deux jusques à six Bataillons tout au plus, disposés à deux pas de distance à la queuë les uns des autres, après que chaque Bataillon a tellement diminué le nombre de ses files, & augmenté celui de ses rangs, que le front ne conserve que le tiers, le quart, ou la cinquieme partie de son étenduë ordinaire, & que sa profondeur a été augmentée à proportion: Qu'il a suffisamment couvert le front, le flanc, & la queuë, par un rang d'armes de longueur, tant Espontons, Hallebardes, que Piques en forme de Pertuisannes, longues environ de dix pieds, & serré ses rangs & ses files: Le tout par des Evolutions simples, aisées, & praticables, sans aucun risque, en présence de l'Ennemi: & d'une telle espece, que le Bataillon se trouve en état de se servir suffisamment de son feu, aussi bien que de ses armes blanches, par tout, en tout sens, selon qu'il en est besoin, & d'agir à tous égards commodement & en bon ordre.

L'Auteur n'entre pas là dessus dans un détail aussi circonstancié, que le sujet auroit pû le souffrir. Il se contente d'indiquer seulement de quelle maniere on pourroit hausser les files, & se servir de son feu, pour insinuer qu'il n'y a là rien d'impraticable ni d'impossible, sans faire aucune mention, entre autres, du déplacement de la pique, lequel ne laisse pas que d'être assez important.

Mon intention est de n'entrer dans ces détails, ou dans ceux de l'Auteur, qu'autant que je ne pourrois l'éviter absolument, & c'est ce qui se rencontre dès à présent. Je me trouve obligé d'écarter les Compagnies des Grenadiers, formées par le Chevalier de *Folard* en deux ou trois files sur la droite ou bien placées à la queuë des Bataillons sur cinq de hauteur. Je ne puis autrement éviter l'embarras qu'elles me donneroient dans les remarques, que j'ai à faire, & qui ne rouleront uniquement que sur une seule partie de la Colonne qui est un Bataillon

lon que le Chevalier appelle une Section. Je m'imagine que pour juger du tout, il suffira de connoitre la nature & la force d'une de ses parties, puisqu'aussi bien ces parties sont entre elles semblables & dans leur espece & dans leurs effets. LETTR. I.

D'abord je remarque, qu'un Bataillon, armé & disposé de la maniere que j'ai supposé, prennez en ordonnance triplée, c'est-à-dire, qui a diminué son front ordinaire des deux tiers, & augmenté sa hauteur à proportion; je remarque, dis-je, que ce Bataillon doit être impénétrable, au front, à la queüe, & aux flancs, à la Cavallerie d'aujourd'hui, tant brave, tant bien disciplinée, & tant bien menée, qu'elle puisse être: toute proportion égale, si ce n'est au nombre, sur quoi je ne ferois nulle difficulté de lui accorder quelque superiorité d'homme à homme: puisqu'aussi bien, rien ne peut être attaqué, que ce qui se présente. Fermeté de la Colonne.

Voici mes raisons prises uniquement dans la disproportion des Armes de la Cavallerie aux Armes de ce Bataillon. Elles doivent être connües. L'Infanterie & la Cavallerie de nos jours ont eu lieu de se familiariser ensemble. La meilleure, sinon l'unique arme de la Cavallerie est, ce me semble, l'Epée. Quoiqu'il en soit, je ne crois pas, que dans le cas dont il s'agit, elle voudroit opposer aux coups de Fusil, les coups de Mousqueton, ou de Pistolets. Il ne lui reste donc, qu'un seul parti à prendre, qui est de joindre brusquement l'Epée à la main ce Bataillon, soit par Escadrons entiers, soit par troupes détachées, de le renverser & de le rompre. Mais ce ne sont pas là de petites difficultés.

Je dis qu'il s'agit de joindre. Cette difficulté à la verité ne seroit pas fort grande, si le Maitre & le Cheval étoient invulnérables. Le chemin est court, il est uni. Mais il n'en faut pas beaucoup par terre, pour faire rebrousser chemin aux autres. Si le Maitre est brave, le Cheval est naturellement poltron. C'est un animal qui voit & qui sent le peril. Un de ses semblables, mort, qu'il trouve sur son chemin, le bruit & la lueur des armes, est capable de lui faire faire de faux mouvemens; s'ils ne sont pas retrogrades, au moins tendent-ils à désordonner la Troupe, qui trottant seulement sur un front flottant, n'est gueres en état de heurter avec succès contre un front égal, dégagé de tout obstacle, & par conséquent bien moins encore contre un front, où elle trouve des obstacles qui ne sont pas legers.

Voilà deja bien des difficultés, pour joindre la pointe des Piques, des Hallebardes, & des Espontons. Mais ce n'est pas tout. Il faut les renverser, & ensuite rompre une quinzaine de rangs de Mousquetaires, la Baïonette au bout du fusil, qui les soutiennent: à moins qu'on ne veuille de sang froid se faire passer par les armes. L'Epée de la plus ex-

LETTR. I. excellente trempe & de la meilleure proportion n'y sert de rien. Elle ne sauroit atteindre l'homme, contre qui elle est tirée, & si par hazard elle pouvoit atteindre le fer & le bois qu'il presente, on y a pourvu. La seule ressource donc du Cavalier sera dans la fougue de son cheval, qui animé pendant sa course par l'éperon, entrainé par ceux qu'il a à sa droite & à sa gauche, & poussé par ceux qui le suivent, méprisera peut-être ces Piques, ces Hallebardes & ces Espontons. Mais qui ne sait que ce pauvre animal, tout animé & tout vigoureux qu'il est, commençant à voir qu'il faut se jetter sur les pointes de ces armes, ralentira de lui même son impetuosité? Qui doute que se trouvant tout près, il ne tourne à droite ou à gauche, ou que se sentant piqué, il ne s'arrête tout court, différent en cela du Sanglier, qui étant animé par un seul cri, s'élance sur son homme, & méprisant l'Epieu qu'on lui présente, s'y enferre? Ainsi on croit pouvoir tirer cette consequence, que s'il se trouvoit dans la troupe un Cheval aussi intrepide, ou pour mieux dire, aussi bête que ce Sanglier, il ne renverseroit non plus le Piquier, appuié contre les rangs qu'il a à dos, & contre les files qu'il a à ses côtés, que le Sanglier ne renverse son Chasseur, appuié contre rien.

Nous venons de voir, que jusques ici l'Epée du Cavalier n'a blessé, ni que son Cheval n'a renversé personne, ce qui auroit pourtant été nécessaire, pour rompre. Voions maintenant ce qu'il en arriveroit, en cas que quelqu'un des plus hardis, & des mieux montés, tirant son coup de pistolet à brule pourpoint, & tuant son homme, trouvât le moyen de s'introduire heureusement dans le premier, & même jusques dans le second ou le troisieme rang.

Qu'un seul Cavalier s'introduise dans un Corps d'Infanterie, d'autant de Bataillons que l'on voudra, sur trois, quatre ou cinq de hauteur, formant ensemble un quarré sur quatre fronts, ainsi que cela est representé en petit par le Bataillon quarré de Messieurs les *Hollandois;* que ce Cavalier, aiant penétré jusqu'au second rang, passe à travers du troisieme, quatrieme & cinquieme, & soit suivi de près de plusieurs Troupes, à la queuë les unes des autres; que ces Troupes, entre elles, inégales en files, trouvant déja une ouverture faite, laquelle nécessairement doit s'élargir, à mesure qu'elles se succedent, séparent en deux le Bataillon sur lequel elles donnent, & tournent promptement sur le dos de celui-ci; ou que passant outre avec leur rapidité ordinaire, elles tombent sur ceux qui observant ou combattant l'ennemi qu'ils ont en front, & que les prennant l'un & l'autre ainsi à dos, elles les rompent: il n'y a là rien d'absolument impossible. C'est qu'à cause du vuide, le troisieme, quatrieme, & cinquieme rang, de même que les files, peuvent plier, & prêter ainsi au

passage

passage de ces Troupes. Mais que ce Cavalier, introduit de même dans un Bataillon, en ordonnance triplée, par conséquent à centre plein, passe à travers de ce Bataillon, ou le mette dans un tel désordre, que les Troupes qui le suivent le puissent rompre, c'est ce qui paroit inconcevable. Ce Cavalier qui aura renversé peut-être, par son impétuosité, deux ou trois Piquiers du premier rang, & autant de Mousquetaires du second, tâchera de se faire jour avec son Epée. Mais le Soldat ne peut plus reculer; il n'y a nulle part du vuide; le Cheval se trouvera arrêté, comme contre un mur: & un seul coup de Fusil, ou de Baïonnette, de ceux qu'il a en tête, & sur ses côtés, est capable de jetter & le Cheval & le Cavalier par terre. Les Troupes qui le suivent auront beau serrer. Outre que le trou se trouvera bouché par la seule chute du Cheval, rien n'empêchera le reste du Bataillon de se tenir dans son entier, & peu de coups de Fusils, qui partiront de ses Faces, à l'abri des armes de longueur dont elles sont couvertes, pourront renvoier ces Troupes par le même chemin qu'elles sont venuës, heureuses encore si elles le regagnent. Preuve évidente de la force d'une Ordonnance, sur beaucoup de hauteur, & à centre plein, & de la foiblesse de toute Ordonnance sur trois, quatre, ou cinq de hauteur, & à centre vuide, pour le quarré.

Mais cette Cavalerie ne trouveroit-elle pas mieux son compte, au lieu d'attaquer les Faces de ce Bataillon, à les tenir seulement en respect, & à s'attacher aux Angles, que les Experts tiennent pour ce qu'il y a de plus foible dans un Quarré? Je crois qu'oui. Car en effet, tout Angle, qui n'est pas flanqué, ou couvert, est sans défense, parce que les Angles n'en peuvent recevoir aucune de leurs Faces, outre qu'il n'y a point d'Ordonnance d'un Corps d'Infanterie sur quatre Fronts, qu'il n'y ait en même tems, sur chaque Face, une portion hors de défense, égale au nombre des rangs, sur lequel elle combat. C'est pourquoi si ce Corps combat, par exemple, sur dix de hauteur à toutes ses Faces, il faut de nécessité qu'il y ait à chaque Face, vers les Angles, dix hommes qui prêtent le flanc. Ces hommes, à la verité, peuvent être couverts par autant de Piquiers. Mais tout Piquier non couvert par quelque arme à feu est sans défense contre un Cavalier, qui a des pistolets, & qui dans ce cas, auroit tort de ne pas s'en servir. D'ailleurs les deux Piquiers, qui se trouvent joints sur chaque Angle, en présentant leurs Piques, dans une ligne perpendiculaire, sur leurs Faces, ainsi que cela se doit, ne peuvent éviter, ou de laisser entre leurs pointes un vuide assez spacieux pour deux ou trois Cavaliers de front, ou bien en le remplissant de biais le mieux qu'ils peuvent, de dégarnir par là à proportion leurs Faces, & de prêter ainsi l'Epaule. Est-ce donc que ce foible détruit la force

de

LETTR.I. de cette Ordonnance? Non, il conduit ſeulement au remede, qui eſt trop aiſé & trop connu, pour que je l'indique. Je remarque en ſecond lieu, que ce même Bataillon doit rompre tout Bataillon, qui ne ſera pas armé comme lui, & qui ne combattra pas ſur les mêmes principes. Le pis qui pourroit arriver, ce ſeroit qu'il n'en eut pas tout à fait ſi bon marché, que de cette Cavalerie, avec laquelle vous l'avez vu aux priſes.

Il n'y a, dans un certain ſens, pour l'Infanterie, que deux manieres de combattre dans un terrain libre, l'une de loin, l'autre de près. Je n'entre point dans l'examen de ces deux manieres, qui l'une & l'autre ont leurs Partiſans, peut-être trop zelés. S'ils en vouloient croire *Montecuculi*, ou le bon ſens, ils ſeroient bientôt d'acord. La fin, dit-il, des armes offenſives eſt d'attaquer l'ennemi, & de le battre inceſſamment, depuis qu'on le découvre, juſqu'à ce qu'on l'ait entierement défait, & forcé d'abandonner la Campagne. A meſure qu'on s'en approche, la tempête des coups doit redoubler, d'abord de loin, avec le canon, enſuite de plus pres, avec le mouſquet, & ſucceſſivement avec les carabines, les piſtolets, les lances, les piques, les épées, & par le choc même des Troupes. En ceci, pour paſſer ce qui regarde l'Artillerie & la Cavalerie, il ne peut y avoir pour l'Infanterie, que deux difficultés. La premiere qu'en ſe ſervant de ſon feu, de loin, elle court riſque, dans le tems qu'il en faudra venir aux coups de main, de ſe trouver en quelque deſordre, & avec des Fuſils chargés à la hâte, ou point chargés du tout, ce qui rend le Soldat timide. La ſeconde, que l'ordonnance de peu de front & de beaucoup de hauteur, ne ſouffre point cette manœuvre de *Montecuculi*, non plus, & moins encore, que toute autre Ordonnance, qui oblige à tirer par rangs, quand elle ſeroit de beaucoup moindre en hauteur.

Maniere de combattre de la Colonne.

Je n'ai garde de mépriſer ces difficultés. Je ne balancerois pas même à donner tort à *Montecuculi*, & au bon ſens, ſi je n'étois bien perſuadé que l'une peut être levée par des Troupes flegmatiques, diſciplinées, exercées & menées comme il faut, & l'autre par Art. Quoiqu'il en ſoit, ceci eſt très-certain, premierement que dans un terrain libre il dépend toûjours de celui à qui l'envie en prend, de combattre de loin, & de près, tout comme il le trouve à propos. Secondement, que celui qui ne voudroit que combattre de loin, n'en eſt jamais le maitre. Quant à ce dernier, ſon Ennemi lui donne l'ordre; s'il réfuſe d'y obéïr, il faut qu'il cede: s'il obéït ſans s'y être préparé, il eſt maltraité; en un mot, d'une maniere ou d'autre, il eſt puni, ſoit pour cauſe de déſobéïſſance, ſoit pour cauſe d'imprudence: & il le merite.

Cet

Cet ordre étant donc une fois donné par ce Bataillon que nous avons en main, à un autre Bataillon en ordonnance ordinaire, chacun armé, & combattant à sa maniere, voions comment ce dernier s'en acquitera. S'il suit les maximes les plus reçues, il marchera, si c'est lui qui attaque, d'un pas grave, le fusil sur l'épaule, & faisant tous ses efforts pour marcher dans un front égal. A cinquante pas de l'ennemi, ou environ, il fera halte, s'il veut faire usage de son feu. Sinon il doublera le pas, dans le meilleur ordre, qu'il lui sera possible, pour en venir ainsi aux coups de main. L'autre l'attend de pied ferme, & dès que son ennemi fait halte, ou qu'il commence à doubler le pas, s'ébranle, part, & lui tombe brusquement sur le corps. Rien ne peut l'en empêcher. Le feu seroit le seul obstacle, s'il étoit assez puissant. Mais qui ne voit que ce Bataillon, étant reduit au tiers du front ordinaire d'un Bataillon, rend par la même inutiles les deux tiers du feu du Bataillon qui lui est opposé, parce-que ce feu, étant par rangs, ne peut être tiré qu'en ligne perpendiculaire sur le front, ensorte qu'il n'y reste que le tiers qui est autant que rien? Ce n'est pas tout. Le Soldat étonné de l'intrepidité avec laquelle son ennemi lui vient au devant, se trouble, ajuste mal son coup & tire pour la plûpart en l'air. Le feu auquel il avoit mis sa principale confiance, n'arrête pas son ennemi, & qui pis est, il n'est plus tems de recharger. La Baïonnette, qui lui reste, ne sauroit le rassurer, le trouble augmente, il fait volte face, & quitte ainsi la partie. S'il en arrive autrement, c'est chose rare, & peut-être même hors d'exemple.

LETTRE I.

Si ce Bataillon est obligé de se tenir sur la défensive, il attendra à son tour l'ennemi de pied ferme, jusqu'à la même distance de cinquante pas; il fera feu; l'ennemi doublera le pas; la suite en sera de même. Et si dans l'un ou l'autre cas, sans faire usage de son feu, il va à sa rencontre, d'une maniere ou d'autre, il en faudra venir aux armes blanches, ou pour l'éviter, s'en retourner sur ses pas. Il semble que ce dernier parti seroit le plus sur. Car vouloir mesurer ses Baïonnettes avec les Piques qu'il trouve d'abord, c'est vouloir, en longueur, dont il dépend d'atteindre, tomber trop court de près de quatre pieds, & en force, d'où il dépend de renverser, de plus de la moitié. Ajoutez que ces sortes de Piques se manient infiniment mieux que la Baïonnette au bout du fusil. D'un autre côté, s'efforcer avec trois, quatre, ou cinq rangs de Baïonnettes, d'en rompre quinze, par lesquels ces Piques sont soutenuës, c'est vouloir se casser la tête contre la muraille. La valeur, qui trouve des ressources & qui donne souvent des forces, là où il n'y en a pas, suppléera peut-être à tout. Mais dans ce cas-ci, non seulement l'ennemi ne cede déja en rien, mais encore la valeur de l'un est une valeur inconsidérée, sujette à chan-

LETTR. I. celler, & celle de l'autre est une valeur raisonnée, soutenüe par le bon sens.

Il n'y a donc rien à faire pour ce Bataillon au Front. Voions si en repliant avec les deux tiers par où il déborde celui de l'ennemi, il en sera de même des Flancs. Je crois qu'oui. Quoi! dira quelqu'un, dès qu'il se mettra en devoir de tomber sur les Flancs du Bataillon ennemi, celui-ci ne sera t'il pas obligé de s'arrêter tout court, & de faire front par manches, sur ses flancs? Par là ces mêmes manches ne prêteront-elles pas le flanc au tiers du Bataillon qui leur est opposé au front? Et ce tiers en s'arrêtant à une distance convenable, ne peut-il pas se refuser, tandis que les deux autres tiers qui debordent avancent brusquement, & replient? Ou bien, si pour y remédier, le Bataillon ennemi observe avec trois, quatre, ou cinq rangs de la tête, ce qui lui est opposé de ce côté là, ces Rangs, ne tomberont-ils pas dans le même inconvenient, qui est de prêter le flanc, à proportion de leur hauteur, aux deux tiers qui replient sur eux? Que faut-il d'avantage pour se faire battre?

Je conviens, que pour se faire battre, il n'y a rien de plus sûr que de prêter le flanc, qui naturellement est sans aucune défense. Mais je remarque que le Bataillon ennemi étant entrelassé dans une ligne, & n'en partant qu'à cinquante pas du Bataillon qui lui est opposé, il ne sauroit être arrêté, ni obligé de faire front sur les flancs, que par conséquent il ne sauroit être forcé à prêter le flanc à ce Bataillon opposé, & cela par cette seule raison, qu'il n'est pas possible que celui-ci se replie par ses deux tiers, sans qu'il ne prête lui-même, par là, le flanc aux Bataillons, que l'autre a sur sa droite & sur sa gauche, lesquels tombant sur lui, quand ce ne seroit que par leurs Grenadiers, ne pourroient jamais manquer d'en rendre bon compte. Il est vrai qu'il n'en seroit pas de même, en cas que ce Bataillon se trouvant seul, c'est à dire, sans Bataillon sur la droite & sur la gauche, n'y pourvût point par lui-même, par un corps équivalent. Mais qui ne voit que rien ne lui doit être plus aisé, & s'il y manque, qu'il n'y va que de sa propre faute?

Quoi, me direz vous! Cette Cavalerie & cette Infanterie que vous venez d'opposer à un Bataillon, qui ne fait qu'une section de la Colonne, n'y trouve nulle prise! Ce Bataillon est donc invincible, & par conséquent la Colonne l'est aussi. Non sans doute. Mais pour en venir à bout, je crois qu'on sera obligé de s'y prendre, comme le fameux Prince de *Condé* s'y prit, à la Bataille de *Rocroy*, où ne pouvant, avec sa Cavallerie victorieuse, tirer aucune raison de ce fameux corps d'Infanterie *Espagnole* qui faisoit front par tout, il lui opposa de plus son Infanterie. Ces deux Armes étant jointes ensemble, firent

songer

ſonger à une Capitulation honorable, ce brave Corps, qui malheureuſement s'enterra, dans cette occaſion, avec cette haute réputation que l'Infanterie *Eſpagnole* s'étoit acquiſe depuis longtems, & qu'elle s'étoit toujours conſervée. Il l'auroit obtenuë de la generoſité de ce Prince, cette Capitulation, ſans le hazard, qui s'y oppoſa. Auſſi n'y avoit-il pour ce Corps, quelque bien armé & diſpoſé qu'il pût être, que ce ſeul parti à prendre, pour ſe tirer heureuſement d'affaire. A la verité, d'Infanterie à Cavalerie, il s'étoit trouvé ſuperieur en armes. D'Infanterie à Infanterie, il auroit pû ſe trouver égal. Mais d'Infanterie à Cavalerie & Infanterie, jointes enſemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que ſe trouver inferieur; Car ſi l'Epée de la Cavalerie & ſes autres armes n'avoient pas été capables de faire ouverture dans ce Corps, pour le rompre, les Mouſquets de l'Infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La Colonne entiere, ou une de ſes ſections, ſe trouvant dans la néceſſité de combattre à la fois, & la Cavalerie, & l'Infanterie, agiſſantes de concert, elle ne ſe tireroit pas mieux d'affaire, que ne fit ce Corps *Eſpagnol*. C'eſt bien aſſez que de ſeul à ſeul, elle puiſſe avec raiſon ſe vanter de quelque choſe.

Mais qu'avons-nous à faire de tous ces changemens, & dans les armes, & dans les manieres de combattre de l'Infanterie? N'eſt-il pas vrai, que pendant les deux dernieres Guerres, la Cavalerie, de part & d'autre, a eu conſtamment, pour l'Infanterie, tous les égards, qu'on auroit pû ſouhaiter, même après qu'elle avoit entierement abandonné la Pique? Et les affaires entre l'Infanterie n'ont-elles pas été décidées ordinairement, partie par la bonne contenance, partie par le feu, & jamais par les armes blanches?

Je l'avoüe. Je ſerois même d'avis, ſi de part & d'autre on vouloit ſe donner ſa parole d'honneur de n'agir jamais autrement qu'on n'a fait depuis quarante cinq ans, que chacun s'en tint à ſes maximes, qui nous paroiſſent toutes excellentes, ſans ſe charger l'eſprit de rien autre, ſi ce n'eſt de quelques bagatelles, pour briller à ſa façon & divertir en même tems les ſpectateurs. A quoi bon une nouvelle route? La vieille n'eſt elle pas infiniment plus commode? Elle ne nous coute aucune peine, c'eſt un chemin battu, & ſi quelqu'un de nous autres ne s'en eſt pas bien trouvé, ce n'eſt pas au chemin qu'il faut s'en prendre, ni à la bonne volonté des Troupes, c'eſt au ſort des Armes. Ainſi qu'avons nous donc à faire du beau préſent que Monſieur de *Folard* nous veut faire, & de la Pique & de la Colonne? La Pique n'eſt-elle pas une arme naturellement très-embaraſſante, toûjours en trop grand nombre, & rarement, ou point emploiée? En païs fourré ne prête t'elle pas au déſordre? Par tout où elle ſe trouve ne diminue-t-elle pas le feu; Enfin, en plaine, où l'on a affaire, tantôt à l'Infanterie, tantôt

LETTR. I. tôt à la Cavalerie, ce qui demande à chaque inſtant une diſpoſition différente, le déplacement de cette arme, à quoi ces differentes diſpoſitions nous obligent, n'eſt-il pas trop incommode, & même impraticable? Par conſéquent la Pique n'eſt-elle pas très-nuiſible & tout à fait inutile, & ne doit-on pas tirer la même concluſion de la Colonne, tandis que l'Infanterie ſe trouvera dans la néceſſité d'agir principalement par ſon feu, & par conſéquent ſur un grand front, que cette ordonnance lui ôte?

A cela il n'y auroit pas le petit mot à dire, & la conſéquence ſeroit juſte, ſi d'un côté on pouvoit être ſûr que la Cavalerie reſpectât toûjours de même le feu & la Baïonnette de l'Infanterie, & qu'il ne prit jamais envie à l'Infanterie de décider un jour leur querelle, & par le feu & par les armes blanches, & de l'autre s'il étoit impoſſible de lever ſuffiſamment les difficultés, que la routine qui parle vient d'alléguer ſur la Pique, & ſur la perte de cette grande étenduë d'un Bataillon, en front. Quant au premier, le bon ſens nous dicte que la choſe eſt des plus incertaines. Quant au ſecond, l'Auteur fait voir qu'elle eſt très-poſſible. Pour cet effet, il ſe ſert de la liberté que tout le monde a. Il retranche de la Pique ce qu'elle peut avoir de trop en longueur, & en nombre. Par là il remédie deja à ce qu'elle peut avoir d'embaraſſant & de nuiſible. La place qu'il lui deſtine, eſt fort bien choiſie, & il s'en ſert fort à propos. Ses raiſons ſont juſtes quant à la longueur. Elles pourront l'être auſſi quant au nombre, & c'eſt à quoi un de ſes amis, qui a plus de loiſir que lui, travaille actuellement. Peut-être travaille-t-il auſſi ſur ſon déplacement, ſelon les diverſes occurrences, qui doit néceſſairement ſuivre de ſon arrangement primitif. Ainſi il ne reſteroit pour lors d'autre difficulté à lever, que la grande diminution du front d'un Bataillon. Mais en cela, il y a lieu, ſelon moi, d'eſperer, qu'on ne trouvera pas tant de difficulté, que bien des gens, qui peut-être ne s'en ſont jamais donné la peine, pourroient ſe l'imaginer.

Avantages de la Colonne. Je ne ſais ſi ces remarques ne ſuffiſent pas, pour nous faire juger des avantages, qu'on pourroit tirer d'une Infanterie, formée à tous égards ſur le modele de ce Bataillon, qui fait notre ſujet. En voici au moins quelques-uns, qui, ſelon moi, ſe préſentent naturellement, & dont le premier pourra ſervir de fondement aux autres. Cet avantage eſt que ce Bataillon étant impenetrable à la Cavalerie, & en même tems en état de rompre tout autre Bataillon, qui ne ſera pas armé comme lui, & qui ne combattra pas ſur les mêmes principes, qu'un tel Bataillon eſt donc en état de paſſer par tout, ſoit plaine, ſoit païs fourré. Si c'eſt plaine, il n'a qu'à marcher ſur la Cavalerie, qu'il trouve ſur ſon chemin. Couvert de ſes armes de longueur, ſon feu ſervi avec mo-

modération & à propos, est seul capable de l'écarter. Si l'Infanterie y tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'est Païs fourré, où l'Infanterie ennemie, se servant de ses avantages, se couvre d'une haie, ou autre chose semblable, pourvû qu'elle soit accessible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce Bataillon semble être faite exprès. Après avoir essuié une seule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puisse faire du mal, obligeant ainsi l'ennemi à quitter son poste, il le franchira aussi-tôt, & tombera brusquement sur tout ce qui tient ferme. S'il s'agit d'une retranchement, en prennant quelques précautions de plus, il n'y a qu'à agir sur ces mêmes principes pour atteindre au même but. LETTR. I.

Malgré le respect, que la Cavalerie de nos jours a marqué pour le feu, la Pique ou la Baïonnette de l'Infanterie, comme cette derniere combattoit toujours sur un grand front, & sur peu de hauteur, incommode dans les mouvemens, facile à rompre, & jamais suffisamment couverte, on n'a pas laissé de tenir constamment pour Maxime, qu'une Armée de beaucoup inferieure en Cavalerie, bien que superieure en Infanterie, doit éviter les plaines, & qu'ainsi, pour remédier à cet inconvénient, il faut tâcher d'avoir, non seulement une bonne Cavalerie, mais de l'avoir, sur tout, égale, si ce n'est pas supérieure, à celle de l'ennemi. De là cette attention de préférence sur cette arme, la grande quantité qu'on en a voulu avoir, & les dépenses excessives, tant pour sa levée, que pour son entretien. De là cette grande consomption de fourrage, qui faute de Magazins suffisans, décide du succès de toute une Campagne, & souvent de toute une Guerre. De là la nécessité de décamper, faute de subsistance, en quittant un poste important. De là l'impuissance d'entreprendre un siége, d'en tenter la levée, de fournir amplement les places attaquées ou menacées, & d'attaquer ou de soutenir un poste d'un Païs fourré, ou d'un Retranchement, faute d'une nombreuse Infanterie.

Affectation dangereuse d'avoir beaucoup de Cavalerie.

Voulez-vous remédier à tout cela? Voulez-vous ne pas être obligé de vous cacher dans des Païs fourrés, ou derriere des Retranchemens? Voulez-vous avec confiance vous produire en rase Campagne? Aiez de cette Infanterie qui passe par tout. Aiez sur elle cette attention de préférence. Diminuez le nombre excessif de cette Cavalerie qu'on a vû paroître. Fixez-le hardiment à la moitié. Quand ce seroit moins encore, vous en auriez suffisamment pour votre usage. Vous trouverez par là le moien d'augmenter considerablement votre Infanterie & le nombre de vos Combattans, sans qu'il vous en coute d'avantage. Deux Escadrons de moins, faisant ensemble trois cens Combattans, qui ne peuvent vous servir que dans de certaines occasions,

LETTR. I. vous donneront un Bataillon de six cens Combattans, qui pourront vous servir par tout. Cette diminution de votre Cavalerie vous épargnera des sommes considérables, bien des peines, & un tems infini, qu'il faut pour l'établissement de vos Magazins, à l'entrée de la Campagne. Elle vous donnera la facilité de prévenir l'ennemi, & de vous saisir d'un poste, dont le succès de la Campagne dépendra. Par là vous serez en état durant le cours de la Campagne, d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à décamper le premier, chose dont vous pouvez tirer souvent de très-grands avantages, tant pour la défensive que pour l'offensive. Il y a plus. Cette augmentation de votre Infanterie vous rendant si considérablement supérieur en Infanterie à votre ennemi, vous mettra en état d'entreprendre plus facilement des sieges, d'en tenter la levée, de fournir amplement vos places attaquées ou menacées, de conserver sûrement vos postes, & de faire quitter facilement à l'ennemi ceux qu'il occupe.

En ceci il ne peut y avoir qu'une seule difficulté. C'est que vous trouvant si fort inférieur en Cavalerie à votre ennemi, vous ne puissiez pas vous mesurer avec lui, de Cavalerie à Cavalerie, dans une action générale, de rase Campagne. Cette arme étant fort rapide dans ses mouvemens, il lui seroit toûjours assez facile, d'une maniere ou d'autre, de vous accabler quelque part, par le grand nombre, quand même il ne vous déborderoit pas sur les Aîles. Cette difficulté est d'autant plus grande, qu'il est certain, que les Aîles d'une Armée étant battuës, le Corps de Bataille ne trouve ordinairement d'autre ressource que dans la retraite. Mais pour lever cette difficulté, il ne faudra qu'avoir un peu recours au bon sens qui dicte naturellement, que si une arme est trop foible en nombre ou en force, il faut y suppléer par une autre, au moins jusqu'à l'égalité. Je ne crois pas qu'en cela il puisse y avoir rien qui vous embarasse. L'ennemi, par exemple, a deux cens Escadrons, & vous n'en avez que cent. Mais ces cent Escadrons de moins vous donnent cinquante Bataillons de plus. Hé bien! Joignez ces cinquante Bataillons aux cent Escadrons, & disposez-les de telle maniere qu'ils puissent agir de concert, & se prêter la main l'un à l'autre. Par là, vous serez sur vos aîles non seulement supérieur, en Combattans, mais vous augmenterez encore la force de chaque arme en particulier; pendant qu'au centre, égal en nombre, vous y serez à deux de jeu. Et pour ce qui est des actions particulieres, qui peuvent arriver entre les Détachemens, il ne doit pas être fort difficile, aiant dans une armée cent Escadrons, d'y ménager l'égalité.

Grande étenduë en front — Si l'on ne tiroit du Systême de Monsieur de *Folard*, qu'une partie des avantages, que je viens d'indiquer, il me semble que ce seroit as-

sez

fez pour reveiller l'attention des Partisans trop zélés du Systême d'aujourd'hui. D'ailleurs il ne s'agit pas de le renverser, il s'agit seulement de le corriger, en ce qu'il y peut avoir de défectueux. Celui qui se trouve à la tête d'un Bataillon, disconviendra-t-il par exemple, que la grande étenduë en front, & par conséquent, le peu de hauteur, à quoi son Systême l'oblige, ne soit une disposition des plus incommodes & des plus dangereuses? Il n'a qu'à marcher à l'Ennemi dans telle plaine que ce soit, il verra la difficulté qu'il y a à marcher bien avant dans un front égal, soit à l'égard de son propre Bataillon, soit à l'égard de ceux avec qui il fait ligne. A peine, en marchant d'un pas très lent, & des plus graves, y parviendra-t-il. En attendant, il n'a gueres avancé, & il donne le tems à l'ennemi de faire plusieurs décharges, à quoi son grand front est merveilleusement en bute. De plus, comme il faut se joindre tôt ou tard, l'impatience s'en mêle, le Soldat double le pas, ils courent les uns plus vîte que les autres, le Bataillon se trouve sûrement en desordre lorsqu'il en faut venir aux coups de main. S'il en est ainsi en plaine, qui sera-ce en païs fourré, qu'un desordre continuel? Il n'y a donc rien de si aisé à l'ennemi, pour peu qu'il soit avisé, que d'en profiter, au moindre obstacle, à une haye, par exemple, qu'un tel Bataillon trouve sur son chemin.

LETTRE I. d'un Bataillon combien dangereuse.

Disconviendra-t-il encore de la foiblesse de son Ordonnance, sur si peu de hauteur, Ordonnance plus foible encore, dès qu'elle n'est appuiée que sur la Baïonnette, lui qui se trouve obligé, malgré qu'il en ait, d'en venir aux coups de main, dès que son ennemi trouve à propos de s'abandonner sur lui Pique baissée? Pourra-t-il se fier raisonnablement à son Bataillon Quarré, sur si peu de hauteur, à centre vuide, aiant pour seule arme de longueur la Baïonnette, les angles ouverts, abandonnés imprudemment à la merci de l'ennemi, dès qu'en suivant la mode, la fantaisie lui prend de retirer ce qui les couvre, & qui seul feroit capable de remedier en quelque maniere à ce défaut, lui qui ne peut jamais être sûr de ne pas manquer de tems, pour se mettre dans cette ordonnance, ni de ne pas trouver une Cavalerie assez vigoureuse pour oser l'attaquer, & qui en tout cas, avec toute sa fermeté, & sa présence d'esprit, dont il a si fort besoin, ne sauroit s'en promettre pour tout avantage qu'une Retraite honorable? Ne doit-il pas convenir au moins du risque auquel son Systême le met à tous ces égards, & cela seul ne mérite-t-il pas qu'il songe au remede?

D'accord, dira-t-on. Mais le remede que le Chevalier de *Folard* propose, dans la diminution du front ordinaire d'un Bataillon, dans l'augmentation de sa hauteur, & dans la Pique, ne seroit-ce pas là un de ces remedes, qui guerissant d'un mal, en donnent un autre?

Objections contre le Systême du Ch. de Folard.

N'est

Lettr. I. N'est-ce pas le mettre presque hors d'état de se servir de son feu? Car s'il n'y a rien de plus avantageux pour le feu que le grand front; & le peu de hauteur, il ne doit y avoir rien de plus nuisible que le peu de front, & la grande hauteur. Et s'il est vrai que les differentes armes d'un Bataillon doivent être soutenuës, les unes par les autres, la pique elle-même ne doit-elle pas l'être par le feu? Y a-t-il donc un tems auquel on pourroit n'en avoir pas besoin?

Je conviens qu'un Bataillon, formé en ordonnance triplée, quadruplée, ou quintuplée, suivant la méthode du Chevalier de *Folard*, & couvert des armes de longueur, tant qu'il sera en mouvement, est absolument incapable de se servir de son feu, parce qu'il ne peut que tirer par rangs, & que pour tirer par rangs, il faut qu'il s'arrête, à mesure qu'il veut tirer.

Je conviens encore que tant qu'il agira de pied ferme, il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'Infanterie, qui agira sur un grand front, ni sur de la Cavalerie, qui laissant là les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raison en est qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déja fort petit, ne sauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens. Une autre raison, c'est que son feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queuë, de sorte qu'il ne peut y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre. Vouloir que le Commandant du Bataillon y supplée, soit en se servant de sa voix, ou du Tambour, ou bien de quelque autre instrument équivalent, c'est ce qui paroit inconcevable dans l'Action. A la bonne heure, si vous voulez, qu'il puisse le faire, à l'égard de la manœuvre en général d'un Bataillon. Mais il ne sauroit se multiplier autant qu'il faudroit à l'égard de la manœuvre en particulier de ces différentes parties. Car enfin quand le Commandant pourroit se faire entendre par tout, il ne sauroit s'expliquer sur tout; il ne peut pas tout voir, il lui est impossible par conséquent de remédier, ou de suffire à tout. Le Bataillon est comme une machine, qu'un seul homme peut bien mettre en mouvement, ou faire arrêter, mais qui dans la suite agit par ses ressorts, sur les différentes parties dont elle est composée.

Je conviens de plus que le Bataillon étant formé dans quelqu'une de ces Ordonnances, suivant la méthode de Monsieur de *Folard*, est hors d'état de se servir de son feu, non seulement pendant le cours du Combat, mais encore à l'entrée du Combat. J'en conviens, dis-je, parce que pour s'y former, suivant cette methode, il faut qu'il soit de pied

pied ferme, qu'il y mette beaucoup de tems, & par conséquent qu'il se trouve tout à fait hors de la portée de l'ennemi. Que le Bataillon pour s'y former doive être de pied ferme, c'est que pour tripler, quadrupler, ou quintupler les files, la premiere Division de la droite, dans laquelle les autres doivent s'enchasser, ne peut pas bouger, que cela ne soit fait. Que cela prenne beaucoup de tems, c'est que les Divisions de la gauche, avant de pouvoir se mettre en marche, en ont encore besoin pour que chaque file se puisse ouvrir, l'une après l'autre, au moins d'un pas, de celle qui la précéde. Une autre raison, c'est qu'il faut que les Piques quittent, avant ou après ce mouvement des Mousquetaires, le lieu ordinaire qu'elles occupent, qui sera apparemment le centre, qu'ensuite elles se placent, partie à la tête, partie à la queuë, partie aux flancs, les unes en ordre de rang, les autres en ordre de file, & qu'après cela, les files soient dressées, & les divisions faites, sur tout le front, afin que les files, faisant front sur les flancs, puissent au même instant, se trouver en ordre de rangs, & que les divisions puissent en qualité de divisions agir à point nommé, & en bon ordre. Par conséquent, que le Bataillon doive se trouver tout à fait hors de la portée de l'ennemi, c'est qu'autrement il courroit grand risque d'être interrompu dans ces mouvemens, par une attaque vive & soudaine; & par là, d'être mis en desordre, & facilement défait. LETTR. I.

On trouve ces embarras, non seulement à former le Bataillon dans quelqu'une de ces ordonnances, mais même à en changer quelqu'une, selon les diverses circonstances dans lesquelles le Bataillon pourroit se trouver. Pour changer quelqu'une de ces ordonnances, par exemple, l'ordonnance triplée en ordonnance quadruplée, l'ordonnance quadruplée en ordonnance triplée, & ainsi du reste, il faudra que premierement le Bataillon soit remis tout à fait dans son ordonnance ordinaire. Car il seroit inutile d'avoir, pour cet effet, recours aux Divisions faites sur le front de ces ordonnances, à moins qu'il n'y eût en même tems des Divisions faites sur leur hauteur. D'ailleurs ces sortes d'Evolutions, qui roulent sur des divisions semblables, lors que les rangs & files sont serrés, sont trop composées, outre qu'elles dérangent trop les parties de l'ordonnance primitive d'un Bataillon. Ainsi suivant la méthode du Chevalier de *Folard*, si le Bataillon veut se former dans quelqu'une de ces ordonnances, il est obligé non seulement de le faire avant qu'il se trouve à portée de l'ennemi, mais encore d'y rester constamment, dès qu'il s'y sera formé, depuis l'entrée jusqu'à la fin de l'Action. Car on auroit tort de compter sur telle diminution ou augmentation du front, ou de la hauteur d'un Bataillon, qui se fait en défilant, ou en se remettant, par Divisions, pendant le cours du combat.

LETTR. I. Ainſi il ſemble, que ſi Monſieur de *Folard* procure d'un côté au Bataillon un moïen aſſuré de ſe ſervir utilement en certaines occaſions, de ſes armes blanches, & de paſſer par tout ſans embarras & ſans confuſion, il l'empêche de l'autre d'emploier utilement ſes armes à feu. Ce qu'il y a de pire, c'eſt qu'il en agit ainſi dans des occaſions, où il ne peut abſolument s'en paſſer. Il ſemble ne pas prendre garde que, dès l'entrée du Combat, ſon premier rang, ſur lequel il compte le plus, ſera ruiné avant qu'il ſe trouve à portée pour agir, & ſera ruiné uniquement par le feu de ſon ennemi, contre lequel il n'a rien à oppoſer, qu'une reſignation heroïque à ſe voir de ſang froid paſſer par les armes. Cependant la choſe me paroît inévitable. Dès que ce Bataillon agit défenſivement, l'ennemi n'a qu'à s'arrêter à la diſtance d'une centaine de pas, ou environ, & ſe ſervir d'un feu tant en droite ligne, que de biais, à quoi celui des Pelottons entre autres fait à merveille. Deux décharges tout au plus ſeront capables de faire l'affaire. S'il agit offenſivement, il en doit être à peu près de même; parce que, dans l'un & dans l'autre cas, il ne doit pas partir de la ligne, qu'il ne ſe trouve à vingt-cinq pas. Si c'eſt dans le cours du combat, & qu'il ait rompu le Bataillon qui lui a été oppoſé, de la premiere ligne de l'ennemi, il faut bien qu'il s'arrête, quand ce ne ſeroit que pour donner le tems au Bataillon de ſa droite & de ſa gauche, de ſe trouver à portée, pour le ſoutenir. Or comme il n'y a pour lors rien qui empêche le Bataillon de la ſeconde ligne de l'ennemi de ſe ſervir de ſon feu, comme a fait celui de la premiere, il court le même riſque qu'auparavant.

Qu'on peut remédier aux defauts du nouveau Syſtême.

Je conviens, dis-je, de tout-cela. Mais qu'en peut on conclure? Eſt-ce donc que le Syſtême de Monſieur de *Folard* ne vaut rien? Cela ne ſe peut pas, parce que je croi avoir ſuffiſamment démontré, qu'on en peut tirer de grands avantages, tant pour les grandes que pour les petites parties de la guerre. Tout ce qu'on en pourroit inférer raiſonnablement, ſelon moi, ce ſeroit que la méthode que ce digne Officier propoſe, pour former le Bataillon dans quelque ordonnance de Colonne, eſt défectueuſe, en ce qu'elle ôte d'une main ce qu'elle donne de l'autre. J'avoüe que ce ſeroit là un aſſez grand défaut, pour rebuter, & faire crier bien des gens, ſur tout des gens pareſſeux, indolens, prévenus, ou jaloux, s'il étoit abſolument impoſſible d'y remédier. Mais qui eſt-ce qui pourroit douter de cette poſſibilité? Quoi! Parce qu'une telle méthode ne ſatisferoit pas à tout, s'enſuivroit-il de là, qu'il n'y en eût aucune dans la nature, capable d'y ſatisfaire? La conſequence ſeroit ni plus ni moins juſte, ſi en poſant qu'un tel chemin, qui va à Paris, fût mauvais & incommode, on concluoit de là qu'il n'y aucun chemin pour y arriver commodément & à ſon aiſe.

Soit,

Soit, dira-t-on. Mais comme vous ne prouvez tout au plus que la possibilité de trouver une méthode qui satisfasse à tout, la difficulté reste toûjours, tant qu'on ne l'aura pas trouvée. C'est ainsi qu'il seroit inutile d'être persuadé qu'un Fusil, par exemple, peut tuer un homme, tant qu'on n'auroit pas trouvé une méthode convénable pour le manier. Quand même donc il se pourroit qu'on eût trouvé cette méthode qui satisfait à tout, puisqu'aussi bien il n'est pas impossible de la trouver, on pourroit toûjours raisonnablement demander, où est donc cette méthode. LETTR. I.

Je l'avoüe, & j'ajoute même que celui qui voudroit pousser plus loin la preuve de l'excellence du Systême du Chevalier de *Folard*, seroit obligé de la produire. Mais je ne sache pas vous l'avoir promise. Vous penserez d'une telle retenuë tout ce qu'il vous plaira, sans que je m'en offense, quand même vous l'attribueriez à mon insuffisance. Il n'y a qu'une chose à quoi je pourrois m'être engagé envers vous. C'est de vous dire mon sentment, sur une seconde remarque que vous avez faite, qui est sur le Mêlange des différentes Armes d'une Armée. Mais je crois vous avoir déja assez fatigué. Il est juste que vous vous reposiez un peu & moi aussi. Peut-être pourriez vous bien m'en tenir quitte. Je suis.

LETTRE SECONDE.

Du Mélange des différentes Armes d'une Armée.

MONSIEUR,

VOUS avoir dit dans ma premiere Lettre que le Mêlange des différentes armes, c'est-à-dire cette distribution de la Cavalerie & de l'Infanterie qui, les unissant en quelque maniere, les met à portée de se secourir l'une l'autre, procureroit de grands avantages sur un ennemi rangé à la maniere ordinaire, quand même sa Cavalerie seroit supérieure en nombre, c'est vous avoir fait assez entendre, que je regarde ce Mêlange comme entierement préférable à la separation qu'on a coutume de faire de ces Armes. Sur ce pied là, combien aurez vous crié contre moi, *à l'Hérétique*! Mais par bonheur ces sortes d'Hérésies ne damnent pas. Tout ce qu'il y a, c'est qu'elles influent souvent sur le gain ou sur la perte d'une Bataille. Mais n'est-ce pas la même chose en tout cas d'être battu en agissant sur ces principes Hérétiques, si vous voulez, ou de se faire battre, en suivant la méthode usitée?

LETTRE II. Ce qu'on entend par Mêlange des différentes Armes.

LETTRE II.

Il ne s'agit donc pour moi, Monſieur, que de vous rendre compte de ma croiance Militaire. Peut-être cette expoſition me fera-t-elle paſſer pour mauvais juge devant certains Tribunaux qui s'attribuënt le droit de réviſion, & où les bonnes cauſes ſe perdent, tout comme les mauvaiſes ſe gagnent, ſans qu'il y entre aucune malice, ni la moindre corruption. Encore eſt-on trop heureux de n'en point trouver de pires. Mais du moins vous y verrez que je ne ſuis pas tout à fait la duppe de l'air venérable de l'antiquité, ni des charmes ſéduiſans de la nouveauté, & auſſi que j'ai ſu me garantir aſſez heureuſement des impreſſions violentes que l'éducation & la coutume font toûjours ſur ceux qui s'y abandonnent entiérement. Voici mes raiſons.

Qu'une bonne Armée doit être compoſée des deux Armes enſemble.

Je ſuppoſe, Premierement, qu'une Armée pour bien faire ne ſauroit ſe paſſer de Cavalerie non plus que d'Infanterie. Contraire en ce point à ce qui paroît être le ſentiment de Monſieur le Chevalier de *Folard*, je crois avec lui qu'il y a une grande différence entre les qualités & les forces naturelles de ces deux armes. Mais je n'en ſuis pas moins perſuadé qu'elles meritent une égale eſtime. Secondement; Que la ſéparation de ces deux armes dans la diſtribution qu'on en fait, pour les Actions de raze campagne, ſuivant la méthode d'aujourd'hui, eſt contraire aux regles de la guerre & contre la droite raiſon. Troiſiemement; Que leur Mêlange, de la maniere que je l'entens, y eſt conforme. Et enfin, qu'autant que cette ſéparation eſt deſavantageuſe, autant ce Mêlange eſt avantageux. Conforme au ſentiment du Chevalier de *Folard* ſur ces trois derniers articles en général, je ne conviens pas pourtant de tous les avantages qu'il prétend tirer de ce Mêlange, & moins encore, par le moien de la nouvelle Tactique qu'il propoſe là-deſſus.

Preuves de la néceſſité de la Cavalerie dans les marches & dans les campemens.

L'Infanterie eſt la baſe & le ſoutien d'une Armée. Qui en doute? Je dis plus. Il n'y a point d'armée, là où il n'y a point d'Infanterie, parce que la Cavalerie ſeule ne peut pas ſuffire à tous les différens beſoins. Mais en-eſt-il autrement de l'Infanterie? Remarquons ſeulement qu'il faut de néceſſité, qu'une armée campe, & que de tems en tems, elle change de camp, même avant que d'en pouvoir venir à quelqu'action générale, dont peut-être aucune ne ſe préſentera pendant le cours de toute une campagne. Cependant le camp doit être aſſûré, & journellement pourvu de vivres, l'un par des gardes avancées, par des patrouilles, par des partis; l'autre à la faveur des eſcortes. Enfin, ſoit qu'on campe, ſoit qu'on marche, l'ennemi doit être continuellement reconnu, & obſervé de près. Les marches doivent être couvertes, même en maſquant quelques fois un poſte de l'ennemi. Souvent elles doivent être précedées de gros détachemens pour ſe ſaiſir ou pour s'aſſûrer des endroits par où il faut paſſer. Ce ſont là autant

tant de circonstances où il faut se régler sur la situation du païs où l'on marche, de celui où l'on campe, & enfin de celui qui est entre l'armée ennemie, & les places de communication, & ce païs peut être aussibien païs de plaine que païs couvert, ou l'un & l'autre tout ensemble. LETTRE II.

Or je ne vois pas qu'une armée tout à fait dépourvuë de Cavalerie, aiant en tête une autre armée qui en est raisonnablement pourvuë, puisse trouver dans son Infanterie, une arme propre pour tous ces différens besoins. Car quand même cette Infanterie formée sur les principes de Monsieur le Chevalier de *Folard*, seroit en état de faire tête par tout à la Cavalerie: comme elle ne sauroit avoir ni la même vigueur, ni la même vîtesse; continuellement harassée, devancée, prévenuë, & bien souvent enveloppée, certainement elle se trouveroit en défaut, dans une infinité d'endroits.

Je veux qu'en plaine cette armée, pour éviter les fréquentes allarmes que la Cavalerie ennemie lui pourroit donner, se renferme, à la *Romaine*, dans des camps retranchés. Ses gardes & patrouilles d'Infanterie y pourront suffire. Mais éternellement obsédée par les partis ennemis, elle ne sauroit être suffisamment informée de ce qui se passe au dehors. Si elle n'a pas l'imprudence de s'en rapporter entierement à ses Espions, les partis d'Infanterie qu'elle envera pour prendre langue de l'ennemi, ou pour le reconnoître, seront bientôt ou arrêtés, ou coupés, ou pris par la Cavalerie ennemie, qu'ils ne manqueront pas de trouver sur leur chemin. Le Général voudra-t-il voir par ses propres yeux, & aller reconnoître en personne? Il courra le même risque, & s'il échappe heureusement, avec ses partis, à ce danger, ce sera par hazard ou par la négligence de l'ennemi. Mais quelle lenteur en tout ceci, là où la diligence est si nécessaire! Le moien que les convois, qui consistent souvent dans une longue file de chariots, puissent passer en sureté les plaines? Si, lors que la Cavalerie ennemie se fait voir, le convoi continuë sa marche, cent chevaux seront capables d'en détruire au moins une partie. L'Escorte ne sauroit se présenter par tout. Veut-on doubler & former un parc, l'ennemi ne donnera pas le tems; il est trop près; il est trop vîte. S'il donne le tems, l'escorte s'y renfermera: Mais le convoi est arrêté; l'Infanterie ennemie approche. Par où se tirera-t-on d'affaire? S'agit-il d'observer les mouvemens de l'ennemi? Il ne vous permettra pas de vous approcher d'assez près, ou bien il coupera votre retraite. Faut-il couvrir le flanc de votre marche? Il se glissera entre vous & vos détachemens. Si c'est en masquant quelque poste de l'ennemi, il laissera passer tranquilement votre armée; mais il arrêtera votre détachement. Est-il question de se saisir ou de s'assurer de quelqu'endroit par où l'armée

Qu'on ne peut se passer d'elle dans une Bataille.

LETTRE II. mée doit passer? La Cavalerie ennemie s'y trouvera avant votre Infanterie, au moins au débouché. Et quand elle ne feroit autre chose que d'obliger votre Infanterie à se former en partie, elle donnera le tems à son armée de se poster quelque part avantageusement sur votre chemin; & par là elle vous mettra dans la nécessité, ou de combattre avec désavantage, ou de lui céder le nouveau camp, qui auroit tant été à votre bienséance. Enfin faut-il d'une maniere ou d'autre en venir à une action générale? Si c'est en païs couvert, je veux que votre Infanterie seule soit capable de maintenir son poste, ou de faire quitter à l'ennemi celui qu'il occupe. Mais ne vous attendez pas à une victoire complette. Quand l'Infanterie ennemie se trouveroit dans le dernier désordre, vous n'en sauriez profiter. Favorisée de sa Cavalerie, toute poursuite vous est interdite. Etes-vous forcé ou repoussé? Le désordre qui accompagnera votre retraite, fournissant à la Cavalerie ennemie l'occasion d'agir, il vous mettra au risque d'une entiere déroute. Est-ce que l'Action se passe en plaine, & avez vous si bien su prendre vos mesures, que ni l'ennemi ne vous déborde, ni qu'il puisse vous envelopper nulle part? Si, pour son ordre de Bataille, il s'y prend à la moderne, votre Infanterie dans son ordre épais, couverte de ses armes de longueur, soutiendra, si vous voulez, l'effort de la Cavalerie ennemie: & en repoussant l'Infanterie qui lui est opposée, vous demeurerez maître du champ de Bataille. C'est ce qui peut vous arriver de plus heureux. Mais s'il arrive, qu'aiant négligé ces précautions, la Cavalerie ennemie vous enveloppe, ou que l'ennemi s'étant avisé de changer son ordre moderne, dans un ordre un peu plus raisonnable, & qu'ensuite, son Infanterie aiant fait ouverture quelque part, sa Cavalerie, se trouvant à portée s'y glisse incessamment: vous êtes perdu sans ressource. D'où vient cela? Il y en a deux raisons. La premiere, qu'outre que vous n'avez rien à espérer dans la retraite, toute armée enveloppée se trouve hors d'état de faire une égale défense par tout, parce que l'Homme ne peut faire face que d'un seul côté: La seconde, que toute Infanterie, attaquée à la fois, par de l'Infanterie & de la Cavalerie, qui agissant de concert, ne sauroit prêter qu'une foible résistance, parce que ces deux armes, dont les qualités & les forces naturelles sont très différentes entre elles, étant jointes ensemble, acquièrent infailliblement par là une très-grande supériorité sur celle qui se trouve toute seule.

Quelles sont les forces naturelles de la Cavalerie.

Mais quelle est proprement cette différence? La voici, selon moi. Les forces naturelles de la Cavalerie consistent dans la pesanteur & & dans l'impétuosité de son choc, de même que dans la célérité de ses mouvemens. Celles de l'Infanterie consistent dans ses armes & dans la fermeté qu'elle acquiert par ses évolutions. La Cavalerie par

sa

sa pesanteur & par l'impétuosité de son choc, peut rompre, renverser, fouler aux pieds & tailler en pieces, l'Infanterie, en cas qu'elle se néglige. L'Infanterie par ses armes & par sa fermeté, à la vérité, ne peut pas faire de même à la Cavalerie, qui étant trop agile dans ses mouvemens, se dérobe tout à coup. Mais elle peut par-là rendre vains les efforts de la Cavalerie, en cas qu'elle use de toutes les précautions dont elle est capable. Son feu peut désunir les parties de cette masse pésante de la Cavalerie, & en rompre ainsi l'impétuosité. Ses armes de longueur peuvent l'arrêter, & son ordre serré & compressé, dont les angles sont couverts, joint à sa fermeté naturelle, la peut rendre impénétrable. La Cavalerie par la célérité de ses mouvemens, peut en tout tems, & à telle distance qu'elle veut, attaquer l'Infanterie, & à la moindre fausse démarche qu'elle fait, espérer de la rompre. L'Infanterie au contraire, à qui cette vîtesse manque, ne peut jamais joindre la Cavalerie, à moins que celle-ci ne le veuille, ni lui faire aucun mal, quand même elle se présenteroit, soit en ordre, soit en désordre, pourvû que ce soit seulement à la distance de quelques trois cens pas. Ainsi la Cavalerie peut espérer de battre l'Infanterie, sans aide d'aucune autre arme, au lieu que l'Infanterie ne peut jamais espérer de battre la Cavalerie, à moins qu'elle ne soit aidée par la Cavalerie même.

LETTRE II. [Cavalerie & de l'Infanterie.]

Si telles sont les forces naturelles de la Cavalerie & de l'Infanterie, opposées l'une à l'autre, & tels les besoins differens d'une armée, comment donc a-t-on pû se flatter, là où ces deux armes sont opposées de trouver dans l'une des deux toute seule, les qualités requises, pour fournir à tous ces différens besoins, & pour contrebalancer les forces des deux, sur tout lors qu'elles agissent directement de concert? Quoi! Seroit-il possible qu'une armée, se trouvant en tête ces deux armes, se passât de l'une des deux? Pour moi, je ne puis me le persuader, & je regarde comme un mot lâché dans la dispute ce mot de Monsieur le Chevalier de Folard, *qu'elle pourroit fort bien se passer de Cavalerie & n'aller pas moins son train.* (a)

Je n'examine pas pourquoi dans les commencemens *Juifs*, *Grecs*, *Romains*, n'ont eu que de l'Infanterie. Il suffit de savoir, que dans la suite, ils y ajoutérent de la Cavalerie: peu si vous voulez, mais assez pour marquer qu'ils commencerent alors à juger qu'on ne pouvoit s'en passer tout à fait. A la vérité, il y a eu pendant un certain tems, une loi à l'égard des derniers, qui défendoit au Général d'aller à Cheval. Mais je ne sai si c'étoit pour marquer qu'ils ne croioient pas avoir besoin de Cavalerie. Je croirois plûtôt que ce fut pour encourager l'Infanterie, par l'exemple du Général, à supporter patiemment les fatigues. Au moins, c'est dans cette vue, que la même

Remarques sur le peu d'usage que les Anciens faisoient de la Cavalerie.

(a) Polybe, Tome IV. Pag. 14. Edit. d'Amsterdam.

Lettre II.

même chose se pratique quelques fois parmi les modernes, à l'égard de quelque Général subalterne ou autre Officier. Car pour les Généraux en Chef, on n'en voit pas beaucoup d'un âge à pouvoir y fournir. *David*, sans contredit étoit grand Capitaine; aussi avoit-il servi sous un GRAND MAITRE. Mais, si, en faisant couper les jarrets aux chevaux qu'il avoit pris sur les *Syriens*, il a voulu donner à connoitre par là, qu'il n'avoit gueres envie de se servir de Cavalerie dans ses armées, c'est ce que je n'oserois affirmer. Les Généraux modernes croiroient pouvoir faire un meilleur usage des chevaux pris sur l'ennemi, quand même ils ne trouveroient pas à propos de les faire servir à la Cavalerie. Il y a pour moi trop de mystere dans les actions, dans les combats, & dans les autres exploits de guerre de ce grand Capitaine, pour en pouvoir tirer des maximes sures pour ceux de nos jours. J'aime mieux conclure des remarques que j'ai faites, que si l'ennemi, se réglant là-dessus, vous oppose & l'une & l'autre arme, comme il n'en faut pas douter, vû la nécessité dont elles sont, par là même il ne vous laissera d'autre choix, que sur leur nombre. On auroit donc beau se partager sur l'estime de ces deux armes; il ne seroit ni plus ni moins vrai, qu'une armée pour bien faire ne sauroit se passer de l'une non plus que de l'autre.

Estime des Gens de guerre pour le Corps où ils servent.

Les Gens de guerre, semblables aux personnes qui estiment leur propre nation au dessus de toute autre, ont souvent une plus haute opinion du Corps dans lequel ils ont toujours servi, que de celui dans lequel ils n'ont jamais servi. L'un leur tient lieu de païs natal, l'autre de païs étranger. Celui qui aura toûjours servi dans la Cavalerie, manquera rarement de préférer ce Corps à l'Infanterie. Le contraire arrivera de celui qui aura toûjours servi dans l'Infanterie; il mettra ce corps au-dessus de la Cavalerie. Qui en faut il croire? C'est de part & d'autre préjugé tout pur.

Parallele de la Cavalerie & de l'Infanterie.

Bien que ces deux Corps soient de qualités différentes, comme ils agissent d'une maniere également noble, à une seule & même fin, on ne peut raisonnablement leur refuser une égale estime, dès que l'un & l'autre remplit également sa destination. Que dis-je? Cette distinction seroit d'autant plus injuste qu'il est certain, que, si l'un par des qualités qui lui sont propres, l'emporte sur l'autre à certains égards, l'autre par ses qualités naturelles l'emporte sur celui-ci à d'autres égards. Or dès qu'il s'agit d'attaquer un Corps de Cavalerie: De profiter promptement du désordre ou de la fausse manoeuvre d'un Corps d'Infanterie: De couper ou de favoriser une retraite: D'aller à la découverte: De faire des courses: Et autres choses semblables dans des païs de plaine: n'est-il pas visible qu'à tous ces égards la Cavalerie l'emporte, par l'impétuosité de son choc, & par la vîtesse de ses mouvemens,

vemens,

vemens, sur l'Infanterie? D'un autre côté, dès qu'il s'agit d'attaquer un Corps d'Infanterie qui est en bon ordre, soit en plaine, soit ailleurs, ou qu'il est question de l'attaque ou de la défense d'un poste ou d'un retranchement, ou autres choses semblables dans des païs couverts; ne conviendra-t-on pas, qu'à tous ces égards, l'Infanterie à son tour, l'emporte par ses armes & par sa fermeté, sur la Cavalerie? Il est donc certain que l'une & l'autre, quoique par des qualités differentes, contribuë à la victoire, selon la diversité des occurrences. Si c'est en païs couvert, l'Infanterie y contribuë plus que la Cavalerie. En païs de plaine la Cavalerie, à son tour, y contribuë plus que l'Infanterie. S'il est vrai qu'en plaine & en païs couvert, l'Infanterie y peut contribuër, il n'est pas moins vrai qu'il en pourroit être de de même de la Cavalerie. Mais on ne le veut pas, parce que celui qui est en droit de vouloir, ne veut point qu'elle soit en état de le faire. Et si dans l'une ou l'autre occasion la Cavalerie ou l'Infanterie fait pancher la victoire de son côté, c'est la Cavalerie qui la rend complette. LETTRE II.

Laquelle de ces deux armes méritera donc en général le plus d'estime? Sera-ce celle qui par ses qualités naturelles, pourra contribuër le plus à la victoire, en païs de plaine, ou bien celle qui par les qualités qui lui sont propres, pourra y contribuer le plus en païs couvert? Ce ne sera ni l'une ni l'autre, puisqu'elles y contribuënt également selon les occasions. Sera-ce donc cette arme qui par ses forces naturelles l'emporte en quelque maniere sur l'autre? Cela ne se peut pas non plus, à moins qu'on ne veuille qu'une piece de Canon par exemple soit plus estimable à tous égards, qu'un fusil, à cause que l'un auroit plus de force naturelle que l'autre, quoiqu'on sache que, dans une infinité d'occasions, un fusil est d'un bien plus grand service, & par conséquent bien plus estimable, qu'une piece de Canon. Examinons à présent si la distribution qu'on fait de ces deux armes, suivant la méthode d'aujourd'hui, pour toutes les actions de rase campagne, est conforme aux regles de la guerre, ou bien si elle y est contraire. Qu'elles sont également estimables.

Il y a une regle générale pour toutes les dispositions. C'est premierement de placer les troupes en lieu propre, où elles ne soient pas inutiles. Secondement de les ranger d'une telle maniere, qu'elles puissent se soutenir l'une l'autre. Enfin d'assurer les flancs, c'est-à-dire que les differentes armes dont on prétend se servir, soient placées en lieu, où elles puissent utilement faire usage de leurs forces naturelles: que ces armes en général, & chacune de leurs parties en particulier, soient rangées dans un tel ordre & à une telle distance, qu'elles puissent s'entresecourir commodément & sans confusion; & que leurs Regle générale pour la disposition d'une Armée.

LETTRE II. flancs soient couverts, ou par la situation naturelle du païs, ou bien par art.

Preuves de la bonté de cette regle. On ne peut disconvenir que cette regle ne soit vraie, & très-conforme à la droite raison. Car premierement, si on se propose de vaincre par un certain nombre de troupes, & dont les armes sont différentes, il doit être naturel, premierement de placer chaque arme en tel endroit de la Bataille, où elle puisse agir utilement, puis qu'à moins de cela, elle ne sauroit répondre au but qu'on s'en propose. Secondement, comme on ne peut pas du premier abord engager généralement toutes les troupes à la fois, sans risquer le tout pour le tout, & qu'il n'y auroit pas moins d'imprudence à faire dépendre tout le succès du combat, d'une seule partie de ses troupes, il doit donc être de la prudence de les ranger d'une telle maniere, qu'elles puissent toutes se prêter la main l'une à l'autre, sans quoi on négligeroit une partie des moiens qu'on a pour vaincre. Et enfin, si ce qui est le plus foible, mérite le plus d'attentions, il doit être de la sagesse d'en apporter une très-particuliere à mettre les flancs en sureté le plus qu'il est possible, puisque les flancs sont naturellement hors de toute défense.

Quelle est aujourd'hui la distribution de la Cavalerie & de l'Infanterie dans les Batailles. Quelle est à cette heure la distribution qu'on fait de ces deux armes, suivant la méthode d'aujourd'hui? Vous le savez. Elle consiste, en ce que la Cavalerie est partagée & jettée sur les aîles, & l'Infanterie placée au centre, l'une & l'autre sur deux lignes avec leurs reserves, destinées pour les accidens imprévus. Les Escadrons & les Bataillons espacés les uns des autres à une distance égale à l'étenduë de leurs fronts. Ceux de la seconde ligne, vis à vis les espaces de la premiere, & ceux de la reserve, vis à vis les espaces de la seconde ligne. La reserve de la Cavalerie derriere les aîles, celle de l'Infanterie derriere le centre.

Défauts de cette distribution. Or je trouve, au moins quant aux deux premiers chefs, qu'une telle distribution doit être directement contraire à la regle, & par conséquent contre la droite raison. Non pas que les deux armes ne soient placées en lieu propre pour pouvoir agir; car on suppose ici une plaine raze. Ni que les Escadrons & les Bataillons ne soient rangés dans un tel ordre & à une telle distance, que ceux de la premiere ligne ne puissent être soutenus par ceux de la seconde, & les uns & les autres par leurs reserves. Mais en ce que par cette distribution ces deux armes se trouvent hors d'état de s'entresecourir l'une l'autre, & qui plus est, que l'une des deux devient en effet inutile. Cette proposition, me direz vous, est un peu forte. Point du tout. Que faut-il pour s'en convaincre? Des connoissances profondes? Non, quelques legeres idées de la guerre, ou même les seules lumieres de la raison.

Je

Je dis premierement, que ces deux armes se trouvent hors d'état de s'entresécourir l'une l'autre, tant à cause de leur éloignement, quoiqu'elles se touchent, qu'à cause du danger qu'il y auroit de quiter la place qu'elles occupent. Pour cela, il faut seulement considérer, d'un côté qu'une armée rangée de la sorte; prennez de trente Bataillons & de soixante Escadrons en premiere ligne, la seconde à proportion, celle-ci distante de la premiere de trois cens pas. Les Bataillons de cinq cens Hommes en rangs & files, sur quatre de hauteur. Les Escadrons de cent & vingt maîtres à trois de hauteur. Il faut dis-je, considérer qu'une telle armée doit occuper de front à chacune de ses aîles de Cavalerie, pour le moins quinze cens pas: & au corps de Bataille d'Infanterie, sept mille cinq cens pas, ce qui fait en tout dix mille cinq cens. Que de l'autre côté on suppose l'armée ennemie de même à tous égards, soit en nombre, soit en arrangement, & distante de l'autre, à l'entrée du combat, de quatre ou de cinq cens pas. De là il doit s'ensuivre naturellement, que la Cavalerie des aîles étant attaquée; comme celle de l'ennemi ne doit faire que quatre ou cinq cens pas pour la joindre, & que les combats de Cavalerie sont vifs & prompts dans l'abord & dans la décision; l'Infanterie au cops de Bataille, quand elle auroit une partie de la vîtesse de la Cavalerie, ce qui n'est pas, ne peut jamais trouver assez de temps pour venir au secours de la Cavalerie, parce que pour se transporter du lieu qu'elle occupe, sur celui qui est occupé par la Cavalerie, elle se trouve obligée de faire quinze cens pas, c'est à dire cinq fois autant de chemin, que la seconde ligne de la Cavalerie ennemie n'est obligée de faire pour soutenir la premiere. Il en doit être de même du secours que l'Infanterie du corps de Bataille pourroit tirer des aîles de Cavalerie. Car, quoique la Cavalerie soit très-rapide dans ses mouvemens, il faut pourtant que celle des aîles, pour se rendre au centre du corps de Bataille, parcourre un chemin de trois mille sept cens cinquante pas, avant que l'Infanterie ennemie de la seconde ligne fasse trois cens pas, pour soutenir l'avantage que sa premiere ligne pourroit avoir remporté. Or c'est ce qui doit paroître impossible. Je veux que les trois ou quatre premiers Bataillons qui touchent aux aîles, & qu'autant d'Escadrons qui touchent au corps de Bataille, puissent être de quelque secours l'un à l'autre, comme n'étant pas obligés d'aller fort loin. Mais comme ce secours n'influe pas sur les Bataillons qui s'étendent vers le centre, ni sur les Escadrons qui se trouvent vers les extrémités des aîles, & que les uns & les autres en peuvent également avoir besoin, d'autant que bien souvent il suffit que l'ennemi fasse ouverture quelque part, pour renverser toute une aîle, ou tout un corps de Bataille: Vous m'avouerez aussi que cette considération ne peut en aucune maniere affoiblir la preuve.

LETTRE II. Elles sont par là hors d'état de s'entresecourir.

LETTRE II. D'ailleurs, quand on voudroit chicaner sur cette preuve, tirée des distances, il n'y auroit pas moien d'en douter un seul moment, si on considéroit le danger qu'il y auroit, de faire abandônner en tout ou en partie, à quelqu'une de ces deux armes le poste qu'elle occupe, soit aux aîles, soit au corps de Bataille, soit aux reserves. Car si c'est aux aîles pour envoier au secours du corps de Bataille, ou si c'est au corps de Bataille pour envoier au secours des aîles, quelque part où il en seroit besoin; comme à mesure qu'on détache, on s'affoiblit en cet endroit, & que par là l'ennemi y devient plus fort, l'ennemi aussi n'a garde de n'en pas profiter. Il marche aussi-tôt sur le reste qui n'a bougé, l'attaque & par sa supériorité ne sauroit manquer d'en venir à bout, même à fort bon marché.

Et l'une des deux armes devient inutile. Je dis en second lieu, que par cette distribution, l'une des deux armes devient en effet inutile, & c'est de l'Infanterie que je veux parler, quoique je ne croirois pas outrer la matiere, si j'en disois autant de la Cavalerie par rapport à certains cas. Mais vous vous en appercevrez assez, sans que je m'étende là dessus. Pour ce qui est donc de l'Infanterie, ce n'est pas qu'elle ne soit placée en lieu propre pour pouvoir agir ainsi qu'il a été dit. Mais ou l'ennemi ne lui permettra pas de combattre, ou s'il le permet, ce combat ne décidera en rien du gain de la Bataille, ce qui est pourtant le but qu'on se propose. En voici les raisons.

On sait qu'il est libre aux deux parties de n'engager le Combat, que par les aîles, en les faisant avancer à grands pas: & de le refuser en même tems au corps de Bataille, qui marche lentement, ou qui ne bouge pas du tout. Si l'un ou l'autre s'en avise, il arrivera que la Cavalerie de part & d'autre se battra bravement, tandis que l'Infanterie au désespoir de n'en pouvoir pas faire autant, demeurera dans l'inaction. Cependant la Cavalerie qui aura renversé l'autre, sans trop s'amuser à la poursuite, si ce n'est par quelques troupes détachées, pour empêcher le ralliement, se replie & se forme sur le flanc de l'Infanterie ennemie. Si d'abord la Victoire ne se déclare que sur l'une des aîles, prennez que ce soit sur la droite, celle-ci fera aussi-tôt couler derriere cette Infanterie, un certain nombre d'Escadrons, lesquels se mettant en devoir de prendre à dos la Cavalerie sur l'autre aîle, ne sauroient manquer, ou de lui faire quiter prise, ou de la défaire entierement. L'Infanterie se voiant ainsi abandonnée par sa Cavalerie, & menacée sur les flancs, tandis qu'elle a tout à craindre de l'Infanterie qu'elle a en front, que deviendra t'elle; elle ne peut qu'être la victime de sa Cavalerie, si l'ennemi le veut.

Ou bien les avan- Mais non, avant qu'elle se trouve dans ce mauvais pas, permettons lui de faire au moins usage de sa valeur & de ses Armes, & sup-

posons

posons pour cet effet, que sans user de stratagême, l'affaire s'engage d'abord sur tout le front. D'un côté tout s'ébranle & marche également. De l'autre rien ne bouge, on y attend l'ennemi de pied ferme. Enfin on se trouve à portée, on en vient aux mains. Notre Infanterie qui est du côté des premiers, se souvenant de son ancienne maxime, si conforme à l'humeur de la Nation, attaque aussi-tôt & tout lui réussit. Le feu meurtrier de l'Infanterie ennemie ne l'étonne, ne la trouble, ni ne l'intimide pas. Elle avance brusquement sur elle, la joint, & par ses seules armes blanches, elle la rompt d'abord au centre & en d'autres endroits. Ensuite elle renverse ce qui tient encore ferme. En un mot, elle la pousse entierement hors de son terrain, & la sépare de ses aîles. J'avoüe que voilà pour cette brave Infanterie un succès aussi heureux que digne d'elle. Mais ne seroit-il pas permis de lui demander à quoi tout cela aboutira, s'il n'est accompagné d'un succès semblable du côté de sa Cavalerie? Si cela est, la victoire est des plus complettes. Mais si le contraire arrive, où en sera-t-elle? Ne trouvera-t-elle pas tout de même la Cavalerie ennemie victorieuse de la sienne, formée sur ses flancs, pendant que l'Infanterie ennemie se rallie, & ne se verra-t-elle pas exposée ainsi à de plus grands dangers, que ceux qu'elle a cru éviter? Elle a fait merveille, il est vrai. Mais n'auroit-il pas mieux valu qu'elle n'eût point du tout combattu? Car plus elle se sera battuë, plus elle sera diminuée & en désordre. Plus chaudement elle aura poussé l'Infanterie ennemie, plus avant se sera-t-elle engagée entre les aîles victorieuses, & plûtôt sera-t-elle prise en flanc & à dos. Quel moien de l'éviter? Du moins, comment s'y prendront les Bataillons qui sont sur les extrémités? Ils auront beau vouloir présenter quelque front. S'ils s'y prennent, en tournant à droit ou à gauche, ils ne présenteront qu'un front de trois ou quatre Hommes. Si c'est par quart de conversion, soit par Manches, soit par Bataillons entiers, il est impossible, avant qu'ils l'aient achevé, que l'un ou l'autre des plus exposés ne soient rompus, foulés aux pieds, & taillés en pieces. Quatre Escadrons des plus à portée y suffiront. Je veux même que la Cavalerie, plus gracieuse envers cette brave Infanterie, la laisse faire. Elle formera sur les flancs, le mieux qu'elle pourra, un front de quelques Bataillons dans l'intention je crois d'assurer par là en quelque maniere sa retraite. Enfin l'ennemi, respectant ses armes & son intrépidité, lui fera un pont d'or. Elle se retirera heureusement, d'un côté contente d'avoir fait, & par sa valeur, & par sa bonne conduite, tout ce qu'humainement on aura pu attendre d'elle: de l'autre, au désespoir d'avoir été témoin de la défaite de sa Cavalerie, & de la perte de la Bataille, sans avoir pû y apporter aucun remede.

LETTRE II. tages qu'elle remporte ne servent point au gain de la Bataille.

LETTRE II. Suite des remarques sur les pernicieux effets de la séparation des deux Armes.

Remarquons de plus, qu'il est très-rare de trouver une parfaite égalité entre deux armées. S'il y a égalité par rapport au champ de Bataille, & à la distribution des troupes, il peut y avoir inégalité dans leur nombre, dans leur valeur, dans leur discipline, & dans leur conduite pendant le combat. Si cette inégalité se rencontre dans l'Infanterie, le mal ne peut pas être fort grand, dans le cas dont il s'agit. Car vous venez de voir qu'elle n'y contribuë pas au gain de la Bataille, soit qu'elle se refuse, soit qu'elle s'engage, à moins que premierement sa Cavalerie ne soit victorieuse. C'est donc ici de la Cavalerie seule que tout le succès dépend. Cela étant, je demande, au cas que la Cavalerie de l'une des deux armées se trouve inégale à l'autre, à quelcun de ces égards, ce qui naturellement en doit arriver? Cette Cavalerie gagnera-t-elle la Bataille: Mais pour cela il faudroit qu'elle battît l'autre. Or peut-on s'y attendre bonnement, lors qu'on sait que peu d'Escadrons de plus peuvent décider d'un combat de Cavalerie, & que le plus de valeur, de discipline & de conduite dans les troupes, l'emporte sur le moins, là même où le nombre est égal, sur tout dans celles, qui comme la Cavalerie n'ont d'autre moien pour vaincre, que par le choc & par l'abord l'épée à la main? Voudra-t-on néanmoins tenter la fortune? Mais le pas est glissant: L'imprudence pourroit couter cher: Il n'y va pas moins que de la perte de la Bataille. Prendra-t-on le parti le plus sage! Evitera-t-on le combat? A quoi servira donc cette Cavalerie, si une infériorité de peu d'Escadrons, un peu moins de valeur, de discipline ou de conduite, est capable de la faire battre, ou d'en empêcher l'usage? Abandonnera-t-on à l'ennemi les plaines? Se cachera-t-on dans des païs fourrés? Mais souvent vous lui cédez vos avantages, & toûjours vous diminuez le courage de vos troupes. D'ailleurs peut-on éviter éternellement les plaines, ou être sûr de ne pas se trouver une seule fois dans l'obligation d'y combattre? Si cela arrive, à quoi doit-on donc s'attendre, si ce n'est à être battu, malgré qu'on en ait, & cela, ou par l'infériorité ou par le défaut de sa Cavalerie, en dépit d'une Infanterie nombreuse, brave, & bien disciplinée? Le tout sera l'effet de la séparation qu'on fait de ces deux Armes. Où en est la regle? Où en est la raison?

Fondement du Systême du Mêlange des deux Armes.

J'avouë que cette séparation ne seroit, ni contraire à la regle, ni contraire à la raison, si les qualités & les forces naturelles de ces deux Armes étoient parfaitement égales. Alors elles n'auroient besoin du secours l'une de l'autre, qu'autant que l'Infanterie pourroit avoir besoin du secours de l'Infanterie, & la Cavalerie, de la Cavalerie. Egales en tout, par tout où elles seroient placés, aux aîles, au corps de Bataille, aux reserves, la Bataille s'y trouveroit égale en forces, & il

il seroit par conséquent très-indifférent, qu'on fit dépendre le succès du combat, de l'une plûtôt que de l'autre. Mais les qualités & les forces naturelles de ces deux armes sont très-différentes, & il n'est pas possible de les réünir toutes ensemble dans l'une des deux. Donc la regle veut que ce que la nature ne sauroit produire, soit en quelque maniere produit par l'art. Elle nous dit: Il manque à la Cavalerie les Armes & la fermeté de l'Infanterie, & à l'Infanterie, la pesanteur & la violence dans le choc, de même que la vîtesse de la Cavalerie. Par conséquent l'une & l'autre à son fort & son foible. Si donc vous abandonnez ces deux Armes seules à elles-mêmes, comme vous faites en les séparant, vous les abandonnez à leur foiblesse, autant qu'à leur force. Mais si, en les mêlant, vous les joignez ainsi ensemble, vous corrigez le foible de l'une par la force de l'autre, & vous augmentez en même tems la force de l'une & de l'autre. C'est ainsi que vous corrigez le foible du fusil, par la Baïonnette, le foible du fusil & de la Baïonnette, par la Pique, & qu'en joignant ces trois Armes ensemble, vous augmentez en même tems leurs forces naturelle. Car enfin le soutien & le véritable secours des troupes ne consiste pas seulement, en ce qu'une partie d'une arme aïant été rompuë, soit succédée & remplacée par l'autre partie: Mais aussi en ce que les différentes sortes d'armes, dont vous devez vous servir, se succedent & se remplacent de même. C'est ainsi que la regle parle. A-t-elle tort? Mais sur ce qu'elle nous dit de plus, qu'il faut avoir une attention toute particuliere à assurer les flancs, ne se pourroit-il pas que la méthode d'aujourd'hui n'y satisfit pas pleinement.

Lettre II.

Il n'y a aucun corps de troupes qui n'ait ses flancs, lesquels étant naturellement sans défense, comme il a été dit, doivent nécessairement être assurés. Suivant la méthode d'aujourd'hui, on n'assure les flancs de la Bataille, c'est-à-dire les flancs du premier Escadron ou Bataillon qui se trouve sur l'extremité des aîles, on ne les assure, que par la situation naturelle du terrain, en les appuiant à une riviere non guéable, à un bois, à un village, ou autre chose semblable, qui rende l'accès ou difficile, ou impossible, en telle sorte qu'on n'y puisse pas être tourné ni enveloppé. On assure les flancs du corps de Cavalerie, & les flancs de tous les Escadrons & Bataillons, par ceux qui sont placés sur les côtés. En observant que les distances de l'un à l'autre ne soient pas trop grandes, afin que l'ennemi ne puisse pas s'y glisser. C'est ainsi qu'on prétend pouvoir satisfaire suffisamment à la regle. Mais ne se trompe-t-on pas? Car si la situation naturelle du terrain vous manque, & que l'ennemi vous déborde seulement de quatre Escadrons: pendant qu'il vous choque d'un front égal au vôtre, il replie en même tems avec ce qui déborde sur vôtre flanc. Où en êtes vous?

Quelle est la méthode usitée d'assûrer les flancs d'une Armée.

Ses défauts.

LETTRE II. vous? Et si l'une de vos aîles vient à être rompuë, que deviendra pour lors votre corps de Bataille? Vous l'avez vû.

Qu'elle est souvent impratiquable.

Ce n'est pas, je l'avouë, une marque d'habileté, de se laisser forcer au combat en lieu désavantageux, ou de ne savoir choisir un champ de Bataille proportionné au nombre de ses troupes, en telle sorte, au moins, qu'on ne coure pas le risque d'être débordé, ou enveloppé. Mais quand on auroit en cela toute l'habileté des plus grands Capitaines; comme la situation naturelle du terrain n'est pas mobile, & qu'il n'est pas possible de la trainer après soi, ainsi qu'il a été remarqué entre autres par un des Capitaines * de cet ordre; cette habileté ne pourroit servir tout au plus, qu'à celui qui veut attendre le choc de l'ennemi; & non à celui qui marche à sa rencontre, ou qui va le chercher dans son poste. J'ose même dire plus. C'est qu'elle ne pourroit suffire ni à l'un ni à l'autre. Car soit qu'on veuille attendre l'ennemi, ou le chercher dans son poste, il faut bien que la Cavalerie des aîles fasse de part & d'autre au moins quelque centaine de pas en avant, & qu'en suite elle prenne carriere, si elle ne veut pas du premier choc être renversée. Si donc le terrain entre ce qui couvre les flancs s'élargit à mesure qu'on avance, & s'élargit seulement de quatre ou cinq cens pas, comme il peut fort bien arriver, & qu'on soit inférieur seulement de quatre Escadrons, n'est-il pas vrai que si l'habileté se borne à ces sortes de suretés, prises uniquement dans la situation naturelle du terrain, dans la distribution ordinaire des troupes, rangées sur trois, quatre, ou cinq de hauteur, par où les flancs ne sauroient soutenir le moindre choc: n'est-il pas vrai, dis-je, qu'on ne laisse pas de courir quasi autant de risque, que le malhabile, puisque par ces quatre Escadrons qui débordent, les ailes peuvent être tout de même prises par leurs flancs, ensuite également rompües, & le corps de Bataille investi.

Je sai bien que telle chose peut arriver en tout tems. Quand l'ennemi ne déborderoit pas, il n'a qu'à percer une des aîles en quelque endroit, & replier aussi-tôt avec peu d'Escadrons sur ceux qui tiennent ferme, pour la renverser entierement, & investir ensuite le corps de Bataille. Mais je sai aussi qu'on manque à la regle, dès qu'on ne se sert pas de tous les moiens qu'on a en main, pour prévenir ces sortes d'accidens. Et c'est ici le cas. On assure ses flancs, le mieux qu'on peut, par la situation du païs, mais qui peut vous échapper. On fait dépendre le tout d'une seule arme, dans le tems qu'on en a encore une autre, qui par ses qualités & ses forces naturelles, seroit capable de servir d'appui à la premiere, par tout aux flancs tout comme ailleurs. C'est donc à ces égards qu'on peut encore dire, que si la méthode d'aujourd'hui

* *Montecuculi.*

jourd'hui n'eſt pas tout à fait contraire à la regle; au moins elle n'y ſatisfait pas pleinement. Lettre LI.

Que faut-il donc pour ſatisfaire à la regle, à tous égards! La queſtion n'eſt pas difficile à réſoudre. S'il eſt vrai, ainſi qu'il a été demontré, premierement, que l'éloignement de ces deux armes, & la néceſſité qu'il y a qu'elles reſtent fixes, dans l'endroit de la Bataille où elles ont été d'abord placées, les mettent hors d'état de s'entreſecourir l'une l'autre, il faut donc les placer tellement, que par leur proximité, elles puiſſent à point nommé, ſe porter au ſecours l'une de l'autre, ſans être obligées d'abandonner le poſte qu'elles occupent. Secondement, s'il eſt vrai que l'Infanterie placée au centre, ne ſauroit décider en rien du gain de la Bataille, ſoit qu'elle combatte ou qu'elle ne combatte pas: & que ce ſeroit la derniere des imprudences, de faire dépendre la victoire, uniquement de la Cavalerie; il faut donc diſtribuer ces deux Armes dans l'ordre de Bataille, d'une telle maniere, qu'elles puiſſent utilement agir de concert. S'il eſt vrai, enfin, que la ſituation du terrain, par où l'on aſſure ordinairement les flancs, peut manquer, ſoit qu'on ne la trouve pas, ou qu'en venant aux mains, elle puiſſe vous échapper, il faut donc pour aſſurer ces flancs autant qu'il eſt poſſible, les appuier à de certains corps mobiles diſpoſés dans un ordre, à pouvoir par leurs qualités & par leurs forces naturelles, ſoutenir au moins le choc de quelques Eſcadrons qui peuvent déborder. En un mot, comme en ſéparant ces deux Armes, on agit, à tous égards, directement contre la regle & contre la droite raiſon, il faut donc, pour agir conformément à la regle & à la droite raiſon, les mêler enſemble. Et ſi leur ſéparation y eſt contraire, il faut donc par une conſéquence néceſſaire, que leur Mêlange y ſoit conforme. Ceci n'a pas beſoin d'autre preuve.

Moien de mieux ſatisfaire à la regle à tous égards qu'on ne le fait par la méthode ordinaire.

Quant à l'avantage qui en doit revenir, c'eſt déja un puiſſant préjugé en général de ſavoir que ce Mêlange eſt conforme à la regle & à la droite raiſon. Car il n'y a point de veritable regle, ni de droite raiſon, qui ne tende à l'avantage de celui qui la ſuit. Mais ſi vous me demandez, en quoi conſiſtent particulierement les avantages qu'on en retire, je répons, qu'on évite par la précíſément les déſavantages à quoi on s'expoſe, en ſéparant ces deux Armes. Je ne veux rien promettre qui ne ſoit inconteſtable. Vous êtes inférieur en Cavalerie, ſoit en nombre ou autrement. C'eſt là ſans doute un très grand déſavantage, pour celui, qui dans une plaine raſe, veut combattre en Bataille rangée, en ordonnance moderne. Il ſe pourroit que quelque inconſidéré n'en fit pas autrement grand compte. Peut-être auſſi ſeroit-il capable de prétendre, que ſa Cavalerie venant à être battuë, il peut encore vaincre par ſa ſeule Infanterie. Un autre plus aviſé n'en

Avantages de la nouvelle.

LETTRE II. croira rien. Il y pensera plus d'une fois, avant que de hazarder là-dessus la partie. Il aura recours à sa prudence. Il se cachera plûtôt, & abandonnera à l'ennemi les plaines. Il aura raison.

Comment elle supplée à l'infériorité de la Cavalerie en nombre. Mais vous, quoique inférieur en Cavalerie, voulez-vous, sans rien céder, vous montrer par tout & combattre sans désavantage? Je veux que l'ennemi, une fois plus fort que vous en Cavalerie, vous présente sur ses aîles deux bonnes lignes, soutenuës par leurs reserves. Pourvû que vous en aiez assez pour pouvoir lui opposer sans être débordé, une seule ligne, & une médiocre reserve, cela suffit. Suppléez y par votre Infanterie. Ne la laissez pas toute entiere inutilement au centre. Mêlez ces deux Armes conformément à la regle, en sorte qu'elles puissent utilement agir de concert. Et de peur que pendant le combat, l'Ennemi ne tourne inopinément, par quelques Escadrons sur vos flancs, appuiez-les, par précaution, à un de ces Corps mobiles, capables de soutenir un semblable effort. Alors sans user d'autre finesse, ni faire à son Ordonnance moderne plus d'honneur qu'elle ne mérite, où sera votre desavantage?

Grands effets du Mélange des deux Armes en cette occasion. Ce ne sera certainement pas dans l'infériorité en nombre de combattans. Vous pouvez en avoir sur vos aîles plus que lui. Il faut donc que ce soit dans le nombre de Chevaux. J'en conviens, il en a le double. Mais que cela vous fait-il? Aiez soin avant qu'ils puissent joindre les vôtres, que vos fusils en tuent où en blessent seulement quatre ou cinq par Escadron. Ce n'est pas en demander trop; Mais c'est assez pour causer dans ces Escadrons un tel trouble, un tel dérangement, que ceux qui leur sont opposés, auront lieu de tout espérer. Car vous n'ignorez pas, qu'un Escadron plus ou moins en désordre, ne sauroit tenir contre un Escadron en bon ordre, & qui charge brusquement l'épée à la main. La premiere ligne de l'ennemi étant ainsi renversée, que la vôtre enflée de ce premier avantage, ne s'abandonne pas. Qu'elle aille bride en main, sans trop s'éloigner de son Infanterie, qui animée par ce premier succès, en la suivant de près, ne lui manquera pas au besoin. Que votre seconde ligne marche toûjours gravement sur les traces de la ligne victorieuse. Elle lui servira d'appui à tout évenement. Est-ce que la seconde ligne de l'ennemi après la défaite de sa premiere tient ferme? Car c'est là une question à faire. Qu'alors votre premiere ligne, revenuë du plus ou moins de dérangement que lui auroit pu causer le premier choc, la charge hardiment. Protegée par son Infanterie, soutenuë par sa seconde ligne, à quoi devez-vous vous attendre? N'est-il pas indubitable que cette seconde ligne ennemie, déja étonnée, ne tiendra guéres?

Ce que le Général doit Peut-être, pour renforcer vos aîles, êtes vous obligé, d'affoiblir beaucoup votre centre, à moins que vous ne soiez fort supérieur en Infanterie.

LETTRE II. faire lorſqu'il n'eſt pas fort ſuperieur en Infanterie & ce qu'il doit y ajouter par ſa conduite dans l'action.

terie. Si cela eſt, tant mieux. Sinon, que cela ne vous embaraſſe pas. Tout dépend ici des aîles. Pourvu que vous aiez aſſez d'Infanterie de reſte, pour égaliſer votre premiere ligne à celle de l'ennemi: ſoutenuë de deux ou trois petites reſerves, placées en ſeconde ligne, c'eſt aſſez. Auſſi bien les ſecondes lignes ne ſuccedent guères per tout aux premieres. Cependant, pour plus grande ſûreté, n'engagez pas votre centre, que le plus tard que vous pourrez. Attendez au moins le ſuccès de vos aîles. Elles ne vous laiſſeront pas languir longtems. Mais profitez promptement des avantages qu'elles auront remportés. Laiſſez aller les fuiards. Contentez-vous d'empêcher leur ralliement. Tournez auſſitôt ſur le flanc & ſur le dos de l'Infanterie ennemie. Servez-vous des deux Armes que vous trouvez là ſous la main. Chargez en même tems cette Infanterie, de front par votre centre, & achevez ainſi la victoire, que la regle & la raiſon vous promettent.

Ce qu'il doit faire lors qu'il ſe trouve égal à l'ennemi à tous égards.

Vous étes égal à l'ennemi à tous égards, en Cavalerie comme en Infanterie. Vous pouvez par conſéquent ſans témérité lui faire tête par tout, ſans rien changer dans votre méthode: Vous étes à deux de jeu: Le hazard ſeul en décidera. J'en conviens; Mais voulez-vous faire jouer de malheur à votre partie? Il vous eſt libre de changer le vôtre. Il vous préſentera, ſelon la louable coutume, ſa Cavalerie toute ſeule aux aîles, & toute ſon Infanterie au centre. Vous ferez autrement. Vous diſpoſerez ces deux Armes de la maniere que nous venons de dire, en telle ſorte que, comme vous ne préſenterez que le même front que lui, il vous reſtera de ſurplus préciſément autant de Cavalerie, que l'ennemi aura ſur ſa ſeconde ligne; dont une partie ſervira, ſi vous voulez, à renforcer votre premiere: & l'autre partie pour la faire couler & donner bruſquement ſur le flanc de l'ennemi, au même inſtant que vos aîles entreront en action. La Cavalerie ennemie étant donc attaquée de la ſorte, au front par deux lignes compoſées de deux différentes Armes, ſoutenuës par leurs reſerves: aux flancs par un bon nombre d'Eſcadrons: par tout avec des forces ſupérieures; comment voulez-vous qu'elle ſoutienne?

Avantages qui doivent reſulter de là.

L'ennemi renforcera-t-il à votre exemple ſa premiere ligne par une partie de ſa ſeconde? Je crois qu'il auroit raiſon. Une ligne de Cavalerie plus foible & plus ouverte de la moitié réſiſtera-t-elle à une ligne à proportion plus forte, & plus ſerrée, dont la plupart des Eſcadrons doivent par conſéquent déborder de beaucoup ceux qui leur ſont directement oppoſés? Demandez-le à la *Maiſon du Roi*. Elle vous dira, à ce que quelqu'un prétend, que cela a été une des principales cauſes de ſon malheur à *Ramillies*. Mais ſi l'ennemi le fait, à quoi reduit-il pour lors la ſeconde ligne? A une bonne reſerve tout au plus. Qu'oppoſera-

LETTRE II. posera-t-il à cette Cavalerie qui se jette inopinément sur ses flancs? Qu'opposera-t-il encore à cette arme dont la Cavalerie qui l'attaque de front est favorisée? Aura-t-il recours à son Infanterie? La fera-t-il avancer sur votre corps de Bataille? N'en croiez rien. Avant qu'elle puisse être à portée, elle trouvera vos aîles victorieuses, en flanc & à dos. Quoi donc! Voudra-t-il, voiant votre disposition, dégarnir aussi-tôt son centre, & renforcer ses aîles? Joindre ces deux Armes ensemble? Faire un aveu si public de la foiblesse de son ordre de Bataille? Non. Il aimera mieux se faire battre que de démentir sa routine, d'autant plus, qu'aussi bien il n'en seroit plus tems, vû les distances qu'il y a du centre aux aîles, & le point où l'on est d'entrer en action. Au moins se précautionnera-t-il si bien sur ses flancs par la nature du champ de Bataille, qu'il n'y aura rien à craindre de votre ruse? Mais cette précaution, quoique très-bonne, est-elle bien sure, là où il ne faudroit à cette Cavalere, dont il est menacé, qu'un espace de quatre ou de cinq cens pas pour s'y glisser? Je veux même que ce vuide, contre l'ordinaire, ne s'y trouve, ni avant ni durant le combat: vos aîles n'iront pas moins leur train. Car s'il arrive que cette Cavalerie ne puisse pas être emploiée commodement sur le flanc, rien ne vous empêchera de vous en servir utilement sur le front. Et l'ennemi s'en trouvera-t-il mieux? Alors il se verra sur les bras trois lignes contre deux. Les épées des Cavaliers seront égales en nombre, il est vrai; mais elles seront très-inégales en forces. Vos épées seront fortifiées par de bons fusils & autres Armes de l'Infanterie, contre lesquelles il n'en aura pas une seule à opposer. Quelle égalité donc entre ces deux jeux? S'il y a de l'égalité, ce ne peut être que dans le désavantage de l'un & l'avantage de l'autre. Jugez-en.

Bon, me direz vous; qui en doute? Vous supposez une parfaite égalité entre les deux armées. Ou bien, si d'un côté vous ne mettez que la moitié moins de Cavalerie, & un peu plus d'Infanterie: & de l'autre, que la moitié plus de Cavalerie & un peu moins d'Infanterie, vous ne supposez tout au plus qu'une médiocre inégalité. Quoi! Vous croiez être au fait de la Colonne, & du Mêlange de ces deux Armes; Et vous ne voulez pas qu'on en tire d'autres avantages, que ceux que vous promettez? Vous redoutez une plus grande supériorité en nombre de Cavalerie. Vous appréhendez d'être débordé. Vraiment vous n'y songez pas. Monsieur le Chevalier de *Folard*, méprisant l'un, & ne se souciant pas de l'autre, nous promet bien autre chose & de sa Colonne & de son Mêlange de ces deux Armes.

Grande idée que le Ch. de *Folard* se Je le sai. Il redoute si peu la grande supériorité en nombre de Cavalerie, & il se met si peu en peine d'être débordé, que, se promettant de vaincre en rase campagne, entre autres, par quatorze Escadrons

&

& trente-neuf Bataillons, une armée de quarante Escadrons & de vingt-deux Bataillons, il ne balance pas un moment d'y aller au devant de l'ennemi, de le chercher, de l'attaquer, même dans ses avantages. Cela paroîtroit bien téméraire à d'autres; mais ici, comme par tout ailleurs où il veut bien se contenter à l'égard du nombre d'Infanterie, tantôt d'une moindre supériorité de son côté, tantôt d'une égalité, & souvent même d'une certaine infériorité, il se fonde sur la pensée, que quand on combat par Colonnes, contre un ennemi qui ne répond pas dans le même ordre, sa supériorité ne lui peut servir de rien. Mais comme ma foi n'est pas encore montée à un si éminent dégré, j'ai cru ne pouvoir être plus libéral en promesses que je ne l'ai été jusqu'à présent.

LETTRE II. Il fait des forces de l'Infanterie toute seule.

Il y a peu de gens qui connoissent la force de l'Infanterie; cela se peut. Je ne jurerois pas que je ne fusse du grand nombre: Je ne suis pas assez téméraire pour cela. Mais j'espere qu'on m'avouera aussi, que ce ne seroit pas connoître cette force, que de ne la connoître qu'en partie. La force de l'Infanterie, si je ne me trompe, ne consiste pas uniquement dans ses Evolutions, comme par exemple dans l'Evolution de la Colonne, mais encore dans ses différentes Armes: non seulement dans ses Armes blanches, mais aussi dans ses Armes à feu, moins encore dans ses évolutions que dans ses armes, parce que ses évolutions deviennent absolument impuissantes sans armes: au lieu que les Armes conservent toujours leurs forces naturelles, indépendamment de ces évolutions. Ainsi ce ne seroit pas encore connoître la force de l'Infanterie, si en la connoissant par rapport aux Armes blanches & à ses Armes à feu, on ignoroit les évolutions les plus favorables, pour faire agir utilement & l'une & l'autre Arme, selon les diverses circonstances.

Qu'elles consistent en deux choses.

La Colonne est sans doute l'évolution la plus favorable pour l'Infanterie, lors qu'en ne lui ôtant pas l'usage libre de ses différentes Armes, il s'agit, ou de soutenir un effort de Cavalerie, ou de rompre brusquement un corps d'Infanterie. Je ne veux entrer dans aucune des méthodes qu'il pourroit y avoir, pour former la Colonne de maniere qu'elle puisse se servir librement de ses différentes Armes, dans les diverses circonstances où elle pourroit se trouver. Mais il faut que je réleve encore ici ce que j'ai établi ailleurs * que la Colonne étant formée suivant la méthode proposée par Monsieur le Chevalier de *Folard*, son feu devient certainement à très-peu de chose, en comparaison de celui qu'on peut lui opposer. Ce n'est dans le fond qu'un feu par rangt de vingt six Hommes de front: Un feu qui est rarement un

Avantages de la Colonne.

Défauts de celle du Ch. de *Folard*.

* Voiez ci-dessus, pag. 100. & *suiv.*

LETTRE II. un feu d'ordre, quand même on n'oublieroit aucune des précautions qu'on peut prendre contre la vivacité & l'impatience naturelle du Soldat. Un feu uniquement de pied ferme: Un feu embarassé, où les premieres rangs, à cause de l'excessive hauteur qu'on donne ici à leurs files, doivent se jetter le nez à terre, pour n'être pas assommés par ceux qui sont derriere eux, & encore auront-ils bien de la peine à s'en garentir, sur tout s'ils sont trop lents à se baisser, ou trop prompts à se lever les uns après les autres. Mais peut-être que dans l'occasion, on n'aura lieu de craindre, ni cette lenteur, ni cette promptitude. Peut-être aussi les maladroits auront au moins la précaution de tirer pour plus grande sureté la plûpart en l'air. C'est le feu du Bataillon à centre plein des Anciens. Je le veux; *Montecuculi* le propose, je le sai. Mais c'est apparemment sur six de file, qui étoit la hauteur ordinaire sur laquelle son Infanterie combattoit. Tout ce qui excede de beaucoup, doit devenir pour la plupart inutile. Ce feu de la Colonne, couvert des Armes de longueur, est si vous voulez assez puissant, tout embarassé & tout mince qu'il est, contre l'épée du Cavalier, sur tout lors qu'elle se présente, ou au front, ou aux faces, & non aux angles. Mais je ne vois pas qu'il pourroit l'être contre le fusil de l'Infanterie, dès qu'elle agit sur peu de hauteur & beaucoup de front, parce qu'un feu libre & plus grand doit l'emporter indubitablement sur un feu embarassé & plus mince. Je respecte infiniment les Anciens. Je ne respecte pas moins *Montecuculi*. Mais, qu'on me pardonne, si je dis que ni les Anciens ni *Montecuculi* ne connoissoient pas encore le feu des Pelotons. Il est d'une plus nouvelle date.

Peu de réalité dans son feu de biais. Lui opposera-t-on ce feu de biais, que nous voions partir * des faces de la Colonne? Mais pour diminuer en partie la surprise qu'un tel feu plus nouveau encore doit naturellement causer à ceux qui peuvent être un peu au fait de ces sortes de manœuvres, ne voudra-t-on pas permettre, qu'on le réduise tout au plus à celui qui partira de la premiere & de la seconde file, dont les Soldats couchant en joue, pour leurs coups, se tourneront à point nommé, & si juste vers leur droite ou vers leur gauche, que tous ces coups passant par les intervalles des Colonnes, portent uniquement sur l'ennemi? Quoiqu'il en soit, je prens la liberté de faire ressouvenir ceux qui voudront se servir de ce feu de biais, de prendre garde encore ici aux maladroits, sur tout à ceux des derniers rangs, & plus encore si les distances entre les Colonnes, par lesquelles ces tirs doivent se croiser, ne sont que de quarante ou de quarante cinq pas. Autrement j'aurois peur que ces tirs, étant

* *Polybe* de *Folard*. Tom. I. pag. LXII. Pl. VI.

étant adressés, ou par des maladroits, par des étourdis, ou par des gens troublés, ne fissent plus de mal aux Colonnes elles-mêmes qu'à l'ennemi, ce qui est d'autant plus à craindre que les distances par rapport à l'ennemi sont assez grandes, & presque à brûle-pourpoint à l'égard des Colonnes. Veut-on user d'une justice distributive? Il ne faut pas ôter aux Pelotons, les feux de biais, non plus que ceux qu'on tire en droite ligne, pour imposer silence à tout autre, dans tous les endroits où il en est question. Mais il faut laisser en même tems aux Colonnes la gloire de primer dans leurs Armes blanches par tout où il s'agit de brusquer & de rompre un corps d'Infanterie. Cette Evolution pour lors l'emporte. Rien ne peut l'égaler que son semblable. Elle est faite pour les Armes blanches, & non pour le feu. Ainsi, loin que ce soit uniquement en elle que gît la force de l'Infanterie, loin de-là dis-je, là même où elle devroit naturellement triompher, combattant sur peu de front & beaucoup de hauteur, elle pourra être vaincuë par un ennemi combattant sur peu de hauteur & sur beaucoup de front. Car pour faire taire des tirailleurs par Pelotons, pour les brusquer & pour les rompre, au moins faut-il les joindre. Et croit-on que ce soit là une petite difficulté?

Moien imaginaire d'arrêter la Colonne.

Comment? Qui est-ce qui arrêtera la Colonne? Sera-ce cet appareil de chevaux de Frise, ces canons chargés à cartouches, cette grêle de grenades, avec d'autres feux d'artifice: ce feu de bombes, de carcasses & ainsi du reste, qu'un Officier *Hollandois* lui fait trouver sur son chemin? Non. Je veux bien lui en faire grace & je me flatte qu'elle m'en aura obligation. Car on doit attendre de la vigilance de ces Messieurs, que si sur l'avis de cet Officier de mérite, ils se mettent une fois en gout de ces sortes de défenses, comme ils ne pourront pas savoir précisément dans quel endroit de l'ordre de Bataille, ils auront à faire à des Colonnes, on doit s'attendre, dis-je, que pour n'être nulle part pris au dépourvû, ils auront dans leurs armées tant de ces chevaux de frise, d'un bois si fort, bien que fort à charge aux Soldats qui doivent les porter par tout, & si bien enchainés les uns aux autres, peut-être pour plus grande sûreté, par de bons cadenats, que tout le front de leur armée en sera si amplement couvert, même jusques aux intervalles, qu'il n'y aura moien de passer nulle part entre deux, ni de les détacher. De plus ils auront tant de ces canons chargés à cartouches, tant de Grenadiers, tant de mortiers, si bien distribués sur tout le front de leur armée, & agissans tellement de concert, avec tant de force, tant de promptitude, & tant de justesse, que tout cela ensemble, accompagné du feu de leurs Pelotons, tirant suivant leur maxime, les uns après les autres, sera tout à fait semblable à un orage horrible, mêlé d'un vent impétueux & d'une grosse

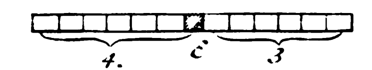
grêle,

LETTRE II. grêle, qui dans un inſtant abat tous les blés d'une vaſte campagne. Le pis eſt que la Colonne ne pourra trouver le moindre abri, ni dans du canon oppoſé à du canon, ni dans des Grenadiers oppoſés à des Grenadiers, ni dans la rapidité de ſon mouvement, ni dans le peu de diſtance qu'il y aura pour joindre. Je paſſe ſur ces terribles feux d'artifice. Car il ſe pourroit bien que la Colonne ne s'en mit pas autrement en peine.

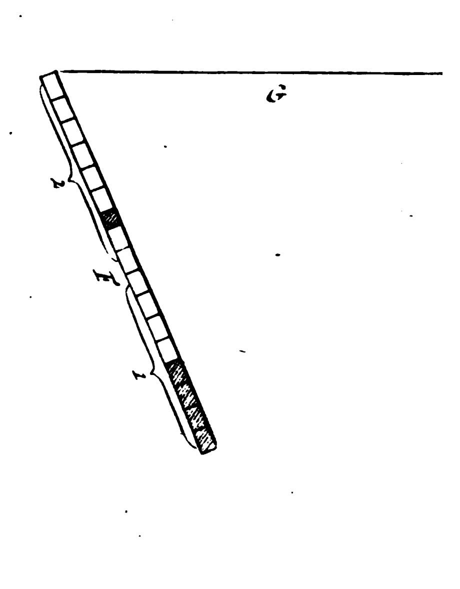
Autre moien imaginaire. Sera-ce donc cette Colonne admirable du même Officier, cette Colonne qui pendant que les Bataillons qui la doivent compoſer, déſolent l'autre par un feu continuel, ſe forme en même tems avec une facilité des plus ſurprennantes, qu'elle trouve dans la Tactique de ſes Pelotons, cette Colonne enfin, qui quand il en faut venir aux Armes blanches, doit être encore à deux de jeu? Point du tout. Je crois même que notre Colonne ne voudroit pas non plus s'embaraſſer trop d'un tel obſtacle. Et auroit-elle tort? Pour cela, il faut ſeulement conſidérer que la Colonne de cet Officier, pour être à deux de jeu avec l'autre aux armes blanches, doit être compoſée d'un nombre égal de Bataillons ou Sections. Poſons que ce ne ſoit que de deux. Que ces Bataillons avant que de former la Colonne, doivent être rangés ſur une ligne, & non à la queuë les uns des autres, pour tirer enſemble ſur l'ennemi, & non en partie ſur leurs propres gens. Que pour tirer par Pelotons à la *Hollandoiſe*, ces Bataillons doivent être ſur trois de hauteur. Et comme ceci doit ſe paſſer en Bataille rangée, qu'il doit y avoir d'un Bataillon à l'autre un intervalle égal à leur front. Maintenant on n'a qu'à remarquer la poſition de l'ennemi. La Colonne ennemie, compoſée également de deux Bataillons ou Sections, ſera oppoſée au Bataillon de la gauche: une autre Colonne d'une ſeule Section, fera tête au Bataillon de la droite: & lorſque les Pelotons commencent à tirer, l'ennemi qui avance toujours à grands pas, ſe trouvera à cent cinquante pas. Je crois que c'eſt encore tirer d'aſſez loin, pour faire beaucoup de mal. Et puis, ſans entrer dans la manœuvre des Pelotons, on n'a qu'à faire reflexion ſur les diſtances & ſur le tems qu'il faut aux uns pour former leur Colonne, & aux autres pour joindre. On trouvera que chaque Bataillon, quand il ne ſeroit que de cinq cens Hommes en rangs & files, à trois de hauteur, doit occuper cent quatre-vingt trois pas de front, y compris l'eſpace, occupé par les Officiers qui gouvernent les Pelotons, en ſorte qu'en y ajoutant l'intervalle entre les deux Bataillons, il doit y avoir une diſtance de trois cent quatre-vingt ſix pas entre la premiere file de la droite du Bataillon de la gauche, & entre la premiere file de la droite de l'autre Bataillon, & que de plus, le Bataillon gauche, pour former la premiere Section de la Colonne, en diminuant pour cet effet

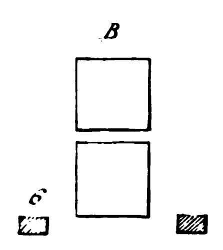
ſon

5



H





e Quatre Battaillons en deux Colonnes à Quinze de hauteur.

son front d'autant de pas qu'il faut, élargira par là tout au moins de cent pas l'intervalle qui est entre lui & celui de la droite. D'où il s'ensuit que le Bataillon de la droite qui doit former la seconde Section, à la queuë de la gauche, sera obligé de parcourir un chemin de plus de quatre cens soixante six pas, avant que les deux Colonnes ennemies, qui ne se trouvent qu'à cent cinquante pas, puissent joindre. Car je m'imagine qu'on ne seroit pas bienaise de les avoir sur les bras aux Armes blanches, avant qu'on se fût tout à fait formé en Colonne. Avouëz donc que ce Bataillon doit être bien alerte. LETTRE II.

Ce n'est pas tout. L'un & l'autre Bataillon doit faire sa manœuvre en marchant sur le flanc, & en tirant continuellement sur le front par Pelotons, tandis que les deux Colonnes ennemies marchent à grands pas droit devant eux, sans tirer un seul coup. Mais marcher sur le flanc, prêter l'épaule à l'ennemi qui vous presse par une attaque vive & soudaine, tirer en même temps au front, continuellement, & par Pelotons: que de mouvemens opposés! Et former ainsi la Colonne l'ennemi à brûle-pourpoint! Comment trouvez-vous cette Tactique? Ce qu'il y a encore d'assez singulier, c'est que tout cela se doit faire en tirant par Pelotons en avançant, c'est à dire en marchant en avant. Mais n'appréhendez-vous pas que, si cet Officier oublie, avant de se mettre en marche, de faire ôter ses chevaux de frise si bien enchainés qui couvrent son front, ne s'y enferre malheureusement lui-même le premier? Au reste il n'importe que ses deux Bataillons, à mesure qu'ils quittent avec tant d'art le terrain qu'ils occupent dans la ligne, laissent ensemble une assez jolie ouverture: L'ennemi sera trop gracieux pour vouloir en profiter. Peut-être aussi l'affaire sera-t-elle décidée avant que ces deux Bataillons aient fait la moitié de leur chemin.

Je ne veux uniquement, pour arrêter la Colonne, que la mettre dans la nécessité de faire face, plus que d'un seul côté. Pour cet effet, j'oppose aux deux Colonnes A. B. chacune de deux Bataillons ou Sections, sur vingt-six de front & sur quinze de hauteur, les quatre Bataillons C. D. E. F. chacun sur cent soixante-six de front & sur trois de hauteur. Je les range d'abord sur une seule ligne droite, avec des intervalles d'un Bataillon à l'autre: l'intervalle du centre égal au front des Bataillons, & les deux autres de la moitié moins. Ensuite je rassemble les quatre Pelotons des Grenadiers du Bataillon C. sur la droite, & ceux du Bataillon F. sur la gauche, & je place les huit Pelotons des Grenadiers des Bataillons D. E. dans l'intervalle entre ces deux Bataillons: le tout à la distance de quatre ou de cinq cens pas du front des Colonnes. J'ordonne après cela que dès que les Colonnes se mettent en mouvement, les Bataillons C. F. marchent en G. & qu'à me-

Moien d'arrêter surement la Colonne. Preuve qu'elle ne peut tenir contre une attaque environnante.

LETTRE II. mesure qu'elles avancent, ils se forment insensiblement par conversion sur le flanc des Colonnes. Cela fait, croiez-vous qu'elles iront fort loin? Si elles continuent leur marche seulement jusques en H. qui est à septante pas du front des Bataillons D. E. elles se trouveront prises en queuë par les huit Pelotons (1) pendant que les neuf Pelotons (2) les prennent en flanc. Si elles font à droit & à gauche en dehors, pour attaquer par leurs faces les neuf Pelotons (2) elles prêtent le flanc aux Pelotons (1) qu'elles ont sur leurs derrieres, & aux neuf Pelotons (3) qu'elles ont au front: & qui plus est, elles prêtent en même tems le dos aux huit Pelotons (4) & à une partie de ceux du centre. Si elles agissent par moitié, en se séparant de la tête à la queuë en deux * ou bien par une de leurs Sections † entiere ou séparée, elles seront également exposées aux mêmes dangers. Que si au lieu d'attaquer les Bataillons D E. elles veulent avant que d'être venuës en H. en marchant de biais donner de tête sur les Bataillons C. F. les Bataillons D. E. en marchant droit devant eux, les attaquent par les neuf Pelotons (3) en flanc, tandis que les Pelotons (4) soutenus par les huit Pelotons (5) attaquent les deux compagnies de Grenadiers (6) & environnent en même tems entierement les Colonnes. Et un mot, quand on considere les divers fronts qu'elles doivent prêter, pour manœuvrer selon leurs principes, dans tous ces cas, comme dans tous les autres, où il s'agit de soutenir une attaque environnante, il n'est pas possible qu'elles évitent de prêter d'un côté ou d'autre, ou le flanc, ou le dos, & le plus souvent l'un & l'autre. Il faut donc qu'elles s'arêtent tout court malgré qu'elles en aient. Et que deviendra alors leur force, qui ne consiste que dans la violence du choc, & celle de l'Infanterie, si elle ne consiste uniquement que dans la profondeur de ses files & dans la jonction du corps que l'on attaque?

Suite des mêmes preuves. Ces Colonnes remédieront-elles à ce défaut, en prévenant ici ces Bataillons, par la vîtesse & par la célérité de leurs mouvemens? Quoi! Des corps sur vingt-six de front, & sur trente de hauteur, dont les rangs pour marcher droit devant eux, doivent être ouverts l'un de l'autre, pour le moins d'un fort grand pas, & qui par conséquent doivent occuper tous ensemble en hauteur, une étenduë de terrain bien au dela de soixante pas? Des corps dont les files, pour marcher sur le flanc, après avoir fait à droit ou à gauche, doivent s'ouvrir l'une après l'autre, à la même distance d'un grand pas? Ces corps qui en marchant, doivent, pour se détourner de la droite ligne, se tourner ou plus ou moins par conversion, & dont les vingt neuf rangs, qui suivent le premier sur lequel il faut se régler exactement, doivent toûjours

* *Polybe* de *Folard*, Tome I. pag. LVI. Pl. II. † Ibid, Pl. III.

jours ſerrer & marcher de côté, pour ne pas tomber dans la confuſion, en perdant leurs chefs de file? Ces corps qui tantôt doivent s'ouvrir, tantôt ſe ſerrer, tantôt ſe ſéparer en deux de la tête à la queuë, tantôt par Colonne entiere, tantôt par l'une des deux Sections, pour pouvoir marcher, ou pour être en état de choquer, tantôt par les têtes, tantôt par les faces, & tout cela à point nommé, en marchant à grands pas vers l'ennemi, & pendant le cours même du combat, où une voix ſemblable à celle d'un *Stentor* auroit de la peine à ſe faire entendre? Quoi! Des corps auſſi lourds, & ſi peu maniables, qui doivent manœuvrer de la ſorte, l'emporteroient ici en vîteſſe & en célérite, ſur des Pelotons ſur dix de front & ſur trois de hauteur? Vous qui ſavez tout ce qui entre dans ces ſortes de mouvemens, & le tems que cela demande, concevez-le, ſi vous pouvez. Vous ne le ſauriez, ſur tout ſi vous conſidérez non ſeulement la légereté de ces Pelotons & la facilité à les manier, ſoit en marchant droit devant eux, ſoit en marchant de biais, ſoit en tournant & retournant ou plus ou moins par converſion; mais encore qu'étant menés par leurs Officiers, ſéparement un à un, ou bien par huit ou neuf enſemble, ils ne ſauroient jamais manquer ici dans l'exécution de ce qu'on vient de leur demander. LETTRE II.

Si donc ces Colonnes, plutôt que de s'engager dans le mauvais pas que nous venons de leur propoſer, aiment mieux en remettant la partie à une autre fois, ſe tirer d'affaire par une retraite honorable, on reſpectera volontiers leur figure ſimple & commode pour une retraite précipitée. On les laiſſera aller leur train. On ſe contentera ſeulement de les ſuivre, les quatre Bataillons ſur une ſeule ligne, marchant en bon ordre: & de les faire accompagner, à bons coups de fuſil, par les ſeize Pelotons de Grenadiers, voltigeans autour d'elles. Je crois qu'ils ſeront aſſez ingambes pour cela. Si les Colonnes, pour ſe débaraſſer de ces gens incommodes, veulent leur oppoſer leurs quatre compagnies de Grenadiers, il faudra, pour y réüſſir, que deux cens Grenadiers des leurs écartent ou faſſent taire quatre cens quatre-vingt autres, ſoutenus, en tout cas, d'autant de Pelotons de Mouſquetaires, que les quatre Bataillons, qui ſuivent, trouveront à propos de détacher. Car on ne ſait pas ſi ces deux cens Grenadiers ne ſuppléeront point par leur bravoure à leur infériorité. Si les Colonnes, ne s'en flattant pas trop, y veulent ajouter quelque choſe du leur, elles s'arrêteront de tems en tems, en partie ou en tout, feront demi tour à droit, & chargeront par les premiers rangs de la tête, peut-être auſſi par les premieres files de leurs faces, ſur des gens qui n'auroient gueres d'endroits fixes, ni nul embarras à ajuſter leurs coups. Elles ne manqueront pas, ſans doute, pour fortifier ce feu, de ſe ſervir de Difficultés dans la retraite de la Colonne.

 quelcune de leurs évolutions, * & cette évolution, à ce qu'il me semble, ne seroit pas appliquée ici moins utilement qu'ailleurs. Les secondes Sections se partageront de la tête à la queuë en deux: se porteront par moitié sur les flancs des premieres; feront leurs décharges par rangs, tout comme les autres, & doubleront ainsi le feu de vingt six Hommes de front, feu certainement des plus redoutables. Mais s'il arrive qu'elles s'amusent un peu trop à manœuvrer de la sorte, il pourroit fort bien arriver aussi, qu'après qu'on leur auroit tué beaude monde, elles se trouvassent insensiblement reduites à soutenir la même attaque environnante, qu'elles ont voulu éviter.

Disposition d'une armée rangée selon le Systême du Ch. de *Folard*.

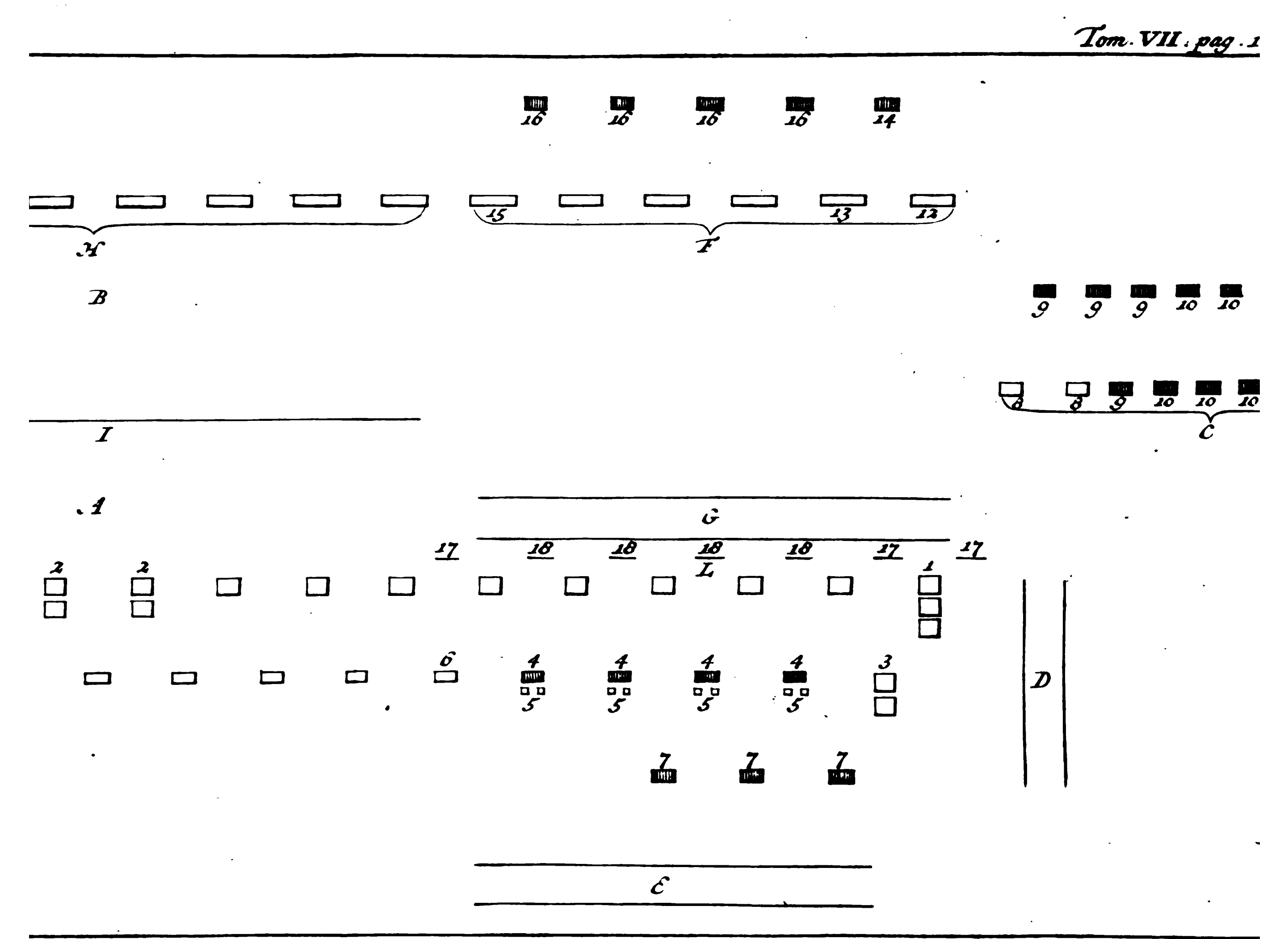
Autre preuve que la Colonne ne peut tenir contre une attaque environnante dans une action générale.

Peut-être une armée, combattant par Colonnes, réüssira mieux. Voions-le & pour cet effet transportons nous pour un moment sur le champ de Bataille, que Monsieur le Chevalier de *Folard* nous a encore tracé lui même † Nous y trouverons son armée A. dont nous avons parlé plus haut, rangée selon sa méthode, dans une plaine rase & pelée, les aîles en l'air. La premiere ligne sur une ligne de Bataillons, disposés en Colonnes sur une seule Section. Chaque Bataillon sur vingt-six files, le reste en hauteur. Les aîles couvertes de deux Colonnes (1) chacune de trois Bataillons, ou Sections. Deux Colonnes (2) au centre. La seconde ligne formée du reste de l'Infanterie. Deux Colonnes (3) de deux Sections à chaque aîle, où l'on trouve la Cavalerie (4): les Escadrons entrelassés de deux compagnies de Grenadiers (5). Le centre des Bataillons (6) sur huit de profondeur. La reserve (7) composée de Dragons.

Disposition selon le Systême ordinaire.

Pour répondre à cette nouvelle méthode de se ranger, que Monsieur le Chevalier de *Folard* propose, usons de la liberté qu'il nous laisse de ranger, si nous voulons, l'armée B. selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire, l'Infanterie au centre & la Cavalerie sur les aîles. Et comme l'excellence de sa Tactique est fondée principalement sur ce qu'il faut engager au centre préférablement aux aîles, parce qu'une armée étant rompuë à son centre, il n'y voit pas grand remede, nous rangeons, pour lui faire le plus de plaisir qu'il nous est possible, toute l'Infanterie même sur une seule ligne, avec des intervalles d'un Bataillon à l'autre, égaux à leurs fronts. Chaque Bataillon à cent soixante six files sur trois de hauteur. La Cavalerie partagée sur les aîles, partie en premiere, partie en seconde ligne. Le premier Bataillon de la droite, de même que celui de la gauche, se formera en deux demi-Bataillons (8). Les demi-Bataillons formés de celui de la droite mettront l'un & l'autre leurs deux Pelotons de

* *Polybe* de *Folard*, Tome I. pag. LVI. Pl. III.
† *Polybe* de *Folard*, Tome I. pag. 158. Pl. XXXIV.



illons en ordre de Colonnes et 14 Escadrons rangez par Monsʳ. de Folard lui

de Grenadiers à leurs droites. Les demi-Bataillons formés de celui de la gauche, les mettront à leurs gauches. Les Bataillons seront partagés en dix-sept Pelotons, huit sur chacune de leurs ailes, de dix files, & un au centre, de six, en sorte qu'ils déborderont les Colonnes qui leur sont opposées, de chaque côté, de sept Pelotons. Et comme ces Bataillons doivent naturellement occuper de front tout au moins cent quatre-vingt trois pas, y compris l'espace occupé par les Officiers qui gouvernent les Pelotons, & qu'il y a une égale distance de cent quatre-vingt trois pas, d'un Bataillon à l'autre, il y aura donc par conséquent, entre les Colonnes, qui sont de vingt-six de front, un espace vuide, de trois cens quarante pas. D'où il s'ensuit que tous les coups de fusil, qui pourroient partir de leurs faces, qui sont à quinze de file, doivent porter cent septante pas, pour faire du mal à ceux, à qui l'envie prendroit de passer entre deux. Cette remarque me paroît d'autant plus essentielle qu'elle pourra servir à diminuer un peu votre surprise, lorsque vous me verrez profiter d'un tel avantage donné contre les regles de la bonne Tactique, tant ancienne que moderne. LETTRE II.

Je fais donc avancer, d'abord, les deux aîles C, qui marchant en écharpe d'un pas vif, se formeront à la distance de cinq ou six cens pas au flanc & à la queuë de l'ennemi: Les demi-Bataillons (8) & les Escadrons (9), en D. sur le flanc des Colonnes (1. 3.), & les Escadrons (10), en E. sur le dos des Escadrons (4. 7.): Tandis que la droite & la gauche F. du corps de Bataille marchant d'un pas plus grave, seront en G, à cent pas du front de l'ennemi: Et que le centre H. s'arrête en J, à la distance de quatre cens pas des Colonnes (2). Quelques pas de plus ou de moins, à l'égard des uns & des autres, ne feront rien à l'affaire. Conduite du Général de l'armée selon le Systême commun.

Par cette manœuvre, qui ce me semble, ne sauroit souffrir aucune difficulté, je prétens obliger les Colonnes (1. 3.) à faire front sur le flanc: Et les Escadrons (4. 7.), de même que quelques-uns des Bataillons (6) le plus près des aîles, de la seconde ligne, à faire front de la tête à la queuë: Et par là d'empêcher l'armée ennemie d'avancer ou de reculer. Car pour avancer ou pour reculer, il faut de nécessité, que les Colonnes (1. 3.) faisant front soit à la tête, soit à la queuë, prêtent également le flanc aux demi-Bataillons (8) & aux Escadrons (9), en D: qu'en même tems toute l'armée, si elle avance, prête le dos aux Escadrons (10) en E: & si elle recule, qu'elle prête de même le dos aux Bataillons & aux Escadrons en G. J. Mais que fait-on si cette armée, se voiant ainsi arrêtée, comme elle combat par Colonnes, ne trouvera pas moien de rompre le charme?

LETTRE II. Defcription de l'action.

En attendant, j'efpere qu'elle voudra bien permetre, que les tirailleurs par Pelotons, au moins s'exercent un peu. Les trois Pelotons du centre, des fix Bataillons en G, demeurent ferme. Les trois Pelotons qui fuivent fur ceux-ci, vers la droite & vers la gauche de ces mêmes Bataillons, fe poftent de biais, quelques pas en avant, laiffant un certain intervalle entre eux & les trois Pelotons du centre: Et ces neuf Pelotons tirent continuellement, les uns au front, les autres aux angles & aux faces des Colonnes, qui leur font oppofés: pendant que les quatre autres Pelotons de chaque aîle des mêmes Bataillons avancent une cinquantaine de pas en L, fuivis des Efcadrons (14.) (16.) en feconde ligne. Par ce mouvement je prétens obliger les Colonnes oppofées à faire front fur leur droite & fur leur gauche tout enfemble, & empêcher qu'elles ne bougent. Car fi elles avancent, elles avancent, elles prêtent les flancs aux Pelotons rangés de biais, qui auffitôt donnent deffus, la Baïonnette au bout du fufil. Et fi pour les dégager, quelques-unes de leurs compagnies de Grenadiers avancent, au cas qu'elles ne foient pas toutes diftribuées parmi la Cavalerie, elles s'attireront fur les bras les huit Pelotons en L, qui couvrent ce qui ne me paroit pas fort confeillable, la partie n'étant pas trop égale.

L'affaire étant donc ainfi engagée, les Pelotons (17) de ceux qui fe font avancés en L, reftent ferme, de même que les deux Efcadrons (14) pour obferver les mouvemens des Colonnes (1. 3.), & des deux Bataillons (6), pendant que les autres Pelotons (18), fuivis de près, des huit Efcadrons (16), paffent brufquement par les intervalles entre les Colonnes & attaquent, tout enfemble, les compagnies de Grenadiers (5), & les Efcadrons (4. 7.) à dos, en même tems que les Efcadrons (10) en E, les attaquent de front.

Ces Efcadrons, & ces Grenadiers attaqués de la forte, en front & à dos, par des forces très-fupérieures à tous égards, foutiendront-ils jamais une telle attaque? Par où éviteront-ils d'être dans un inftant, ou difperfés, ou taillés en pieces? D'où leur viendroit le moindre fecours? La referve fe trouve enveloppée dans la même déroute. Tout eft d'ailleurs retenu en échec. Après quoi que deviendra l'Infanterie? Elle fe verra auffitôt environnée de tous côtés, ou elle aura à faire à deux armes agiffantes de concert, contre les forces defquelles elle n'aura proprement à oppofer que la moitié d'une. Beaucoup d'armes de longeur, à la vérité, mais aucun feu d'importance, ni nulle épée de Cavalier. Par où ces redoutables Colonnes perceront-elles? L'ennemi les fert de tout côté. Elles ne fauroient bouger qu'en lui prêtant le flanc & le dos. Sera-ce au centre? Il y a bien du chemin à faire. L'ennemi en tout cas s'y battra en retraite. Et quand elles feroient

plier

plier miraculeusement une partie du centre, quand tout le centre même seroit séparé de ses aîles, qu'en arriveroit-il? On vous a déjà fait voir que cela ne serviroit qu'à rendre d'autant plus complette la Victoire que les aîles viennent de remporter. LETTRE II.

Peut-être ne voudrez-vous pas vous rendre à la raison. Hé bien; *Montecuculi* vous dira, que l'expérience lui avoit appris comme à bien d'autres, „Que lorsque les aîles de la Cavalerie sont rompuës, l'Infanterie est aisément enveloppée, & n'a plus le moien, ni le cœur „ de se défendre &" qu'ainsi „aiant perdu courage, elle met bas „ les Armes & demande quartier." Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que cela doit naturellement arriver à une armée combattant par Colonnes, plus forte au delà d'un tiers, que celle qu'on lui oppose. Car si on compte, de part & d'autre, les Escadrons à cent vingt Maitres, & les Bataillons à cinq cens Hommes en rangs & files, on trouvera que la premiere surpassera l'autre, en nombre de combattans, de de cinq mille trois cent quatre-vingt. C'est peu de chose pour de grandes armées telles que nous en avons vu de nos jours, mais cela doit faire beaucoup, pour une armée de vingt & un mille cent quatre-vingt, sur une autre, de quinze mille huit cent principalement en plaine rase, où tout peut combattre. Il est vrai que dans d'autres endroits on n'en demande pas tant.

La méthode d'engager aux aîles, confirmée par l'expérience de *Montecuculi.*

J'avouë que ceci sent furieusement la routine moderne, jusque dans la manœuvre même des Pelotons. *Montecuculi*, hors de cela, n'en tient pas moins, tout *Vegece* de nos jours qu'il est. Il avoit bien une certaine idée des corps qui combattent sur beaucoup de hauteur, dans ces Bataillons doublés dont il vouloit assurer les aîles de Cavalerie, de peur que la situation naturelle du païs, par laquelle il aimoit bien à les couvrir, ne lui échappât durant le cours du combat. Mais il ne connoissoit pas l'excellence de la Colonne & l'usage qu'on en peut faire en les plaçant sur tout le front d'une armée. Cela se peut. Voulez-vous donc des routiers d'une date plus ancienne que *Montecuculi*, qui sont en droit de parler d'expérience aussi bien, & plus que lui, pour avoir eu à faire à des armées entieres, rangées sur des Colonnes parfaites? *Xantippe* qui ne se tient pas loin * de notre champ de Bataille, se présentera d'abord.

„ Revêtu du pouvoir de faire, de l'armée *Carthaginoise*, tout ce „ qu'il jugeroit à propos, range, dans la plaine de *Tunis*, les élé„ phans sur une simple ligne à la tête. Derriere il place la phalange „ à une distance raisonnable. Des troupes mercenaires, il en insere „ une partie dans l'aîle droite, & l'autre composée de ce qu'il y avoit „ de plus agile, fut jettée sur l'une & sur l'autre aîle avec la Cavale„ rie."

Et par l'exemple de *Xantippe* commendant l'armée des *Carthaginois.*

* *Polybe de Folard*, Tome I. Chap. VII.

LETTRE II. „ rie." Cette armée étoit de douze mille Hommes d'Infanterie, & de quatre mille chevaux. Celle des *Romains* étoit de quinze mille Hommes d'Infanterie & seulement de trois cens chevaux. „ *Regulus* „ pour parer au choc des élephans, mit au front les troupes armées à „ la legere derriere elles de grosses compagnies, & la Cavalerie sur „ les aîles. „ De cette maniere, le corps de Bataille fut moins éten- „ du, que l'on n'avoit coutume de le faire, mais il avoit plus d'é- „ paisseur". C'est-à-dire, si vous voulez, qu'il mit les manipules à la queuë les uns des autres, les Princes derriere les Hastaires, & les Triaires à la queuë des Princes, sur une même ligne droite: Et qu'ainsi il se rangea à son Infanterie sur des Colonnes parfaites, en resserrant les espaces entre elles, plus qu'à l'ordinaire.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le tems de „ charger. *Xantippe* ordonne de faire avancer les éléphans, & d'en- „ foncer les rangs des ennemis, & en même tems commande à la Ca- „ valerie des deux aîles d'envelopper & de donner. On en vient aux „ prises. La Cavalerie *Romaine* ne tint pas longtems, elle étoit trop „ inferieure à celle des *Carthaginois*. L'Infanterie de l'aîle gauche „ pour éviter le choc des éléphans, & pour faire voir combien elle „ craignoit peu les Soldats étrangers, attaque l'aîle droite des *Car-* „ *thaginois*, la renverse & la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui „ étoient opposés aux éléphans, les premiers rangs furent foulés aux „ pieds & écrasés. Le reste du corps de Bataille fit ferme quelque „ tems, à cause de son épaisseur. Mais dès que les derniers rangs eu- „ rent été entourés par la Cavalerie, & contraints de lui faire face, „ & que ceux qui avoient passé au travers des éléphans eurent ren- „ contré la phalange des *Carthaginois* qui étoit encore en entier & en „ ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les *Romains*. La plû- „ part fut écrasée sous le poids énorme des éléphans. Le reste sans „ sortir de son rang fut criblé des traits de la Cavalerie: à peine y „ en eut-il quelques-uns qui échapperent par la fuite."

Réflexions sur la conduite de *Xantippe*.

Avouez qu'il y a dans cet exemple quoique très-ancien, bien du moderne de la part de *Xantippe*, & bien du *Romain* de la part de *Regulus*. *Xantippe* aiant considéré le nombre des éléphans & de Cavalerie, qui restoit encore aux *Carthaginois* après leur défaite proche de la ville d' *Adis*, pour réparer la faute que leurs Généraux avoient faite, en faisant camper l'armée sur une colline, qui à la verité, dominoit les ennemis, mais qui ne convenoit nullement à leurs propres troupes, à leurs éléphans & à leur Cavalerie, parce qu'ils rendirent par là ces deux Armes d'aucun usage; *Xantippe*, dis-je, choisit la plaine, soit dans les marches, soit dans les campemens, soit dans les ordonnances de Bataille. Les *Romains* en furent surpris, mais cela ne les

les empêchoit pas de souhaiter d'en venir aux mains. *Regulus* qui ne cherchoit autre chose ne balance pas un moment. Il va au devant de l'ennemi dans le dessein de l'attaquer, même dans ses avantages. Il est vrai que les éléphans épouvanterent un peu les *Romains*. Mais pour parer au choc auquel ils s'attendoient, *Regulus* range son Infanterie par Colonnes, & se fiant uniquement sur cette arme disposée de la sorte, il méprise la grande supériorité de l'ennemi en nombre de Cavalerie, & ne se soucie aucunement d'être débordé sur ses aîles. *Xantippe Lacédémonien*, instruit à la maniere de son païs, fort versé dans le métier de la guerre, par conséquent dans l'Infanterie, & pas moins dans la Cavalerie, fait avancer les éléphans, empêche que le corps de Bataille ne bouge, & occupant ainsi l'ennemi sur tout le front, l'oblige à faire face de ce côtez-là. En même tems, il commande à la Cavalerie des deux aîles d'envelopper & de donner. Il contraint par là l'ennemi de faire face aussi sur le flanc & sur le dos. Mais respectant les Armes de longueur & l'ordonnance épaisse & serrée de l'Infanterie *Romaine*, il se contente de la cribler de coups de traits sans la joindre, en la serrant de près au flanc & à dos, par sa Cavalerie, & indubitablement aussi par cette partie des troupes mercenaires, jettée sur l'une & l'autre aîle. LETTRE II.

Un Général moderne en useroit-il autrement que ne fit *Xantippe* de point en point dans cette occasion? Non sans doute, à moins qu'il ne voulut laisser là sa méthode, & en prendre une autre directement opposée, qui a été réduite à rien dès que dans les milices bien disciplinées on a commencé d'augmenter en nombre la Cavalerie, & plus encore depuis qu'on l'a portée à l'excès. Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans cet exemple que *Regulus* a été honteusement vaincu, lui & toute son armée, indépendamment de la valeur & du hazard, agissant sur un principe purement *Romain*: Et qu'un *Xantippe*, Homme inconnu, a glorieusement triomphé, par sa science dans l'art Militaire, agissant sur un principe directement opposé au principe *Romain* & entierement conforme au principe moderne.

Par les exemples on apprend d'une maniere douce, aux dépens d'autrui, à régler sa conduite. Les exemples peuvent même servir de preuves à la raison, tout comme une démonstration de mathématique sert de preuve à la proposition, lorsqu'ils sont appliqués avec un juste discernement. Si on vouloit parcourir l'antiquité, on y trouveroit une foule de *Xantippes*. Mon dessein n'est pas de vous en accabler. Il n'y en a plus qu'un ou deux dont je suis tenté de rapporter l'exemple, pour la singularité dans quelcune de leurs circonstances. *Annibal* * nous fournira le premier dans la Bataille de *Cannes*, où de dessein

* *Polybe* de *Folard*, Tome IV. Chap. XXIV.

LETTRE II. dessein prémédité, il se laissa battre au centre pour vaincre plus seurement par les aîles, comme vous l'allez voir.

Description de la Bataille de *Cannes*.

Varro, qui du côté des *Romains*, avoit ce jour le commandement de l'armée, „mit la Cavalerie *Romaine* sur l'aîle droite appuiée à la „ riviere, l'Infanterie près d'elle sur la même ligne, les intervalles „ plus serrés qu'à l'ordinaire, les cohortes en plus grand nombre sur „ le front pour lui donner plus de hauteur, la Cavalerie auxiliaire sur „ l'aîle gauche fermoit la ligne, au devant de laquelle étoient postés „ les armés à la legere. Cette armée étoit de septante mille Hommes „ d'Infanterie" rabattu les dix mille qui resterent à la garde du camp, „ & un peu plus de six mille chevaux. *Annibal* " poste les frondeurs & autres armés à la legere devant l'armée, sur le bord, de la riviere. „ A l'aîle gauche il met la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* pour „ l'opposer à la Cavalerie *Romaine*, & ensuite sur la même ligne, „ une moitié de l'Infanterie *Africaine* pesamment armée, l'Infanterie *Espagnole* & *Gauloise*, l'autre moitié de l'Infanterie *Africaine* „ & enfin la Cavalerie *Numide* qui faisoit l'aîle droite. Après qu'il „ eut rangé toutes ses troupes sur une seule ligne, il marcha au devant des ennemis, suivi de l'Infanterie *Espagnole* & *Gauloise*, qui „ se détachoit du corps de Bataille, & comme elle étoit jointe en „ droite ligne avec le reste, en se séparant elle forma au centre comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de „ sa hauteur. Le dessein de ce General étoit de commencer le combat" dans cet endroit, „par les *Espagnols* & les *Gaulois*, & de „ les faire soutenir par les *Africains*... Cette armée étoit de dix mille chevaux, & d'un peu plus de quarante mille Hommes de pied.

„ L'action commença par les armés à la legere, qui de part & d'autre avoient été mis à la tête. Ce premier choc ne fut d'aucun avantage pour l'une ni pour l'autre partie. Mais dès que la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* de la gauche se fut approchée, le combat „ s'échauffant, les *Romains* se battirent avec furie, & plûtôt en Barbares qu'en *Romains*.... Cependant les *Carthaginois* eurent le dessus. La plûpart des *Romains* demeurerent sur la place, après s'être „ defendus avec la derniere valeur: Le reste fut poursuivi le long de „ la riviere, & taillé en pieces sans pouvoir obtenir du quartier.

„ L'Infanterie pesamment armée prit ensuite la place de la legere, „ & vint aux mains. Les *Espagnols* & les *Gaulois* firent ferme d'abord, & soutinrent le choc avec vigueur. Mais ils céderent bientôt à la pesanteur des Légions, & ouvrant le croissant, tournerent „ le dos & se retirerent. Les *Romains* les suivent avec impétuosité, & „ rompent d'autant plus aisément la ligne des *Gaulois*, qu'elle avoit „ là fort peu de hauteur, & que l'on fortifioit leurs cohortes par des „ détache-

„ détachemens qui venoient des aîles au centre où étoit le fort du combat. Car toute la ligne ne combattoit pas en même tems. „ Mais ce fut par le centre que commença" cette „ action, parce „ que les *Gaulois* étant rangés en forme de croissant, laissoient les „ aîles loin d'eux, & présenterent le convexe du croissant aux *Romains*. Ceux-ci suivent donc & entrent en si grand nombre dans „ cet enfoncement du centre que la plus grande partie de l'armée *Romaine* fut enfermée des deux côtés entre les *Africains*, qui tournant une partie de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à „ droite, chargerent les ennemis en flanc des deux côtés. C'est ce „ qu'*Annibal* avoit prévu, que les *Romains* poursuivant les *Gaulois* „ ne manqueroient pas d'être enveloppés par les *Africains*. Les *Romains* alors ne pouvant plus combattre par phalange" coupée „ ne „ se défendirent plus que séparés & par Pelotons, qui tâchoient de „ faire front à ceux dont ils étoient attaqués en flanc.

LETTRE II.

„ La Cavalerie *Numide* de l'aîle droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa maniere „ de combattre à la Houzare. Car fondant de tous côtés sur les ennemis, elle leur donna assez d'affaires, pour qu'ils n'eussent pas le „ tems de secourir leurs gens. Mais lorsque l'aîle gauche, où commandoit *Asdrubal*, eut mis en déroute toute la Cavalerie de l'aîle „ droite des *Romains*, à un très petit nombre près, & qu'elle se fut „ jointe aux *Numides*, la Cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on „ tombât sur elle, & lâcha le pied.

Asdrubal donna aux *Numides* „ les Fuiards à poursuivre, & mena „ la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* à la charge pour soutenir l'Infanterie *Africaine*. Il fondit sur les *Romains* par leurs derrieres, & „ faisant couler sa Cavalerie par troupes dans la mêlée par plusieurs „ endroits, il donna de nouvelles forces aux *Africains*, & fit tomber les Armes des mains des ennemis.

„ Les *Romains* combattoient toûjours, & faisant front à ceux dont „ ils étoient environnés, ils résisterent tant qu'ils purent. Mais les „ troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils „ furent enfin serrés à l'étroit, & passés tous au fil de l'épée.

Réflexions sur la conduite d'*Annibal* & sur celle de *Xantippe*. Ils ont agi sur un même principe.

Ne trouvez-vous pas une assez parfaite égalité de principe & de conduite d'un côté dans *Annibal* & *Xantippe*, de l'autre dans *Varro* & *Regulus*? Le *Carthaginois* & le *Grec* mettent également leur confiance dans la supériorité de leur Cavalerie. L'un & l'autre dans la supériorité en nombre, & le premier encore dans la supériorité en discipline, & en valeur dont il avoit vu l'effet dans tous les combats précedens. Ils ont soin de surpasser, s'il se peut, l'ennemi sur les aîles, assurés qu'en ce cas là, il n'aura plus le moien de se defendre. Ils ne manquent

LETTRE II.

quent pas de l'occuper ſur tout le front de ſon Infanterie, en tâchant d'y mettre le plus de déſordre qu'il leur eſt poſſible: Le *Grec* par ſes éléphans appuiés de ſa phalange: Le *Carthaginois* par une attaque ſimulée de ſon Infanterie *Eſpagnole* & *Gauloiſe* du centre, ſoutenuë par celle des aîles du corps de Bataille, pour obliger de cette maniere l'ennemi à faire front de ce côté-là, tandis que leur Cavalerie donne, & taille en pieces celle qui lui eſt oppoſée. L'Infanterie ennemie étant ainſi dépouillée de ſes aîles de Cavalerie, ils l'enveloppent auſſi-tôt: Le *Grec* par celle des deux aîles, qui n'avoit guères de fuiards à pourſuivre & par une partie de ſon Infanterie mercenaire dont ces aîles avoient été fortifiées: Le *Carthaginois* par la Cavalerie *Eſpagnole* & *Gauloiſe* de ſon aîle gauche, laiſſant à celle des *Numides* de la droite le ſoin de pourſuivre les fuiards: & par ſon Infanterie *Africaine* placée à deſſein moitié ſur la droite moitié ſur la gauche de celle du centre, pour mettre ainſi l'Infanterie ennemie dans la néceſſité de prêter en même tems le front au flanc & à dos.

Conformité entre la conduite de *Varron* & celle de *Regulus*.

Les deux Généraux *Romains*, au contraire, ſe fient l'un & l'autre, ſur la ſupériorité de leur Infanterie en nombre & en valeur, diſpoſée en Colonnes parfaites. Ils mépriſent la ſupériorité de l'ennemi en Cavalerie, ils ne ſe ſoucient pas d'être débordés, & en ſe flattant que dépouillés de leurs aîles de Cavalerie, ils ne laiſſeront pas que de vaincre par leur Infanterie du Corps de Bataille, ils ſe trouvent tous deux engagés, *Regulus*, d'y ſoutenir l'effort des éléphans, & celui de la phalange dont il eſt menacé; Et *Varron* d'y ſoutenir l'effort de l'Infanterie *Eſpagnole* & *Gauloiſe* qui attaque, & celui de l'*Africaine* qui n'attend que le moment favorable pour donner. *Regulus* par une partie de ſon Infanterie de la gauche, met en fuite l'Infanterie étrangere de l'aîle droite des *Carthaginois*, qu'on pourſuit imprudemment. *Varron* par ſon Infanterie du centre fait plier l'Infanterie *Eſpagnole* & *Gauloiſe*, y pouſſe inconſidérement ſa victoire imaginaire, en ſe dégarniſſant ſur ſes aîles; Et tous deux ſe trouvant enfin enveloppés, ſont contraints de faire face de tous côtés, & de ſoutenir l'effet des deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie agiſſantes de concert. Voilà l'égalité de principe & de conduite dans *Annibal* & dans *Xantippe:* Dans *Regulus* & dans *Varron*. Voici l'égalité du ſuccès. Il eſt bon de la faire remarquer.

Effets différens de la conduite oppoſée de ces quatre Généraux.

Pour *Regulus*, dès que les derniers rangs furent entourés par la Cavalerie & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient paſſé au travers des éléphans, eurent rencontré la phalange des *Carthaginois* encore entiere & en bon ordre, alors il n'y eut plus de reſſource pour les *Romains*. Il en fut de même de *Varron*, car dès que les *Romains* ne purent plus combattre par phalange, ni ſe défendre que ſéparés & par Pelotons, qui tâchoient de faire front à ceux dont ils étoient

étoient attaqués en flanc, & qu' *Asdrubal* par la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* fondent sur eux par leurs derrieres, la fit couler par troupes dans la mêlée par plusieurs endroits; donnant par cette action de nouvelles forces aux *Africains*, il fit tomber les Armes des mains des ennemis. Il est vrai qu'ils ne firent pas comme l'Infanterie dont parle *Montecuculi*: Ils ne mirent pas les Armes bas, ni ne demanderent pas quartier. Ils combattoient toûjours, & faisant front à ceux dont ils étoient environnés, ils résisterent tant qu'ils purent. Mais les troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils furent enfin serrés à l'étroit & passés tous au fil de l'épée.. Et pour *Annibal* & *Xantippe*, le succés fut tel, que dès qu'ils eurent dépouillé l'ennemi de ses aîles de Cavalerie, & qu'ils eurent contraint l'Infanterie à faire front de tous côtés, bien que cette Infanterie étoit très-supérieure en nombre, & qu'elle combattoit par Colonnes, ils remporterent l'un & l'autre une victoire des plus complettes. Il est vrai que les fautes, que les deux Généraux *Romains* firent, y contribuerent beaucoup. Ils resserrerent trop les distances entre les Colonnes, & ils négligerent de fortifier leur Cavalerie. Si *Regulus* avoit laissé de bonnes distances entre ces Colonnes, tout au moins, triples à leurs fronts: en donnant par ces grands espaces une étenduë double à son front, il surpassoit la phalange de *Xantippe* à ses aîles. Si *Varron*, qui se trouvoit à son Infanterie plus fort de la moitié, avoit fait ses Colonnes chacune seulement de deux sections, & élargi un peu plus les espaces d'entre elles, qu'il ne fit: par ce moien prolongeant la ligne de plus d'un tiers, *Annibal* se fût vû lui-même si prodigieusement surpassé à ses aîles, que toute son habileté tomboit à terre. Et rien n'empêchoit ni l'un ni l'autre de faire soutenir en même tems leur Cavalerie par les Triaires enchassés dans les Escadrons. Rien n'a été remarqué plus judicieusement, de la part de Monsieur le Chevalier de *Folard*, que ces fautes. Elles sont certainement contre le bon sens, & contre les regles de la guerre. Mais elles sont aussi très-propres à justifier le principe & la conduite de *Xantippe* & de *Regulus*, l'expérience de *Montecuculi*, par conséquent le principe des Généraux modernes, & à faire sentir, que rien ne sauroit donc être plus contraire à la regle & au bon sens, que de ne se mettre pas en peine d'être débordé bien qu'on veuille combattre par Colonnes, & fortifier la Cavalerie par une partie de l'Infanterie.

LETTRE II.

L'autre exemple dont je voulois parler, c'est celui qui nous est proposé dans la manœuvre que fit *Epaminondas*, à la Bataille de *Mantinée*. Citons le passage, tel qu' *Ablancourt* nous le donne *. „ L'en- „ ne-

Disposition de l'armée *Thebaine*

* Histoire Grecque de *Xenophon*, Liv. VII. pag. 351.

LETTRE II. à la Bataille de *Mantinée*.

„ nemi, dit-il, rangea sa Cavalerie avec beaucoup de hauteur, com„ me si c'eût été de l'Infanterie pesamment armée, sans l'entremêler „ de gens de pied, au lieu qu' *Epaminondas* resserrant aussi la sienne „ pour redoubler l'effort, la fortifia de part & d'autre d'Infanterie le„ gere pour tirer en flanc; sachant bien que si la Cavalerie ennemie „ étoit une fois renversée, l'Infanterie prendroit la fuite, & qu'il y „ en a peu qui veuillent demeurer quant ils voient fuir leurs com„ pagnons. Mais pour empêcher que les *Atheniens* qui étoient à l'au„ tre aîle, n'accourussent au secours, il leur opposa quelque Cava„ lerie & Infanterie sur des collines, pour les tenir en bride, & les „ menacer de les prendre en queuë s'ils branloient. Son dessein reus„ sit comme il avoit prémédité. Car après avoir enfoncé l'ennemi „ de la pointe de son aîle, il mit tout le reste en fuite: Mais aiant été „ blessé, & étant tombé du coup, ses gens ne surent profiter de la „ victoire: Car son Infanterie pesamment armée voiant fuir celle des „ ennemis, demeura ferme en son poste comme si elle eût attendu „ l'ordre de donner, Et la Cavalerie passa à traves les fuiards, plû„ tot en vaincuë qu'en victorieuse, sans les tuer ni blesser person„ ne.

Considérations sur la conduite d'*Epaminondas* en cette occasion.

D'où il paroît que ce Général *Thebain* n'avoit garde, au moins, au jugement de *Xenophon*, de se promettre la victoire indépendamment de celle que sa Cavalerie remporteroit sur la Cavalerie des aîles de l'ennemi. Il étoit assûré, si vous voulez, qu'avec ce qu'il avoit de meilleur parmi son Infanterie, il enfonceroit le centre, qu'il donneroit l'épouvante au reste, & qu'il le mettroit en désordre. Mais il n'y engagea pas avant de s'être assuré des aîles, sachant bien que si cette Cavalerie étoit une fois renversée, l'Infanterie prendroit la fuite, & qu'ainsi il en auroit bon marché. Pour en être d'autant plus seur, bien qu'il sût que sa Cavalerie étoit bonne, & que celle de l'ennemi ne valoit rien, il la fortifie de plus d'Infanterie legere. Il fait d'abord charger l'aîle gauche de l'ennemi, & tient l'autre en respect: Tandis que son Infanterie au corps de Bataille, par un quart de conversion de la droite à la gauche, se forme tout d'un tems, & d'un même mouvement en phalange renversée, pour marcher & donner ensuite par la tête & non par le front, au centre. Aussi tout lui réüssit comme il l'avoit prémédité. La Cavalerie ennemie de l'aîle gauche est renversée & mise en fuite; l'autre ne bouge pas de peur d'être chargée en queuë: Le trouble se met par l'Infanterie; la phalange renversée, dont la tête faisoit une grosse Colonne composée de l'Infanterie pesamment armée, voulant après cela donner au centre, trouve le désordre déja tel, qu'il n'y eut pas occasion pour cette formidable Colonne de se signaler plus amplement. Car voiant fuir l'Infanterie

terie ennemie, elle demeura ferme dans ſon poſte, comme ſi elle eut attendu l'ordre de donner. LETTRE II.

On ſait que les forces des armées de ce tems-là, conſiſtoient proprement dans leur Infanterie. Si elles avoient mille ou douze cens chevaux, c'étoit beaucoup; encore étoit-ce de la Cavalerie aſſez mal diſciplinée & gueres mieux armée. Cependant, ſi leurs aîles de Cavalerie, compoſées d'un ſi petit nombre de chevaux, venant à être renverſées, pouvoient cauſer un ſi grand trouble parmi leur Infanterie, & mériter de la part d'*Epaminondas*, une auſſi grande attention que celle qu'il fait ici paroître, jugez quelle auroit été ſon attention au cas qu'il eût trouvé en tête une centaine ou plus de nos Eſcadrons, capables à proportion de leur nombre & de leur diſcipline d'un bien plus grand effort.

Combien la méthode de ce *Thébain* eſt oppoſée à celle du Ch. de *Folard*.

Quelle ſera donc la leçon que nous tirerons de la conduite de ce Général *Thebain*? Sera-ce qu'il faut engager au centre préferablement aux aîles, comme Monſieur le Chevalier de *Folard* prétend? Mais *Epaminondas* ne penſe pas ſeulement le contraire; il agit encore d'une maniere directement oppoſée. Il ne prétend pas qu'une armée trouve des reſſources infinies, lorſqu'elle eſt attaquée à ſes aîles. Bien loin de là, il poſe en fait comme *Montecuculi*, que la Cavalerie des aîles étant une fois renverſée, l'Infanterie du centre ne tient pas. Sur ce principe, pendant qu'il ne préſente que l'aîle gauche du Corps de Bataille, & qu'il refuſe en quelque maniere le reſte: Il engage le combat par la Cavalerie de ſon aîle droite, à celle de la gauche de l'ennemi, & il oppoſe celle de ſa gauche à celle de la droite, empêchant par là que celle-ci ne bouge, c'eſt-à-dire qu'il engage préciſément dans l'endroit d'où la victoire ſelon lui doit procéder. Quoi de plus naturel? Auſſi le ſuccès répond ſi bien à ce principe, que ſon Infanterie s'étant approchée, ne trouve autre choſe à faire que de voir tranquillement l'ennemi en déſordre fuir de tous côtés. Cela ne ſe voit-il pas toûjours, lorſque l'Infanterie dépouillée de ſes aîles, tarde trop à prendre le parti de la retraite? Cet habile Général, s'il connoiſſoit le fort de ſa diſpoſition & du mouvement qu'il fit au corps de Bataille, à de certains égards, n'en connoiſſoit pas moins le foible à d'autres égards. Il avoit raiſon de croire que par ſa Colonne il enfonceroit l'ennemi au centre & le ſépareroit de ſes aîles, au cas qu'il tint ferme, & qu'il pût le joindre. A l'un, il nous a dit, qu'il ne s'y attendoit pas trop: A l'autre pouvoit-il y prétendre, à moins que ſes aîles ne répondiſſent au but qu'il s'en étoit propoſé? Il étoit trop grand Tacticien, & trop expérimenté pour ne pas prévoir, que ſi ſes aîles venoient à être battuës, qu'alors tout grand Homme d'Infanterie qu'il étoit, ſa ſcience lui ſeroit inutile. Que ſa Colonne, avec le reſte de l'Infanterie au Corps

LETTRE II. Corps de Bataille, ne pouvoit manquer d'être enveloppée, & par là même d'être arrêtée tout court, comme il a été démontré plus haut; & que perdant tout aussi-tôt sa force, qui ne consiste que dans le choc, ne trouveroit plus le moien, ni de joindre, ni de percer, ni même de se défendre, contre les deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie, dont elle auroit été, à la fois, attaquée.

Si donc tout le succès de cette Bataille & de l'effet qu'auroit pu produire cette redoutable Colonne au centre, n'a dépendu & ne pouvoit dépendre naturellement, que de celui des aîles, quel autre exemple y a-t-il dans l'Histoire à moins que ce ne fussent ceux d'*Annibal* & de *Xantippe*, qui justifie mieux les généraux d'armée, qui s'imaginant qu'il n'y a pas de meilleur moien que d'engager aux aîles, prétendent en faire le principal objet de leur attention, en les fortifiant le plus qu'il leur est possible; en prévenant d'y être surpassés, & en profitant adroitement des fautes que l'ennemi pourroit commettre contre une telle maxime, qui d'ailleurs a pour garand, non seulement les victoires signalées, que ces exemples nous représentent, mais encore la regle de la guerre, & même le bon sens.

Opposition entre une observation de cet Auteur & sa Tactique.

Aussi Monsieur le Chevalier de *Folard*, faisant ses observations sur la conduite de *Regulus* & de *Varro*, ne balance pas, parmi les fautes, qui selon lui ont le plus contribué à leur défaite, de placer à la tête de toutes, celles, d'avoir négligé de fortifier leurs aîles de Cavalerie, autant qu'il étoit en leur pouvoir, en méprisant trop la grande supériorité de l'ennemi dans cette Arme, & d'avoir eu l'imprudence de se laisser volontairement déborder. Cet habile Officier les regarde comme des fautes d'autant plus grossieres, qu'elles sont contre la regle de la guerre, & même contre le bon sens. Cependant ce qu'il y a d'admirable, c'est que dans sa nouvelle Tactique pour les actions de rase campagne, il ne se trouve nullement géné par une observation aussi judicieuse. Au contraire, comme *Regulus* & *Varro*, toûjours pleinement assuré de vaincre par le centre, combattant à son Infanterie en ordre de Colonnes, il ne veut pas seulement se mettre en peine de la grande supériorité de l'ennemi en nombre de Cavalerie, ni d'être débordé. Que dis-je? Il renchérit encore d'une telle force sur ces Généraux *Romains*, que cette indifférence s'étend même jusques sur chaque Corps en particulier de son armée.

Jugement sur son Systême.

J'avouë que cette observation & cette indifférence de Monsieur le Chevalier de *Folard*, mises en opposition, ne forment pas un préjugé trop favorable de son nouveau Systême. Mais s'ensuit-il de là, que ce Systême doive être généralement mauvais, & entierement rejetté? Non. On a fait voir que, dans ce qui en fait la base, comme dans la Colonne & dans le Melange des différentes Armes d'une armée,

mées, il doit y avoir bien du bon: vû les avantages, que celui qui en uſeroit comme il faut, en pourroit tirer. Dire auſſi que ſon Syſtême eſt généralement bon, juſqu'à meriter d'être accepté à pur & à plein, ce ſeroit raiſonner mal, & vouloir ſe tromper ſoi-même. C'eſt même ce que ſa Tactique démontre, en ce qu'elle ne pourvoit point contre une telle ſupériorité de l'ennemi en nombre de Cavalerie que Monſieur de *Folard* ſuppoſe, ni contre l'avantage qu'il lui donne dans la facilité de déborder, s'il veut, non ſeulement ſur les aîles, mais encore ſur chaque corps de l'armée qui lui eſt oppoſée. Qui plus eſt, la choſe eſt indubitable, en ce que ſuivant cette Tactique, on ne ſauroit éviter de donner à l'ennemi cette facilité, ni prévenir les ſuites qui en découlent naturellement, qu'avec une très-grande ſupériorité en nombre de troupes; à cauſe de la quantité prodigieuſe de terrain qu'on abandonne ſur le front, en ſe rangeant ſur la hauteur exceſſive que demande la Colonne. Dire qu'on remédie à cet inconvénient, par les propriétés naturelles de ces mêmes Corps, qui aiant toutes leurs forces en eux-mêmes, attaquent & ſe défendent indépendamment des autres, c'eſt affirmer une choſe, non ſeulement très-douteuſe en elle-même, mais dont nous croions avoir ſuffiſamment montré l'erreur: Il n'en faut pas d'avantage pour faire évanouir en même tems, la meilleure partie de ces prodigieux avantages que Monſieur le Chevalier de *Folard*, prétend tirer de ſa Tactique. Ce n'eſt pas que je ne vouluſſe bien qu'il en fût autrement, que je fuſſe moi-même dans l'erreur, & qu'il n'y eût rien du tout à redire, ni dans ſa Colonne ni dans ſa nouvelle Tactique. Ce ſeroit autant de fait. Différent en cela de quelques autres, qui animés d'un eſprit je ne ſai quel, voudroient que tout fût mauvais, & qui, en demeurant là, avec une fermeté admirable, ne ſauroient ſe réſoudre à faire un ſeul pas. Choſe étrange! Ce digne & généreux Officier s'immortaliſe en leur fourniſſant une infinité d'excellens & ſuperbes materiaux, ramaſſés par un travail long & pénible, dont tous les gens de guerre enſemble ne ſauroient lui marquer trop d'obligation. Eux ſemblables à un certain ordre d'Architectes, ſans prétendre l'être, les rejettent bruſquement, peut-être parce qu'ils ne ſavent qu'en faire. Je ſuis, Monſieur, vôtre.

LETTRE TROISIEME.

Preuves du défaut de la Tactique du Chevalier de Folard.

Monsieur,

Vous aurez ſans doute vû * la réponſe de Monſieur le Chevalier de *Folard* à ma premiere Lettre, ſur une partie de défauts qu'on reproche à ſa Colonne, & ſur quelques autres qu'on remarque ailleurs dans ſa grande Tactique. Je crois que l'eſſentiel de ce qu'il dit pour ſa défenſe ſe reduit aux articles ſuivans.

Sommaire de la Réponſe de M. de *Folard* à la premiere Lettre &c.

I. Il trouve mauvais que j'écarte les Compagnies des Grenadiers, formés dans ſon Livre de Nouvelles Découvertes ſur la Guerre, en deux ou trois files ſur la droite des Bataillons, & que je faſſe remarquer, que dans la méthode qu'il propoſe pour former ſa Colonne, il ne fait aucune mention du déplacement de la pique, bien que cette Evolution ſoit conſidérée comme très-importante.

II. Il veut que ſa Colonne, formant un Quarré long, elle ſoit par là même exempte à ſes angles des défauts, qu'il remarque dans les angles d'un Quarré parfait.

III. Il prétend que je ne m'accorde pas avec moi-même, dans l'Objection † tirée du Repliement du Bataillon ennemi ſur la Colonne, & que cette objection a été ruinée dans ſes Nouvelles Découvertes, & dans ſon Commentaire.

IV. Selon lui, l'exemple du Bataillon Quarré des *Eſpagnols* à la Bataille de *Rocroi*, ‡ ne conclud rien contre ſa Colonne: Outre qu'en lui accordant les mêmes avantages que j'accorde à ce Bataillon, je me contredis manifeſtement, & que par conſéquent je ſuis forcé d'avouër que ſa Colonne eſt invincible, & cela au pied de la Lettre.

V. Il ſoutient, contre ce qu'on lui reproche §, que ſa Colonne perd tout l'uſage ou peu s'en faut de ſon feu, qu'au contraire, elle eſt à deux de jeu à cet égard, & que l'ennemi ne lui en ſauroit fournir une amorce de plus qu'il n'en eſſuie d'elle.

VI. Il aſſûre enfin, que ſa façon de combattre & la diſtribution de ſes armes dans ſes ordres de Bataille, eſt à l'abri de tout fâcheux & dangereux inconvénient, juſques-là, que le débordement ou les ſurpaſſe-

* Cette Réponſe ſe trouve dans la Préface du ſixieme Tome du *Polybe* de M. de *Folard*.
† Voiez ci-deſſus, Lettre Premiere, pag. 93.
‡ Allégué ci-deſſus, dans la page 94.
§ Voiez ci-deſſus, p. 100.

paſſemens des aîles, ne doivent pas lui cauſer la moindre inquiétude, quelque ſurpaſſé qu'il ſoit.

Pourquoi on y replique.

Je ne ſai, Monſieur, comment vous aurez trouvé cette réponſe. Pour moi, je vous l'avouë franchement, elle m'a paru ſi peu ſolide, que j'ai balancé ſi je me mettrois en devoir de la réfuter. Mais l'Auteur y a mis tant de confiance, que ſi on n'y avoit point touché, ç'auroit été aſſez pour lui faire croire fermement, qu'on eſt forcé de ſe ranger, à la ſuite de ſon triomphe imaginaire. Il faut tâcher de l'en déſabuſer.

Et qu'on réfute auſſi une autre Lettre du même.

Avant que d'entrer en matiere, il ſera bon de remarquer que le dernier article eſt tiré de ſa réponſe à une Lettre d'un Officier *Hollandois* * qui lui propoſe certains doutes, dont il y en a qui ſe rapportent directement à quelques difficultés que je lui propoſe dans ma ſeconde Lettre †. J'ai jugé, là-deſſus que cette réponſe, quoiqu'indirecte, pouvoit me regarder en quelque maniere. Ainſi, j'ai cru, que faiſant tant, que de réfuter l'autre, je pouvois auſſi, ſans offençer perſonne, me mettre en devoir de réfuter celle-ci, entant que je m'y trouve concerné.

Mépriſe où il eſt tombé touchant l'Auteur de ces Lettres.

Il faut ſavoir de plus, que la Lettre qui porte pour titre, *Qu'il n'appartient qu'à un Homme de Guerre de décider du nouveau Polybe*, n'eſt pas de moi, quoique Monſieur de *Folard* veuille bien me l'attribuer ‡. Ce n'eſt pas qu'elle ne me feroit honneur à de certains égards; mais je n'aime pas à me parer des talens d'autrui. Monſieur de *Folard* s'en ſeroit certainement apperçu, s'il avoit eu la bonté de refléchir ſur le contenu de cette Lettre, autant que ſur le Titre. Mais, il m'aura peut-être pris pour un homme, qui n'a *vu des armées*, *qu'en peinture*, *ou de deſſus une montagne*, (C'eſt ainſi que cet Auteur s'exprime, §) & qui, auſſi étourdi que vain, après avoir avoué ſon ignorance ſur le fait de la guerre, entreprend d'en juger, & qui plus eſt, de ſe louër ſoi-même par des endroits, qui y ont du rapport. Peut-être auſſi les remarques que le Titre, lui a fournies, †† ou bien, s'il a lû la Lettre, la maniere polie dont on l'y loue, lui aura cauſé tant de diſtractions, qu'il s'en ſera rapporté uniquement à ſes correſpondances. Ce qu'il y a de certain & de viſible, c'eſt qu'elles lui ont manqué à l'égard de cette Lettre. Or, les mêmes attribuent l'autre à la même perſonne. Qui ne voit donc, que la mépriſe aura été égale à l'égard de l'une & de l'autre?

Ce-

* Imprimée en 1730 dans la Bibl. Franç. Tom. XIV. p. 150.

† Elle fut projettée en 1729 dans le même tems que ma premiere; mais elle n'a été imprimée qu'en 1730 peu tems après que celle de cet Officier eut paru.

‡ Dans ſa Pref. Tom. 6. pag. XXI.

§ Lett. Ser. & Bad Tom. II. pag. 88.

†† Pref. Tom. 6. pag. XXII.

LETTRE III. Cependant c'est sur des avis si peu surs que M. le Chevalier de *Folard* ne balance pas un moment d'en nommer le prétendu Auteur. Il auroit pourtant pû juger, par les peines, qu'il dit s'être donné, pour découvrir le véritable, que ce devoit être un homme, qui bien loin d'ambitionner une place parmi les Ecrivains, ne vouloit pas seulement être connu, pour quoi que ce fût. Quel nom donnerai-je donc à la démarche qu'il a faite de le nommer? Elle ne me fait rien. Mais je la trouve d'autant plus remarquable, qu'elle est contre les regles ordinaires & qu'elle vient d'un Homme aussi poli que lui.

Je débute maintenant par un endroit que je n'aurois pas relevé, bien que j'en eusse pu tirer quelque avantage. Mais ce sont de ces endroits, que Monsieur de *Folard* a pris tellement en amitié, qu'on en trouve par tout, les uns plus forts que les autres. En un mot, quelque envie qu'on ait de pousser son chemin, il faut malgré soi s'y arrêter ou plus ou moins. Non qu'ils puissent décider sur ce qui est en question, mais ils pourroient décider sur la personne, si on ne se justifioit pas.

„ Cet Officier, dit-il, dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, „ n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens. „ Et il ne s'est pas souvenu que dans la préface du Second Tome de „ mon Commentaire page VI. j'ai répondu à ses objections, que j'a„ vois très-bien prévues *.

Qu'il n'avoit point prévenu les objections contenues dans les Lettres précédentes. Quelles sont ces objections? Sont-ce généralement toutes celles que je lui fais, & les resoud-il, comme il semble le vouloir insinuer? Consultez cet endroit. Vous verrez qu'il ne peut être appliqué, tout au plus, qu'à une seule de mes objections, & que, loin de la résoudre, il porte un aveu positif & net de ce que je lui objecte, qui est que sa Colonne est presque hors d'état de se servir de son feu, contre un ennemi qui agit sur beaucoup de front & peu de hauteur. Car si dans cet endroit la réponse s'adresse à moi, de quelle autre chose peut-il être question?

„ Parmi un si grand nombre de contredisans, dit-il, il s'en trou„ ve d'un peu plus raisonnables. Ils reçoivent ma Colonne; mais „ ils la veulent perfectionner, pour avoir du moins la gloire de la „ perfection. Ils croient meilleur de laisser les Bataillons sur le front „ & la hauteur ordinaire, & d'en doubler plusieurs ensemble à la queue „ les uns des autres, à quelque espace pourtant, & comme une por„ tion de phalange..... Je ne vois pas à quel usage peut être ce mo„ ien de perfection & de correction. On leur demande pourquoi „ cette masse énorme de Bataillons les uns à la queue des autres, & „ à vingt pas de distance, qui réduisent une armée à rien?"

Je

* Pref. Tom. 6. pag. XXII.

Lettre III. Qu'on n'y a point cherché à perfectionner sa Colonne.

Je ne vois rien jusqu'ici qui puisse s'adresser à moi. Je ne sache pas avoir reçu sa Colonne, lui avoir jamais proposé aucun moien, pour la perfectionner. Je me suis contenté de lui en faire voir les défauts, comme autant de raisons pour la rejetter. C'est donc en ce qui suit, qu'il veut s'adresser à moi.

Aveu qu'il fait touchant le peu de feu de cette Colonne.

„ Ils répondent, dit-il, que mes Colonnes ne donnent aucun feu. „ Cela est vrai. Je le dis, & il l'avouë, dans ces termes. Sans pren- „ dre garde, ajoute-t-il, *que cette belle Colonne en fournit beaucoup* „ *moins*. " Il a encore raison. Ni cette portion de phalange ni sa Colonne ne sauroient fournir autant de feu, qu'un même nombre de Bataillons, agissant sur le front & la hauteur ordinaire, & par conséquent, ni l'un ni l'autre ne sauroient fournir assez de feu pour pouvoir être opposés à ces Bataillons. Et pour marque que c'est là sa pensée, il y ajoute de plus. „ Mais s'ils veulent du feu, ce n'est donc pas „ pour joindre l'ennemi, & lui enlever, Quoi? *Cet avantage qu'il a* „ *infiniment par dessus nous*. " Avantage dont il convient, & que je prétens aussi, qu'un tel ennemi a sur sa Colonne; soit qu'elle agisse de pied ferme; soit qu'elle se trouve en mouvement.

Qu'elle ne peut joindre l'Ennemi.

Il est vrai qu'il prétend enlever cet avantage à l'ennemi, en le joignant. J'avoue que c'est là un moien, & même un moien infaillible, toutes fois & quantes il pourra le mettre en usage. Je conviens encore que dans un terrain libre on le peut. Mais je soutiens en même tems qu'il n'en est pas le maître, si l'ennemi ne le veut. Pourquoi? C'est que sa Colonne a deux défauts qui sont si étroitement liés ensemble, qu'ils marchent de compagnie par tout; & que de plus l'un influë nécessairement sur l'autre, comme procédant d'une seule & même source, qui est le peu de front & la grande hauteur lui ôte l'usage libre de son feu; & si par là l'ennemi à un avantage infini à cet égard sur elle; le peu de front fait qu'elle est éternellement débordée, & que l'ennemi peut l'empêcher de joindre, & de se conserver ainsi son avantage. Il n'a pour cet effet qu'à replier sur cette Colonne, avec une partie du Bataillon qui la déborde, & qu'à se réfuser à elle. Que répond-il ici à cette objection; si tant est qu'il prétende y avoir répondu?

Exemple allégué pour prouver le contraire...

„ Quel entêtement, dit-il, pour ce feu! Qu'il me soit permis de „ copier un long passage, qui servira de bonne batterie pour renver- „ ser & ruiner cette erreur....." Vous vous attendez sans doute à une decharge des plus terribles. Rassûrez-vous; vous n'avez à craindre que des mottes de terre. Cent Soldats de *Cyrus*, partagés en deux bandes de cinquante Hommes chacune, disposées l'une contre l'autre, formeront cette batterie. „ Cinquante, dit-il, avoient *de* „ *grosses cannes* à la main pour frapper leurs adversaires, & les

 „ cin-

LETTRE III. „ cinquante autres *devoient les attaquer à coups de mottes de terre.* „ Tous étoient armés de cuiraſſes, & de leurs boucliers au bras gau- „ che. Chacun étant prêt, on leur donna le ſignal du combat, & „ à l'inſtant *les mottes de terre* commencérent à voler ſur les cuiraſ- „ ſes, ſur les boucliers, ſur les jambes & ſur les cuiſſes. Mais lors „ qu'ils furent approchés, *ceux qui tenoient les cannes* eurent leur re- „ vanche, & chargérent les autres ſur les bras, ſur les mains, ſur les „ jambes, & quand ils penſoient ſe baiſſer pour ramaſſer les mottes, „ ils les frappoient ſur le corps & ſur le dos: tellement qu'à la fin ceux „ qui avoient les cannes les mirent en fuite, & les pourſuivirent avec „ de grands éclats de riſée." Auſſi a-t-il bien raiſon de s'écrier. „ Rien de plus admirable, de plus curieux, de plus divertiſſant, & „ de plus inſtructif que ce paſſage." Qui eſt-ce en effet qui ne l'ad- mireroit, qui ne s'en divertiroit, & qui n'y trouveroit des inſtruc- tions très-curieuſes? C'eſt pour cela que je le copie après lui. J'eſpe- re que, ſi juſqu'ici je n'avois fait aucune attention ſur les preuves & les raiſonnemens qu'il renferme, à préſent j'en aurai fait aſſez pour évi- ter là-deſſus un ſecond reproche. En tout cas il n'y a rien de perdu. Il n'a qu'a remmener ces preuves & ces raiſonnemens. Peut-être auſſi n'y manquera-t-il pas.

S'il eſt vrai qu'on s'écarte peu du Syſtême de M. de *Folard.*

I. „ Le dernier Critique, dit-il, ne s'écarte preſque point de mes „ ſentimens, ſe contentant ſeulement de me faire ſes objections ſur „ quelques points de ma Colonne, qu'il tire du Livre de mes Nou- „ velles Découvertes ſur la guerre" *.

Monſieur de *Folard* ne peut pas aſſurer que je ne m'écarte preſque point de ſes ſentimens. On peut voir ce qui en eſt, dans mes deux Lettres, par les objections que je lui fais, dont celles qu'il a ici en vuë, ſont véritablement tirées de ſon Livre des Nouvelles Découver- tes, & non de ſon Commentaire, mais qui reſtent également en for- ce, ſelon mon jugement.

„ Mais pourquoi, dit-il, puiſer dans cette ſource? Puiſqu'il eſt vi- „ ſible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au traité de la Colon- „ ne, & dans mes préfaces, ce qui me paroiſſoit foible & ſujet a re- „ préhenſion dans les Nouvelles Découvertes? C'eſt à quoi il falloit „ prendre garde. *C'eſt là où je ſuis campé avec toutes mes forces*, & „ c'eſt m'éviter, ce me ſemble, que de vouloir me chercher ſur un „ terrain où je ne ſuis plus....."

Pourquoi on y a relevé des fautes

Si j'ai puiſé d'abord dans ſes Nouvelles Découvertes, c'eſt que ſon Commentaire m'étoit pour lors inconnu Cependant on doit louer & admirer ſa prudence en ce qu'il a tâché de corriger dans ce Commen- taire

* *Polybe* de *Folard*, Pref. Tom.6. pag. XL.

taire ce qui lui paroissoit foible dans ses Nouvelles Découvertes. D'ailleurs comment pouvois-je deviner qu'un Général aussi habile que lui, se seroit jamais avisé de faire aussi-tôt un défi à tout ce qu'il y a de Militaires, & de le faire dans un poste non tenable? Car quant au reste, il aura vu dans ma seconde Lettre que mon intention n'étoit nullement de l'éviter.

Lettre III. qu'il a corrigées ailleurs.

„ L'Auteur de cette Lettre, continue-t-il, se plaint dans la page „ 92. * que je ne fais aucune mention du déplacement de la Pique ou „ Pertuisanne; J'en ai donné la raison dans la préface du troisiéme „ Tome de mon Commentaire. † C'est à quoi il n'a pas pris garde. „ Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la Compagnie „ de Grenadiers dont je fermois ma Colonne; mais j'ai changé de„ puis. Il l'eût pû voir, s'il eût pû s'en souvenir, dans mon Traité „ de la Colonne.

Je ne me plaignois pas de ce qu'il ne faisoit aucune mention du déplacement de la Pique, par la raison que je ne m'en trouvois nullement en peine. Il n'en étoit pas de même de la Compagnie de Grenadiers. Elle m'auroit causé beaucoup d'embarras si je n'avois pris d'abord le parti de l'écarter. Je crois que pour les mêmes raisons, j'ai pris la liberté d'en faire autant dans cette occasion, si je l'avois trouvé à la queuë du Bataillon, que je voulois faire agir, sans que j'eusse attendu qu'il l'eut fait lui-même. Cependant je goute fort ses raisons: sur tout celle qu'il donne de l'omission du déplacement de la Pique ou pertuisanne. Je l'en ai justifié même dans ma Lettre §, aussitôt que quelqu'un m'eût dit, qu'il avoit vû dans ce troisieme Tome de l'Edition de *Paris*, que Messieurs de *Robert* & de *Vadicourt* travailloient à cette découverte. Ainsi cette raison n'étoit nécessaire ici, que pour confirmer mes conjectures d'alors, sur ce que le Chevalier de *Folard* n'avoit pas le loisir d'y travailler lui-même. C'est pourquoi je me flatte que sur ce premier article nous serons d'accord.

Approbation de ce qu'il dit sur l'omission du déplacement de la Pique.

II. „ Pourquoi le Critique, dit-il, s'attache t'il encore dans la page „ 98, ‡ à attaquer les défauts des angles de ma Colonne, puisque j'ai „ prouvé qu'elles ne donnent aucune prise; si ce n'est ceux d'un Ba„ taillon Quarré. Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que „ ni l'un ni l'autre n'ont fait: Car en s'y prennant autrement, on fait le „ panégyrique d'un Livre bien loin de le critiquer ⁂.

Je me suis attaché aux défauts des angles de sa Colonne, parce que ces défauts sont très réels. C'est ce qui est prouvé par des raisons que j'al-

Que le feu de sa Colonne ne peut

* Voiez ci-dessus, Lettre I. pag. 89.
† Pag. 23. Edit. d'Amsterdam.
§ Page 96.
‡ Voiez ci-dessus, pag. 91.
⁂ *Polybe* de *Folard*, Pref. du Tome 6. pag. XLI.

LETTRE III. remédier au défaut de ses Angles.

j'allégue * qui sont tirées de la nature de ces angles, & de la hauteur sur laquelle on combat. Et je m'y attache encore pour les mêmes raisons. Prétend il éluder ces raisons par son feu de biais †? Suffit-il de produire dans une planche quelques lignes de feu imaginaire, pour être en droit de dire, j'ai prouvé? Pour ruiner de telles preuves, je crois en avoir trop fait d'y avoir touché §. En faut-il d'avantage, je ne dis pas pour un Homme de guerre, qui, les voiant seulement représentées sur la planche, en peut connoître assez pour me dispenser d'y ajouter rien de plus, mais pour Monsieur de *Folard* lui-même, qui tout prévenu qu'il est, ne sauroit s'empêcher de douter de la réalité de ce feu? „ *Je veux*, dit-il, *que ces lignes de feu ne soient pas telles que je les* „ *représente.*" Voilà le doute. *Car* ajoute-t-il, *quoi qu'elles soient telles en effet*, à savoir sur la planche, „ *Ce n'est ici qu'une supposition.*" Voilà ce qui confirme la glose. Mais il ne s'agit pas ici de doute ni de simple supposition. Ces lignes de feu devroient être telles en effet, pour qu'il y eût seulement la moindre apparence, que par leur défense elles pussent remédier aucunement au defaut naturel des angles. Je dis plus, quand même cela seroit, ce qui néanmoins est moralement impossible pour les seules raisons que j'ai indiquées dans ma seconde Lettre; Quand ces lignes de feu pourroient être telles en effet, il ne seroit pourtant pas possible, que dans un cas d'attaque environnante, dont il s'agit dans la page qu'il cite, elles pussent servir à la défense des angles, parce qu'alors l'ennemi se présente également aux faces, où il faut se défendre comme par tout ailleurs, & cela par ce même feu des faces, mais qui doit être tiré ici en ligne perpendiculaire sur le front. Je crois qu'en voilà provisionnellement assez, pour ruiner les preuves qu'il veut tirer de son feu de biais, & pour être en droit de lui en demander de tout autres. Mais les voici. „ D'ailleurs, dit-il, il n'a pas pris garde que ma Colonne n'est composée „ que de 24. à 26. files de tête à queuë. A la vérité, il suppose une „ Colonne isolée de retraite & seule sans nul apui, & nullement lors „ qu'elle se trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à re- „ prendre. Mais cela ne prouve pas que les Angles soient plus foi- „ bles, se trouvant soutenus du feu des faces.

Nouvelles preuves de l'inutilité de ce feu.

J'ai si bien pris garde à sa Colonne, que je crois la connoître pour le moins aussi bien que lui. Elle sera d'aussi peu de files qu'il voudra. Elle sera seule sans nul appui, ou bien placée dans une ligne, elle n'en aura pas moins par tout les mêmes défauts qu'on lui reproche. Et pour ne nous pas écarter de celui dont il s'agit ici: Je dis que dans quelque

* Dans la pag. 98. C'est la pag. 91. de cette Edition ci.
† Traité de la Colonne pag. 62.
§ Seconde Lettre pag. 122.

quelque situation qu'on veuille qu'elle soit, ses Angles seront toujours les mêmes, & que son feu de biais, à quoi il revient encore, sera incapable de les défendre. Car quand même il voudroit que ce feu pût avoir lieu quelque part, à quoi reviendra-t-il? S'il est en marche, il ne sauroit faire aucun feu, ni de biais, ni en droite ligne, sans s'arrêter à mesure qu'il veut tirer C'est pourtant en marchant d'un pas vif que ce feu de biais est réprésénté dans la planche. S'il agit de pied ferme & qu'il présente le front des quatre côtés, son feu doit être adressé par tout en droite ligne. S'il fait front aux deux faces, les files qui devront défendre les Angles seront de douze ou de treize Hommes. S'il fait front à la tête, elles seront de quarante ou de trente six, quelque chose de plus ou de moins. Par combien de files veut-il donc que ce feu soit fourni, & quelle sera leur manœuvre? Si toutes les files, qui doivent tirer les unes après les autres, se tiennent debout, les Soldats de la premiere, lors qu'il faudra qu'ils tirent, se tourneront peut-être d'un demi quart à droit ou à gauche, c'est-à-dire précisément autant qu'il faut pour friser ou plus ou moins l'Angle, & ne pas toucher ceux qu'ils ont devant eux. Ceux de la seconde file se tourneront de même, & en couchant en joue, passeront habilement leurs fusils entre les têtes de ceux de la premiere sans offenser personne, & les uns & les autres feront cette manœuvre dans un tems que ceux qui ont tiré, doivent, pour recharger leurs armes, changer plusieurs fois d'attitude. Mais ceux de la troisieme file ne pourront jamais passer les bout de leurs fusils par la premiere file, quand même on voudroit qu'ils tirassent en droite ligne. Veut-il donc que les premieres files se couchent le nez presque à terre tandis que les autres tirent? Elles tireront & se releveront les unes après les autres, & quand toutes les files auront tiré, les premieres se coucheront à terre & ainsi du reste. Chaque file doit manœuvrer toute à la fois, dans un même tems, & à point nommé l'une après l'autre, sans recevoir aucun mot de commandement. Et soit qu'elles se tiennent toutes debout, soit qu'une partie se couche quasi à terre, il faut que tout cela soit pratiqué parmi le tumulte des armes, & le trouble auquel on est sujet. Voila son feu de biais, dont il veut défendre ses Angles. Quelle imagination! Et si ce feu ne peut-être regardé que comme un feu en peinture, même dans le tems que sa Colonne se trouveroit dans une situation à pouvoir le mettre en usage; d'où peut donc lui venir cette constance admirable à vouloir nous l'opposer dans un cas comme celui qu'il a en main, où sa Colonne fait front des quatre côtés, & où ce feu doit être tiré en droite ligne sur les faces? Ne produira-t-il donc rien qui mérite un peu plus nôtre attention? N'a-t-il point quelques idées un peu plus distinctes, un peu plus souffrables? Voions-le.

LETTRE III.

LETTRE III. „ Quand même, dit-il, cela ne seroit pas, c'est-à-dire, quand même les Angles ne se trouveroient pas soutenus du feu des faces, „ l'Attaque de ces Angles, continue-t-il, n'est pas praticable, à cau- „ se de leur petitesse; il n'y auroit qu'un seul cheval qui pût tenter „ cet endroit-là; & quand il y en auroit dix, ils seroient dans un in- „ stant passés par les armes, & allongés en même tems par les per- „ tuisannes; & si l'Escadron se replie, je laisse à penser s'il tiendra „ un instant sans y laisser la moitié de son monde. Je ne sai, ajou- „ te-t-il, si en raportant simplemenc cette objection, sans autre- „ ment la réfuter, ce ne seroit pas assez pour en faire connoitre la foi- „ blesse: car de quelque maniere qu'on s'y prenne, on ne sauroit é- „ viter de former des Angles, puisque tous les corps de Cavalerie ou „ d'Infanterie sont angulaires, & ils ne sont défectueux ou foibles que „ lors qu'on les range sur un quarré parfait."

Possibilité d'attaquer les Angles de la nouvelle Colonne malgré leur petitesse. Vous voiez que ce qu'il allegue de plus revient à ceci, que les Angles de sa Colonne étant soutenus du feu des faces, ou même sans cela, l'attaque de ces Angles est impraticable à cause de leur petitesse, & qu'ainsi l'objection à laquelle il répond lui paroît de la derniere foiblesse. Quelle est donc cette objection? S'il eût eu la bonté de la rapporter, du moins en substance, il auroit agi dans les regles, & donné plus de jour à ce qu'il y oppose. Combien de personnes verront sa réponse, qui n'aiant pas ma Lettre, ne pourront juger de la solidité, ni de cette réponse, ni de l'objection? La voici.

On soutient que tout Angle qui n'est pas flanqué, ou couvert, est sans défense, parce que les Angles n'en peuvent recevoir aucune de leurs faces. Outre qu'il n'y a point d'ordonnance d'un corps d'Infanterie sur quatre fronts, qu'il n'y ait en même tems sur chaque face une portion hors de défense, égale au nombre des rangs, sur lequel elle combat, & qu'ainsi l'attaque des Angles doit être praticable, sur tout dans un corps disposé de la sorte. C'est de cette objection qu'il veut parler.

Suite de ce raisonnement. Vous avez vû quelle réalité il y a dans son feu des faces, dont il prétend soutenir les Angles dans le cas où il pourroit être emploié, & vous savez que quand cela seroit possible, il ne le seroit plus dans une attaque environnante, qui est le cas que l'objection suppose. Il s'ensuit donc que l'attaque des Angles, qui de leur nature sont sans défense, & qui n'en reçoivent aucune de leurs faces, doit être praticable, & cela à plus forte raison, que leur foiblesse ne consiste pas seulement dans le point où ils se terminent, qui est l'homme qui forme ce point, mais qu'elle consiste encore dans plusieurs hommes, qui pour prêter le flanc à ce qui leur est opposé, s'y trouvent hors de défense. Ainsi la raison, qu'il allegue pour prouver que l'attaque des An-

Angles est impraticable, raison prise dans leur petitesse, considerée dans l'homme où ils se terminent, cette raison ne peut être d'aucune valeur. Car quand même il n'y auroit que dix chevaux, qui pussent tenter cet endroit là, comme il le suppose, ce ne seroit point une preuve que l'attaque des Angles fut impraticable. Cela prouveroit tout au plus, vû la difficulté qu'il y auroit pour ces dix chevaux de s'y introduire, qu'elle seroit difficile pour de la Cavalerie, qui ne voudroit s'y prendre que l'épée à la main. Mais comme il n'exclud aucunes sortes d'attaques, ni aucuns cas où sa Colonne pourroit se trouver; voions si cette raison qu'il allegue, & qui commence déja à chanceller, ne tombera pas à l'instant même d'une attaque d'Infanterie, faite en partie de loin, par les armes à feu, & en partie de près, par l'abord la baïonnette au bout du fusil? Il est vrai, que les Angles peuvent être à l'abri de cette attaque de la baïonnette au bout du fusil, tant qu'ils seront couverts de leurs pertuisannes; mais comme ils ne sauroient opposer aucun feu, que doit-il y avoir de plus facile à l'ennemi, que de détruire par son feu ces mêmes pertuisannes, & après cela qui est-ce qui l'empêchera d'attaquer la baïonnette au bout du fusil, des gens non seulement plus ou moins en désordre, mais qui, de quelque maniere qu'ils s'y veuillent prendre, doivent nécessairement lui prêter le flanc.

LETTRE III.

Sera-ce donc que l'attaque de ses Angles doive être impraticable, parce que ce sont des Angles d'un Quarré long, & non d'un Quarré parfait? „Car, dit-il, tous les Corps de Cavalerie & d'Infanterie sont „ angulaires: *Et ils ne sont défectueux ou foibles, que lors qu'on les „ range sur un Quarré parfait*". Pourquoi cela? Ces Angles ne sont-ils pas égaux en dégrés? Où est donc la raison? ici il n'en donne aucune. Mais plus haut il prétend que les Angles du Quarré long sont défendus par le feu des faces, tiré obliquement. Accordons lui pour un moment cette prétention, & faisons voir, que par la même raison, il faut que les Angles d'un Quarré parfait soient également défendus, ou également défectueux ou foibles que ceux d'un Quarré long.

Que les Angles d'un Quarré long n'ont aucun avantage sur ceux d'un Quarré parfait.

Pour cet effet, je lui demande, si c'est donc que les Angles du Quarré parfait, & ceux du Quarré long, ne peuvent pas être défendus également, & dans le même tems, & du feu de la tête, & de celui des faces tout ensemble. En coutera-t-il d'avantage aux Soldats du Quarré parfait, soit qu'ils se trouvent à la tête, soit qu'ils se trouvent aux faces, de tourner, de coucher en joue, & de tirer obliquement sur leur front, qu'il n'en coute à ceux du Quarré long? Voudra-t-il soutenir le contraire? Non. Il ne peut, & par conséquent, comme dans deux Quarrés, l'un parfait, l'autre long? égaux en nombre de Combattans, les deux lignes, qui aboutissent aux points, qui for-

LETTRE III. ment les Angles, contiennent précisément le même nombre de Soldats, il faut de nécessité, que la défense des Angles, qui procéde de ces deux lignes, soit égale dans un Quarré comme dans l'autre Par conséquent il faut, que les Angles d'un Corps d'Infanterie, dont il s'agit, rangé sur un Quarré parfait, ou sur un Quarré long, soient également défendus, ou bien également défectueux ou foibles. Cette conclusion, comme vous voiez, découle de son propre raisonnement. Il soutient pourtant le contraire, & il prétend que c'étoit assez pour lui de rapporter simplement l'objection, à laquelle il entreprend de répondre, sans autrement la réfuter. N'admirez-vous pas sa prevention? Mais il me semble voir ici quelqu'un de nos Officiers, amoureux de son Bataillon Quarré, s'écrier avec impatience. He! Messieurs, à quoi usez vous-votre poudre? Laissez-là vos Angles, & vos feux obliques. Servez-vous des moiens naturels que vous avez en main. Couvrez-les, & soiez d'accord.

III. „ On verra, dit-il, qu'en bien des endroits, le Critique ne „ s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections suivantes. „ A l'égard du choc des deux armes contre ma Colonne, elles fortifient plûtôt mon Systême, & en font connoître la force insurmontable, bien loin de l'affoiblir. L'oserions-nous avancer? En „ vain cherchera-t-on des raisons contre mon principe, je doute que „ personne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai. „ Je ne touche point, continue-t-il, à ses autres remarques, qui prêtent un peu le flanc, il faut nécessairement que je me borne à une „ très-petite partie. Je laisse ce champ à M. de *Vadicourt*, ancien „ Mousquetaire de la premiere Compagnie du Roi, & à M. de *Rabert*, *tous les deux formés de ma main dans la Science des Armes:* „ Car sans que je m'en mêle, ils ont tous les deux travaillé à une „ réponse à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le jugent à propos, supposé que cet Officier ne soit pas satisfait de la „ mienne . . . . . . *.

Je ne m'arrête pas sur cet endroit. On ne sauroit mieux caractériser son Critique, se louer d'une maniere plus marquée, ni prévenir son Lecteur plus agréablement. Aussi Monsieur de *Folard* y trouve tant de charmes, qu'il ne manque pas d'y retourner souvent. Je me contente de remarquer, que l'objection à laquelle il va répondre, est tirée du repliement d'un Bataillon en ordonnance moderne, sur une Section de Colonne, telle que nous la supposons, † après avoir fait agir & l'un & l'autre uniquement sur le front. Cette objection se trouve

* Tome VI. dans la Pref. pag. XLI.
† Voi. ci dessus, Prem. Lett. pag. 89.

ve dans la page 104. *. Il cite la page, mais n'en donne aucun extrait. Il a raison; il s'en trouve moins gêné. LETTRE III.

Cette objection porte en substance; 1. Que dès que le Bataillon en ordonnance moderne se met en devoir de replier, que dès lors la Section sera obligée de faire front par manches sur ses flancs, & par conséquent qu'elle sera obligée de s'arrêter. 2. Que par là ces manches prêteront le flanc au tiers du Bataillon qui leur est opposé en tête. 3. Qu'il suffit pour cela, que ce tiers, en s'arrêtant à une distance convenable, se refuse, tandis que les deux autres tiers avancent brusquement & se replient. 4. Que si la Section, pour y remédier, observe avec trois, quatre ou cinq rangs de la tête, ce qui lui est opposé de ce côté-là, qu'alors ces rangs de la tête tomberont dans le même inconvénient, qui est de prêter le flanc à proportion de leur hauteur, aux deux tiers qui auront replié sur eux. Et l'on demande s'il en faut davantage pour se faire battre.

Effets du repliement d'un Bataillon en ordonnance moderne sur une Section de Colonne.

On croit que non. Mais on léve en même tems cette difficulté, en supposant que la Section, soit qu'elle se trouve seule, ou enchassée dans une ligne, ne peut pas être obligée à faire face sur ses flancs; parce qu'on prétend, qu'elle peut, de la maniere que nous l'entendons, y pourvoir par elle-même, & si elle ne le fait pas, qu'il y va de sa propre faute. Aussi Monsieur de *Folard* sent bien, que cette objection ne s'adresse pas tant à la Section dont il s'agit, qu'à sa Colonne, que nous supposons être hors d'état de pourvoir par elle-même contre le repliement. Et comme il ne trouve peut-être pas dans le fonds de sa Tactique, le moien de rémedier, à ce défaut, & qu'il ne sauroit prouver que nous ne nous accordons pas avec nous-même, il se trouve obligé, pour soutenir l'honneur qu'il fait à sa Colonne, d'attaquer directement l'objection. „ Tout ce qu'il allegue dans la page 104. †, „ dit-il, a été ruiné & réduit à rien dans mes Nouvelles Découver- „ tes.... Cependant *il supprime*, ajoute-t-il, *universellement mes preu- „ ves & mes raisons qui le combattent*, ce qui est contraire, ce me „ semble, aux regles & à l'exactitude critique ‡.

Cette charge, comme vous voiez, est assez vive. Tout y entre: Maniere de combattre. Choix dans les armes. Camp volant. Livre de Nouvelles Découvertes. Forces réunies. Commentaire qui renverse tout. N'est-ce pas user de trop de cérémonies avec un ennemi aussi bon que vaincu, un ennemi si peu redoutable, un ennemi si peu digne de tant d'attention, que probablement un seul des Généraux subalternes

* Voi. ci-dessus à la page 94.
† Voi. ci-dessus, pag. 94.
‡ Tome VI. Pref. pag. XLI.

LETTRE III. ternes de Monſieur de *Folard*, formé de ſa main dans la ſcience des armes, pourroit ſuffire, ſans qu'il s'en mêlât, pour lui faire abandonner la campagne? Mais eſſuions du moins, cette charge qu'il daigne nous livrer en perſonne. Faiſons voir que, bien qu'il excelle en tout, dans cette occaſion il n'y a pas trop penſé. Montrons que loin d'avoir ruiné ce que j'allegue dans la page qu'il cite, il n'y a pas même touché, ni dans ſon Livre de Nouvelles Découvertes, ni dans ſon Commentaire: Que cette objection a été tirée des mêmes preuves & des mêmes raiſons qu'il allegue dans ces deux Livres: Que cette ſeule objection ruine ces prétenduës preuves & ces raiſons; Et qu'ainſi il ne ſe peut pas que nous aions rien ſupprimé. Prouvons-le.

Continuation de l'Article précédent. Je lui demande d'abord où ſont ces preuves & ces raiſons? Je crois qu'en bonne juſtice il eſt obligé de les produire, ou d'indiquer au moins un ſeul des endroits où on pourroit les trouver. Plus haut, en avançant quelque choſe de ſemblable, il a été aſſez équitable pour le faire: Ici il ne le fait pas. Là il me fournit généreuſement le moien de me juſtifier: Ici il ſemble me le vouloir ôter. Veut-il ſe ſauver dans les tenebres? Je ne le penſe pas. C'eſt certainement un manque d'exactitude. Suppléons y autant que nous pouvons. Je ne trouve dans tout ſon Livre de Nouvelles Découvertes, qu'un ſeul endroit qu'il pourroit avoir en vuë. C'eſt au traité de la Colonne *, où, après avoir montré les avantages qu'il prétend trouver dans la maniere de combattre dans cet ordre, il en vient enfin aux preuves. Il ſuppoſe ſa Colonne de trois Sections ou Bataillons les uns derriere les autres, ſur trente files, chaque Section ſur dix-ſept rangs moins dix Hommes, ſeule & ſans nul appui. Il la fait attaquer premierement par la tête, & pour preuve de ſa force dans ce cas là, il dit „ Il eſt certain que ſi on attaque cette Colonne par la tête, on ſe trouve avoir à faire à cinquante rangs. Je laiſſe à penſer ſi c'eſt une choſe bien aiſée de réſiſter contre un corps diſpoſé de la ſorte, avec des Bataillons ſur cinq de profondeur, ou pour mieux dire ſur quatre ". Secondement. Il la fait attaquer par ſes flancs, & pour preuve de ſa force dans ce cas là, il dit „ Si on l'attaque par ſes flancs ou par ſes faces, il faut ſe réſoudre à combattre un front bien plus étendu, & à percer trente rangs; Mais ce qu'il y a de bien redoutable, c'eſt d'affronter un corps qui ſe trouve preſque tout fraiſé en tête & à ſes flancs, d'eſpontons & de hallebardes, outre les fuſils d'où il part un feu qui ne finit point... ". Ce ſont là les ſeuls cas qu'il propoſe, & ſes preuves & ſes raiſons. Je les admets dans le premier cas, comme on peut voir dans les deux pages qui précedent celle qu'il cite. Mais dans cette page je les rejette poſitivement, quant, au ſecond cas, & cela à tous

Réfutation de ce qui a été dit au contraire.

* Pag. 142.

tous égards, à l'égard de la hauteur de ses rangs & de l'étenduë de ses faces, & à l'égard de ses armes de longueur & de son feu. J'y soutiens que le peu de front de sa Colonne qui est ici de trente files, & sa grande hauteur qui est de cinquante rangs, qu'il allegue pour preuve de sa force, fait précisément son foible. Je le prouve par la facilité que cela donne à l'ennemi, qui combat sur le front & la hauteur ordinaire, en se refusant à la tête, de replier avec ce qu'il déborde, sur les flancs de la Colonne. J'en donne les raisons. Je dis, que dès que l'ennemi se met en devoir de le faire, qu'il faut qu'elle s'arrête pour faire front par manches sur ses faces, & qu'ainsi l'ennemi lui ôtant aussi-tôt le moien de le pouvoir joindre, il lui ôte en même tems l'usage de ses armes blanches. Et comme dans la page 118. * je soutiens de plus, que son feu, comme seul moien auquel elle pourroit avoir recours pour se défendre dans cette occasion, que ce feu dis-je est un moien impuissant: je conclus que l'ennemi, en usant de la sorte, réduit positivement à rien tout ce en quoi il prétend faire consister la force de sa Colonne. N'est-ce pas là une objection directement opposée aux mêmes preuves & aux mêmes raisons, qu'il prétend qu'on supprime? Peut-on les relever d'une maniere plus forte que de les combattre? Et pour ruiner cette objection, que repond-il? Vous le voiez. Il ne répond pas un seul mot. Il n'y touche seulement point. LETTRE III.

Dans tout son Commentaire je ne trouve aussi qu'un seul endroit qu'il pourroit de plus avoir en vuë. C'est dans la préface du second Tome †. Il suppose sa Colonne sur vingt-quatre de file de tête à queuë, sur quarante de profondeur. Il en oppose une Section à un Bataillon, ou à deux si l'on veut, tels qu'ils sont à peu près aujourd'hui, qui l'enveloppent & qui l'obligent à faire front de tous côtés; Et pour preuve que ces Bataillons n'y gagneront rien, il demande, „ Quel „ avantage ces Bataillons peuvent-ils avoir contre un corps rangé de „ la sorte? Est-ce, dit-il, que les files ... qui ne sont que de quatre, „ se promettront de pénétrer une telle masse d'Hommes, qui présente une tête impénétrable & des flancs ou faces qui ne le sont pas „ moins? Car en faisant front de toutes parts, ce qu'il y a de plus „ foible, en faisant à droit & à gauche, opposera à chaque face des „ files de douze contre d'autres de quatre qui l'attaquent. Un corps „ sur quatre de hauteur en enfoncera-t-il un sur douze, fraisé encore „ de pertuisannes que l'autre n'a pas? " Replique à une autre défense de M. de Folard.

Ces preuves sont les mêmes qu'il allegue dans son Livre des Nouvelles Découvertes, & qu'on a vuës plus haut. Elles sont fondées en premier lieu sur la hauteur des rangs qui seront ici de douze, après que sa

* Voi. ci-dessus, pag. 100. † Pag. II.

LETTRE III. sa Colonne aura fait front par manches à droit & à gauche sur ses flancs ou faces, & de plus sur ses Pertuisannes, & sur l'impossibilité qu'il y a qu'un Corps combattant à la moderne sur quatre de hauteur en puisse enfoncer un sur douze, fraisé de Pertuisannes que l'autre n'a pas. De maniere qu'il suppose qu'un ennemi sur quatre de hauteur & encore sans Pertuisannes, attaquera cette Colonne, seulement la baïonnette au bout du fusil, & cela principalement aux faces. J'admets encore ces preuves dans ce cas-là, comme j'ai fait plus haut à l'égard du premier cas qu'il propose dans cet endroit. Mais je les rejette également comme je les ai rejettées dans ce même endroit à l'égard du second cas. Je soutiens de plus, que dans celui qu'il vient de proposer, non seulement sa Colonne sera arrêtée, qu'ainsi ne pouvant joindre l'ennemi, elle ne pourra faire usage de ses Pertuisannes, & enfin que le feu qui lui reste pour sa défense, sera impuissant. J'ajoute encore qu'elle prêtera aussi à ses faces, le flanc à l'ennemi qui lui est opposé en tête, comme l'objection le porte, & je suppose, comme je le faisois alors, que tout cela ensemble sera plus qu'il n'en faut pour se faire battre. Ce ne sera point, à la verité, par un ennemi tel qu'il le suppose, qui n'attaquera cette Colonne, que la baïonnette au bout du fusil, & qui ne s'attachera principalement qu'aux faces. Mais ce sera par un ennemi, qui étant un peu plus au fait de son Infanterie, laissera là les faces couvertes de leurs Pertuisannes: par un Ennemi, qui se contentant de les combattre de loin par son feu, auquel il se trouve supérieur, s'attachera aux flancs où elle ne lui en oppose aucun; par un Ennemi enfin qui croit qu'une seule décharge pourra suffire pour dépouiller ces flancs de leurs Pertuisannes, y porter le trouble & le désordre, & lui fournir par là une occasion favorable de tomber la baïonnette au bout du fusil, sur ces flancs dérangés. Tout cela est marqué dans cette même objection, en des termes très-intelligibles, du moins pour un Officier tel que Monsieur de *Folard*, qui connoît si bien son Infanterie, qu'il sait tout, qu'il prévoit tout ce qu'on peut lui objecter. D'où vient donc qu'il n'y répond pas? Il prétend qu'un corps sur quatre de hauteur ne percera ni n'en enfoncera pas un sur douze. Ce n'est là qu'une simple proposition. On soutient que s'il ne le perce ni ne l'enfonce, de la maniere qu'il l'entend, il le battra pourtant, & on en donne plusieurs raisons. Il faut donc qu'il renverse ces raisons, & qu'il prouve le contraire. Mais c'est là une grande tâche qui lui reste encore à faire Cependant „ tout, dit-il, a été „ ruiné & reduit à rien ", quoiqu'il paroisse clairement qu'il n'a touché à rien de ce qu'il falloit ruiner. „ Il supprime, dit-il, encore, „ universellement mes preuves & mes raisons qui le combattent. Et „ qui est-ce qu'il en accuse? " Un Homme qui les attaque, comme vous

vous voiez, directement, dans toute leur étendue, dans toutes leurs forces, dans le même sens qu'il les propose dans les mêmes Livres, auxquels il s'en rapporte. Voions, si, usant dans la seconde charge qu'il va nous livrer, d'une meilleure maniere de combattre, il aura choisi de meilleures armes.

LETTRE III.

Objection de Monsieur de *Folard* contre ce qu'on a dit au désavantage de sa Colonne attaquée par un Corps qui se replie sur elle. Réponse.

„ Il ne produit, dit-il, ma Colonne que seule, sans nul appui, au „ milieu d'une rase campagne, la trouvant trop forte & trop respec- „ table, enchassée & flanquée de mes Bataillons. Et la fait atta- „ quer ainsi isolée par un ou deux Bataillons & Escadrons, & il leur „ fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec hon- „ te *.

Dans tout ce passage, il ne peut y avoir qu'une seule chose qui soit au fait. C'est sa Colonne que je suppose seule & sans nul appui dans une rase campagne. Le reste ne veut rien dire, je m'en suis trop expliqué. Isolée, je ne la fais attaquer, que par de l'Infanterie égale en nombre de combattans †. Enchassée dans une ligne & flanquée de ses Bataillons, je la respecte si peu, que je n'use que de deux demi-Bataillons & de quelques Escadrons de mes aîles, & je la trouve si foible, que cela seul me suffit, pour reduire à rien les prétenduës forces de deux de ses Colonnes, chacune de deux Sections. Par là je les arrête tout court, leurs Pertuisannes leur deviennent inutiles, leur feu est impuissant, & pendant ce temps-là les autres troupes taillent assez de besogne aux Bataillons qui flanquent, pour ne leur laisser que le tems de songer à leur propre defense ‡. S'il y pensoit, il verroit bien que je ne prétens pas faire honneur à ces Bataillons & ces Escadrons, de si peu de chose, & moins encore à sa Colonne; & il pourroit un peu mieux juger qui des deux partis devra se retirer avec honte. Ne trouve-t-il donc point d'autres armes? Oui & les voici.

Confirmation de l'objection précédente.

1. „ Il prétend, dit-il, sans prendre garde à une manœuvre très- „ difficile & impraticable à la Cavalerie, qu'elle embrassera & se re- „ pliera sur la Colonne de toutes parts, en tête, sur les deux faces, „ qu'il appelle flancs. Je le prie de souffrir que je lui demande si ce „ repliement est une manœuvre qui se puisse faire en un instant? Et „ quand même les Escadrons & les Bataillons auroient le tems de le „ faire, les mouvemens en tout sens de la Colonne sont si legers, si „ rapides & si subits qu'elle aura percé ce qui attaqué en tête, avant „ qu'on y ait pris garde ".

2. „ Je

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Préf. pag. XLII.
† Prem. Lett. pag. 93. Sec. Lett. pag. 125.
‡ Sec. Lett. pag. 128.

LETTRE III. 2. „ Je laisse à juger si les deux aîles qui auront replié se trouve-„ ront à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre le „ feu prodigieux de ma Colonne, dont quatre rangs voient les Ca-„ valiers tout à leur aise, & il ne s'en trouve pas un seul, qui ne soit „ exposé au feu de six Hommes, sans compter les pertuisannes „ qu'on ne sauroit aborder ".

3. „ Ma Colonne n'a point de flancs (je prie mon Censeur de s'en „ souvenir) puisqu'elle est également forte à mes faces & au front, ou „ à la tête par où elle choque, sans compter mille autres avantages. Au „ lieu que celui qui attaque n'en a aucun dans l'ordre comme dans les „ armes. Car pour les feux, on en fait un très-grand mépris, je par-„ le ici de celui de l'Infanterie qu'il m'a opposée selon la méthode „ *Hollandoise*. A l'égard de celui de la Cavalerie, il ne mérite pas „ qu'on en parle; il le fait bien lui-même " *.

Réfutation de ces nouvelles Preuves. Voilà bien des choses, qui se réduisent à ceci, 1. Que sa Colonne est si rapide dans tous ses mouvemens, que ce doit être une chose, ou impossible, ou très-difficile à la Cavalerie & à l'Infanterie de l'embrasser & de replier sur elle. 2. Que son feu est si prodigieux, qu'il n'y a rien qui puisse y tenir. 3. Que sa Colonne n'a point de flancs, & que c'est principalement le feu de l'Infanterie *Hollandoise* qu'il méprise. Quelles propositions! Premierement il ne les accompagne d'aucunes preuves. De plus il n'y en a pas une qui ne soit directement attaquée dans mes deux Lettres. Enfin je prétens prouver le contraire de chacune par les raisons que j'y allegue. Encore une fois quelles propositions!

Et de celles qui sont fondées sur la rapidité de la nouvelle Colonne. 1. S'agit-il de la rapidité des mouvemens de sa Colonne? On soutient que, cette rapidité fut-elle aussi grande qu'il pourroit se l'imaginer, le Bataillon ennemi, quand il n'auroit pas la même legereté, s'arrêtera en partie à une distance convenable, & que le reste qui déborde avancera brusquement & repliera †. Cette seule objection l'oblige à prouver que le Bataillon ennemi ne le sauroit, sans quoi sa proposion tombe d'elle-même. Il ne le fait pas, & on fait plus. On démontre que le Bataillon ennemi le peut, quand même la rapidité de sa Colonne seroit telle qu'il peut la supposer ‡. On fait voir encore qu'avec tout cela, elle ne sauroit jamais l'emporter en degré §. Il est vrai, qu'un Bataillon sur peu de front & sur beaucoup de hauteur marchera en meilleur ordre, qu'un autre à proportion sur un plus grand front & sur beaucoup moins de hauteur. Mais je ne crois pas que personne s'avise de soutenir que l'un n'arrivera pas aussi-tôt que l'autre, au

* *Polybe* de *Folard*, Tom. VI. Pref. p. XLII.
† Prem. Lett. pag. 94. ‡ Sec. Lett. pag. 125.
§ Sec. Lett. pag. 135.

au bon ordre près : Il faudroit pour cela qu'il pût prouver, que, d'homme à homme, l'un ne peut marcher aussi vîte que l'autre. Qui plus est, il n'y a pas même lieu de douter, que le dernier n'avance plus promptement que l'autre. La raison est qu'il est impossible dans la pratique, quand tous les rangs pourroient se mettre en mouvement tout d'un tems, qu'ils puissent en continuant leur marche rester dans un mouvement égal. De là vient la disproportion qu'on voit entre les distances des rangs. Vous savez qu'elle se trouve toujours plus grande, à mesure qu'ils sont éloignés de la tête, & que quand la tête arrive, la queuë est encore très-éloignée, surtout lors qu'à la tête on prétend marcher à grands pas. C'est ainsi, par exemple, que deux Bataillons en ligne, sur cent vingt-cinq hommes de front chacun, & sur quatre de hauteur, peuvent naturellement marcher plus vîte, au flottement près, & en venir plûtôt serrés sur l'ennemi, qu'une Colonne de deux Bataillons de vingt-cinq hommes de front sur quarante de hauteur à la queuë les uns des autres. Il est vrai, la tête de la Colonne arrivera, si vous voulez, en même tems, & en bon ordre. Mais la queuë ne sera pas dans l'ordre qu'il faut. Car si elle veut donner d'abord, elle perd la principale partie de ses forces, qui consiste dans le pressement des rangs. Si elle veut donner par ses faces, en faisant aussi-tôt à droit ou à gauche, ses files seront ouvertes à mesure de l'éloignement des rangs. Si elle veut se détourner de la droite ligne, la tête obéïra sur le champ, mais la queuë ne le fera pas. Enfin, si dans le tems que la tête marche dans ce sens, il faut présenter une des faces à l'ennemi, ses rangs, quand ils seroient serrés, s'ouvriront, à mesure qu'ils tournent, & par conséquent, les files de cette face, faisant alors à droit ou à gauche, seront ouvertes de même. Il faut donc, que la Colonne, pour agir en bon ordre à tous égards, marche d'un pas grave à la tête, ou qu'elle s'arrête jusqu'à ce que les rangs aient eu assez de tems pour se serrer, avant qu'elle donne de tête ou par ses faces. Or c'est ce qui fournira à l'ennemi d'autant plus de tems pour faire sa manœuvre. LETTRE III.

Mais peut-être que le Chevalier de *Folard* ne regarde pas comme une même chose que sa Colonne soit embrassée par des aîles qui en repliant flottent, ou par des aîles qui en ce cas ne flottent point. Si c'est là sa pensée, je l'avouë, il y auroit certainement de la différence, si la Colonne se trouvoit à portée & dans l'ordre qu'il faut pour donner, ou si ces aîles vouloient heurter aussi-tôt contre ses faces. Mais c'est à quoi elles ne pensent point, & la Colonne ne peut se trouver à portée, ni dans l'ordre qu'il faut pour donner, que le repliement ne soit fait, & que par là elle ne soit arrêtée. Car, quand même il seroit vrai, ce dont je ne conviens point, que les mouvemens de la Colonne tant

LETTRE III. bien que mal fussent plus subits que ceux des aîles, qui les empêchera de prendre leur tems calculé sur les distances, & n'en auront-elles pas plus qu'il ne leur en faut, pour faire la moitié d'un quart de cercle, en repliant, soit en avant, soit en arriere, avant que la Colonne puisse joindre quoi que ce soit, quand même elles auroient voulu la laisser venir à trois cens pas & moins encore? On ne sauroit en douter & je le démontrerai plus amplement dans la suite.

Pour ce qui est de la nouvelle Colonne par dessus celle de la Cavalerie, on auroit tort de lui en demander des preuves. Aussi je me félicite de n'avoir point mis de Cavalerie dans l'objection qu'il réfute. Cependant, si je voulois qu'il y en eût, il faut qu'il sache, que je ferois tout mon possible, pour en avoir d'une espéce, à me donner lieu d'espérer, qu'allant au trot ou au galop, elle pourroit quelques fois arriver aussi vîte que sa Colonne. Mais je compte fort de n'avoir besoin ni de l'une ni de l'autre.

Infériorité du feu de la Colonne de Monsieur de *Folard.*

2. S'agit-il du feu prodigieux de sa Colonne? On soutient que tant qu'elle sera en mouvement, elle ne pourra s'en servir : & que tant qu'elle agira de pied ferme, il ne sauroit lui en revenir un grand avantage sur un ennemi qui agira sur un grand front *. Il faut donc qu'il prouve non seulement l'égalité, mais encore la supériorité de ce feu sur celui de l'ennemi, avant qu'il puisse prétendre que rien ne sauroit tenir contre ce feu prétendu prodigieux. Mais il ne le prouve pas, & nous croions prouver au contraire par de bonnes raisons, que son feu n'est dans le fond qu'un feu de rien, en comparaison de celui de l'ennemi, sur tout lors qu'il est servi selon la méthode *Hollandoise* †. Prétend-il prouver le contraire, en nous laissant juger si les deux aîles qui auront replié se trouveront bien à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre ce feu! Je lui répons qu'oui, par cela même que ce feu ne sauroit être qu'un feu très-inférieur, & qu'à plus forte raison, dans l'occasion dont il s'agit, il doit l'être nécessairement, quand même il seroit possible qu'il fût servi avec autant d'ordre & de promptitude que celui de l'ennemi. Car, qu'on suppose sa Colonne, comme il fait ordinairement, sur quarante de hauteur & sur vingt-quatre de front, & qu'on l'attaque par exemple selon la méthode *Hollandoise*, qu'il méprise le plus; c'est-à-dire par deux Bataillons chacun sur cent soixante six files sur trois de hauteur, faisant ensemble un nombre de combattans, égal à celui de sa Colonne. Il arrivera que cette Colonne, faisant front par manches à droit & à gauche sur ses faces, n'opposera dans ce sens qu'un feu de quarante hommes de front, à celui de cent & seize. Ce sera encore pis à la tête. Elle n'y opposera aucun feu à celui de cent hommes de front, si l'on veut, qui sera

* Prem. Lett. pag. 100.

† Ibid & Sec. Lett. pag. 121.

ra non ſeulement un feu plus étendu, & ſervi fort promptement & en bon ordre: mais un feu qui, par la facilité qu'on trouve dans cette méthode à le porter de biais, quoiqu'adreſſé en ligne perpendiculaire ſur le front, ſe trouvera en même tems tout ramaſſé au but que la Colonne offre. S'agit-il maintenant de juger qui des deux partis devra ſe trouver le plus mal à ſon aiſe? Je ne crois pas que Monſieur de *Folard* s'imagine que les gens qui ſeront oppoſés à la tête de ſa Colonne, d'où il ne ſort aucun feu, en ſeront fort incommodés. Penſe-t-il donc que ceux-là du moins s'en trouveront mal à leur aiſe, qui auront replié ſur ſes faces, auxquels il oppoſera un feu par rangs de quarante hommes contre un feu de douze Pelotons, dont rien ne ſe perd, & qui ſont tous, hors un, de dix Hommes de front, ſoutenus du feu de dix autres oppoſés à la tête, & qui n'en aiant aucun à eſſuier, adreſſent le leur tout à leur aiſe, par tout où ils le trouvent bon? Le veut-il? Qu'il le prouve. En attendant nous en jugeons tout autrement, pour les raiſons, ſur quoi on ſe fonde. Prétend-il les renverſer par le mépris qu'il témoigne par tout pour ce feu? C'eſt une preuve de ſon goût. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux preuves n'eſt de miſe contre le mérite ni contre la réalité de ce feu. Il n'en ſeroit pas de même de celle qu'il allegue contre la Cavalerie. Quatre rangs de ſa Colonne, dit-il, voient les Cavaliers tout à leur aiſe, & il ne s'en trouve pas un ſeul qui ne ſoit vu de ſix Hommes. Mais heureuſement on ſuppoſe dans cette occaſion, qu'il n'y a aucun Cavalier, & par conſéquent que la Cavalerie n'y pourra ſouffrir extrêmement. Outre que, s'il y en avoit, ce ſeroit la connoître mal que de ne la point préſumer aſſez prudente pour ſe tenir hors de la portée du feu de ſa Colonne, du moins juſqu'à ce qu'elle eût trouvé quelque choſe de meilleur à faire. LETTRE III.

III. S'agit-il des flancs de ſa Colonne? On prétend que ſur tous les côtés où elle n'oppoſera pas le front, elle y prêtera le flanc, & par conſéquent que ce ſeront là autant de côtés foibles, pour être ſi longtems hors de défenſe. Il faut donc encore, qu'il prouve le contraire, ſans quoi, comment veut-il qu'aucune perſonne raiſonnable ſe ſouvienne, contre ſes notions naturelles, que ſa Colonne n'a pas de flancs. Prétend-il le prouver par des raiſons auſſi peu concevables, que celle-ci, „qu'elle eſt également en forces à mes faces & au front ou à la „ tête par où elle choque?" Mais choquera-t-elle de tête ſans prêter en même tems le flanc dans toute l'étendue de ſes faces, & le dos à la queuë, & peut-elle choquer par aucune de ſes faces ſans prêter auſſitôt le flanc à la tête & à la queuë, & le dos à l'autre face? Eſt-ce donc que le terme de face, dont il a trouvé à propos de ſe ſervir improprement, a fait changer de nature cette même partie d'un corps, Foibleſſe des Flancs de cette Colonne.

 que

LETTRE III. que tout ce qu'il y a de Militaires hors lui appellent flanc, pour marquer le côté ou ce corps ne prête pas le front? Quelle prétention! Et que veulent dire encore ces, mille autres avantages, que sa Colonne, selon lui & qu'il ne nomme point? Seroit-ce bien son peu de front & sa grande hauteur, ses Pertuisannes, sa célérité, son feu prodigieux, la violence dans le choc à quoi rien ne peut résister? C'est à la vérité, sur toutes ces choses qu'il fonde proprement la force de sa Colonne. Mais ôtez lui son choc, ses forces aussi-tôt s'évanouissent, son fort devient son foible. Evitez seulement son fort & repliez sur son foible: rien ne vous en empêche: les armes dont il prétend combattre lui tombent à l'instant des mains. Cependant tout dépourvu qu'il en est, il ne laisse pas de soutenir que sa Colonne, envelopée de toutes parts, par les deux armes d'Infanterie & de Cavalerie, jointes ensemble & agissant de concert, est invincible & cela à la Lettre.

IV. J'ai été sur le point de prier Monsieur de *Folard*, avant de hazarder une proposition de cette nature, de courir à sa Colonne dans la situation où nous venons de la laisser, & là, pourvû de meilleures armes, de la tirer premierement d'affaire. Mais je l'estime trop pour passer si légerement sur un endroit de sa réponse, qui est des plus amples, & qu'il croit aussi invincible que sa Colonne même. D'ailleurs il me fournit par là une occasion favorable de remplir le dessein, que j'ai formé de lui faire sentir jusqu'à quel point il se trompe, & quel est le dégré de son erreur. Peut-être qu'il voudra bien ne m'en pas savoir mauvais gré, & en faire un meilleur usage, à l'avenir, qu'il n'a fait jusqu'à présent.

1. „Qu'on remarque bien, dit-il, que pour me combattre isolé, il „ me fait attaquer par la Cavalerie & par l'Infanterie, ne trouvant „ pas qu'il soit bien aisé de prendre ma Colonne dans une ligne, & „ en cela je le tiens très raisonnable. Mais il l'est moins ce me semble de vouloir m'accabler par diverses sortes d'armes: Car ce n'est „ pas vaincre un ennemi, que de l'environner, que de se refuser à „ lui, & de le combattre de loin par le nombre des feux & extremement superieur. Il percera deux, trois, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il succombe, sans qu'on puisse se glorifier de „ l'avoir vaincu.

2. „Ce qu'il y a de certain, dit-il encore, dans cette Critique, c'est „ que l'Auteur convient par tout de la supériorité & de la force de „ ma Colonne, & par conséquent de celle de l'Infanterie qu'elle ignoroit auparavant. C'est là le but que je m'étois proposé, & que j'ai „ enfin atteint..... Le Critique demeure d'accord de tout cela, & „ du mêlange de mes armes, puis qu'on voit visiblement par tout ce „ qu'il dit, qu'il est forcé de convenir, qu'en effet cette profondeur

„ &

„ & mes armes ſont tout ce qu'on peut oppoſer de plus redoutable au „ nombre & à la valeur. Comme il ſait parfaitement ſon Infanterie, „ il embraſſe le ſentiment, & en même tems la Colonne.

LETTRE III.

Si on eſt convenu dans les Lettres précédentes de la ſupériorité de cette Colonne.

1. Je ne ſai ce qui fait dire à Monſieur de *Folard*, que je ne trouve pas qu'il ſoit bien aiſé de prendre ſa Colonne dans une ligne. Il auroit pu juger, ſur ce que j'en dis dans les pages 105. * & 518. † qu'au contraire j'en ſuis très éloigné, & que, ſi c'eſt là être raiſonnable, je le ſuis. Je ne comprens pas bien non plus ſur quoi peut être fondée ſa plainte, que je veux l'accabler par diverſes ſortes d'armes. Si je touche dans la page 106. à une attaque environnante de Cavalerie & d'Infanterie tout enſemble, ce n'eſt que pour inſinuer en paſſant, que tout corps d'Infanterie, quel qu'il puiſſe être, n'a d'autre parti à prendre, dans de ſemblables circonſtances, que mettre bas les Armes. Et ſi pour forcer auſſi-tôt ſa Colonne à en faire autant, je m'y prennois de la ſorte, ferois-je rien qui ne fût conforme aux loix & aux régles de la guerre? Ou bien n'eſt-ce pas vaincre un ennemi, que de l'environner, que de ſe refuſer, & que de le combattre de loin par le nombre des feux, & extrêmement ſupérieur, & cela pour l'avoir vaincu par de tels moiens? A-t-il donc oublié que c'eſt là le grand art? Veut-il établir ſur des maximes oppoſées & parvenir au vrai? C'eſt s'en écarter. Et prétend-il fonder la force invincible de ſa Colonne, ſur ce qui en prouve la foibleſſe, n'eſt-ce pas ſe combattre ſoi-même? Mais qu'il ne s'en mette pas en peine, je ne veux point m'en prévaloir, ni uſer envers ſa Colonne ſi inhumainement que de l'accabler par l'amas de diverſes ſortes d'armes; Une ſeule me ſuffira de reſte pour parvenir à mon but, ſans que je prétende me glorifier de ſi peu de choſe. Je crois qu'il s'en appercevra dans la ſuite.

2. Il ſe trompe encore de même dans tout ce qu'il y ajoute. A l'en croire, je conviens partout de la ſupériorité & de la force de ſa Colonne. Et par tout j'en fais voir l'infériorité & la foibleſſe. Il veut que je demeure d'accord du Mêlange de ſes Armes, & que je ſois forcé de convenir que cette profondeur & ſes Armes ſont tout ce qu'on peut oppoſer de plus redoutable au nombre & à la valeur. Il le veut, & cela dans le tems que j'attaque formellement ſes Ordres de Bataille, & que j'en fais voir le foible. Il prétend qu'en cela j'embraſſe ſon ſentiment & ſa Colonne; & il le prétend lors même qu'il paroît viſiblement par tout ce que j'en dis dans mes deux Lettres, que je rejette & l'un & l'autre. En un mot, lors que je fais voir, que ſes ordres de Bataille ſont directement contraires aux regles de la bonne Tactique tant ancienne que

* Voi. ci-deſſus, Prem. Lett. pag. 94.
† Sec. Lett. pag. 128.

LETTRE III. que moderne, & que sa Colonne est une des Evolutions des plus défectueuses. C'est pourtant dans une telle Colonne que, selon lui, toute la force de l'Infanterie doit être renfermée comme dans un seul point: force qui doit avoir été inconnuë à tout ce qu'il y a de gens de guerre, avant que ce nouveau Phénomene de sa production eût parû. Quelle présomption! Si c'est là le but qu'il s'est proposé, le but est noble, il mérite qu'on l'en louë. Mais qu'il l'ait atteint, je ne sai s'il y en a d'autres que lui, qui en conviennent. Pour moi, j'avouë que je n'entens pas assez pour cela mon Infanterie, & qu'ainsi c'est là encore un point sur lequel il m'accuse à tort.

„ Voici, dit-il, comme l'Auteur de cette Critique parle dans la „ page 106 *. Quoi, direz vous! Cette Cavalerie & cette Infante- „ rie que vous venez d'opposer à un Bataillon qui ne fait qu'une Sec- „ tion de la Colonne, n'y trouve nulle prise! Ce Bataillon est invin- „ cible, & par conséquent la Colonne l'est aussi. *Non sans doute*. Mais „ pour en venir à bout je crois qu'on sera obligé de s'y prendre com- „ me le fameux Prince de *Condé* s'y prit à la Bataille de *Rocroi*, où ne „ pouvant avec sa Cavalerie victorieuse tirer aucune raison de ce fa- „ meux corps d'Infanterie *Espagnole* qui faisoit front par tout, il lui „ opposa de plus son Infanterie. Ces deux Armes étant jointes en- „ semble, réduisent à une capitulation honorable ce brave corps, qui „ malheureusement s'enterra, dans cette occasion, avec cette haute „ réputation que l'Infanterie *Espagnole* s'étoit acquise depuis long- „ tems, & qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit obtenuë de „ la générosité de ce Prince, cette capitulation, sans le hazard qui „ s'y opposa. Aussi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien armé „ & disposé qu'il pût être, que ce seul parti à prendre, pour se tirer „ heureusement d'affaire. A la vérité, d'Infanterie à Cavalerie, il „ s'étoit trouvé supérieur en Armes: d'Infanterie à Infanterie, il au- „ roit pû se trouver égal; Mais d'Infanterie à Cavalerie & Infanterie „ jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver in- „ férieur. Car si l'épée de la Cavalerie & ses autres Armes n'avoient „ pas été capables de faire ouverture dans ce corps pour le rompre, „ les Mousquets de l'Infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La Co- „ lonne entiere ou une de ses Sections se trouvant dans la nécessité „ de combattre tout à la fois, & la Cavalerie & l'Infanterie agissant „ de concert, elle ne se tireroit pas mieux d'affaire que ne fit ce corps „ *Espagnol*. C'est bien assez que de seul à seul elle puisse se vanter „ de quelque chose".

Mais c'est de quoi Monsieur de *Folard* ne sauroit convenir. Il soutient

* Voi. ci-dessus, pag. 94.

tient au contraire que l'exemple du Bataillon Quarré des *Espagnols* ne conclud rien contre sa Colonne. Qu'en lui accordant les mêmes avantages que j'accorde à ce Bataillon, je me contredis manifestement, & par conséquent que sa Colonne est invincible au pied de la Lettre. Peut-être croiriez-vous qu'après avoir cité ce passage auquel il se fonde, il va aussi-tôt entrer en matiere. Non. Il juge que pour prévenir son Lecteur, un certain préambule de sa façon ne conviendra pas mal. Vous jugez bien aussi que je n'y dois pas être oublié, & vous ne vous trompez pas. LETTRE III.

„ Lors, dit-il, qu'on a entrepris de réfuter un Systême dans ce „ qui nous paroît défectueux, & de louër ce qui mérite de l'être, il „ est bon de l'examiner avec toute l'attention possible, & plûtôt trois „ fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de dé- „ monstratif. Je me les suis faites à moi même, n'en trouvant point „ de faites par d'autres. Je l'ai déja dit plus haut, il falloit donc les „ transporter dans la Critique, & les considérer placées dans leur „ Systême, liées avec leurs principes généraux & avec leurs consé- „ quences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela, mais je crois „ que dans cet état on n'auroit su comment s'y prendre, la vérité ne „ donnant aucune prise. " *

Triste situation, lors que pour défendre sa cause, on ne trouve rien de meilleur à faire que de s'attacher à la personne, plûtôt qu'à ses raisons, & cela par tout & d'une maniere si marquée! Foible ressource que ces moiens! N'y faisons pas autrement attention. Un Homme aussi judicieux que vous les remarquera assez, sans que je les releve.

„ Faute d'avoir embrassé ce parti, continuë-t-il, mon Censeur me „ donne un très-grand avantage sur lui. Il eût été forcé d'avouër „ que ma Colonne est invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le soit „ pas, & se met à grands frais de raisonnement pour cela. *Non sans* „ *doute*, dit-il, & tire ses preuves de l'exemple du Bataillon quarré „ des *Espagnols* à la Bataille de *Rocroi*. Ni cet exemple, qui n'est „ pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favorables. Il eût „ été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce Bataillon si fa- „ meux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma Colonne, & „ par-là il me met en état de rétorquer son Bataillon contre lui. Il „ y a même une espece de contradiction dans ce qu'il avance, parce „ que ce Bataillon & ma Colonne sont deux choses bien différentes. „ Celle-ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraisé de ses Pertui- „ sannes; mais le quarré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est „ couvert; & les piques, en ce tems-là comme dans le nôtre, lors „ qu'elles

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XLIII. & *suiv.*

LETTRE III. „ qu'elles étoient en uſage, étoient défectueuſes, comme je l'ai prouvé, & il en demeure d'accord, & avoue en même tems, que mes „ Pertuiſannes ſont plus avantageuſes, & plus parfaites, & en plus „ petit nombre. D'ailleurs ce Bataillon étoit à centre vuide, mais „ ſes files étoient ſur plus de profondeur que les nôtres qui ne ſont „ que de quatre.....

„ Je ſuis, ajoute-il, grandement ſupris, qu'il n'ait pas pris garde „ qu'il n'y a pas de conformité entre ce Bataillon quarré & ma Co- „ ne. C'eſt oppoſer un corps parfait à un autre qui ne l'eſt pas, & „ dont la maniere de combattre & de ſe ranger eſt toute différente. „ Je le ſupplie de bien examiner cela, pour voir ſi je penſe juſte. Ma „ Colonne eſt en état de ſe rompre, de ſe partager, & de ſe défen- „ dre en tout ſens, & pour ainſi dire par piéces, au lieu que le Ba- „ taillon quarré ne ſauroit le faire ſans ſe perdre. Il ne peut combat- „ tre qu'en défenſive & fixe dans ſon terrain. C'eſt oppoſer la lenteur „ & la peſanteur à un corps leger, actif, & violent dans le choc, & „ capable d'attaquer ſur toutes ſortes de faces, & d'achéver ſon œu- „ vre avec bien plus de vîteſſe, & bien moins de tems, qu'il n'en „ faut pour ſe diſpoſer & replier ſur elle. Rien de tout cela ne ſe ren- „ contre dans le Quarré vuide."

Qu'on n'a point oppoſé à la Colonne de Monſieur de *Folard* l'exemple du Bataillon quarré des *Eſpagnols.* Pour nous forcer d'avouër que ſa Colonne eſt invincible, il ſe fonde, comme vous voiez, ſur ce que, pour prouver qu'elle ne l'eſt pas, je tire mes preuves du Bataillon quarré des *Eſpagnols.* Il ſuppoſe par conſéquent, que dans cet endroit il s'agit effectivement de ſa Colonne, & que par l'un & l'autre je lui donne un ſi grand avantage que je le mets en état de me rétorquer mes preuves. Deſorte que pour renverſer tout d'un coup ce fondement, & lui ôter en même tems ce prétendu avantage, je n'aurois qu'à prouver le contraire de ce qu'il ſuppoſe, & quoi de plus facile? Car ſe peut-il qu'il s'agiſſe de ſa Colonne dans cet endroit, lors que je dis que, pour en venir à bout, il faudra lui oppoſer les deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie toutes les deux enſemble? Et ſe peut-il encore, que pour prouver que ſa Colonne n'eſt pas invincible, je veuille tirer mes preuves du Bataillon quarré des *Eſpagnols*, auquel j'oppoſe ces deux Armes; puiſque je ſuppoſe par tout qu'une ſeule des deux eſt aſſez puiſſante pour la vaincre, comme cela paroît dans tous les défauts que je lui reproche? De quoi s'agit-il donc dans cet endroit, ſi ce n'eſt de la Colonne dont le Bataillon que j'ai en main fait une Section, en un mot d'une Colonne que, pour répondre exactement à la définition que j'en donne *, je ſuppoſe exempte de tous les défauts que je reproche à la ſienne. Et d'où

* Prem. Lettre.

LETTRE III.

d'où est-ce que je tire mes preuves, pour faire voir que cette Colonne, bien qu'exempte de tous ces défauts, ne peut pas être invincible lors qu'elle se trouve avoir à faire à ces deux Armes à la fois, si ce n'est de l'union de ces deux Armes, supposant que les mousquets de l'Infanterie seront capables de faire dans ce corps autant d'ouverture & d'y causer autant de désordre, qu'il en faudra à la Cavalerie pour le rompre? Tout cela ne paroît-il pas par le passage même qu'il cite? Mais si je renversois ainsi le seul fondement sur lequel il s'appuie, que deviendroient tous ses raisonnemens? Que de frais perdus! N'auroit-il pas lieu de les regretter, à moins qu'il n'en eût à bon marché? Accordons lui plûtôt son prétendu avantage, afin qu'il ne les regrette pas tout à fait. Supposons que dans cet endroit il s'agisse de sa Colonne, & que, pour faire voir qu'elle n'est pas invincible, je tire mes preuves du Bataillon quarré des *Espagnols*. Nous allons voir de quelle maniere il en profitera.

Si cette Colonne & ce Bataillon font deux Corps aussi différens que le dit M. de *Folard*. Supériorité du Bataillon à certains égards.

Le premier avantage qu'il en veut tirer est que cet exemple, selon lui, ne prouve rien contre sa Colonne. Il en donne pour raison que ce Bataillon & sa Colonne sont deux choses bien différentes, jusques-là qu'il n'y a même aucune conformité entre ces deux corps, sa Colonne étant un corps parfait sans nuls défauts; au lieu que le Quarré en est couvert. Faisons voir par les mêmes preuves qu'il allegue, qu'il se trompe à tous ces égards. Quant à la différence qu'il prétend qu'il y ait entre ces deux corps; Je dis, qu'en supposant comme il fait, que dans le cas dont il s'agit, sa Colonne soit un corps parfait, & que le Bataillon quarré des *Espagnols* ne le soit pas, & cela pour les raisons qu'il allegue, qu'il se trompe manifestement. La raison en est, 1. que si la perfection de sa Colonne doit consister, comme il veut, en ce qu'elle est fraisée de ses Pertuisannes: Comme ces Pertuisannes ne sauroient atteindre qu'à la longueur de six pieds tout au plus, & que le feu qu'elles ont à dos, les oblige, tant qu'il agit, de se tenir le nez à terre, pour ne pas en être assommées; ce qui fait que durant ce tems-là elles n'offrent pas leur défense naturelle, ou qu'étant debout, elles l'ôtent à plusieurs des rangs de Mousquetaires, qu'elles ont derriere elles: Il s'ensuit que la perfection du Bataillon quarré des *Espagnols* doit être à ces égards plus grande; parce que ses piques pouvant atteindre à la longueur de dix-huit pieds ou environ, peuvent être couvertes sur le devant par les Mousquetaires & atteindre encore aussi loin au de là que les Pertuisannes, sans perdre un moment de leur défense naturelle, ni sans l'ôter aux Mousquetaires puisqu'elles n'ont aucune raison qui les oblige de se jetter le nez à terre. Cette considération est d'autant plus importante, que dans un cas comme celui-ci, on a de tous côtés, les deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie en tête,

dont

LETTRE III. dont l'une vous combat par un feu déja supérieur, & dont l'autre n'attend que le moment favorable pour vous tomber l'épée à la main, quelque part brusquement sur le corps. 2. Je dis qu'il se trompe, parce que si la perfection de sa Colonne doit consister ici, comme il le prétend, en ce qu'elle est à centre plein; comme cela fait qu'elle se trouve sur une telle hauteur de file, que par-là elle doit perdre nécessairement l'usage libre d'une bonne partie de son feu, il s'ensuit que la perfection du Bataillon quarré des *Espagnols* doit être encore à cet égard plus grande. La raison en est que le Quarré à centre vuide n'oblige pas à une si grande hauteur de file, qu'il ne garde l'usage libre de tout son feu. Or c'est ce qui mérite d'autant plus d'être considéré, que dans ce cas-ci, où l'on a aussi à faire à de l'Infanterie, on ne sauroit espérer de faire taire celui de l'ennemi, que par un feu du moins équivalent.

En quoi ce Corps est semblable à la nouvelle Colonne.

Quant à la prétention du Chevalier de *Folard*, que dans le même cas dont il s'agit, il n'y ait pas de conformité entre le Bataillon Quarré des *Espagnols* & sa Colonne: Je dis qu'il se trompe encore très-visiblement. 1. Car si sa Colonne est en état, comme il prétend, de se rompre & de se partager, prenez que ce soit en deux ou en quatre: Ne voit-il pas que ce Bataillon l'est aussi? Il n'a qu'à marcher sur l'ennemi piques baissées, par deux de ses faces, pendant que les deux autres observent, ou bien par ses quatre faces à la fois. Mais voici une conformité des plus essentielles à quoi Monsieur de *Folard* ne pense point du tout. C'est que ni sa Colonne, ni ce Bataillon, ne sauroient se rompre ni se partager sans se perdre, à cause qu'en le faisant, l'un & l'autre prêteront également le flanc & le dos à l'ennemi, qui les environne de toutes parts. 2. Si sa Colonne est en état de se défendre en tout sens, ce Bataillon ne l'est-il pas tout de même, & encore mieux, que sa Colonne qui oppose des Pertuisannes le nez à terre & un feu embarassé, là où ce Bataillon oppose continuellement des Piques qui se trouvent en défense & un feu aussi libre qu'entier? Car au reste n'oppose-t-il pas le front à l'ennemi des quatre côtés aussi bien que sa Colonne? 3. Si ce Bataillon ne sauroit combattre qu'en défensive & fixé dans son terrain, sa Colonne peut-elle faire autrement ici? Si elle veut seulement se mettre en devoir de sortir de son terrain, dans quelque sens qu'on le prenne, ne doit-elle pas se résoudre à ne présenter le front que d'un seul côté, & laisser en même tems les trois autres côtés à la merci de l'ennemi? Or qui empêcheroit ce Bataillon de se rendre en cela conforme à elle en imprudence? 4. Si ce Bataillon est lent & pesant dans ses mouvemens, & qu'au contraire sa Colonne soit un corps aussi actif, aussi violent dans le choc, & ainsi du reste, qu'il se l'imagine? quel avantage lui en reviendra-t-il, ou dessus

fûs de ce Bataillon, puisque l'un & l'autre corps se trouve également renfermé comme entre quatre murailles, & que ni l'un ni l'autre ne sauroit faire la moindre démarche pour heurter contre l'une de ces murailles, que les trois autres ne l'écrasent aussi-tôt? Veut-on penser juste? Veut-on espérer de parvenir jamais au vrai? Il faut de nécessité distinguer judicieusement les cas & les connoître exactement dans toutes leurs circonstances. Mais s'il est vrai que dans le cas dont il s'agit, le Bataillon quarré des *Espagnols* l'emporte, sur les perfections qu'il veut que sa Colonne ait, & qu'entre elle & ce Bataillon il se trouve, quant à l'essentiel, une conformité parfaite, que deviendra donc son premier avantage, & la conséquence qu'il en veut tirer? LETTRE III.

„ Je vais faire voir, dit-il, qu'il se contredit manifestement, en „ accordant à ma Colonne attaquée les mêmes avantages qu'au Ba- „ taillon *Espagnol*, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en „ ait tant" Pour cet effet il allegue un endroit du passage qu'il a en main, où je dis, du Bataillon quarré des *Espagnols*. „ A la vérité, „ d'Infanterie à Cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes; d'Infan- „ terie à Infanterie, il eût pû se trouver égal; Mais d'Infanterie à Cavale- „ rie & à Infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que „ se trouver inférieur." Et il s'écrie aussi-tôt. *Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement.* Preuve de cela, „ Il déclare, dit-il, dans ce qu'il répond à une demande qu'on lui „ fait, que l'Infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que rebou- „ cher contre un corps aussi bien ordonné que ma Colonne, & con- „ tre des armes trop redoutables pour oser *les aborder*. Il finit ainsi, „ après en avoir fait voir tous les avantages, ce Bataillon est donc in- „ vincible? On lui avouë qu'on l'entend au pied de la Lettre. La „ Cavalerie, dit-il, plus bas, ne sauroit l'attaquer non plus toute seu- „ le, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réflechira comme „ ce Bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort „ qu'on fasse. On ne le lui conteste pas. On va voir dans ce moment „ qu'il sera forcé de convenir qu'en effet elle est invincible." Voilà le principe d'où il veut tirer la conclusion, dont il nous menace. Voici comme il raisonne.

„ Mais si la Cavalerie & l'Infanterie, dit-il, sont jointes ensemble „ & qu'elles *attaquent* de concert, (le texte porte qu'elles *agissent* de „ concert) l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut „ faire." C'est la Raison sur laquelle je me fonde. Il y répond. „ Qui „ ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces, pour détruire, pé- „ nétrer & anéantir ce Corps? Et pour preuve que cela ne se peut „ pas, il dit, je veux qu'un Bataillon se replie & attaque une partie „ de ma Colonne, & que la Cavalerie en fasse autant *de son côté, la*

LETTRE III. „ *voilà enveloppée de toutes parts;* le mal n'eſt pas grand. N'eſt-il pas „ vrai que par tout où l'Infanterie attaque, elle trouve la même réſi- „ ſtance, les mêmes difficultés, les mêmes obſtacles, les mêmes ar- „ mes, & la même profondeur dans les files, enfin tous les mêmes „ avantages que le Cenſeur m'accorde? N'attaque-t-elle pas *ſeule de* „ *ſon côté?* La Cavalerie trouve les mêmes difficultés & les mêmes „ dangers *du ſien*, & encore plus grands & plus inſurmontables. Eſt- „ ce que ma Colonne ſe trouve dénuée de quelqu'un de ſes avantages „ pour être attaquée *de la ſorte?* Je ne le vois pas. Il nous fait très- „ bien comprendre.... les deſavantages de toutes les deux contre mes „ Colonnes & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que „ je lui rétorque ſes preuves & que je m'en ſerve contre lui-même. „ Ainſi, dit-il, ma Colonne ne perd aucun de ſes avantages en ſe „ défendant contre l'une & l'autre de ces deux Armes. Je conclus de „ là que toutes les deux agiſſant de concert n'avanceront pas d'avanta- „ ge. " Quelle concluſion!

En quel ſens cette Colonne pourroit être dite invincible.

Pour comprendre ce raiſonnement, & en voir la foibleſſe, il faut remarquer, premierement, qu'il poſe pour principe que je déclare deux choſes, l'une que Infanterie toute ſeule ne feroit, comme il s'en exprime, que reboucher contre ſa Colonne, & contre ſes armes, c'eſt-à-dire, ſes Pertuiſannes, trop redoutables pour oſer jamais les aborder: l'autre que la Cavalerie ne ſauroit l'attaquer non plus toute ſeule, ou que ſi elle le fait, elle réfléchira comme ce Bataillon. Ce qui ſuppoſe, comme vous voiez, de la part de l'Infanterie une attaque *ſéparée*, & cela en *abordant* ſa Colonne, la baïonnette au bout du fuſil; & de la part de la Cavalerie auſſi une attaque *ſéparée*, en l'*abordant l'epée à la main*, dans le tems qu'à l'une & l'autre de ces attaques ſa Colonne ſe trouve en bon ordre. Ce principe eſt bien poſé, & j'en conviens. Il faut remarquer, en ſecond lieu, qu'il ſuppoſe que ſa Colonne eſt enveloppée de toutes parts, & attaquée *en partie* par ce Bataillon, *en partie* par cette Cavalerie chacun de ſon côté, *l'un la baïonnette au bout du fuſil*, l'autre *l'épée à la main*, & que pour être attaquée *de la ſorte*, par ces deux armes *ſéparément*, & chacune toute *ſeule de ſon côté*, elle ne ſauroit ſe trouver dénuée d'aucun des avantages que je lui accorde. Au moins il ne le voit pas, & moi j'avoue que je ne le vois pas non plus. De là il conclut que, ſa Colonne enveloppée & attaquée *de la ſorte* ne perdant aucun de ſes avantages, & ſe défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes, il conclut dis-je que toutes les deux agiſſant de concert, n'avanceront pas d'avantage: que par conſequent ſa Colonne doit être invincible au pied de la Lettre, & que diſant, *Non ſans doute*, je me contredis manifeſtement.

J'a-

J'avouë que, si l'Infanterie & la Cavalerie nepouvoient attaquer sa Colonne, que de la maniere qu'il lesuppose, comme étant attaquée *de la sorte*, elle ne perdroit aucun des avantages que nous lui accordons, sa conclusion seroit juste. Mais s'il est vrai que ces deux armes peuvent l'attaquer *autrement* qu'il ne le suppose, ou qu'on le puisse seulement soupçonner, par là même sa conclusion est fausse. Elle l'est premierement, parce qu'il ne prouve pas, qu'il n'y ait d'autre maniere de la combattre que celle qu'il suppose; & que je soutiens qu'il y en a une. Secondement; parce que s'il y en a une, il ne prouve pas que cette maniere ne fera point perdre à sa Colonne ces mêmes avantages qu'il suppose qu'elle a, & que nous lui accordons, par conséquent qu'elle ne lui fera pas perdre les moiens de se défendre contre l'une & l'autre de ces deux armes. Or si cela est, où est la contradiction qui lui paroît si visible? Où est sa Colonne invincible? Et de quoi serviront tous ses raisonnemens, si ce n'est d'autant de preuves de son erreur? LETTRE III.

Je dis que sa conclusion seroit juste, s'il étoit vrai, par exemple, que l'Infanterie ne puisse attaquer sa Colonne que d'un *seul côté*, ni autrement qu'en *l'abordant la baïonnette au bout du fusil.* Mais elle a aussi des armes à feu, sa Colonne est ici enveloppée & par consequent arrêtée, l'Infanterie peut l'attaquer *de tous les côtés*, *de loin aussi bien que de près*, *& par telles armes qu'elle veut.* Il en seroit de même, s'il étoit vrai que la Cavalerie ne sauroit attaquer sa Colonne que *seule à seule de son côté*, ni autrement qu'avec *ses propres armes*, en *l'abordant* tandis qu'elle est encore *en bon ordre.* Mais la Cavalerie qui jointe à l'Infanterie, trouve dans les fusils de cette arme, de quoi suppléer aux défauts de ses épées, peut suspendre son attaque pour quelques momens, jusqu'à ce que les fusils de son Infanterie, dont elle se voit munie, aient produit tant d'ouverture ou de trouble dans sa Colonne, qu'elle puisse se promettre avec raison d'en rendre un bon compte. Ne sont-ce pas là les mêmes raisons qu'il trouve dans le passage même qu'il réfute, & se fonde-t-il sur d'autres dans ses ordres de Bataille pour le Mêlange de ces deux Armes? Ce seroit aussi la même chose, s'il étoit vrai que, pour envelopper sa Colonne de toutes parts, ces deux armes ne peuvent s'y prendre que *seul à seul chacun de son côté:* Mais qui est-ce qui les empêchera de s'y prendre *conjointement ensemble de tous les côtés*, & d'agir ainsi de concert? Encore si sa Colonne pouvoit par ses pertuisannes se faire jour quelque part, ou figurer un tant soit peu par son feu. Mais non. Elle est forcée de combattre fixe dans son terrain. Elle oppose, à la vérité, beaucoup de pertuisannes, dont elle ne sauroit faire ici un grand usage, & en récompense elle n'oppose que très-peu de feu, dont elle auroit grandement besoin, pour se défendre. Monsieur de *Folard* qui prétend tout voir, ne

Moiens d'attaquer cette Colonne avec avantage.

LETTRE LII. ne voit-il pas que sa Colonne peut & doit être attaquée de la sorte suivant les regles, & que si elle l'est, elle perd aussi-tôt tous les avantages qu'il lui suppose? D'où vient donc son erreur? Cette masse épaisse de sa Colonne, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, lui obscurcit tellement la vuë, & la lueur de ses pertuisannes l'éblouit si fort, que ces mêmes choses sur lesquelles je me fonde, & dont il n'y en a pas une qui ne soit capable de renverser sa conclusion, lui échappent. Chose étrange d'un Officier de service comme lui, & qui avec cela possede de si beaux talens! Mais soit qu'il doute, ou qu'il ait imaginé quelque chose de plus heureux; pour nous faire voir cette contradiction qui lui paroît si visible, & nous forcer d'avouër que sa Colonne est néanmoins invincible;„ Il me vient, dit-il, dans la pensée quelque „ chose de plus fort encore, que ce que je viens de dire. Le voici. La „ supériorité du nombre, dit-il, n'y fait rien, si elle est obligée de sou„ tenir l'effort de deux Armes ou d'une seule. Mettons qu'il faille plus „ d'un Bataillon pour envelopper totalement ma Colonne, bien en„ tendu que l'on me combattra selon la méthode d'aujourd'hui, sur „ quatre de file ou sur six si l'on veut, il faut le supposer ainsi, que „ peut-il arriver de cela? Si non qu'on l'attaquera & qu'on l'embrasse„ ra entierement. *On ne sauroit la combattre ni lui opposer un plus* „ *grand nombre de monde que la grandeur de l'espace ou du quarré qu'el*„ *le contient*, & de deux corps qui combattent sur un front égal, au„ cun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans „ l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne seront „ pas des files de quatre qui perceront des files de douze, & qui man„ queront de pertuisannes, dont l'autre se trouve très-bien fourni. „ Alléguer le feu de ces Bataillons minces, ce n'est pas ce me sem„ ble bien raisonner, ce feu n'a plus lieu lors qu'on en vient aux mains. „ Et à l'égard de la Cavalerie, ni ses épées, ni la vigueur de ses che„ vaux, ne servent de rien, & c'est ce que j'ai prouvé plus haut en „ vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppose s'il veut „ deux Bataillons & autant d'Escadrons, & c'est beaucoup, contre „ une seule Colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ou„ vrir un passage au centre par la célérité de mes mouvemens, il fasse „ recourber les deux aîles à moitié, pour mettre moins de tems à m'en„ vironner & à m'ôter celui de percer, je lui déclare qu'il ne gagnera „ rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire. Car bien loin „ d'avancer au centre, je *tournerai ma Colonne* sur l'une des aîles qui „ s'est recourbée à moitié sur les flancs. Manœuvre aussi aisée qu'on „ puisse faire, & en présentant une de mes faces au centre de ces deux „ Bataillons, je les romprai à l'une de leurs aîles, & la prendrai en „ suite en flanc par la face opposée. Et quand l'ennemi diminueroit

„ roit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le reméde; Et „ s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre „ tre ſans qu'il puiſſe avoir le tems de ſe recourber. Car quant à ſes „ Eſcadrons, ils ne m'empêcheront point d'aller. Je l'ai démontré „ en mille endroits de mon Commentaire. Je ſerois fort ſurpris, ſi „ l'Officier Général *Hollandois* trouvoit quelque moien pour échap- „ per aux embarras que je lui propoſe, & qu'il revoquât en doute des „ vérités ſi palpables."

LETTRE III.

Ce que Monſieur de *Folard* vient d'oppoſer ici, pour tout ce qu'il a de plus redoutable, regarde deux cas différens, une attaque qui embraſſe totalement ſa Colonne, & une qui ne l'embraſſe qu'en partie. Le premier eſt au fait, l'autre ne l'eſt pas, parce que le cas dont il s'agit, eſt celui du Bataillon quarré des *Eſpagnols*, qui étoit environné de toutes parts. La force de ſon raiſonnement conſiſte, quant au premier. 1. En ce qu'on ne ſauroit combattre ſa Colonne, ni lui oppoſer un plus grand nombre de monde, que la grandeur de l'eſpace ou du quarré qu'elle contient. 2. Que des files de quatre qui manquent de pertuiſannes, ne perceront pas des files de douze qui en ſont très bien fournies. Ses preuves ſont. 1. Que de deux corps qui combattent ſur un front égal aucun ne déborde. 2. Que dans l'attaque environnante ſa Colonne n'a aucun côté foible. 3. Qu'il faut que le mieux ordonné l'emporte. 4. Et que le feu n'a plus lieu, lors qu'on en vient aux mains. La force de ſon raiſonnement, quant au ſecond, conſiſte en ce que, ſi deux Bataillons & deux Eſcadrons en ligne recourbent par les deux aîles, à moitié ſur les flancs de ſa Colonne, lui bien loin d'avancer au centre, il la tournera ſur l'une des aîles qui s'eſt avancée & recourbée, & qu'en préſentant une de ſes faces au centre des deux Bataillons, il les rompra à l'une de leurs aîles, & qu'il la prendra enſuite en flanc par la face oppoſée. Ses preuves ſont tirées, 1. de la célérité de ſa Colonne dans ſes mouvemens, 2. de ce que ni les Bataillons, ni même les Eſcadrons ne l'empêcheront pas d'aller.

Qu'on peut aiſément la vaincre par une attaque environnante.

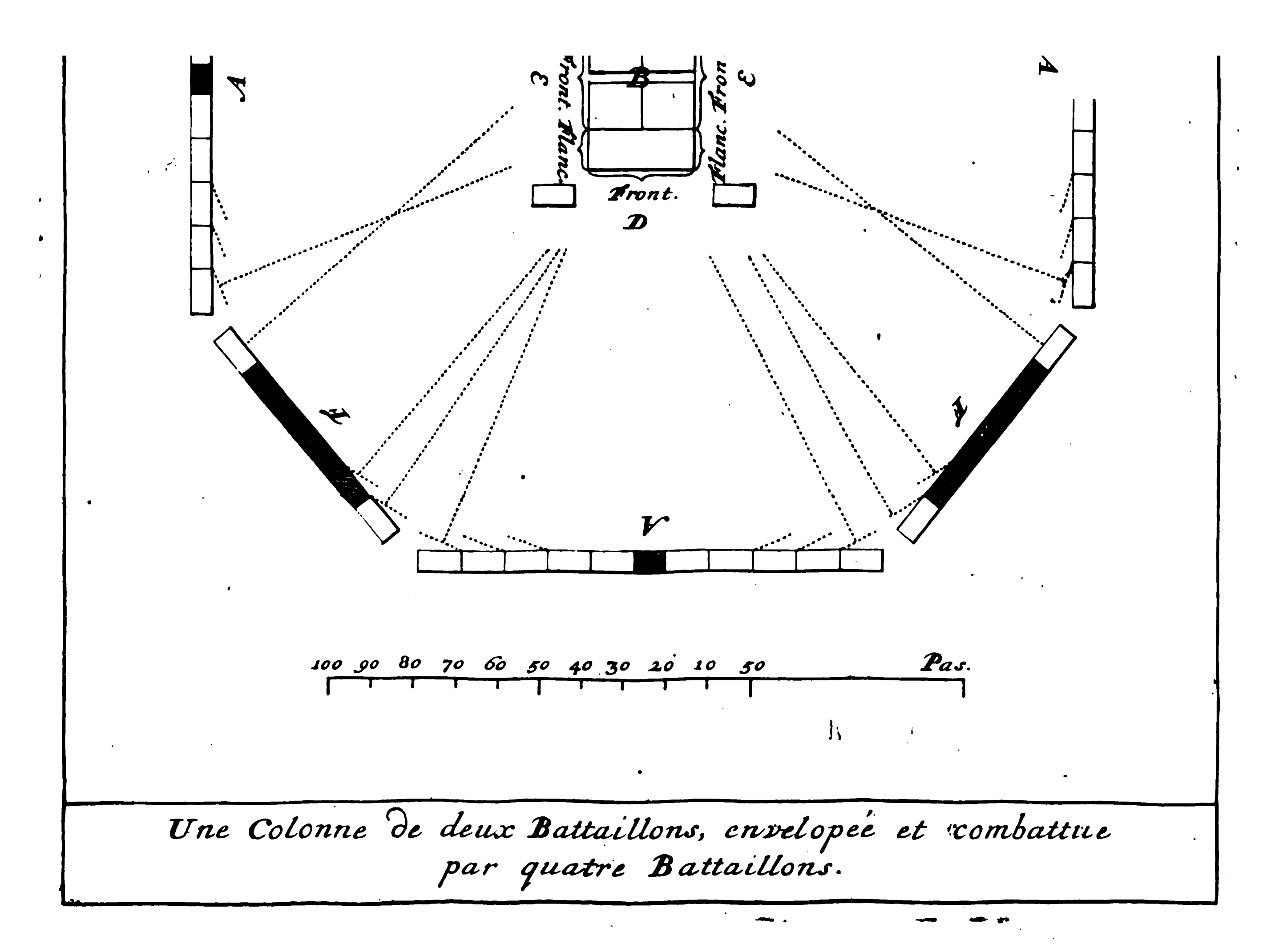
Il ne faudroit donc pour nous tirer de ce terrible embarras, où il croit bonnement nous jetter, il ne faudroit que lui dire ſimplement. Qu'à l'égard du premier cas, on ſoutient, I. que dans une attaque qui embraſſe totalement ſa Colonne, l'ennemi peut la combattre comme il veut, & lui oppoſer un bien plus grand nombre de monde qu'il ne le ſuppoſe. Que par conſéquent, 1. il débordera & 2. que, puiſque ſa Colonne, pour faire front de tous les côtés, doit néceſſairement prêter le flanc aux quatre Angles, & cela à proportion de la hauteur ſur laquelle elle combat, elle ne ſera certainement pas ſans foible, mais qu'elle en aura beaucoup; qu'ainſi l'ennemi ſera le mieux or-

LETTRE III. donné & qu'il l'emportera. II. Qu'on soutient que l'ennemi sur quatre de file & qui manque de pertuisannes, n'abordera pas sa Colonne sur douze de file & qui en est très bien fournie: Mais qu'il l'attaquera de loin par le nombre de ses feux très-supérieurs, & qu'ainsi ces feux seront très bien allégués. A plus forte raison que, dans le cas dont il s'agit, où sa Colonne est arrêtée & obligée de combattre fixe dans son terrain, l'ennemi est non seulement le maitre d'en user de la maniere qu'il le trouve à propos, mais que sa Colonne perdant par-là l'usage de ses pertuisannes, ne sauroit pour se défendre, lui opposer qu'un feu infiniment inférieur. On n'auroit, dis-je, qu'à lui proposer simplement ces choses, pour renverser d'abord tout son raisonnement, ou bien pour le mettre dans l'embarras de faire voir qu'elles ne sont pas fondées, ou que les conséquences que nous en voulons tirer ne sont pas justes. Or c'est ce que nous prétendons qu'il ne sauroit jamais faire.

Quant au second cas, on n'auroit qu'à le rejetter comme n'étant pas au fait, ou bien en l'acceptant lui démander, avant que d'y répondre, des preuves de toutes les choses qu'il propose là-dessus, & qui ne consistent qu'en simples suppositions. On pourroit soutenir en même tems, qu'au lieu qu'il laisse les Bataillons ennemis dans l'inaction, après le premier mouvement qu'il leur fait faire selon sa fantaisie, ces Bataillons agiront, de la maniere qu'ils le jugeront à propos, & que s'ils le font, il se fera battre également, soit qu'il avance au centre, ou qu'il veuille tourner sa Colonne sur une des aîles. Or, je vous le demande, si on s'y prennoit de la sorte, à quoi aboutiroit encore son raisonnement, où en seroit-il? Nous serions d'autant plus en droit de le faire, que ce qu'il suppose à l'égard de l'un & l'autre cas non seulement n'est soutenu d'aucunes preuves, mais que ce que nous soutenons nous le croions déja suffisamment prouvé plus haut. Cette maniere de le réfuter seroit bien la plus abrégée. Mais elle ne répondroit pas assez à notre dessein. Il propose sans distinction des cas qui sont au fait, & d'autres qui ne le sont pas. Acceptons les aussi indifféremment, pour faire voir par des preuves également sensibles à l'œil & à l'esprit, que ces mêmes choses qu'il propose sans aucune distinction, & avec tant de confiance, bien loin d'être de quelque force sont la foiblesse même.

Moien d'envelopper ce Corps totalement. Monsieur de *Folard* semble vouloir, que pour envelopper totalement sa Colonne, il ne faudroit gueres plus d'un Bataillon & quelque Cavalerie. Il permettra que nous l'enveloppions de telles armes & en aussi grand nombre que nous le voudrons. L'exemple dont il veut que je tire mes preuves pour faire voir que sa Colonne n'est pas invincible, & sa prétention qu'elle l'est dans ce même cas, tout cela

me



Une Colonne de deux Battaillons, envelopée et combattue
par quatre Battaillons.

me metroit du moins en droit de le faire. Mais nous ne l'accablerons pas de tant de différentes sortes d'armes, ni d'armes tellement supérieures en nombre, que nous n'aurions pas sujet de nous vanter de l'avoir vaincue. Nous renvoions déjà la Cavalerie, pour ne la pas fatiguer mal à propos. Nous ne prennons dans le premier cas, que quatre Bataillons, & pour lui faire le plus de plaisir que nous pouvons, nous prennons des Bataillons *Hollandois*, combattant à leur maniere. Nous les opposerons à une de ses Colonnes de deux Sections ou Bataillons, chacun de cinq cens hommes, la Compagnie des Grenadiers non comprise: Et cela pour mettre cette Colonne dans une situation aussi mauvaise qu'étoit celle où se trouva le Bataillon quarré des *Espagnols*. Ensuite, pour répondre au second cas, nous ne lui opposerons que deux des mêmes Bataillons, égaux avec elle en nombre de combattans, hors les deux Compagnies de Grenadiers qu'elle aura de plus. Et cela pour lui fournir l'occasion de faire preuve de cette force & de cette célérité dont elle se vante. Je me flate, quelle que puisse être l'issue de ce combat, qu'on ne m'accusera pas de l'avoir trop accablée par le nombre. Si je l'appréhendois, je ne garderois certainement qu'un seul de mes Bataillons, pour lui donner d'autant plus beau jeu. Entrons provisionnellement en Action.

LETTRE III.

Autre pour l'envelopper seulement en partie.

Quant au premier cas, j'oppose d'abord mes quatre Bataillons A. sur des lignes paralleles aux quatre fronts de la Colonne B. à quelques quatre-vingt pas de distance seulement. Ces Bataillons sont à l'ordinaire de cent soixante six files sur trois de hauteur partagés en dix-sept Pelotons. Je suppose la Colonne comme on nous la propose communément de vingt-quatre de file sur quarante de hauteur. Je veux qu'à la tête C. & à la queue D. elle oppose ses vingt-quatre hommes de front sur huit de profondeur & aux deux faces E. aussi vingt-quatre, mais sur douze de hauteur. Veut-on qu'elle fasse front en tous sens également sur douze de hauteur? A la bonne heure. Alors elle ne présentera à ses faces que seize hommes de front, & elle offrira le flanc de douze, à ses Angles. Mais j'aime mieux supposer le premier, pour lui être plus favorable. Alors je lui opposerai également sur chaque ligne un front de cent quarante deux hommes de plus qu'elle ne m'oppose. Et comme en recourbant sur les Angles F. par six Pelotons, pour combattre à la maniere *Hollandoise*, je lui opposerai dans ce sens un front de soixante hommes, elle se verra non seulement surpassée en tout sens, mais encore combattue par le même nombre de cent quarante deux hommes de front, au delà de tout ce qu'elle peut humainement leur opposer. Je crois que cette seule démonstration * suffit

Description de l'attaque totalement environnante.

* Vol. la Planche. No. III.

LETTRE III. suffit pour renverser tout d'un coup le raisonnement que nous réfutons, & cela dans toutes les conséquences généralement, que Monsieur de *Folard* en veut tirer.

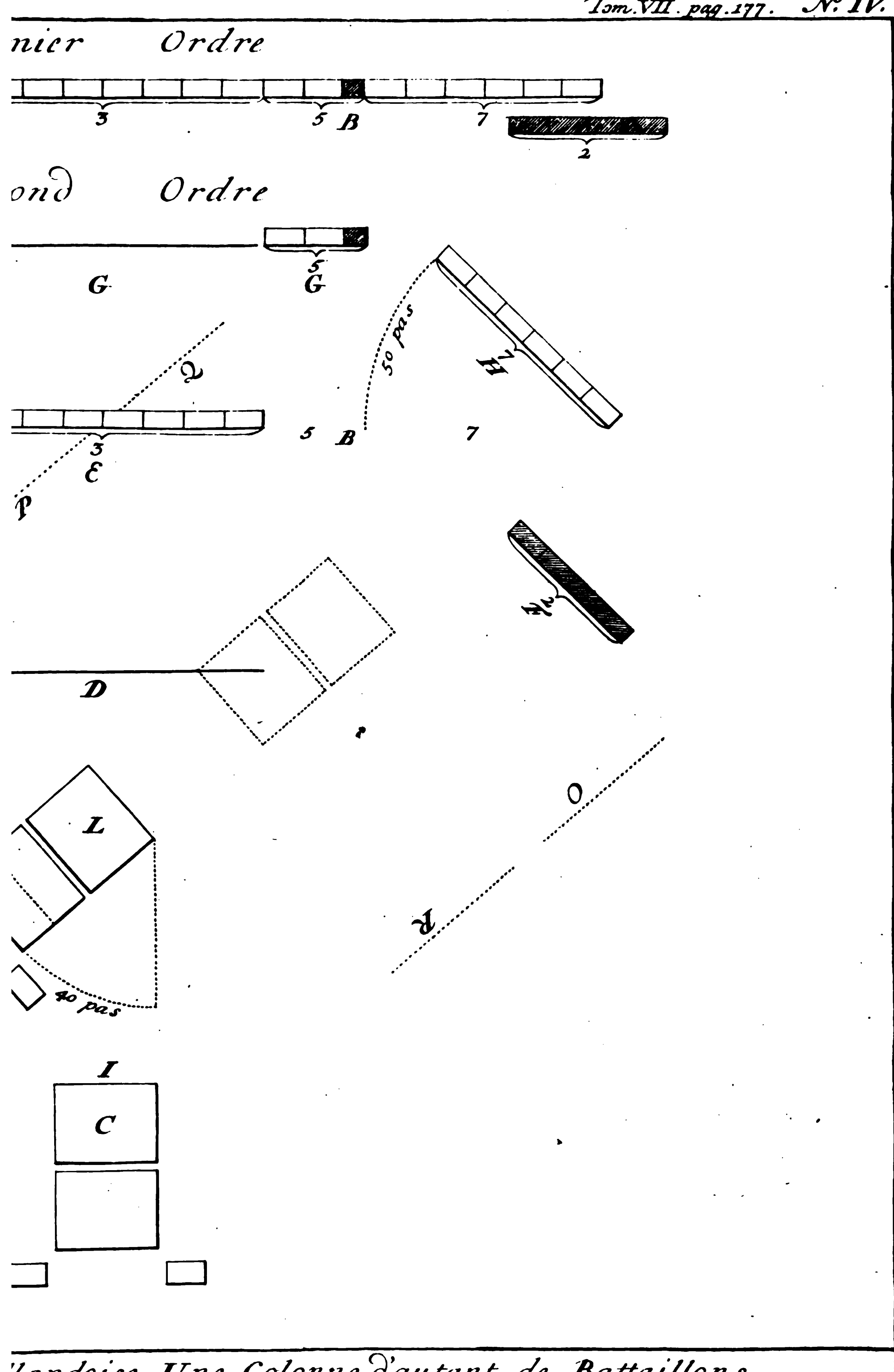
Preuves que cette attaque doit infailliblement défaire la Colonne.

Faut-il le prouver? Voici mon premier raisonnement. S'il est vrai, 1. que j'oppose par tout six fois autant d'hommes de front, tous également en état d'agir sur le front de sa Colonne, qu'elle ne m'en oppose, en état d'agir sur le mien, & que de plus je la déborde par tout d'autant, il faut donc que je sois le mieux ordonné, & que suivant cette regle je doive l'emporter. 2. S'il est vrai que la Colonne combatte à la tête & à la queuë sur huit de hauteur, & qu'ainsi elle prête le flanc sur ses quatre Angles, aux troupes ennemis qui sont opposées en ce sens, & cela dans la même étenduë de terrain que cette hauteur occupe, qui sera du moins de douze pas, il s'ensuit donc, que loin d'être sans foible, elle en a au contraire beaucoup. Ma seconde raison n'est pas moins forte. 1. Si pour attaquer sa Colonne il dépend de moi d'user de telles armes que bon me semble, & que je trouve à propos de me servir de mes armes à feu; il est bien vrai que mes files sur trois de hauteur, en abordant la Colonne, la baïonnette au bout du fusil, ne perceront pas des files de huit ou de douze: mais elles les abimeront par leur feu, à la distance de quelques quatre-vingt pas. 2. Et s'il est vrai enfin que j'oppose un feu de cent six hommes de front aux quatre fronts de la Colonne qui ne sont que de vingt quatre, & que j'oppose de plus un feu de soixante hommes de front à ses Angles, d'où il n'en sort aucun; outre qu'en y prêtant le flanc comme elle fait elle s'expose encore à une insulte d'armes blanches, je demande si c'est raisonner juste, dans le tems qu'on oppose par tout à sa Colonne un feu infiniment supérieur, que d'y répondre uniquement par un souverain mépris comme Monsieur de *Folard* l'affecte? Ce mépris sur tout est-il raisonnable dans un cas qui l'oblige de combattre de pied ferme, & où pour se défendre il faut, malgré qu'il en ait, qu'il abandonne ses pertuisannes à la merci de l'ennemi, & que pour y chercher vainement du remede, il courre à son pauvre feu? N'est-ce pas se mettre dans une situation aussi mauvaise que celle du Bataillon quarré des *Espagnols*? Enfin n'est-ce pas s'exposer à se voir passer par les armes, ou bien pour l'éviter, à mettre les armes bas? Voions encore comment il se tirera d'affaire dans l'autre cas.

Ordre de l'attaque demi environnante.

Je range ici mes deux Bataillons A. B. sur une ligne sans intervalle; les quatre Pelotons des Grenadiers 1. 2. sur les aîles à dix pas de distance devant les Mousquetaires *. Je reste dans cet ordre jusqu'à ce que la Colonne C. se trouve à trois cens pas ou environ. Les huit Pe-

* Voi. la Planche, N. IV. Premier Ordre.



landoise. Une Colonne d'autant de Battaillons,
naniere du Chevalier de Folard.

Pelotons 3 du centre marchent aussi-tôt à sa rencontre soixante pas en avant & s'arrêtent en D. pressant leur marche à proportion que la Colonne presse la sienne. Ils la laissent venir à cent pas, & la chargent par quatre Pelotons à la fois: d'abord par les deux de leur droite & de leur gauche tout ensemble, & un moment après par les quatre du milieu. Ces Pelotons, hors les deux qui se trouvent précisément opposés au front de la Colonne, avant que de tirer se replient un peu en dedans, autant qu'il faut pour buter au front & aux Angles; & dès qu'ils ont fait feu ils se retirent tous incessamment les uns après les autres, à leur premier poste en F. Cette premiere démarche tend à deux fins. L'une est faite pour abbatre ce que la Colonne a de plus redoutable à la tête, ses Officiers & ses pertuisannes, & pour y causer du désordre. L'autre tend à l'obliger de continuer sa marche sur la droite ligne, à quoi le centre qui se retire à son approche l'engage naturellement. Car de quel côté se tourneroit elle? Il n'y a encore que le centre qui s'offre. Si donc elle ne se rebute pas à cette prémiere réception, on va lui en apprêter une seconde. Les Pelotons des Grenadiers 1. 2. qui peu avant que les Pelotons 3. ont commencé à faire feu, se sont avancés de dix pas en avant, se replient brusquement en F. & la saluent de chaque côté, par deux Pelotons à la fois; ceux de 1. commençant par leur droite, ceux de 2. par leur gauche. Ces Pelotons sont suivis des Pelotons 4. 5. qui dès que la Colonne se trouve environ à cent pas, la reçoivent par une seule décharge, en attendant que les Pelotons 3 s'étant apprêtés, lui en appliquent de leur part une seconde. Le moien de les faire taire? Il n'en sont point d'humeur encore. Car ces Pelotons, dès qu'ils ont fait feu, se retirent les uns après les autres en G. Et les Pelotons 1. 7. croiant que leur tour viendra, font en même tems la moitié d'un quart de conversion en arriere & s'arrêtent en H. Les Pelotons 1. 2. restent ferme en F. faisant le plus de feu qu'il leur est possible, & observent en même tems les deux Compagnies des Grenadiers ennemis. S'il arrive que ces deux Compagnies se détachent de la queuë de la Colonne, deux de ces Pelotons les plus à portée les attaquent & seront soutenus, s'il le faut, par les deux autres, lesquels on remplacera par autant de Pelotons, de 6. ou 7. qu'il en sera besoin pour opposer toûjours quatre Pelotons aux faces de la Colonne *. C'est par cette manœuvre qu'on offre enfin à la Colonne deux partis à prendre. Elle peut, si elle veut, pousser de tête sur le centre, en s'engageant entre les deux aîles

LETTRE III.

* Voi. la Planche, N. IV. Second Ordre.

LETTRE III.

aîles, ou bien tourner ſur une des deux qui s'eſt avancée & recourbée, pour eſſaier le bon coup dont elle nous menace.

Victoire infaillible de cette attaque.

Si elle pouſſe ſur la droite ligne en avant, de l'endroit en I. où elle ſe trouve, ſeulement une centaine de pas, ou environ, elle ſe verra auſſi-tôt entierement enveloppée. Les Pelotons 1. 2. n'ont qu'à ſe joindre inſenſiblement à meſure qu'elle avance, & ſe former tout d'un coup dans un ſeul corps, ſur la queuë. Eſpérer de joindre jamais le centre, c'eſt ſe tromper. Le centre en tout cas la laiſſera toûjours venir, il lui donnera une bonne décharge, & puis ſe retirera une cinquantaine de pas en arriere, ou plus s'il le faut. Veut-elle s'attacher aux aîles, elles en feront autant. En un mot, elle trouvera par tout un feu vif qui l'abime, & perſonne qui voudra avoir à faire à ſes pertuiſannes. Dira-t-on que la manœuvre que nous propoſons ſoit pour ces Pelotons ou difficile ou impraticable? Mais il n'y a là rien que ce qu'ils font tous les jours, & les mouvemens qui y entrent, ne demandent qu'autant de tems qu'il en faut pour faire tout au plus cinquante pas. Ils en ont cent d'avance ſur la Colonne, ils ne ſont pas moins ingambes qu'elle; il n'eſt donc pas poſſible qu'elle les prévienne.

Suppoſons donc qu'elle ne ſera pas aſſez imprudente pour s'engager dans un tel coupe-gorge, & que choiſiſſant le parti le moins mauvais, elle tournera ſur une des aîles qui s'eſt avancée & recourbée, ainſi que Monſieur de *Folard* nous déclare qu'il fera. Je ne ſai ſi la retraite ne vaudroit pas mieux. Qu'y a-t-il à gagner pour lui avec ces Tirailleurs? Croit-il que ces gens, pour ſe rendre bonnement les dupes de ſon jeu de pertuiſannes, reſteront immobiles, comme il ſemble le vouloir? C'eſt ne les pas connoître. Dès qu'il tourne ſa Colonne de la droite ligne ſur une des aîles, prennez que ce ſoit ſur l'aîle gauche, après qu'elle aura fait ſeulement ſoixante pas en avant de I. en L., les Pelotons 3. du centre, qui à ſon approche s'étoient retirés en G. reprennent auſſi-tôt leur premier poſte en E. & l'aîle droite avance inceſſamment, ſavoir les Pelotons 6. en M. les Pelotons 1. en N. Et la Colonne, après cela, où en ſera-t-elle? Elle s'expoſera de nouveau à tout le feu de ces Pelotons? Elle offrira de plus aux uns le flanc, aux autres le dos, & à tous une des opportunités les plus favorables pour faire ſuccéder à la vivacité de leur feu, une attaque bruſque la baïonnette au bout du fuſil. Dire qu'elle préſentera une des faces au centre, c'eſt ne rien dire. Elle marche de tête & elle tourne; elle ne peut préſenter le front que du côte ſeul où elle marche, ni tourner qu'en préſentant le flanc, à une de faces, aux Pelotons 3. 4. & le dos à la queuë, aux Pelotons 1. dès qu'ils voudront ſe remuer un tant ſoit peu. Encore ſi par la rapidité de ſes mouvemens, elle pouvoit leur dérober cet avantage! Mais quand cette rapidité ſeroit auſſi

grande

grande qu'elle se l'imagine, il faudroit bien qu'ici elle y renonçât pour un assez long espace de tems. Veut-elle manœuvrer avec quelque ordre? Elle tournera par rangs les uns après les autres, ou bien par tous les rangs à la fois. Si elle use de la premiere de ces manieres, elle allonge le tems, & ses rangs s'ouvrent du côté opposé à l'ennemi, à mesure qu'ils tournent. Si elle use de l'autre, elle abbrége bien le tems & ses rangs restent plus serrés; mais cela n'empêchera pas qu'elle n'y en mette beaucoup. Le dernier rang pour tourner tout d'un tems avec les autres qui le précedent, & pour ne pas perdre ses chefs de file, doit comme les autres, hors le premier, marcher en avant & serrer de côté jusqu'à ce que la Colonne entiere se soit mise sur le nouvel alignement qu'elle veut prendre. Il faudra donc, comme elle marche sur quarante rangs, que le dernier, serrant toûjours de côté, gagne dans ce sens une étendue de terrain pour le moins de quarante pas, & bien plus si ses rangs ne sont pas extrêmement serrés, ou qu'elle détourne davantage de la droite ligne, qu'on ne le suppose ici, & ainsi des autres à proportion. C'est-à-dire que ce dernier rang, & par conséquent la Colonne entiere, doit mettre à ce mouvement plus de tems qu'il ne lui en faudroit pour marcher quatre-vingt pas droit en avant. Car le premier rang, pour donner aux autres le loisir de se tourner tout d'un tems, ne sauroit se mouvoir que très-lentement, ni partir de l'endroit dans lequel il tourne, que les autres ne se trouvent en autant de lignes paralleles avec lui, sans quoi le désordre s'y met. Manœuvre, comme vous voiez, aussi aisée qu'on puisse faire selon Monsieur de *Folard*, sur tout lors qu'on a actuellement l'ennemi sur les bras. Jugez si l'ennemi manquera de tems, ni d'occasion, pour en profiter de toutes les manieres, s'il le veut. LETTRE III.

Mais supposons que la Colonne acheve cette manœuvre tant bien que mal, & que les Pelotons curieux de voir le bon coup qu'elle veut faire, n'y apportent d'autre obstacle que par leur feu. Elle avancera aussi-tôt avec ses débris, sur les Pelotons 2. 7. de l'aile gauche qui s'est avancée & recourbée à moitié, dans le dessein de rompre cette aile & de la prendre ensuite en flanc par la face opposée. Mais les Pelotons 2. qu'elle trouve d'abord sur son chemin, la laissant venir à quatre-vingt pas ou environ, la reçoivent par la décharge d'autant de feu qu'ils auront prêt, & puis ils font un demi-quart de conversion en arriere, & coulent incessamment après par leur gauche jusqu'en O. Les Pelotons 3. du centre avancent leur droite en P. reculent leur gauche en Q. & se forment en ligne parallele sur la face qui leur est opposée. Les Pelotons 6. tirant un peu de biais vers leur droite, suivent incessamment la Colonne en queue, & se forment en 5. Et les Pelotons 1. marchant dans le même sens, se forment ensuite par une

LETTRE III. petite converſion en R. ſur la face droite, en ligne avec les Pelotons 2. Deſorte que la voilà inévitablement enveloppée, & réduite à la néceſſité de s'arrêter tout court pour faire face à l'ennemi de tous les côtés; ſans avoir rompu ni aîle ni centre, ni quoi que ce ſoit, ſans avoir rien pris en flanc, ni incommodé perſonne que je ſache de ſes pertuiſannes, de l'épaiſſeur de ſes rangs, ni de ſon feu. Comment l'auroit-elle pû faire? Avant même qu'elle ſe mete en marche pour avancer ſur le nouvel alignement, qu'elle a pris, elle ſe trouve déjà preſque enveloppée: Elle trouve l'ennemi en queuë: Elle l'a ſur une des faces; Elle l'a en tête. Il ſe trouve par tout à portée pour agir, ſoit par ſon feu, ſoit par la baïonnette au bout du fuſil. Sa manœuvre lui eſt auſſi aiſée que familiere. De quelque côté que la Colonne tourne, ou qu'elle veuille pouſſer ſa pointe, à meſure qu'elle avance, l'un la ſuit, l'autre recule, pendant que le reſte l'enveloppe totalement. Avouons que ſi le bon coup, dont elle a menacé, ne lui a pas réuſſi, il ne laiſſe point que d'avoir été très-bien conçu, principalement contre un Ennemi, ou immobile, ou aſſez ſtupide pour ne ſavoir faire aucun pas en arriere ni en avant, ſoit pour éviter le choc de ſes pertuiſannes ſoit pour l'abîmer par le feu.

Mais qui ne voit, ſans que je le démontre autrement, qu'un ſeul Bataillon voulant ſe conduire, ſur des principes tels que je viens de les propoſer, doit ſuffire pour réduire à rien, & la célérité, & l'adreſſe, & les pertuiſannes, & l'épaiſſeur, en un mot la force invincible d'une telle Colonne: Et où en ſeroit-elle, ſi tant ſoit peu de la Cavalerie, que Monſieur de *Folard* y met, étoit de la partie? J'avouë qu'elle ne ſeroit pas expédiée plus vîte, ſi cette Cavalerie ſe tenoit auſſi immobile qu'il nous la repreſente, & cela dans le tems qu'au moindre mouvement qu'elle voudroit faire, ſa Colonne ſeroit réduite ou, voulant aller ſon train, à lui prêter & le flanc & le dos. Que ſait-on s'il ne prétend pas auſſi, que dans ce cas, cette Cavalerie ſera aſſez bête, pour ne pas tomber bruſquement ſur des gens qui en uſent de la ſorte? S'il ne daigne donc pas faire attention à des choſes ſemblables: S'il aime mieux préférer ſes vérités imaginaires, à des verités réelles qu'on peut lui oppoſer: Comment, en ne ſuivant que ſon courage intrepide, évitera-t-il de donner avec ſa Colonne, tête baiſſée dans l'embuſcade, à chaque pas qu'il fait!

V. „Voici, dit-il, une autre objection du Critique, qui n'eſt pas
„ nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été faites, *dont*
„ *les débris & les ruines ſe trouvent dans mon Commentaire*. Cela m'em-
„ pêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Cenſeur... qui ne pê-
„ che quelques fois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-
„ attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

Il

Il croit tout cela, bonnement comme il le dit. Il faut espérer, quand il y aura un peu mieux réfléchi, qu'il s'en désabusera. Mais quelle est cette objection? Je prétens * premierement, que sa Colonne, tant qu'elle sera en mouvement, est incapable de se servir de son feu. Secondement, que tant qu'elle agira de pied ferme, il ne peut pas lui en revenir un grand avantage. Quant au premier, il le passe sous silence. Quant au second, il cite le passage, où je dis. „ Je conviens „ encore, que tant qu'il agira de pied ferme, il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'Infanterie qui agira sur un grand front, ni sur la Cavalerie, qui laissant là les faces, „ s'attachera uniquement aux angles. La raison est, qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déja fort „ petit, ne sauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en „ ce sens". Et là dessus il répond tout net en ces termes. LETTRE III.

„ Il me pardonnera, si je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous „ sommes à deux de jeu, à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en „ sauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne". Voici ses raisons. „ N'ai-je pas donné une figure dans mon traité de la Colonne, qui fait voir clairement, que les feux de mes faces sont obliques? S'il suppose que le Bataillon mince & à grand front n'en „ viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me servira de tout „ son feu à une certaine distance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoitre l'activité de ma Colonne dans ses mouvemens, & la pesanteur de son Bataillon mince dans les siens, ou à „ grand front. Je marche droit à ce Bataillon flottant & chancellant, „ je le joins sans peine &. je l'ouvre par le choc du mien: Car d'échapper à sa sphere d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux „ & de la Cavalerie, car il met de tout contre ma Colonne, je me „ partage en deux, & je leur opposerai des files de douze contre d'autres de quatre".

„ Le Censeur, dit-il encore, devoit un peu mieux développer ses „ autres raisonnemens, qui sans ce défaut paroîtroient plus solides. „ J'ai déja dit que son feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma Colonne. Quant à sa Cavalerie qui „ m'aborde & s'abandonne sur moi, non aux faces, mais aux angles; „ ces angles qu'il allegue, sont, selon moi, une imagination, puisqu'ils n'offrent aucune prise par leur petitesse, & il le fait voir lui-même, car il dit que si mon front, c'est-à-dire, la tête de ma Colonne, est petit, les angles le sont aussi. Ils échappent donc à la „ Cavalerie: Comment s'y prendra-t-on pour les attaquer? Il ajoute

„ que

* Voi. ci-dessus, pag. 99.

LETTRE III.

„ que le feu de mon front est fort peu redoutable, par la raison que „ je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant „ fort petit, je ne saurois toucher ce qui lui est directement opposé „ en ce sens. Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je „ *qu'ils me passent par les armes*, s'ils se plaisent à ce jeu? J'irai à eux „ s'ils n'ont pas envie de venir à moi. Mon feu est-il perpendiculai- „ re? Du moins celui de mes faces ne sauroit l'être: & ne voient-el- „ les pas le Bataillon à grand front *qui me canarde?* Elles le voient „ tout entier, & par un feu oblique. Ma Compagnie de Grenadiers, „ qui me sert de reserve, est-elle comptée pour rien? J'avouë que „ mon feu est par rangs; mais il n'est pas moins fourni, moins vif, „ & moins uni que celui des Pelotons: *Car tous mes rangs tirent les* „ *uns après les autres par la méthode que j'ai donnée.* Si l'on m'abor- „ de, les Pelotons demeurent dans le silence; qui peut en disconve- „ nir"?

Quoi! Monsieur de *Folard* soutient, qu'il est à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'Ennemi ne lui en sauroit fournir une amorce de plus qu'il ne lui en donne? Certainement il n'y pense pas. Je n'aurois, pour réfuter une telle proposition, qu'à m'en rapporter simplement à ce qui a déja été remarqué en plusieurs endroits plus haut, sur cette matiere. Mais pour le faire revenir un peu de la pensée dans laquelle il est, que je n'ai pas pris la peine d'examiner ce qui mérite de l'être, j'aime mieux m'en rapporter à son Commentaire, & lui montrer, dans ses propres aveux, les débris & les ruines de cela même qu'il soutient ici.

Infériorité du feu de la Colonne avouée par M. de *Folard* lui-même.

Il avouë, dans son Commentaire au traité de la Colonne * „ *Que* „ *le feu est ce qu'il y a de moins à considérer dans la Colonne, qui* „ *git tout en action*". Il en donne des raisons. C'est, „ que le feu „ par divisions ou par Pelotons, selon la méthode *Hollandoise*, dont „ il fait grand cas à de certains égards, *est plus continu, plus régulier*, „ *plus sûr*, & *moins embarassé*, que de *tirer par rangs*. Il convient „ qu'on ne sauroit mieux faire, lors qu'on veut se réduire à se battre „ de loin. Et que le feu par divisions, ou Pelotons de cinq files, soit „ qu'on tire par tête, soit qu'on tire par faces, *est moins propre à la* „ *Colonne qu'au Bataillon autrement disposé*". C'est pourquoi, „ lors „ qu'une Colonne est attaquée, soit par sa tête ou par ses faces, ou „ que se trouvant environnée, elle est obligée de faire front de tous „ côtés, ou par ses faces, & de tirer *de pied ferme*..... il lui semble „ meilleur de le faire *par rangs* en commençant par le centre, *les au-* „ *tres rangs faisant genoux à terre*, ainsi de rang en rang, ou de „ deux

* Page 56.

„ deux rangs en deux rangs, jusqu'aux deux premiers de chaque aî- LETTRE III.
„ le, *supposé qu'on n'eût point à craindre une attaque brusque:* car en
„ ce cas ils doivent conserver leur feu. Mais, comme il se peut trou-
„ ver des mal-adroits, qui pourroient *tirer trop bas*, & casser la tête
„ à ceux qui sont *devant eux genoux à terre* ". C'est-là la méthode qu'il donne * pour convenir le mieux à sa Colonne lors qu'elle est obligée de tirer de pied ferme. C'est même ce qui l'engage à convenir †, que *les autres Nations combattent avec plus d'avantage avec leurs Bataillons minces*, par rapport au feu, *principalement les Hollandois*, & dans la Préface du second tome de son Commentaire § que ces Bataillons, qui combattent sur *le front & la hauteur ordinaire*, l'ont *infiniment* par dessus lui. Or si un tel ennemi combat avec plus d'avantage, si cet avantage consiste dans son feu, & qu'il l'ait infiniment par dessus lui, ainsi qu'il l'avouë, pour des raisons qui lui paroissent solides; comment peut-il donc soutenir qu'il soit à deux de jeu, à l'égard du feu, jusque là que l'ennemi ne sauroit lui en fournir une amorce de plus, qu'il ne lui en donne? L'aveu du contraire, qu'il fait dans son Commentaire, ne ruine-t-il pas cela même ce qu'il soutient ici, qui est une parfaite égalité?

Conséquence de ces aveux.

Prétendroit-il trouver cette égalité dans son feu par rangs qu'il allegue, & cela parce que ces rangs tirent les uns après les autres, par la méthode qu'il a donnée? Mais n'est-ce pas la même que nous venons de rapporter, où il est marqué expressément qu'il faut que les rangs tirent les uns après les autres? Seroit-ce dans le feu oblique de ses faces & dans sa Compagnie de Grenadiers? N'avoit-il donc point calculé là-dessus dans son Commentaire? Mais une marque qu'il l'a fait, c'est qu'il dit, „ n'ai je pas donné une figure dans mon traité
„ de la Colonne, qui fait voir clairement que les feux de mes faces sont
„ obliques, & sa Compagnie de Grenadiers y a-t-elle été oubliée? D'ailleurs comment prétendroit-il trouver dans ce feu oblique une amorce de plus, qu'il n'en peut tirer du total de son feu par rangs? Ces mêms Soldats qui forment ses faces, ne forment-ils pas les rangs? Ne font-ils pas nombre parmi ceux des rangs, pour y être placés aux aîles? Seroit-ce dans ce que ses faces voient tout entier le Bataillon à grand front qui les canarde? Cela est vrai. Mais il ne nous fait pas voir que ses Soldats ainsi canardés puissent par leur feu oblique y apporter aucun remede. Sera-ce enfin dans ce qu'il demande, si sa Compagnie de Grenadiers est comptée pour rien? Elle n'est certainement pas comptée pour rien. J'y compterois même plus que sur tout le reste. Mais le montant de son feu par rangs ne se trouve-t-il pas déjà com-

* Dans la page 95. † Dans la page 80. § Page 6.

LETTRE III.

compris parmi le total de celui de la Colonne? D'ailleurs ne se pourroit-il pas fort bien, que cette Compagnie, pour ne pas trop embarasser le feu oblique des faces, crainte d'accident, & pour conserver son feu par rangs pour une meilleure occasion, ne se pourroit-il pas que cette Compagne jugeât que le parti le plus sage pour elle est de se tenir en reserve à la queuë de la Colonne, pour ne pas courir trop de risque d'être canardée avec les autres?

Si la maniere de combattre de cette Colonne répare ce désavantage.

Il ne se peut donc point que le Chevalier de *Folard* entende à la lettre ce qu'il avance dans cette proposition. Mais apparemment, si d'un côté il accorde à ces Bataillons minces la supériorité par dessus sa Colonne, à l'égard du feu, de l'autre il prétendra leur enlever surement cet avantage, par sa maniere de combattre, & se flattera qu'ainsi leur feu leur devenant inutile, il sera autant qu'à deux de jeu avec eux à cet égard. Ce qui me feroit presque croire que c'est là sa pensée, c'est qu'il dit *, que sa Colonne n'a gueres de feu à essuier, puisque sa force consiste dans l'abord de l'ennemi, & dans la violence de son choc. Outre qu'il ajoute ailleurs †, qu'il laisse là le feu, & qu'il n'en tient aucun compte. Que c'est bien là un avantage que les autres Nations ont avec leurs Bataillons minces. Mais aussi, que ce n'est pas peu que de leur enlever l'avantage qu'ils ont dans leur feu, & principalement aux *Hollandois*, & qu'en suivant la méthode qu'il propose, il prétend faire voir qu'il ne leur enléve pas seulement ce rempart, mais encore tous leurs avantages. „ Parce, dit-il, que je marche droit à
„ eux pour les joindre & les aborder, & que leur feu ne dure qu'au-
„ tant de tems qu'il m'en faut pour arriver sur ces Tirailleurs par Pe-
„ lotons. Ils feront une décharge d'un peu loin, j'y consens: Ils en
„ feront une seconde, je l'accorde. Mais n'en attendez pas une troi-
„ sieme; je serai sur eux, & leur feu n'a plus lieu dès l'instant même
„ qu'on est sur eux..... " C'est aussi à quoi se rapporte ce qu'il y a d'essentiel dans sa réponse. „ S'il suppose, dit-il, que le Bataillon
„ mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évite-
„ ra, & qu'il me servira de tout son feu à une certaine distance...: jé
„ lui fais connoître l'activité & la legereté de ma Colonne dans ses
„ mouvemens.... je marche droit à ce Bataillon flottant & chancel-
„ lant, je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien... S'il
„ y en a deux & de la Cavalerie.... je me partagerai en deux, &
„ je lui opposerai des files de douze contre d'autres de quatre.... At-
„ tendrai-je qu'ils me passent par les armes, s'ils se plaisent à ce jeu?
„ J'irai à eux s'ils n'ont point envie de venir à moi.

Mais

* Dans la même page 56. de son Traité de la Colonne.
† Dans la page 80.

Mais si c'est là sa pensée, outre que ce qui n'existe qu'en pensée, n'est que pure illusion, comment cette illusion peut-elle encore trouver place ici! Que veut dire, par exemple, activité, legereté de sa Colonne, Bataillon flottant & chancellant? Où veut-il aller? Qui est-ce qui se remuë? Que veut-il joindre! Que veut-il ouvrir? En un mot quels beaux exploits prétend-il faire par ses pertuisannes, par ses files de douze? A-t-il donc oublié le sujet qu'il a en main! S'il ne peut pas produire ce feu prodigieux de sa Colonne auquel rien ne sauroit résister, s'il ne peut le produire qu'en figure, ou dans ses rangs quasi le nez à terre, tirant les uns après les autres; du moins devroit-il se souvenir que l'objection à laquelle il entreprend de répondre, suppose sa Colonne arrêtée & obligée d'agir de pied ferme. Cet oubli me paroît d'autant moins pardonnable, qu'il suppose lui même, qu'en tout cas, ces Bataillons l'éviteront & le serviront de tout leur feu, à une certaine distance. Veut-il donc supposer que ces Bataillons ne seront pas les maitres d'éviter son choc, & que, s'ils veulent s'y opiniâtrer, ils ne l'abîmeront pas par leur feu, tandis qu'il courra tantôt de tête, tantôt de face, tantôt au centre, tantôt aux aîles, sans en tirer d'autre avantage que de se fatiguer inutilement & le corps & l'esprit? S'il soutient que ces Bataillons n'en seront pas les maitres, c'est une supposition. Que sert-il de le répéter à chaque pas comme il fait? Qu'il prouve ce qu'il soutient, ou bien qu'il s'arrête. Nous soutenons le contraire de ce qu'il soutient, nous le prouvons, & nous nous croions en droit d'aller notre chemin. Quels en seront les obstacles? Où trouverons nous les débris & les ruines de nos preuves? Ce ne sera pas, je pense, dans sa reponse ni dans son Commentaire. Où donc? Ce sera certainement dans son imagination seule. Je ne m'arrête pas ici à ce qu'il répete encore sur ses Angles. Je veux, Monsieur, sur cette matiere, vous épargner un second ennui. Passons plûtôt à ce qu'il répond à une seconde raison que j'oppose à son feu par rangs, qui est, que ce feu est rarement un feu d'ordre, & qu'il ne peut pas l'être ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queuë, de sorte qu'il ne peut pas y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui feroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos, & en bon ordre.

LETTRE III.

„ Le Censeur, dit-il, ne prend pas garde, que mes Officiers sont „ beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le sont dans un grand „ front.... à cause de la grande profondeur de mes files. Est-il bien „ difficile aux Soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers „ qu'ils ont devant eux, & dont on en peut partager à chacun un „ certain nombre de files? On pourroit bien plûtôt rétorquer ce dé- „ faut au Bataillon à grand front qu'à ma. Colonne. Cette distribu-

 „ tion

LETTRE III. „ tion de files à chaque Officier se pratiquoit chez les *Grecs* dans leur „ phalange, qui etoit de seize de profondeur, & les Officiers étoient „ à la tête comme les miens qui bordent toute ma Colonne. Il n'a „ pas pris garde que mes Officiers sont presque tous distribués au front „ & à la queuë, & qu'ils bordent toute ma Colonne comme un mur „ qui couvre tout.... Suppose-t-on que ma Colonne n'est formée que „ de Soldats de recruë, qu'ils ne sont ni aguerris ni displinés, & „ qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rangs? Faut-il „ la voix d'un Stentor pour se faire entendre dans un si petit espace, „ pour avetir les Soldats de ce qu'ils doivent faire? Ces objections sur „ de telles suppositions me paroissent bien foibles".

Que le feu par rangs est rarement un feu d'ordre & que celui de la nouvelle Colonne ne le sauroit être.

Je ne suis pas surpris que Monsieur de *Folard* trouve cette objection bien foible, de la maniere superficielle qu'il l'envisage & qu'il la traite. Je soutiens premierement que le feu par rangs est rarement un feu d'ordre. C'est donc à lui à faire voir le contraire, ou bien qu'on peut prendre de telles précautions qu'il le soit. Je soutiens en second lieu que le feu par rangs de sa Colonne ne sauroit l'être, non seulement à cause de sa grande hauteur qui lui est essentielle, mais encore à cause de l'éloignement des Officiers. C'est donc à lui à faire voir que cette grande hauteur, ni cet éloignement des Officiers n'y apporte aucun obstacle. Quant au premier, il n'y touche pas. Je ne doute nullement que sa raison & ses connoissances militaires n'en soient la véritable cause. User de moiens qui y sont contraires pour réfuter une objection, c'est perdre sa peine, & se montrer par un endroit qui ne sauroit être trop avantageux, sur tout pour un Réformateur d'abus, dont la moindre fausse démarche peut tirer à conséquence. D'où vient donc que cette même réflexion n'a pas été capable de porter le Chevalier de *Folard* à une semblable retenuë quant au second? Car s'il est vrai qu'un feu par rangs, prenez sur quatre de hauteur, soit rarement un feu d'ordre, nonobstant toutes les précautions qu'on puisse prendre, il faut de nécessité que ce feu sur une si grande profondeur que celle de sa Colonne, ne puisse être un feu d'ordre, & bien moins encore lors qu'il n'y a pas d'Officiers pour le gouverner. C'est ce que je ne crois pas qu'aucun homme de guerre voulut me disputer. Cependant Monsieur de *Folard* l'entreprend. Voions si sur ce point il en saura plus que les autres.

Réfutation de ce que M. de *Folard* répond pour prouver

Mais que dirons nous de son début? Est-il naturel qu'il puisse prétendre que je n'aie pas pris garde à la distribution de ses Officiers, qui sont presque tous au front & à la queuë de sa Colonne? Marque que j'y dois avoir pris garde, c'est là-dessus que je fonde l'objection. Je dis que cette même distribution est la cause qu'il ne peut pas y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, & que c'est là une chose qui

qui feroit pourtant très-neceffaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre. Pour cela il ne faut que lire. Quelle autre conféquence en voudroit-il tirer? Lui qui ne fe laffe point de nous faire par tout des reproches auffi peu fondés, veut-il montrer qu'il ait examiné ce qui méritoit de l'être? Que n'entre-t-il plûtôt en homme entendu, dans le détail de la manœuvre qu'il exige de fa Colonne, & venant au fait, que ne nous fait-il voir que fes Officiers ainfi diftribués font en état de gouverner les rangs? Le peut-il, lui, qui, avec tous fes Officiers à la tête de fa Colonne, doit donner, au premier commandement, auffi-tôt, du nez à terre, pour n'être pas affommé par fes propres armes; témoin fa méthode même, citée plus haut? Et qui eft-ce qui gouvernera alors les rangs; qui donnera le commandement! Quand fes Officiers, dans une telle attitude, auroient la voix de *Stentor*, fur laquelle il femble vouloir s'égaier ici. Quand au défaut de cette voix, il leur fourniroit à chacun un cors de chaffe, dont les différens fons diftingueroient les diverfes manœuvres qu'il faudroit faire *. A quoi leur ferviroit cet inftrument qui lui paroît fi digne d'être mis en ufage, pour avertir les Soldats de ce qu'ils doivent faire? Il faudroit qu'en même tems il eût trouvé le fecret de fe transformer lui-même & tous fes Officiers en autant d'*Argus*, pour voir & fe faire entendre tout enfemble.

LETTRE III. le contraire.

Levera-t-il cette difficulté, par les raifons qu'il allegue? Que fes Officiers font beaucoup plus près les uns des autres, qu'ils ne le font dans un grand front, à caufe de la grande profondeur de fes files. Qu'on en peut partager à chacune un certain nombre. Que cette diftribution de files fe pratiquoit chez les *Grecs* dans leur phalange qui étoit de feize de profondeur, où les Officiers étoient à la tête comme les fiens, qui bordent toute fa Colonne comme un mur qui couvre tout. Mais quoi de plus abftrait! Il n'y a pas de fi petit Officier, qui ne feroit plus près les uns des autres, qu'ils ne le font dans un grand front? Où eft-ce qu'il croit qu'ils doivent être placés pour faire tirer les rangs à propos & en bon ordre? Si c'eft à la tête de leurs files, lorfqu'il s'agit de tirer fur le front? Quelle conféquence il veut tirer de la diftribution des files, qui fe pratiquoit chez les *Grecs* dans leur phalange? Si c'étoit pour l'ufage des armes à feu? Quel avantage il fe promet de fon mur d'Officiers, qui borde fa Colonne, lorfqu'ils doivent fe jetter à terre, & en même tems abandonner les Soldats à leur propre conduite, pour ne pas en être affommés? Veut-il donc, que foixante ou pour le moins quarante rangs de Soldats, baiffés, le nez prefque, contre terre, hors les deux de la queue, tirent à point nommé

* Traité de Colonne, pag. 96.

LETTRE III. mé & en bon ordre les uns après les autres, puis se rejettent tous à la fois encore à terre, pour recommencer de nouveau & à plusieurs reprises, parmi le bruit & le fracas des armes, parmi le trouble & le désordre que les décharges continuelles de l'ennemi doivent causer, & qui plus est, sans être gouvernés par leurs Officiers? S'il n'en veut pas juger par son expérience, qu'il en juge du moins par les seules lumieres de la raison.

Quand il useroit de toutes les précautions imaginables, soit dans la distribution de ses Officiers, soit dans celle de ses Soldats, à l'égard de ceux qui sont ou plus ou moins expérimentés. Quand par un fréquent exercice, il apprendroit aux uns & aux autres à tirer par rangs, pourroit-il bien, sans changer le tempérament de l'homme, leur apprendre à user en présence de l'ennemi d'autant de flegme & d'attention qu'il en faut pour tirer par soixante ou quarante rangs les uns après les autres à point nommé & en bon ordre? Apprendroit-il à un si grand nombre de rangs ce que les plus habiles n'ont pû apprendre à quatre ou cinq? Apprendra-t-il, je ne dis pas aux mal adroits, si artistement enfermés en dedans de sa belle & savante Evolution de sa Colonne, comme il l'appelle ici, mais aux vieux Soldats qui la bordent, à ajuster leurs coups si bien qu'ils passent précisément par dessus ce prodigieux nombre de rangs, qui occupent pour le moins cent trente ou quatrevingt dix pas de tête à queuë, & qui baissés autant que la situation d'un homme le genou à terre le puisse permettre, doivent se trouver encore élevés de la hauteur de deux pieds pour le moins? Si malheureusement ils baissent le bout de leurs fusils, seulement d'un pouce plus bas qu'il ne le faut, les coups porteront sur les rangs à quinze ou seize pas de là. Et que sera-ce de ce formidable feu qui ne finit point, si ces Soldats l'ajustent d'autant plus haut? L'ennemi qui se trouve à cent pas ou plus des premiers rangs de la tête, sera-t-il fort incommodé des autres? S'il le prétend, & qu'il ne veuille pas être le seul de son opinion, que ne le demontre-t-il, du moins d'une maniere un tant soit peu souffrable! Mais le fera-t-il jamais, lui qui ne croit pas qu'on puisse seulement apprendre aux François une manœuvre aussi aisée & aussi naturelle que celle de tirer par Pelotons? „ On a beau, dit-il, „ apprendre aux François l'art de tirer par Pelotons, & d'augmenter leurs feux, tout cela ne leur sera qu'une occasion de ruine. Ils „ pourront réussir dans la théorie, & de sang froid, lorsqu'ils n'auront pas l'ennemi en présence; mais dans la pratique, on reconnoîtra que l'ennemi se trouvera dans son avantage, tant qu'on ne „ l'abordera pas, *son feu sera plus vif, plus uniforme, & plus suivi, „ & celui du François tout le contraire* *.

Après

* Tome V. pag. 19.

Après un tel aveu, quelle grace peut-il donc avoir de nous dire ici d'un ton fort ſec; „ Mon feu eſt par rangs, mais il n'eſt pas moins „ fourni, moins vif, & moins uni que celui des Pelotons; *Car tous* „ *mes rangs tirent les uns après les autres?* Croit-il encore alléguer des raiſons, lorſque trouvant mauvais qu'on prétende par ce feu de Pelotons détruire ſon premier rang avant qu'il puiſſe joindre, il nous dit ſur un ſujet ſi grave, que pour preuve de cette impoſſibilité, „ il „ faudroit pour cela que ſes Soldats ne tiraſſent qu'avec de la poudre „ mouillée contre de la ſeche, & qu'ils ne chargeaſſent qu'avec du „ menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des „ *Alouettes* ou des *Etourneaux*, & veritablement, dit-il, *on ne ſauroit en faire plus de cas*, lors qu'on combat ſelon la méthode que nous ſuivons. Sans prendre garde ſeulement, je ne dis pas à la maniere dont il s'exprime ici, mais à une choſe de fait, qui eſt que ſa Colonne étant en marche ne ſauroit tirer qu'en l'air. Mais que dis-je, s'il le croit? Il en eſt tellement prévenu, & il tire tant de confiance de ces ſortes de raiſons, qu'il ne ſauroit s'empêcher de nous dire ſans ceſſe; „ Je crois l'avoir démontré dans mes ouvrages, & contre *tous* „ mes Cenſeurs, en repouſſant *toutes* les attaques qu'on a livrées con- „ tre mes principes ". Il va même juſqu'à y ajouter; „ Il me ſem- „ ble qu'il n'y a gueres d'apparence que l'on parvienne à une *connoiſ-* „ *ſance plus exacte* de la force de l'Infanterie, & que l'on trouve une „ méthode *plus excellente que la mienne*, pour réſiſter à toutes ſortes „ d'efforts. Nous aſſurant, que juſques ici on n'a *rien* trouvé, ni „ pû découvrir qui puiſſe *attaquer ſolidement* ſon Syſtême ". Qui ne ſouſcriroit pas à ce grand & ſuperbe éloge, après avoir examiné les raiſons ſur leſquelles il eſt fondé! LETTRE III.

Ce n'eſt pas que je ne convienne, qu'il y a beaucoup à redire dans la méthode de combattre d'aujourd'hui. Rien de plus palpable que les défauts d'un Bataillon ſur trois ou quatre de hauteur, à de certains égards *. Rien de plus ſenſible que l'erreur de la plûpart des gens de guerre, tant parmi nous qu'ailleurs, qui ne prétendent vaincre que par leurs feux. Cette Erreur eſt d'autant moins concevable, qu'il y en a peu, qui, par leur propre expérience, n'aient pû être convaincus, qu'il ne falloit, qu'en eſſuiant un feu de peu d'exécution, marcher ſur l'ennemi, pour le renverſer avant même de le joindre: La choſe eſt preſque immanquable: Elle eſt fondée ſur la raiſon. Je crois l'avoir remarqué ailleurs †. Défauts de la méthode de combattre d'aujourd'hui.

Mais s'enſuit-il de là, que la maniere de combattre, que Monſieur de Nouvel examen

* Prem. Lett. pag. 99.
† Prem. Lett. pag. 93. 94.

LETTRE III. de celle de M. de Folard

de *Folard* propose, soit parfaite? J'avouë que par le peu de front qu'il donne à sa Colonne, il remédie à certains défauts que nous remarquons dans les Bataillons sur le front ordinaire, & que se proposant de vaincre par ses armes blanches, on ne sauroit lui reprocher d'être dans l'erreur de ceux, qui ne prétendent vaincre que par leurs feux. Mais sa Colonne est-elle moins défectueuse, & raisonne-t-il mieux, lorsqu'il ne prétend vaincre que par ses armes blanches? Est-il moins dans l'erreur?

Si d'un côté, dans la grande diminution du front ordinaire de ses Bataillons, évitant le flottement, il procure à sa Colonne la facilité de se mouvoir plus promptement en meilleur ordre: Si dans l'augmentation de leur hauteur, opposant un plus grand nombre de rangs, il la met en état de résister plus sûrement à l'effort de la Cavalerie, & de rompre toute Infanterie en ordonnance moderne: De l'autre, par là même, éternellement débordée, il fait trouver à cette Infanterie dans la grande étendue de son front, la facilité, partie en évitant le choc de sa Colonne, partie en repliant sur elle, de l'abîmer par ses feux. Pour vouloir se servir avantageusement de quelques cent pertuisannes, que l'ennemi sur un grand front peut lui rendre inutiles, il resserre le sien si excessivement, qu'il perd l'usage de près de quatre cens fusils, qu'il auroit pour sa défense.

Imprudence qu'il y a à se fier sur une seule arme.

Croire, qu'en renonçant à l'usage de ses armes blanches, il n'y ait rien de meilleur que de se servir de ses feux; Ou bien qu'en renonçant à ses feux, on ne sauroit mieux faire que de se servir de ses armes blanches: Et qu'ainsi une Evolution doive être parfaite, parce qu'elle répond parfaitement à l'usage des armes à feu: Ou bien qu'elle le soit, parce qu'elle convient parfaitement à celui des armes blanches: Je ne sai lequel des deux est le plus raisonnable.

Il est vrai que celui qui tient pour la premiere de ces deux opinions, a du moins cet avantage qu'il peut user de l'une & de l'autre de ces deux armes, s'il le veut. Son Evolution, bien qu'elle ne soit point des plus favorables à l'une, ne s'y oppose pas, & l'ennemi qui ne déborde nullement ne sauroit l'en empêcher. Il est vrai aussi que l'autre a certainement le désavantage de ne pouvoir user que d'une seule, quand même il voudroit se servir des deux. Son Evolution, bien que favorable à l'une, est tout à fait contraire à l'autre, & qui plus est, l'ennemi qui déborde, peut lui ôter l'usage de la seule qui lui reste. Mais qui des deux en est moins dans l'erreur?

L'un qui dans son ordonnance moderne peut trouver le moien de concilier, en quelque maniere, ses armes blanches à ses feux, ne le fait pas. Il renonce volontairement à cet avantage & ne veut user que de ses feux. L'autre, qui dans sa Colonne, ne sauroit trouver

le

le moien de concilier ses feux à ses pertuisannes, nous dit, qu'il *est plus que résigné à perdre ce bien* *. Et en faveur de cette Evolution, il néglige ses feux, pour ne faire valoir que ses pertuisannes. LETTRE III.

La force de l'Infanterie qui consiste indubitablement dans ses différentes armes, & dans ses Evolutions, n'existera donc selon ces Messieurs, que dans l'usage d'une seule arme, & d'une seule Evolution. Mais ne vouloir user que d'une seule arme, dans le tems qu'on en a deux, dont l'effort doit naturellement redoubler, à mesure, qu'unies ensemble, elles agissent prudemment de concert, n'est-ce pas dépouiller l'Infanterie de la meilleure partie de ses forces? Et si chaque arme demande une Evolution qui réponde exactement à son usage, aucune Evolution peut-elle être parfaite, à moins qu'elle ne favorise l'usage de l'une & de l'autre également?

Je ne sai ce qu'un Critique anonyme a voulu dire, lorsqu'il nous assure, „ que le traité de la Colonne, de Monsieur de *Folard*, est „ *selon ses connoissances*, en général *admirable*, plein d'une grande „ fécondité en *combinaisons invincibles* pour l'attaque †. Il nous auroit fait bien du plaisir, s'il eût eu la bonté de nous donner au moins le précis de ces combinaisons invincibles, & de nous faire part en même tems des raisons pourquoi il les juge telles. Peut-être ne lui aurions-nous pas cédé en admiration. Mais j'ai beaucoup de penchant à croire que, quoi qu'il en dise, il n'a pas crû ces combinaisons si invincibles, qu'elles ne puissent être vaincuës, si ce n'est de la maniere que je l'entens, du moins par ce terrible appareil de chevaux de frise, de canons chargé à cartouches, de cette grêle de grenades, & autres feux d'artifice, soutenu d'une Colonne de sa façon, comme il a été remarqué ailleurs ‡. Ainsi j'ai lieu de me flatter, que dans le fond, il est assez de mon sentiment, qui est que ce traité, bien qu'en général admirable, selon ses connoissances, n'est rien moins qu'invincible, non plus que la Colonne elle-même, l'un & l'autre consideré de près.

Examen de la Critique qu'un Anonyme a faite des ordres de Bataille de M. de *Folard*.

VI. On ne sauroit rien établir bien sur les petites parties de la guerre, en perdant de vuë les grandes. Ces deux parties sont si étroitement liées ensemble, qu'il n'est pas possible que les défauts de l'une n'influent sur l'autre. Tellement qu'on auroit eu lieu d'être surpris, si cet Auteur Anonyme, ne pouvant approuver Monsieur de *Folard* dans son traité de la Colonne, en tout & par tout, l'eût approuvé dans ses ordres de Bataille.

Aussi

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXVI.
† Biblioth. Fran. Tome. 14. pag. 151.
‡ Sec. Lett. pag. 123. & suiv.

Lettre III. Aussi ne manque-t-il pas, après avoir examiné quelques plans, où il trouve la Cavalerie rangée en seconde ou troisieme ligne derriere l'Infanterie, de juger aussi-tôt, en supposant les deux armées à peu près également nombreuses, & même que l'une est plus forte d'un grand tiers, que cette maniere de se ranger & d'attaquer doit être sujette à de fâcheux & dangereux inconveniens, *& toujours au débordement de l'armée opposée.* „ En effet, dit-il *, pour preuve que ce „ débordement est inévitable, quel front lui peut-il rester après ses „ Colonnes formées, & ses Bataillons à dix de hauteur "? Il pose ainsi en fait, d'un côté, que cette maniere de se ranger est l'unique, dont le Chevalier de *Folard* prétende user pour la distribution des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie, & que sa méthode est de ranger ses Colonnes, qui ne sont que de vingt-six files, & ses Bataillons de cinquante, si près à près, qu'entre ces corps il ne reste qu'une distance égale à leurs fronts. Il suppose de l'autre que l'ennemi se rangera sur deux lignes, son Infanterie au centre, la Cavalerie sur les aîles, & ses Bataillons peut-être à la *Hollandoise*, de soixante six files, sur des distances égales à leurs fronts, & que par conséquent Monsieur de *Folard* ne pourra jamais manquer d'être infiniment supassé à ses aîles.

Fausseté de cette Critique. Mais n'est-ce pas là mal établir? Car, outre que le principe de Monsieur de *Folard* souffre, que la distribution des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie puisse varier, selon les différens desseins, & les diverses circonstances; & qu'un tel resserrement des intervalles seroit contraire à plusieurs manœuvres de ses Colonnes & de ses Bataillons; Outre celà, on voit clairement dans plusieurs de ses plans, qu'il varie souvent dans cette distribution, & comme il oppose quelquefois Bataillons à Bataillons, que de cette maniere, bien loin de resserrer les intervalles d'entre ces corps, à proportion de l'étenduë de leurs fronts, il les élargit presque au double de ceux de l'ennemi, à mesure qu'il retrécit le front de ces corps. Ainsi, au cas, que l'ennemi se range, par exemple, sur deux lignes, l'Infanterie A. au centre, & la Cavalerie B. sur les aîles, comme l'Auteur Anonyme suppose, & que le Chevalier de *Folard*, égal en nombre, oppose d'abord une ligne de Colonnes & de Bataillons C. à dix de hauteur, soutenuë, si l'on veut, d'une ou de deux lignes de Cavalerie D.; Il est certain qu'il se ménage, à cet égard, une parfaite égalité de front, à la Colonne près qui ferme l'aîle, dont il peut même le surpasser, & le prendre facilement en flanc, & que supérieur d'un grand tiers, il doit par conséquent le déborder très-considérablement. Car dès qu'il se contente d'op-

* Bibl. Franc. Tom. 14. pag. 152. Art. I.

A

B

E

D

1. Portion d'un Ordre de Bataille

d'oppoſer au centre Bataillons à Bataillons, & comme il peut avec quatre Bataillons à dix de hauteur, placés encore plus près à près que ceux du centre, égaliſer ſuffiſamment, aux aîles, le front de douze Eſcadrons, & ainſi du reſte; Qui ne voit, qu'il trouve par devers lui un certain nombre de Bataillons, que l'ennemi aime mieux placer au centre en ſeconde ligne, dont il peut ſe ſervir pour former ou plus ou moins de Colonnes, de plus ou moins de Sections? LETTRE III.

S'il eſt donc vrai, comme on vient de le voir, qu'égal en nombre, & que l'ennemi ſe rangeant de la maniere que l'Auteur Anonyme ſuppoſe, il peut dans l'un de ces deux cas, ſans s'écarter de ſon Syſtême, ſe ménager l'égalité au front, & même le déborder d'une Colonne, & dans l'autre ſe procurer l'avantage de le ſurpaſſer infiniment aux aîles; d'où eſt-ce que procedera ce débordement que cet Auteur prétend inévitable dans ces deux cas? D'où naîtront ces conſéquences qu'il en veut tirer *. D'où tirera-t-il ces troupes dont il a un ſi grand beſoin, pour les faire recourber ſur les flancs de la Colonne E. qui couvre l'aile? Et comment démontrera-t-il, „ qu'alors il arrivera „ de deux choſes l'une, *ou bien que la Colonne continuera ſa marche*, „ *ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement* ".? Monſieur de *Folard* n'a-t-il pas raiſon de ſoutenir †, qu'il n'arrivera qu'une ſeule de ces deux choſes? *C'eſt qu'elle continuera ſa marche avec un mépris digne d'elle.* Elle fera plus qu'il ne le penſe lui-même. Elle pouſſera en avant juſques en F. Qui eſt-ce qui l'en empêchera? Et faiſant front à droit, notre Auteur ſe verra battu par ſes flancs, dépourvus de toute défenſe, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'on l'attaque ſérieuſement de front. Qu'on ne s'étonne donc pas que Monſieur de *Folard* doute ‡ *que cet Auteur critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici.* Et qu'il le conſidere comme pris dans un défilé très-embaraſſant, dont il aura peine à ſortir, ſans être obligé de convenir, *qu'il s'y eſt engagé ſans aucun examen.*

Je crois que, de cette maniere, Monſieur de *Folard*, ſans s'expliquer autrement, ſe ſeroit aſſez bien tiré d'affaire, avec cet Auteur. Qu'avoit-il à faire pour un plus grand éclairciſſement, d'un nouvel ordre de Bataille de ſa façon ††, très différent de celui que ſon Critique attaque? Le craint-il à la tête de cet ordre admirable, qu'il propoſa pour le ſecours de *Douay* **, & qui peut-être aura fait le ſujet des objections de cet Auteur? Que ne pouvoit-il ſe contenter de lui faire comprendre que, bien que dans ce plan, la Cavalerie ſoit rangée en ſe-

* Bibl. Fran. XIV. pag. 153.
† Tom. VI. Pref. pag. XXX.
‡ Ibid. pag. XXV.
†† Ibid. Tom. Prem. pag. 123.
** Ibid. pag. XXVII.

LETTRE III. seconde & troisieme ligne derriere l'Infanterie, & que les espaces d'entre ces corps se trouvent égaux à leurs fronts, qu'il n'en est pas de même dans quelque autre plan *, où la Cavalerie est bien rangée de la sorte; mais seulement aux aîles, derriere l'Infanterie, qui au reste occupe le centre sur deux lignes, & où les espaces d'entre ces corps se trouvent au double plus larges que ceux de l'ennemi? N'est-ce pas là une preuve qu'il se reserve la liberté d'en user à ces égards selon les occasions? Cela seul ne suffisoit-il pas pour réfuter pleinement cet Auteur? Mais le moien que Monsieur de *Folard* se contente d'une victoire obtenuë à si bon marché! Il faut que tout céde à l'effort de ses armes, de quelque maniere qu'on l'attaque.

Réponse qu'y fait M. de *Folard.* „ Ma façon de combattre, dit-il, & la distribution de mes armes „ dans mes ordres de Bataille..... est à l'abri de tout fâcheux & dan-„ gereux inconvénient. Le débordement ou les surpassemens des aî-„ les, qui me sont opposées, ne me causent aucune inquiétude, je „ ne m'en mets nullement en peine. C'est la raison, l'évidence, & „ l'ordre qui m'obligent à parler ainsi, *quelque débordé que je sois, peu* „ *m'importe. Est-ce qu'on ne voit pas que mes aîles sont égales en for-* „ *ce, & même plus fortes que mon front?*

Défaut de cette réponse. On sait bien que Monsieur de *Folard* fait consister la force de ses aîles dans une Colonne de deux ou trois Sections, qui les couvre, Colonne dont la force consiste, selon lui, dans le peu de front & la grande hauteur. On sait encore qu'il fait consister la force de son front dans une ligne de Bataillons sur huit ou dix de hauteur, entrelacés de quelques Colonnes, & rangés sur des distances au double plus larges que celles de l'ennemi, & qu'il pose en fait, que, quelque surpassé qu'il soit à ses aîles, rien ne sauroit résister à cette force. Mais croit-il, qu'aussi ébloui que lui, on ne voit pas, qu'au contraire, le peu de front & la grande hauteur de ses corps rangés de la sorte, en quoi il fait consister leur force, en fait precisément le foible, pour un ennemi, qui en sait profiter? Soit qu'on les considere seul à seul, ou bien en ligne, il me semble qu'il est bien difficile de ne pas s'en appercevoir, quant au premier, après ce qui a été remarqué là-dessus, partie dans ma prémiere Lettre, partie dans les Articles précédens. Et pour s'en convaincre par rapport au second, en faut-il davantage que ce qu'on trouve sur cette matiere dans ma seconde Lettre? C'est ce qui nous reste à examiner.

Je n'ai pas voulu toucher, dans cette Lettre, à sa méthode pour la distribution des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie. Il suffit qu'il témoigne les vouloir ranger de sorte, que se trouvant à portée les unes

* Ibid. pag. 158.

unes des autres, elles soient en état de se soutenir reciproquement. Lettre III.
J'approuve fort ce dessein. Je ne prétens pas non plus le géner dans ses distances, ni dans le plaisir qu'il prend à vouloir être partout inférieur en nombre, peut-être pour briller par là d'autant plus dans son nouveau Systême. Je consens qu'à tous ces égards il en use à son gré: Je demande seulement la liberté d'en profiter, selon les occurrences. Je pose uniquement en fait ces deux choses. L'une qu'à moins d'une certaine supériorité, il ne sauroit éviter, en suivant son principe de Colonne, & du Mêlange des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie, de la maniere la plus favorable qu'il le propose, d'être assez considérablement débordé, dans ses ordres de Bataille, par un ennemi, qui voudra combattre sur beaucoup de front & peu de hauteur, & cela non seulement sur tout le front de la ligne en général, mais encore sur chaque corps en particulier: Et l'autre, que par là même, il fournit à cet ennemi le moien, partie en repliant avec ce qu'il déborde, partie en évitant son choc, de lui enlever tous les avantages qu'il prétend tirer de sa maniere de se ranger & de combattre. Preuve de ce défaut.

Pour prouver l'une, je ne fais pas difficulté de lui opposer un ordre de Bataille *, qui, selon lui, ne sauroit être consideré, que comme la foiblesse même, pour être des plus minces, & principalement au centre où il prétend faire ses plus grands efforts. Pour prouver l'autre, je replie avec les troupes qui débordent †. Je l'enveloppe, je l'arrête, je l'oblige de combattre de pied ferme à ses aîles ‡, & d'y soutenir au front, au flanc, & à dos, tout à la fois, une attaque de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble §, tandis que je l'évite au centre, sans que par un tel ordre de Bataille, je prétende m'écarter en rien du Systême moderne, ni que j'apprèhende qu'il puisse démontrer par des raisons solides, que dans la manœuvre, que je propose, il y entre la moindre chose, qui ne soit très-naturelle & très-facile dans l'exécution.

Je ne sai de quels argumens Monsieur de *Folard* voudra se servir un jour, pour faire voir le contraire. Montrons provisionnellement que ceux qu'il emploie, sans nécessité, contre un Auteur Critique, qui malheureusement ne trouve aucunes troupes qui débordent, si ce n'est du côté de l'ennemi; montrons dis-je que ces Argumens ne concluent rien ici, où l'on ne sera jamais en peine d'en trouver suffisamment, de quelque maniere que le Chevalier de *Folard* veuille s'y prendre. Je dis donc, que je prétens avec ces troupes, replier sur lui, l'envelopper, l'arrêter, l'obliger de combattre de pied ferme à ses aîles, & d'y soute-

* Sec. Lett. pag. 128. † Ibid. pag. 129. ‡ Ibid.
§ Ibid. pag. 130. & suiv.

LETTRE III. ſoutenir au front, en flanc, & à dos, tout à la fois, une attaque de Cavalerie & d'Infanterie jointes enſemble, ſans qu'il puiſſe l'éviter.

Dira-t-il que, „ce recourbement, ou cette converſion d'une aîle „ ſur une autre n'eſt pas une affaire d'un moment, contre des trou- „ pes, qui n'étant pas ſujettes à flotter, comme celles qu'on lui op- „ poſe, ont un mouvement ſi leger & ſi rapide, qu'on ſera aux mains „ & l'ennemi ouvert de toutes parts, avant que les troupes qui re- „ plient aient joint & doublé ſes aîles *?

Je ſai bien que ce repliement n'eſt pas l'affaire d'un moment ſi on prend cette expreſſion à la Lettre. Mais ne lui faudroit-il qu'un moment pour joindre, & l'ennemi manquera-t-il de tems pour l'empêcher? Sera-t-il ouvert de toutes parts, lui qui ſe refuſe déja au front, avant que les troupes qui replient aient joint & doublé les aîles, & cela par la raiſon, que ces troupes ſont ſujettes au flottement, & que les autres ne le ſont pas? Si Monſieur de *Folard* conſidere ces troupes de part & d'autre ſéparement comme autant de différens corps. S'il veut juger de la legereté & de la rapidité des uns & des autres, on prend la liberté de le renvoier à ce qui a été remarqué là-deſſus plus haut †. S'il les conſidere comme formant enſemble une ligne, on lui demande s'il croit, qu'une ligne qui déborde de deux demi Bataillons, de quatre-vingt trois hommes de front, & de ſept Eſcadrons de quarante, rangés ſur des intervalles égaux à leurs fronts, occupant en tout environ huit cens pas, ſi une telle ligne qui ne trouve perſonne ſur ſon chemin, marchera moins vîte qu'une ligne de vingt Bataillons de vingt ſix hommes de front, rangés ſur des diſtances de trois cens quarante pas, occupant enſemble une étendue de terrain, de près de ſept mille, & qui a une ligne ennemie en tête? S'il le croit, qu'il en donne du moins quelque raiſon: Ou plutôt pour n'y pas perde inutilement ſon tems, qu'il nous diſe à quelle diſtance il juge que les armées ſe rangeront en bataille, & que l'ennemi, en vuë de l'envelopper, fera avancer les troupes du débordément? Si c'eſt à la portée du fuſil, lorſqu'on eſt ſur le point d'en venir aux mains, ou bien à quelques mille pas, lorſque de part & d'autre on s'y prépare? S'il croit qu'une portion de ligne, de deux demi-Bataillons & d'un Eſcadron ſuivis de trois autres Eſcadrons, enſemble plus que ſuffiſans pour l'obliger à faire face ſur ſes flancs, & qui occupe de front quelques quatre cens pas, voulant ſe replier d'un quart de converſion, pendant que le reſte de la ligne lui tourne ſur le dos, n'aura pas achevé ce mouvement avant que ſes lignes, qui s'étendent à près de ſept mille pas, aient pû ſe mouvoir,

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXX.
† Pag. 126. 127. 158. 159. 160.

voir, ſans rompre leur ordre, quelques cinq cens pas en avant? Et s'il ne ſauroit s'imaginer, qu'il ſe pourroit que l'ennemi, dans le deſſein de le prévenir en tout, eût aſſez d'eſprit pour ſe régler dans l'ordre de ſa marche d'une telle maniere que les troupes dont il prétend l'envelopper, ſe trouvaſſent déjà formées ſur ſes flancs avant qu'il fut en état de bouger? Mais pourquoi vouloir qu'il regarde l'objet de ſi près? Qu'a-t-il auſſi bien à craindre de ce recourbement? LETTRE III.

„ Les aîles de ma prémiere & de ma ſeconde ligne, dit-il, ſont é-
„ galement flanquées de mes Colonnes, & la queuë de la premiere,
„ n'eſt ſéparée de.... la ſeconde, que de la longueur de ſix halebar-
„ des, & l'on peut voir par la figure que mon armée marche à l'in-
„ ſtant que je ſuis prêt d'en venir aux mains, ſur un quarré long, &
„ les deux aîles fermées par les Colonnes. Je n'ai donc rien à crain-
„ dre de ce recourbement *.

Si les aîles des deux premieres lignes de M. de *Folard* sont à l'abri du recourbement.

Je ne m'oppoſerois pas à cette conſéquence ſi je pouvois convenir que ſa Colonne ne puiſſe être entamée. Mais c'eſt une choſe dont le contraire paroît par tout, & dont il m'accuſe ici bien à tort d'être convenu †, outre qu'il ne s'enſuivroit pas que l'aîle fermée par cette Colonne ne pût être entamée au front & à dos. On a vû que les Bataillons de ſa premiere ligne peuvent être attaqués en front & en flanc par ceux qui leur ſont oppoſés au front: Et qu'en même tems les Eſcadrons de ſa ſeconde & troiſieme ligne avec leurs compagnies de Grenadiers, peuvent être attaqués en front & à dos, par les Pelotons & les Eſcadrons qui leur ſont oppoſés en ce ſens §. Il eſt vrai que pour attaquer de la ſorte la ſeconde & la troiſieme ligne, il faut que tant que la premiere tient ferme, les Pelotons ſuivis des Eſcadrons oppoſés au front, paſſent bruſquement dans les intervalles de la premiere. Mais ces intervalles ne ſont-ils pas aſſez ſpacieux? Ils ſont de trois cens quarante pas. Quels ſeront les obſtacles que Monſieur de *Folard* apportera au paſſage de ces troupes? „*Je n'ai d'autre deſſein*, dit-il, *que* „ *d'aborder & d'en venir aux mains... Il me ſuffit de percer*. D'accord. Mais pour aborder il faut marcher, pour percer il faut joindre, & malheureuſement le cas eſt tel, que toute l'aîle eſt arrêtée. Les troupes du recourbement l'enveloppent au flanc & à dos: ſes Bataillons ont l'ennemi en front & en flanc, & ne ſauroient bouger, pour éviter ſes décharges continuelles, ſans expoſer leurs flancs à une attaque bruſque la baïonnette au bout du fuſil, tandis qu'on évite leur choc au front. Qu'eſt-ce qui empêchera donc nos Pelotons & nos Eſcadrons de paſſer entre ces grands vuides? Sera-ce cette demande aſſommante

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXIX.
† Ibid. pag. XXXI. § Sec. Lett. pag. 129. & ſuiv.

LETTRE III. mante dont Monsieur de *Folard* les accable? *Quoi*, dit-il, *ces gens-là seront-ils assez imprudens & assez braves pour s'enchasser & s'engager entre les distances de mes Colonnes ou de mes Bataillons?* Comme s'il y avoit de l'imprudence à tomber sur un ennemi qui offre le dos, & qu'il fallût une fort grande bravoure, pour se résoudre à essuier un feu de passage de quelque peu de coups de fusil, qui pourroient venir des flancs des Bataillons ennemis, à cent septante pas. Son intention ne laisse pas que d'être très sérieuse & que d'aller à leur en faire passer l'envie. Pour cela il épuise tout son Art. Oseroient-ils tenter de *passer*, dit-il, *par ces intervalles, puisque je songe à leur en faire passer l'envie en m'enchassant dans les leurs? Car je prétens, & je parle*, ajoute-t-il, *peut-être en homme qui entend mon métier, que mes corps de ma seconde ligne, en même tems que ceux de ma premiere en viendront aux mains, passeront à travers les intervalles & courront*, droit devant eux, *pour tomber tout de leur poids sur la seconde de l'ennemi.*

Rien de mieux imaginé qu'une telle manœuvre, pour risquer le tout pour le tout, pour ne point se trouver à la peine d'y revenir une seconde fois, & pour couper court aux préceptes de conduite des Savans, dans le cours du combat, & après. Rien aussi de plus nouveau. Je doute qu'il y ait qui que ce soit qui n'en convienne, ni qu'on veuille disputer à Monsieur de *Folard* la gloire d'une si belle Invention. Mais je ne vois pas l'usage qu'il en pourroit faire ici. Aux aîles sa seconde ligne est forcée de faire face de la tête à la queuë, & au centre elle ne trouve, ni seconde ligne ennemie à combattre, ni premiere qui ne se refuse à son choc.

Je conviens que, dans toute autre occasion, le resserrement de ses deux lignes à la distance de deux hallebardes pourroit faciliter cette manœuvre. Mais je ne comprens pas quelle utilité il en pourroit tirer ici, où il s'agit d'une attaque environnante, ni de quel avantage lui pourroit être son quarré long de sept mille pas ouverts de toutes. D'autant que la raison naturelle nous apprend, indépendamment des connoissances militaires, qu'à mesure qu'on diminue la distance ordinaire de trois cens pas d'entre les deux lignes, on facilite le recourbement, non seulement dans la manœuvre, mais encore dans les conséquences. Car moins on donne de distance entre les deux lignes, plus on diminue le circuit, & par conséquent moins l'ennemi a besoin de tems & de troupes pour les doubler aux aîles, & se replier sur le dos. D'un autre côté, plus on approche la seconde ligne de la premiere; plus on s'expose à retrécir trop l'espace qu'il faut, en cas de désordre, à celle-ci pour se remettre sans heurter, & plus aussi on l'expose inutilement aux divers feux de l'ennemi, sans prendre garde qu'en même tems on abrege le chemin à l'ennemi, pour tomber brusquement sur elle, soit à la

à la faveur du désordre de la premiere, ou bien à la faveur des grandes ouvertures que sans cela il trouve devant lui. Tout ce que je puis donc en cette occasion, c'est de rendre à Monsieur de *Folard* son Argument tel qu'il est, dans l'espérance que par la suite on en trouvera de plus concluans. Mais en voici un autre. LETTRE III.

„ Je veux, dit-il, *que le recourbement* qu'on me fait si terrible, & „ qui n'est rien moins que cela contre mon Systême, *m'attaque, il ne* „ *viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche.... Car cette* „ *aîle ennemie qui déborde ne peut-être composée que de Cavalerie. On* „ *n'a pas coutume de mettre la Cavalerie autre part.... Que fera cet-* „ *te Cavalerie contre deux si puissantes Colonnes? Les abordera-t-elle* „ *l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus? Et quand elle seroit* „ *assez déterminée pour cela.... elle rejailliroit sur elle comme contre* „ *un roc*, sans pouvoir même l'approcher de la longueur de mes per- „ tuisannes...*. Et plus bas. Je suis donc en état, ajoute-t-il, de „ marcher avec mes Colonnes sans abandonner les flancs de mon ar- „ mée, sans craindre d'être enfoncé & brisé. Par qui le serois-je, je „ vous prie? Par des Cavaliers l'épée à la main, contre une masse de „ Soldats hérissée de pertuisannes, d'espontons, de hallebardes & de „ baïonnettes au bout du fusil, & de quatre rangs qui nous voient tout „ à découvert, à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à „ une tempête horrible de coups de fusil.... Je demande après ce que „ je viens de dire, si le recourbement.... obligera mes deux Colon- „ nes à rester dans le repos & à faire alte pour se défendre ...†?

Si ce recourbement n'arrêtera point la marche de ses Colonnes.

Je ne trouve dans cet Argument qu'autant de défauts qu'il y a de suppositions. Or il n'y en a pas une seule qui par la raison du contraire ne renverse la conclusion. Il est fondé sur deux suppositions principales, l'une que l'aîle ennemie qui déborde ne peut-être composée que de Cavalerie, parce qu'on n'a pas coutume de mettre la Cavalerie autre part; l'autre que quand la Cavalerie seroit assez déterminée pour s'abandonner sur les Colonnes qui couvrent les flancs, elle réjailliroit comme contre un roc, à cause des armes de longueur dont la Colonne est fraisée, & du feu terrible qui en sort.

Je dis que la premiere supposition est défectueuse, & que, par la raison du contraire, elle renverse la conclusion; parce que non seulement il est possible, mais qu'il est certain, que l'ennemi égal en nombre, voulant vaincre par ses aîles, & voiant qu'on lui oppose une ligne entiere d'Infanterie appuiée à des Colonnes, en opposera une autre qui débordera au moins de quelques Bataillons, soit que pour cet

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXX.
† *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXI.

LETTRE III. cet effet il en prenne dans sa seconde ligne, ou dans son corps de reserve. Et comme on n'a aucun lieu de douter que l'ennemi ne replie autant avec cette Infanterie qu'avec la Cavalerie, dont il déborde, sur tout lors qu'il a ces deux armes à combattre; je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement supposer, que cette aîle ennemie qui déborde ne peut être composée que de Cavalerie, ni qu'on n'a pas coutume de mettre la Cavalerie autre part. La coutume de ceux qui veulent raisonner en gens du mêtier, n'est elle donc pas d'opposer arme contre arme, & de mettre de la Cavalerie dans tous les endroits de Bataille, où ils croient en avoir besoin? L'expérience de Monsieur de *Folard* s'y oppose-t-elle? Ou bien prétend-il, pour favoriser son Systême, que les Modernes doivent avoir perdu tout jugement?

Je dis encore qu'il en est de la seconde supposition comme de la premiere; parce que, si d'un côté on a lieu de présumer, que les Colonnes qui couvrent les flancs, faisant front de toutes parts, seront capables de résister à un effort de Cavalerie: de l'autre côté on ne peut avoir aucune raison de supposer qu'il en sera de même, lorsque ces Colonnes, marchant de tête, prêteront à cette Cavalerie & le flanc & le dos. Quel est le corps, quelque épais & bien armé qu'il soit, qui ne se trouve par lui-même sans défense dans tous les endroits où il ne prête pas le front? Ces Colonnes, ces Rochers ambulans seront-ils hérissés de toutes parts de pertuisannes, d'espontons, d'hallebardes & de baïonnettes au bout du fusil comme d'autant de pointes impossibles à rompre, dans le tems qu'ils se promenent avec une legereté admirable droit devant eux? Cette tempête effroïable de coups de fusil, dont la Cavalerie ennemie est menacée, sortira-t-elle de tous les côtés de cette masse énorme de Soldats, tandis qu'elle ne fera face que d'un seul côté? Ces braves Soldats veulent-ils se défendre? Qu'ils présentent leurs armes à l'ennemi par tout où il se montre à portée, au front, au flanc & à dos. Qu'ils s'arrêtent donc pour faire face; ou bien qu'ils souffrent que l'ennem, soit Fantassin soit Cavalier, leur passe sur le corps. Foible Argument qui peut être renversé par un ou deux Bataillons joints à une aîle, ou bien par une Cavalerie, à qui il ne faudroit d'autre bravoure, que celle d'attaquer des gens qui lui montrent & le flanc & le dos.

Autre objection du Critique Anonyme de M. de *Folard.* J'avouë que Monsieur de *Folard* n'auroit pas beaucoup à craindre pour sa maniere de combattre & de se ranger, si ce recourbement ne devoit aboutir, qu'aux conséquences, que son Auteur Critique prétend tirer de celui qu'il voudroit volontiers lui opposer. „ Si la Colonne, dit-il, s'arrête pour faire face & pour se défendre contre le „ recourbement, il faut par la même raison, que *toute* la ligne s'ar„ rête aussi, *ou elle pourra être prise en flanc.* Or qu'importe, ajou„ te-t-il,

„ te-t-il, que la Colonne *ne puiſſe Etre entamée*, ſi elle eſt forcée de „ s'arrêter & de faire face, *n'eſt-elle pas en échec* *? LETTRE III.

Il n'y a point de doute que la Colonne ne fut obligée de s'arrêter, pour faire face & pour ſe défendre contre le recourbement, ſi l'Auteur Critique ne l'en eût diſpenſée, en ſuppoſant un débordement & un recourbement où il ne peut pas y en avoir. Suppoſons pourtant l'un & l'autre auſſi réel, qu'il eſt imaginaire. S'enſuivra-t-il que toute la ligne doive s'arrêter auſſi, pour ſe défendre contre les troupes du recourbement? Mais ſi ces troupes ſont occupées à tenir la Colonne en échec, qu'eſt-ce que la ligne en a à craindre, & où en trouvera-t-il d'autres, pour la prendre en flanc, au cas qu'elle ſe détache, ſoit en tout ou en partie? En cherchera-t-il parmi ceux qu'il lui oppoſe au front? Et quand même il s'y ſeroit pris de maniere que quelques-unes du recourbement débordaſſent ſur les faces de Colonnes, du côté de l'armée oppoſée, faudroit-il que toute la ligne les reſpectât? S'il le croit, où ſont ſes raiſons? D'ailleurs à quoi lui ſerviroit-il de tenir la Colonne en échec, & même toute une aîle, s'il ne trouve le moien d'entamer & de défaire l'une & l'autre? Prétend-il que la Colonne, & par conſéquent l'aîle qu'elle couvre, ne pourra ſe défendre contre des troupes du recourbement, qui ne font qu'obſerver? Ne pourra-t-elle pas ſoutenir leur aſpect, leur attaque même, du moins autant de tems qu'il en faudra au centre, pour enfoncer ceux qui lui ſont oppoſés, tandis que les aîles ne bougent? Empêchera-t-il, après cela, que le centre n'acheve la victoire, s'il eſt vrai, comme il le ſuppoſe, que les aîles puiſſent ſe maintenir dans leur entier? Où ſont les obſtacles qu'il voudra y apporter? Ces queſtions me paroiſſent, à la verité, aſſez embaraſſantes: Mais ſi Monſieur de *Folard* a tort ou raiſon de douter que cet Auteur Critique puiſſe jamais ſe tirer d'affaire, c'eſt ce que je ne prétens pas décider. Examinée & réfutée.

Je ne ſerois pas bien aiſe non plus qu'on me ſoupçonnât de vouloir renchérir ſur la défenſe de Monſieur de *Folard*, & de lui porter envie ſur une ſemblable victoire. Pourroit-il bien s'en glorifier, lui qui ne veut rien devoir au hazard? Il eſt bien heureux que ſon Critique ne lui en faſſe trouver que de telles, qui après s'être repliées ſur ſes flancs, ſe contentent de tenir ſa Colonne en échec, dans le doute où elles ſont s'il ſeroit conſeillable de l'entamer. Mais ſe promettra-t-il là-deſſus de rompre & de briſer tout, ſi malheureuſement il rencontre un ennemi, qui ſuffiſamment pourvu de troupes qui débordent, ne ſe contente pas de tenir ſa Colonne en échec, mais toute l'aîle qu'elle cou- Tournée autrement par l'Auteur de ces Lettres.

* Biblioth. Françoiſe, Tome XIV. pag. 153. 154.

Lettre III. couvre, & qui l'enveloppant de toutes parts, la met dans la fâcheuse nécessité de soutenir aussi-tôt, au front, au flanc & à dos, tout à la fois, une attaque vive & soudaine des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble, tandis qu'il se refuse au Centre? S'il croit pouvoir se tirer d'embarras, qu'il le démontre par de bonnes raisons. Le champ de Bataille lui a été tracé, il y a déja longtems.

Je sai bien qu'il prétend, quand même sa Colonne seroit obligée de s'arrêter, ou s'il lui plaisoit ainsi, que cela n'empêcheroit pas que ses lignes n'allassent leur train, & qu'il ne conservât un avantage indépendamment de ses Colonnes d'appui. Mais sur quoi cette prétention est-elle fondée? „ J'oppose, dit-il ici, des Bataillons à dix de hauteur „ contre d'autres à quatre de file très-débiles & très flottans *. Et „ dans un autre endroit. Dira-t-on que des files de dix ou de huit ne „ passeront pas sur le ventre, & ne se feront pas large à des corps sur „ quatre de file † " ?

Si la Colonne de M. de *Folard* étant arrêtée, ses lignes peuvent avancer.

J'avouë que cette raison seroit fort redoutable, si à mesure qu'elle est répétée, elle augmentoit en force. On la trouve par tout. Il n'y a de différence que dans la maniere de l'exprimer. Elle seroit pourtant assez judicieusement appliquée ici, si la ligne n'étoit entierement enveloppée aux aîles, par les troupes du recourbement, & si les Bataillons à dix ou huit de hauteur avoient à faire à un ennemi immobile, & si peu avisé qu'il voulût se mesurer avec eux aux armes blanches, faute de ne savoir comment s'y prendre pour éviter leur choc, & pour les abimer en même tems par son feu. Mais malheureusement le cas est tel que la seconde & la troisiéme ligne, étant obligées de faire face de la tête à la queuë, aux troupes de recourbement qu'elles ont à dos, ne sauroient faire un pas en avant, & que les Bataillons de la premiere ligne, privés de ce secours, trouvant les Bataillons ennemis partie en front, partie en flanc, sont obligés de combattre de pied ferme. Ou bien en seroit-il autrement des Bataillons à dix ou à huit de hauteur, que des Colonnes? Ils offrent à la verité un plus grand front, peut-être de cinquante. Mais prennez que les Bataillons ennemis opposent au front leurs sept Pelotons du centre, & que les trois qui suivent se replient sur les flancs, pendant que les deux qui restent font tête de chaque côté aux Compagniers de Grenadiers, s'il y en a: Ce seul mouvement ne suffit-il pas pour forcer ces Bataillons à dix ou huit de hauteur, de se défendre de pied ferme, tout comme les Colonnes, & pour leur enlever par là tous les avantages qu'ils prétendent trouver & dans leur épaisseur & dans leurs pertuisannes? Nous le croions ainsi. Monsieur de *Folard* en trouvera les raisons dans les articles

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. XXXII.
† Ibid. pag. XXVII.

artieles précédens. S'il les goute, il permettra qu'attaqué de la sorte, ses lignes s'arrêtent malgré lui, de même que ses Colonnes. Si nous avons le malheur qu'il ne les goute pas, nous nous flattons qu'enfin il en produira quelques-unes d'assez solides pour nous désabuser. Mais c'est de quoi l'on doute. LETTRE III.

Je crains pourtant que Monsieur de *Folard* ne demeure inébranlable dans son sentiment, que ses Colonnes, & par conséquent ses lignes pourront joindre l'ennemi, avant qu'elles puissent être arrêtées & enveloppées. Je le crains d'autant plus qu'à présent il se voit muni, à l'aide des heureuses découvertes de Messieurs de *Robert* & de *Vadicourt*, d'une Evolution, selon lui, des plus savantes, qu'il ait encore à ce que je crois produite ou annoncée. Auroit-il tort de demeurer ferme dans son sentiment? La raison lui paroît évidente. „ C'est, „ dit-il, que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes „ Bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose, sans „ l'imiter pourtant dans l'ordre sur lequel on combat aujourd'hui. Je „ puis donc paroître en cet état, continue-t-il, jusqu'à quarante ou „ cinquante pas de l'ennemi Alors la scéne change, mes Bataillons „ minces disparoissent dans un instant, leurs files doublent, une par- „ tie se trouve à huit ou dix de hauteur, & les autres quadruplent ou „ quintuplent selon la force des corps, & deviennent Colonnes par- „ faites fraisées de leurs pertuisannes, ainsi que mes Bataillons, & „ ce mouvement est si leger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on „ le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette ma- „ nœuvre, je rens inutile ce recourbement dont mon Critique s'est „ fait si fort fête, & que je crains aussi peu de loin que de près *.

Cette manœuvre peut être régardée comme tout à fait nouvelle. Je ne sache pas que Monsieur de *Folard* se soit encore avisé d'en proposer nulle part une semblable. Ne se pourroit-il pas que son Auteur Critique lui en eût fait venir la pensée? Cet Auteur dit quelque part, „ qu'on pourroit faire un meilleur usage des Colonnes, & qu'il seroit „ mieux de les faire naître ou former dans l'action, suivant les cir- „ constances, & quand on est à portée de les faire agir "†. Mais quoi qu'il en soit, cette manœuvre conclura-t-elle mieux que les autres, en faveur de sa prétention?

Par tout ailleurs il considére „ qu'une armée étant un corps com- „ posé de tant de diverses pieces, il est certainement impossible dans „ la chaleur du combat, & même un peu avant, qu'elle se mene „ d'un mouvement si juste & si vrai, qu'elle n'altere ou ne rompe son „ ordre, & que les corps ne flottent par l'étendue de leurs fronts, „ &

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXII.
† Bibl. Franc. Tome XIV. pag. 155.

LETTRE III. „ & le peu de hauteur de leurs files & ſe ſoutiennent tous également „ ſur une ligne parallele, & c'eſt ce, dit-il, qu'on ne ſauroit éviter. „ Au lieu que dans mes ordres de Bataille, mes corps, ajoute-il, ne ſont „ point ſujets à ces défauts-là, par la profondeur de leurs files... *.

Oppoſition d'une nouvelle Evolution qu'il propoſe pour ſe garder du recourbement à ſa méthode ordinaire.

C'eſt ſur ce fondement que, pour faire voir qu'il n'a rien à craindre du recourbement, il paroît, par tout, en préſence de l'ennemi, ſes Bataillons ſur huit, dix, ou plus de hauteur, les aîles de ſa premiere & de ſa ſeconde ligne flanquées également de Colonnes. Il ſuppoſe qu'il ſera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts, avant que les troupes qui replient aient joint & doublé les aîles. Ce qui le lui fait eſpérer, c'eſt que ſes corps, n'étant pas ſujets au flottement, à cauſe de la profondeur de leurs files, ſont infiniment plus legers & plus rapides dans leurs mouvemens, que ceux qu'on lui oppoſe.

Ici, tout au contraire, pour rendre le recourbement inutile, il ſe montre en préſence de l'ennemi, ſes Bataillons ſur un auſſi grand front que ceux qu'il lui oppoſe, les aîles de ſa premiere & de ſa ſeconde ligne flanquées des mêmes Bataillons, par conſéquent, ſur des corps également minces & flottans. Et il prétend qu'il pourra ſe trouver en cet état à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, avant que les troupes qui replient aient joint & doublé les aîles. Bien que, ſelon lui, ces corps doivent perdre néceſſairement, par l'étenduë de leurs fronts, & le peu de hauteur de leurs files, cette legereté & cette rapidité dans leurs mouvemens, dont ils auroient beſoin pour prévenir ceux qui leur ſont oppoſés.

Là, il ſoutient que le recourbement ne viendra jamais à bout de l'arrêter dans ſa marche, parce que ces troupes, voulant attaquer ſes Colonnes qui ferment les aîles, rejailliroient ſur elles comme contre un roc, à cauſe de la grande profondeur de leurs files, qui rend leurs flancs ou faces auſſi étendus qu'impénétrables, & à cauſe des armes de longueur, dont cette maſſe de Soldats eſt hériſſée, qui la rend inacceſſible.

Ici il ſuppoſe que ſes Bataillons minces, qui ferment les aîles, étant attaqués par les troupes du recourbement, ne ſeront pas arrêtés dans leur marche. Bien que, ſelon lui ces corps, à cauſe du peu d'épaiſſeur de leurs files, ne puiſſent offrir que des flancs incapables de la moindre défenſe, & que n'étant pas fraiſés de leurs armes de longueur, rien ne puiſſe empêcher l'ennemi de les joindre.

Là, il prétend, quand même ſes Colonnes, qui ferment ſes aîles, ſeroient obligées de s'arrêter, pour ſe défendre contre les troupes du recourbement, que cela n'empêcheroit pas que ſes lignes n'allaſſent leur train: Parce qu'il oppoſe des Bataillons à dix de hauteur, contre d'au-

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXIX.

d'autres à quatre de file très-débiles & très-flottans, & qu'il n'est pas possible que les premiers, à cause de la hauteur de leurs files, ne passent sur le ventre aux derniers à cause du peu d'épaisseur de leurs files. LETTRE III.

Ici, il suppose, quand même ses Bataillons minces qui ferment ses aîles, seroient obligés de se défendre contre les troupes du recourbement, que cela n'empêcheroit pas que ses lignes n'allassent leur train. Bien que selon lui, ses lignes sur des corps à quatre ou cinq de hauteur ne puissent être assez legers pour joindre promptement, ni assez solides pour rompre seurement ceux qui leur sont opposés, faute de l'épaisseur nécessaire qu'il faudroit pour cela: Et que, par une suite nécessaire, ses lignes, comme n'étant fermées que par des corps, qui ne sauroient soutenir la moinde attaque, voulant se détacher, ne sauroient le faire sans s'exposer aussi-tôt à être prises en flanc & à dos. Mais peut-être que, par sa nouvelle Evolution, qui fait le grand fondement de cette manœuvre, il conciliera tout ce qu'il pourroit y avoir ici & ailleurs de mal entendu dans ce raisonnement.

Difficultés contre cette Evolution.

On trouve d'abord une ligne entiere de Bataillons sur le front ordinaire à quatre ou cinq de file, qui à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, disparoissent tout d'un coup, leurs files doublent, une partie se trouve sur huit ou dix de hauteur, les autres quadruplent ou quintuplent, & déviennent Colonnes parfaites, fraisées de leurs pertuisannes comme les Bataillons, & ce mouvement doit être si leger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait.

Ne se pourroit-il pas encore, que ce mouvement fût si rapide, & dans sa simplicité, si profond, que l'ennemi n'eût pas même le tems ni assez d'esprit pour y apporter le moinde obstacle? Car de quelle utilité pourroit être autrement une Evolution si savante & si légere? Elle l'est pourtant, Monsieur de *Folard* nous en assure, & il ne paroît pas que l'ennemi se remuë en rien. Il ne faut donc pas douter que cette Evolution n'ait encore cette propriété, que dans le tems qu'on la veut mettre en pratique, elle frappe aussi-tôt l'ennemi d'un esprit d'étourdissement, jusqu'à ne savoir comment s'y prendre pour empêcher qu'on ne vienne impunément à sa barbe doubler, quadrupler, ou quintupler des files. C'est pour cela aussi qu'elle ne sauroit faire trop d'honneur à son Auteur, & quelle perte pour le Public de se voir privé d'une si belle découverte!

„ N'y auroit-il pas de ces *Newtons* Militaires en *Europe*, de ces „ génies méditatifs, inventifs & assez heureux dans leurs découver- „ tes, qui puissent avoir le bonheur de trouver une Evolution, „ qu'on demande (à Monsieur de *Folard*) avec tant d'empres-

LETTRE III. „ sement.... *. Du moins quand ce ne seroit que pour faire voir, que de la maniere la plus simple, la plus sûre & la plus abrégée qu'on voudroit s'y prendre, il faudroit d'un côté, pour vouloir la mettre en pratique à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, une imagination des plus vives, & de l'autre côté un flegme inconcevable, joint à des connoissances très-bornées, pour le souffrir. Je n'ai garde de vouloir me mettre sur les rangs, ni troubler ceux qui pourroient s'en faire gloire.

Suite de ces Difficultés.

Je me contente de remarquer, quel que puisse être d'ailleurs le mérite d'une telle Evolution, que Monsieur de *Folard*, pour en tirer la conséquence, que par là il rendra le recourbement inutile, suppose qu'il doit se trouver, ses Bataillons sur le front ordinaire, à quarante ou cinquante pas de l'ennemi.

Or, à quelle distance veut-il donc que les armées soient dites en présence, ou qu'elles doivent se ranger en ordre de Bataille? Les armées ne seront-elles pas veritablement en présence, lorsqu'elles se trouveront à deux mille pas ou plus? Et en tout cas, l'ennemi marchant en belle plaine, ne sera-t-il pas le maitre de déploier ses Colonnes à telle distance qu'il jugera à propos? Monsieur de *Folard* l'entend-il autrement? Voudra-t-il se ranger en ordre de Bataille à une beaucoup moindre distance? Si c'est là sa pensée, qu'il ait la bonté de nous dire de quelle maniere il voudra s'y prendre; pour éviter d'être attaqué & battu longtems avant qu'il ait pu commencer une si savante manœuvre, que peut-être il aura imaginée pour cet effet. S'il ne veut pas nous faire présent d'une si belle découverte, qu'il souffre, après s'être présenté à une distance semblable à celle que nous supposons, ses Bataillons sur le front ordinaire, que je lui demande comment il fera ensuite pour se trouver en cet état à quarante ou cinquante pas? Car il lui reste encore bien du chemin à faire, il le franchit tout d'un saut, comme vous voiez; mais l'a-t-il bien compassé?

L'Ennemi lui fait trouver un nombre suffisant de troupes qui débordent, & qui marchant en écharpe d'un pas vif, l'enveloppent à ses aîles, & l'obligent malgré qu'il en ait de s'arrêter tout court, pour faire face aux troupes du recourbement, tandis que d'autres marchant à proportion d'un pas plus grave, les uns pour s'approcher des aîles, les autres pour se refuser au centre, l'obligent à faire face en même tems au front.

A cette démarche de l'ennemi, passera-t-il outre? Quel autre parti a-t-il à prendre, que de se préparer à soutenir de pied ferme, aux flancs & à dos, une attaque de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble,

* *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXIII.

femble, dont il eft menacé? Le pourra-t-il, dans l'ordre où il fe trouve, fes Bataillons fur quatre ou cinq de hauteur? Il ne le penfe pas lui-même. Qu'il change donc inceffamment de fcéne, bien qu'il ne comptât pas y être obligé fi-tôt. Que fes Bataillons minces, débiles & flottans, ne tardent pas d'un moment à difparoître, que les uns doublent, que les autres quadruplent ou quintuplent, & que tous enfemble fe fraifent de leurs pertuifannes, efpontons, hallebardes, & baïonnttes au bout du fufil, s'il ne veut que l'ennemi, tirant auffi-tôt le rideau, lui paffe brufquement fur le corps. LETTRE III.

Le voilà donc reduit, fans y penfer, au même embarras où nous l'avons laiffé, avant que d'examiner cette nouvelle manœuvre*, qu'il femble regarder comme feule capable de renverfer tout ce qu'on pourroit lui oppofer. Mais fi c'eft là fa grande Batterie, n'a-t-il pas lieu d'efperer qu'à l'avenir on ne l'importunera gueres, foit par lettres ou autrement, pour qu'il s'explique fur cette favante Evolution, qui en fait la principable piece, ni qu'il fe trouve à la peine de donner des raifons, foit bonnes, foit mauvaifes, du cruel refus qu'il fait à fes Profélytes d'un don fi précieux.

Que fait-on enfin s'il ne voudra pas fe tirer d'affaire par fon ordre oblique? „ Je propofe de plus, dit-il, l'ordre oblique qui me fauve „ abfolument du débordement..... Pourquoi n'en pas parler...? Un „ ordre fi admirable s'oublie-t-il... †?

Non. Je crois même que celui qui l'auroit une fois bien connu, auroit grand tort de l'oublier jamais. Mais pourquoi lui reprocher fon filence? Peut-être mérite-t-il d'en être loué. Monfieur de *Folard* veut-il qu'on en parle? Qu'il ait donc la bonté, en renonçant à fon ordre en droite ligne, d'avouer qu'il ne trouve dans toute fa Tactique, pour fe fauver du recourbement, d'autre reffource que dans fon ordre oblique. Autrement, je ne vois pas qu'il puiffe être en droit de demander à fes Critiques, qu'ils fe donnent la peine de lui faire voir, que fon ordre oblique, quelque excellent qu'il foit quant au principe, ne fauroit lui être guères plus favorable dans la méthode, que ne l'eft fon ordre en droite ligne. Je fuis, Monfieur, Votre.

* Page 202.
† *Polybe* de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXIX.

Lettre IV.

LETTRE QUATRIEME.

MONSIEUR,

Que personne n'avoit bien développé l'ordre de Bataille des deux armées qui combattirent à Pharsale.

J'AIME trop à vous faire plaisir pour vous refuser les réflexions que vous m'ayez demandées sur l'ordre de Bataille des deux armées qui combattirent à la journée de *Pharsale*. Faites moi à votre tour la justice de les regarder comme la production d'un homme de loisir, qui, en s'amusant, n'a eu d'autre dessein que de se contenter soi-même. Si je me suis arrêté à cet endroit de *César*, c'est que le sujet m'a paru curieux, & que personne, que je sache, ne l'avoit encore sérieusement entrepris. Quelle en peut être la cause, me direz-vous? Ce n'est pas, je pense, qu'il ne le mérite pour le moins autant que plusieurs autres de cette nature. Seroit-ce donc qu'on y a crû trouver trop de difficultés, parce que, dit-on, les Auteurs s'écartent sur ces deux ordres de Bataille, & que même dans les Commentaires de *César* ils sont assez embarassés? Cette derniere raison pourroit bien être la bonne, & j'avouë qu'en effet l'embarras est extrême tant qu'on prétendra que les deux Armées aiént combattu de part & d'autre à leur Infanterie, contre leur coûtume, sur une seule ligne: Mais la difficulté s'évanouira, si on suppose, comme je fais, qu'elles ont combattu, selon l'usage de leur tems, sur trois lignes.

Ordre de Bataille des anciens *Romains*.

N'attendez pas que, pour justifier cette supposition, j'entre dans les divers changemens, qui de tems à autre sont arrivés à la Légion *Romaine*. Bien des personnes s'en sont mêlées. Je ne sais si elles ont eu la satisfaction d'y réüssir. Je remarque seulement que les Auteurs conviennent tous, que depuis le commencement de la République jusqu'au tems de *Marius*, les *Romains* ont combattu par Manipules, ou Compagnies; Qu'ensuite ils ont combattu par Cohortes ou Bataillons, & que pendant l'un & l'autre tems jusqu'à celui des Empereurs, ils ont ordinairement rangé leurs Manipules ou leurs Cohortes, sur trois lignes, avec des espaces de l'une à l'autre égaux à leurs fronts. Or, la Bataille de *Pharsale* s'est donnée vingt-deux ans avant qu'*Auguste*, sous le titre d'Empereur, demeurât le premier seul maître de l'Empire, & plus de cent ans avant le régne de *Trajan*, où la méthode de se ranger sur une seule ligne avec des espaces fort petits entre les Cohortes, commença à prendre vogue parmi les *Romains*. Quelle apparence donc, qu'à *Pharsale*, *César* & *Pompée* eussent quitté une méthode alors encore communément reçûë parmi eux?

Les

Les *Romains* reconnurent peu à peu ce qu'il y avoit de ſimple, & ſi vous voulez, d'excellent dans la *Phalange Macédonienne*, aux armes près. Soit. Mais firent-ils cette heureuſe découverte du tems de *Céſar*, lorſque l'expérience & la valeur dans le Soldat, & l'intelligence dans le Général regnoient encore parmi eux? Non. Ce ne fut que du tems & à meſure que les vertus militaires ſe perdoient, & lorſque voulant y apporter du remede, ils choiſirent peut-être le remede le moins judicieux & le moins efficace. Croit-on en effet que ſi *Céſar*, s'étoit jamais trouvé dans de ſemblables circonſtances, il auroit crû bien faire de quitter une méthode, qui accompagnée de l'ancienne & de l'ancienne valeur, avoit fait triompher les *Romains*, non ſeulement de la *Phalange*, mais de tous le Peuples connus? Croit-on disje, qu'il n'auroit pas mieux aimé, en la gardant, uſer de toute ſa capacité, pour ſoutenir ou pour relever parmi les Troupes, ces mêmes vertus, qui de tous tems ont été juſtement regardées comme l'ame des gens de guerre, & la principale force des Ordres de Bataille, quels qu'ils puiſſent être? Attrendre un tel jugement & une autre conduite de *Céſar*, ce ſeroit le méconnoître. L'habileté qu'il a fait paroître dans toutes les parties de la guerre, ne permet pas qu'on l'en ſoupçonne ſeulement.

LETTRE IV. Qu'il ſubſiſtoit encore du tems de *Céſar*.

Il eſt vrai que ces remarques, quoique d'une nature à former de très-fortes préſomptions en faveur de ce que je ſuppoſe, perdroient néanmoins leur force, ſi le contraire paroiſſoit quelque part. Mais où le trouver? Si on prend garde à la conduite de *Céſar*, de *Pompée*, & même à celle des autres Généraux *Romains* de ce tems-là, on n'y verra rien qui ne le confirme. *Céſar* vous dira, que dans la guerre des *Suiſſes* * en rangeant ſon armée en Bataille, il mit ſes quatre vieilles Légions *ſur trois lignes*, vers le milieu de la montagne; & ſur le haut les deux qu'il avoit nouvellement levées en *Lombardie*. Que dans la guerre d'*Arioviſte* †, comme il vit que l'ennemi ſe tenoit enfermé dans ſon camp, & lui coupoit les vivres, qu'il alla camper quelques ſix cens pas plus loin que lui, & qu'il y marcha *ſur trois lignes*; Que quand il fut arrivé, les deux premieres demeurerent en Bataille, tandis que *l'autre* travailloit à ſe retrancher. Que le lendemain, après avoir laiſſé dans les deux camps, ce qu'il falloit de gens pour les garder, il mit devant le dernier les troupes auxiliaires, pour ſervir de montre, à cauſe qu'il n'avoit pas beaucoup de forces, & qu'enſuite il marcha avec ſes Légions *ſur trois lignes* droit au camp ennemi. Que les *Allemans* ſe voiant comme forcés au combat, ſe rangerent par nations en égale diſtance. Qu'il commença le combat par ſon aîle droite,

Exemples qui le prouvent.

* Guerr. des Gaul. l. 1. pag. 11. 12. † Ibid. pag. 25. 26.

LETTRE IV. te, où *Ariovifte* étoit le plus foible. Les *Allemans*, ajoute-t-il, fe ferrerent en un gros Bataillon félon leur coutume. Leur aîle gauche fut rompuë. Mais la droite avoit l'avantage à caufe de leur multitude, lorfque le Jeune *Craffus* qui commandoit la Cavalerie, & qui n'étoit pas engagé dans la mêlée, fit avancer *la troifieme ligne* & rétablit le combat. Que dans la guerre d'*Afranius* *, ce Général avoit rangé fes Légions *fur deux lignes* & que *la troifieme* étoit compofée des troupes auxiliaires, qu'on a coutume de placer fur les aîles. Mais pour lui qu'il avoit fait trois ordres de Bataille de fes Légions, *& mis quatre Cohortes de chacune fur la premiere ligne, trois fur la feconde, & autant fur la derniere.*

Dans la guerre d'*Afrique* on verra, que près de la Ville d'*Uzite*, les deux armées de *Céfar* & de *Scipion* fe rangèrent de la forte †, *Scipion* avoit mis à la tête fes Légions & celles de *Juba*, *foutenuës* par les *Numides*, avec fi peu de hauteur, qu'on eût dit que la Bataille n'étoit double que fur les aîles. Il avoit jetté de part & d'autre fes Eléphans, rangés en égale diftance, & *foutenus* par l'Infanterie legere & par les troupes auxiliaires des *Numides*. Par conféquent *Scipion* fe rangea fur trois lignes. La premiere compofée de l'Infanterie legere & des troupes auxiliaires des *Numides* précédée des Eléphans. La feconde des Légions de *Scipion* & de celles de *Juba*. Et la troifieme de celles des *Numides*. Et comme ces lignes devoient être foutenuës les unes par les autres, il n'y a point de doute que les Cohortes n'aient été rangées fur des efpaces égaux à leurs fronts. La feconde pour laiffer paffage à la premiere & aux Eléphans; & la troifieme pour n'être pas renverfée par les deux autres. Toute fa bonne Cavalerie étoit à l'aîle droite, car la gauche étoit couverte de la Ville, & il n'y avoit pas affez d'efpace de ce côté-là pour déploïer fes Efcadrons. A quelques mille pas de fon aîle droite, vers le pied de la montagne, il avoit mis toute la Cavalérie legere des *Numides*, avec un nombre infini de gens de trait, & avoit laiffé à deffein cet efpace, afin que la bonne Cavalerie pût s'étendre & enveloper l'aîle gauche de *Céfar*, lorfqu'elle feroit attachée au combat.

Quant à *Céfar*, il mit la neuviéme & la dixiéme Légion à la gauche, la trentiéme & la vingt-huitiéme à la droite, & entre l'intervalle qui eft entre les deux aîles, quatre autres Légions, la quatorziéme, la treiziéme, la trente-troifiéme, & la vingt-fixiéme. *La feconde ligne* étoit compofée à la droite, d'une partie de ces Légions-là, & de quelques-unes de nouvelles. Mais les troupes *de la troifiéme ligne* étoient toutes retirées à l'aîle gauche fans paffer le milieu de la Bataille,

* Guerr. Civ. l. 1. pag. 215. † Ibid. pag. 349.

le, de forte qu'il n'y avoit que *trois lignes* à ce côté-là. La raifon é- toit que fon aîle droite étoit couverte du Retranchement, & qu'il voulut que l'aîle gauche fût affez forte pour foutenir toute la Cavalerie ennemie, qui étoit rangée en cet endroit. Cela fut caufe qu'il y mit auffi toute la fienne, entremêlée de fon Infanterie legere, *fortifiée*, felon le *Latin*, & non pas *foutenuë*, felon d'*Ablancourt*, encore, par la cinquiéme Légion, *placée en premiere ligne*, comme porte le texte *Latin*, parce qu'il ne s'y fioit pas trop.

LETTRE IV.

A la Journée de *Thapfe**, les deux Armées de *Céfar* & de *Scipion* étant en préfence, *Céfar* voiant une partie de l'armée ennemie rangée en Bataille à la tête des retranchemens, avec les Eléphans fur les aîles, tandis que l'autre étoit occupée à l'ouvrage, difpofa la fienne *fur trois lignes*, & mit la feconde & la dixiéme Légion à l'aîle droite, la huitiéme & la neuviéme à la gauche, & les cinq autres dans l'efpace du milieu, couvrant le flanc de la Bataille où il avoit rangé les frondeurs & les archers, de cinq Cohortes, contre l'effort des Eléphans, & entremêlant fon Infanterie légere parmi fa Cavalerie.

Enfin, après les fix combats qui s'étoient donnés dans un même jour près de *Dyrrachium*, lorfque *Céfar* préfentoit chaque jour la Bataille en lieu égal † à *Pompée*, celui-ci étant à la fin contraint, pour conferver fa réputation, de faire fortir fes troupes, les rangea indubitablement fur trois lignes. Car il les difpofa de forte que *fon premier ordre de Bataille* pouvoit être défendu du rempart, & *le troifiéme* fur la Contrefcarpe.

Réfutation des exemples par lefquels on prétend prouver le contraire.

Je fais qu'on prétend trouver des exemples, que les *Romains*, du tems de *Céfar*, ont quelque-fois combattu à leur Infanterie, fur une feule ligne partagée en trois corps. Premierement dans la Bataille que *Craffus*, un des Lieutenans de *Céfar*, donna aux *Vocates*, & aux *Tarufates* ‡: Et dans celle que *Céfar* lui-même livra aux *Tencteriens* & aux *Ufipetes* §. Secondement dans deux ou trois difpofitions des deux Armées de *Céfar* & de *Scipion* en *Afrique*. Et enfin dans la Journée de *Munde* **. Mais fur quoi ces prétentions font-elles fondées? Le voici ††.

La premiere eft fondée fur ce que *Craffus* fe rangea en deux corps avec les Alliés au milieu, & non fur deux lignes. Et que *Céfar* fe rangea en trois corps, & non fur trois lignes, comme d'*Ablancourt* l'a traduit. La feconde, je ne fais fur quoi elle eft fondée, car on ne le dit pas. La derniere l'eft, fur ce qu'à la Journée de *Munde*, il ne paroît

* Guerr Afr. pag. 359.
† Guerr. des Gaul. l. 3. pag. 52.
‡ Guerr. d'Efp. pag. 180.
§ Guerr. Civ. l. 3. pag. 264.
** Ibid. l. 4. pag. 59.
†† Nouv. Decouv. du Chev. de *Folard*, p. 48.

LETTRE IV. paroît, dans aucune des armées des deux partis, que la seconde & la troisiéme ligne aient succédé à la prémiere.

Quant au prémier chef, je n'examinerai point si les termes de l'original, *duplici acie*, *acie triplici institutâ*, signifient *rangé en deux corps*, *rangé en trois corps*, & non *rangé sur deux lignes*, *rangé sur trois lignes*. Mais en admettant, si on veut, le prémier, c'est-à-dire en admettant ce qui peut-être seroit rejetté par des personnes aussi versées dans la langue *Latine*, que dans le métier de la guere, j'admettrois de même la conséquence qu'on en veut tirer; si les prémieres, les secondes, & les troisiémes lignes, par leur maniere d'être, à cause d'une division faite sur la hauteur de l'Armée, n'étoient réellement autant de corps, proprement dits, distingués du tout. Je l'admettrois de même cette conséquence, si supposant que les *Romains* partageoient encore leur Infanterie en trois parties, par une division faite sur tout le front, dont chaque partie devenoit par là un corps distingué du tout, dans un autre sens, celui de la droite étant appellé si vous voulez, *cornu dextrum*, celui de la gauche, *cornu sinistrum*, celui du milieu, *media acies:* si dis-je, il y avoit moindre contradiction, que ces corps distingués de la sorte, pussent être rangés en même tems sur deux ou trois lignes, sans changer par là de nature. Mais comment douter de cette possibilité? Quand les notions naturelles ne nous le dicteroient pas, les exemples que nous venons de citer, où ces trois corps de la droite, de la gauche, & du milieu se trouvent rangés sur trois lignes, ces exemples nous l'apprendroient suffisamment.

On peut encore remarquer que, si ces termes, *rangé en trois corps*, emploiés pour une Armée partagée en trois corps, & en même tems rangée sur trois lignes, n'impliquent aucune contradiction, qu'il en est aussi de même pour une Armée, qui rangée sur trois lignes, marche en trois corps, & se remettant en ordre de Bataille, se forme en trois corps rangés sur trois lignes. Supposons en effet, qu'une Armée partagée & rangée de la sorte, défile selon sa division faite sur sa hauteur, prémierement par les troupes de la prémiere ligne, puis par celles de la seconde & de la troisiéme: Ou bien selon sa division faite sur tout le front, prémierement par le corps de la droite, puis par celui du milieu, & de la gauche, & que formant ainsi dans ces deux cas également trois corps distingués l'un de l'autre, elle veut ensuite se remettre en Bataille, quelle difficulté y a-t-il, qu'elle se remette en même tems en trois corps & sur trois lignes, comme elle s'étoit trouvée, avant que les troupes se fussent mises en marche? Cela ne se pratique-t-il pas tous les jours en petit, par un Escadron rangé sur trois de hauteur, qui défile tantôt par rangs, tantôt par files? Aussi *César* n'y

n'y trouve aucun inconvénient. Car après avoir dit quelque part *, qu'il marcha *en trois corps* contre les ennemis, on voit un moment après, qu'étant arrivé en leur présence, il forme aussi-tôt son Armée en Bataille sur trois lignes. La preuve en est ce qu'il ajoute, savoir, que voiant qu'ils refusoient le combat, il résolut de camper à quatre cens pas du pied de la montagne, & que pour se pouvoir retrancher sans être découvert, il fit tirer un fossé de quinze pieds sans aucune pallissade. Or par quelles troupes le fit-il tirer? Par les troupes *de la troisieme ligne;* mais où étoient les autres? Tandis que les autres étoient *devant en Bataille.* LETTRE IV.

D'ailleurs, comment peut-on prétendre que *César* & *Crassus* dans une occasion comme celle-ci, où il s'agissoit pour l'un & pour l'autre de l'attaque d'un camp retranché, eussent combattu, du prémier abord, avec toutes leurs troupes à la fois, rangées sur une seule ligne, avec des espaces fort petits entre les Cohortes, comme en *Phalange coupée?* Ne trouvez-vous pas, qu'il y auroit eu dans cette manœuvre, bien du simple, quoique peu d'excellent? Enfin, Monsieur, faudroit-il autre chose pour mettre de bonne humeur les Modernes, qui, bien que fort inférieurs à ces *Grands Maîtres*, croiroient agir contre les regles & contre le bon sens, si aux différentes attaques qu'ils formeroient, ils ne s'avisoient au moins de disposer leurs troupes de maniere, que le succès ne dépendît pas uniquement de celles qui donneroient d'abord. Mais que celles-ci, venant à être répoussées, pussent, en s'écoulant, sans trop de confusion, par des espaces convenables, menagés pour cet effet entre les divers corps, être successivement remplacées par d'autres.

Rendons plus de justice à ces deux Généraux; disons que *Crassus* se rangea à son Infanterie, non pas en deux corps, puisque *César* dit que les Alliés étoient au milieu; mais en trois corps, celui de la droite composé d'une partie de l'Infanterie *Romaine*, celui de la gauche composé de l'autre partie, celui du milieu de toute celle des Alliés; mais l'un & l'autre corps disposé sur deux lignes, comme d'*Ablancourt* l'a traduit. Disons que la premiere ligne étoit composée probablement, de l'Infanterie qui se servoit des armes de jet, comme Hastaires, Princes, & Armés à la legere, puisqu'il falloit prémierement combattre de loin, jusqu'à ce que le passage sur le fossé étant fait, on en pût venir à un combat de main *à Main.* La seconde ligne composée de celle qui ne se servoit point de ces sortes d'armes, comme Triaires, & dont souvent l'emploi étoit de soutenir les autres. Et sans doute l'une & l'autre ligne avec des intervalles convenables entre les Cohortes,

* Guerr. Civ. l. 1. pag. 199.

LETTRE IV. tes, pour laiſſer au moins un paſſage libre à ceux qui furent emploïés au comblement du foſſé. Cette ſuppoſition eſt d'autant mieux fondée, que dans le récit que *Céſar* donne de cette action, on ne voit rien qui contrediſe ma gloſe, mais que tout ſemble la confirmer. Car il dit que „*Craſſus* ſe laiſſant emporter à l'ardeur de ſes Soldats, les „ méne à l'aſſaut. Que les uns écartent l'ennemi du rempart *à coups* „ *de trait*, *les autres comblent le foſſé*. Les Alliés portent par tout „ des pierres, des dards, des gazons, & des faſcines, par ordre de „ *Craſſus*, qui aimoit mieux les emploier à ce travail, *qu'au combat*, „ parce qu'il ne ſe fioit pas trop en eux." Cependant cet emploi les faiſoit paroître *parmi les combattans*..... Diſons encore que *Céſar* dans le deſſein de ſurprendre les ennemis, dont il tenoit les Chefs, comptant de les trouver plûtôt renfermés dans leur camp, qu'en raze campagne rangea ſon Infanterie en trois corps, ſi vous voulez, mais en même tems en trois lignes, puiſqu'une telle diſpoſition convenoit à ſon deſſein. Ajoûtons qu'il mit la Cavalerie, pour la fraieur qu'elle avoit eue le jour précedent, non pas en ſeconde ligne, mais à la queuë, comme porte le texte *Latin*. Il eſt vrai qu'on ne voit pas ici, que les uns écartent l'ennemi du rempart à coups de trait & que les autres comblent le foſſé; on ne le voit pas, dis-je, à cauſe que l'ennemi ſans chefs, ſurpris & étonné, ne le défendit pas. Mais on en trouve ailleurs la confirmation dans le principe ſur lequel *Céſar* agiſſoit en pareille occaſion, lorſque pour ſurprendre une Légion de *Pompée*, qui s'étoit jettée dans un vieux retranchement, il y marcha avec trente trois Cohortes, le plus ſecretement qu'il put, non pas ſur une ſeule ligne, mais *ſur deux* *.

Quant au ſecond j'ai dit que je ne ſavois pas ſur quoi on ſe fondoit. Ai-je tort? Dans toute la guerre d'*Afrique*, je ne trouve que cinq diſpoſitions. J'en ai déjà rapporté deux. Ce ſont celles de *Céſar* & de *Scipion* près de Ville d'*Uzite*, & à la journée de *Thapſe*, qui marquent préciſément le contraire. J'en trouve encore une troiſiéme de la part de *Scipion* †. Mais elle confirme les deux prémiéres; car on y voit, que *Céſar* après avoir tiré dehors toutes ſes troupes, les rangea dans la plaine, ſans qu'il ſoit dit en quel ordre. Mais ce ne peut avoir été que l'ordre ordinaire, parce que *Scipion* tirant auſſi dehors toutes ſes Légions, les range en Bataille, non ſur une ſeule ligne, ce qu'il auroit été obligé de faire, au cas que *Céſar* l'eut fait; mais *ſur quatre lignes*, dont la prémiere, ſelon ſa coutume étoit de Cavalerie, entremêlée d'Eléphans armés & chargés de tours. Seroit-ce donc qu'on vou-

* Guerr. Civ. l. 3. pag. 269.
† Guerr. Afr. pag. 343.

voudroit parler d'une diſpoſition que *Céſar* fit dans une rencontre qu'il eut avec *Labienus*. Et de celle qui fut faite par *Scipion*, dans le deſſein d'interrompre, par ſa Cavalerie, le travail à un retranchement que *Céſar* fit tirer, & de maintenir en même tems un poſte dont ce Général ſe ſaiſit? Mais ni l'une ni l'autre, ſi je ne me trompe, ne prouvent rien.

En effet, *Céſar*, pour aller chercher des vivres, prend trente Cohortes & environ quatre cens chevaux, avec quelques Archers. Il trouve ſur ſon chemin *Labienus* & les *Pacédiens* à la tête d'un fort gros détachement de Cavalerie de l'Armée de *Scipion*; rangé ſur un grand front, tellement preſſé, & entremêlé d'un ſi grand nombre de gens de trait, qu'on eût dit de loin, que ce n'étoit que de l'Infanterie: Quel pouvoit être le but de *Labiénus* par une telle diſpoſition, ſi ce n'eſt, en s'étendant enſuite, d'envelopper les *Romains*? Mais *Céſar* pour l'en empêcher le plus qu'il étoit en ſon pouvoir, range ſes trente Cohortes ſur une ligne: Il met la Cavalerie ſur les aîles: Et couvre le front de la Bataille de ſes Archers & de ſes Armés à la legere, enſorte que ceux-ci tenant lieu de prémiere ligne, les Cohortes des peſamment Armés, qui, comme en ſeconde ligne, ne pouvoient pas être diſpoſés ſur des eſpaces fort petits, manquerent en ce qu'il y a de plus eſſentiel pour une Phalange coupée. Quant à *Scipion* dans le deſſein qu'il a été dit, voiant que *Céſar* avoit diposé ſa Cavalerie aux poſtes les plus commodes, pour couvrir ſon Infanterie qui travailloit à un retranchement de très-grande étenduë: Que fait-il? Il range toute ſa Cavalerie qui étoit fort nombreuſe, ſur une ſeule ligne, comme de coûtume; & après avoir avancé quelques mille pas, il met ſon Infanterie, à quatre cens pas de ſon camp, *ſur une ſeconde ligne*, qui pour ſervir d'appui à la prémiere, devoit non ſeulement, s'étendre juſques-là qu'elle l'égalât en front, mais laiſſer auſſi entre ſes Cohortes des intervalles aſſez ſpacieux, pour ne pas courir le riſque d'être renverſée auſſi-tôt que ſa Cavalerie viendroit à être pouſſée. S'il y a donc quelque choſe dans ces deux diſpoſitions de *Céſar* & de *Scipion*, ſur quoi on puiſſe ſe fonder, ce ne peut-être que ſur ce qu'ils rangerent leur Infanterie peſamment armée ſur une ſeule ligne, au lieu de la ranger ſur trois, ſelon leur coutume. Mais dans de ſemblables circonſtances pouvoient-il faire autrement? Et s'il s'agit ici des cas particuliers quelle conſéquence en peut-on tirer pour des actions générales? Enfin quant au dernier, j'avouë que la relation que nous avons de la Bataille de *Munde*, n'eſt pas fort nette. On voit bien ſans qu'on nous le diſe, qu'elle ne vient pas de la main d'*Hirtius*, ou d'*Oppius*. L'ordre de Bataille des deux Armées n'y eſt pas. Cependant l'Auteur, qui ſemble avoir été dans celle de *Céſar*, dit „ nous marchions donc

LETTRE IV. „ *comme pour le combat*" & dans la ſuite il y ajoute que „ la dixie-„ me Légion étoit à la droite *ſelon la coutume*, la troiſiéme & la cin-„ quiéme à la gauche" ſi donc l'armée avoit marché, ou que les Légions euſſent été rangées autrement que de coutume, & plus encore ſi elles euſſent été rangées ſur une ſeule ligne avec des intervalles fort petits entre les Cohortes: N'y a-t-il pas lieu de croire que l'Auteur de cette relation, pour peu qu'il eût voulu ſe piquer d'éxactitude, n'auroit pas négligé de rapporter au moins cette derniere particularité, d'autant plus digne d'être remarquée qu'on n'en voit point d'exemple? Quoiqu'il en ſoit, quand il ne paroîtroit pas par le recit d'un Auteur, & quand même il ne ſeroit pas vrai, qu'une ligne eût été ſuccedée par une ou deux autres; s'enſuivroit-il, qu'une Armée accoutumée à ſe ranger ſur deux ou trois lignes n'auroit combattu que ſur une ſeule? Quelle conſéquence? Mais qui plus eſt, quand tous ces prétendus exemples ſeroient mieux fondés, qu'ils ne le ſont, nous autoriſeroient-ils, à conclure qu'à *Pharſale César* & *Pompée* ont certainement combattu à leur Infanterie ſur une ſeule ligne? Je crois que non, d'autant plus encore que le contraire paroît clairement dans la relation de cette Bataille. Pour s'en appercevoir, on n'a qu'à moderer ſon affection pour la Phalange coupée, & réfléchir naturellement ſur ce que *César* nous dit. Le voici *.

Relation de la journée de *Pharſale* par *Céſar*.

„ *Céſar* s'étant approché vit que leur Armée étoit rangée en cette „ ſorte. *Pompée* étoit à l'aîle gauche avec les deux Légions que *Cé-*„ *ſar* lui avoit envoiées: Et *Affranius* à la droite avec celle de la *Ci-*„ *licie*, & les Cohortes qu'il avoit emmenées de l'*Eſpagne*, que *Pom-*„ *pée* conſideroit comme ſes meilleures troupes. *Scipion* étoit au mi-„ lieu avec les Legions de la *Syrie*, aïant à ſes côtés les autres, qui „ faiſoient en tout cinquante cinq mille Hommes, diſtingués en cent „ & dix Cohortes, ſans compter deux mille volontaires, qui étoient „ répandus par tout. Il y avoit outre cela ſept Cohortes à la garde „ du camp & des forts voiſins. L'aîle droite avoit le flanc couvert „ d'un ruiſſeau, de difficile abord; c'eſt pourquoi on avoit jetté de „ l'autre côté toute la Cavalerie avec les frondeurs & les archers. *Cé-*„ *ſar* n'avoit que vingt deux mille Hommes de pied, diſtingués en „ quatre vingt Cohortes, ſans compter les deux qu'il avoit laiſſées à „ la garde du camp. Il mit la dixieme Légion à l'aîle droite, ſelon „ ſa coutume, & la neuvieme à la gauche, fortifiée de la huitiéme, „ à cauſe qu'elle étoit fort affoiblie des combats de *Dyrrachium*. Le „ reſte de ſes Légions rempliſſoit l'eſpace, qui étoit entre les deux aî-„ les. *Antoine* commandoit à la gauche. *Sylla* à la droite, & *Do-*

„ *mi-*

* Guer. Civ. l. 3. pag. 278, & ſuivans.

„ *mitius* à la Bataille. Pour lui, il se plaça à la droite, vis à vis de „ *Pompée;* mais comme il craignoit d'être enveloppée de ce côté là, „ par la multitude de la Cavalerie, il tira *de la troisiéme ligne*, une „ Cohorte de chaque Légion pour lui opposer, & après leur avoir „ communiqué son dessein, les avertit que la victoire dépendroit de „ leur valeur. Il commanda ensuite à toute l'Armée, & particulie- „ rement *à la troisieme ligne*, *de ne bouger* sans son ordre, & dit qu'il „ feroit signe d'un étendart, lorsqu'il seroit tems de donner. Com- „ me il encourageoit ses soldats.... La harangue finie il fit sonner la „ charge... Il n'y avoit entre les deux Armées qu'autant d'espace „ qu'il falloit pour choquer; mais *Pompée* avoit commandé à ses gens „ de demeurer fermes, sans s'ébranler, esperant par là de faire per- „ dre le rang & l'haleine aux nôtres, & rompant leur effort, rendre „ leurs javelots inutiles.... Lorsque ceux de *Cesar* virent que les au- „ tres ne bougeoient, ils s'arrêtérent d'eux-mêmes au milieu de la „ carriere, & après avoir un peu repris haleine, lancerent le javelot „ en courant, puis mirent l'épée à la main, selon l'ordre de *César*. „ Ceux de *Pompée* les reçurent fort bien, car ils soutinrent le choc „ sans branler, & mirent aussi l'épée à la main, après avoir lancé „ leurs javelots. En même tems leur Cavalerie qui se tenoit prête, „ donna avec les gens de trait, & renversant la nôtre, qui étoit plus „ foible, la poursuivit chaudement, après avoir étendu ses Escadrons, „ pour l'envelopper. Alors *César* fit signe aux Cohortes qu'il avoit „ detachées de chaque Légion, de donner, ce qu'elles firent si brus- „ quement, que la Cavalerie ennemie plia, & s'enfuit jusqu'aux mon- „ tagnes, laissant à la boucherie ses gens de trait, qui furent tous „ taillés en pieces. Aussitôt tournant sur l'aîle gauche de *Pompée*, „ qui combattoit encore, elles la prirent en queuë, *& la troisieme* „ *ligne qui jusques-là ne s'étoit point ébranlée*, l'attaqua de front; de „ sorte que l'ennemi enveloppé de tous côtés ne put resister plus long- „ tems & prit la fuite. *César* avoit toûjours crû, que ce *quatrieme* „ *corps*, *qui faisoit front sur l'ale*, seroit cause du gain de la Bataille, „ & l'avoit dit aux soldats dans sa harangue....

Je dis que par cette relation il paroît que *César* & *Pompée* ont combattu à leur Infanterie, non pas sur une seule ligne, comme on le prétend, mais sur trois lignes. Et cela prémierement, parce que le contraire n'y est pas marqué. *César* à la verité ne dit pas en termes exprès, que les Légions de part & d'autre, étoient partagées, selon la maniere usitée, sur trois lignes; les quatre Cohortes du prémier ordre sur la premiere ligne, les trois du second ordre sur la seconde, & les trois du troisiéme ordre sur la troisiéme, dont il montre l'usage très distinctement dans la guerre d'*Afranius:* Mais il ne dit

LETTRE IV.

Remarques sur cette relation qui prouvent que les deux Armées y ont combattu à leur Infanterie sur trois lignes.

LETTRE IV. dit pas non plus, que les Légions étoient rangées, suivant une méthode non usitée, & dont-il n'est parlé nulle part dans ses Commentaires, c'est-à-dire, sur une seule ligne, les Cohortes du second ordre emboitées dans celles du prémier, les Cohortes du troisiéme ordre dans celles du prémier & du second: Ou pour m'expliquer d'avantage, ces differens ordres placés sur les côtés les uns des autres avec des intervalles fort petits, divisés sur tout le front de la ligne en trois corps *. Or dès là qu'il ne dit rien de ce dernier arrangement, n'est-on pas en droit de supposer le prémier? Un exemple confirmera mon raisonnement. Un homme à qui on diroit, une telle Armée moderne s'est rangée en Bataille, telles troupes à la droite, telles à la gauche, telles autres au centre, seroit en droit de supposer, que cette Armée étoit rangée selon la coutume, sur deux lignes, même sans corps de reserve, s'il n'en étoit point parlé, parce que ce n'est pas une coutume générale & constante parmi les Modernes, d'avoir un corps de reserve, sur-tout lorsque dans le detail de l'action, il n'y a rien qui contredise ce qu'on suppose? Et c'est ici le cas. Il y a même plus. Je dis pour seconde raison, que le détail que *César* nous en donne le confirme en ce qu'on y voit très-distinctement qu'il n'a combattu d'abord, qu'avec une partie de son Infanterie, tandis que l'autre demeura dans l'inaction, & non avec toute son Infanterie à la fois, aux Cohortes près tirées de la troisiéme ligne. C'est pourtant ce qui auroit dû arriver, s'il eût combattu sur le prétendu principe de Phalange, c'est-à-dire sur une seule ligne. Mais au contraire, aiant rangé toutes ses troupes en Bataille, & tiré une Cohorte de chaque Légion, il commande ensuite *particulierement à la troisieme ligne de ne bouger sans son ordre*, disant qu'il lui feroit signe d'un étendart lorsqu'il seroit tems de donner. Et faisant sonner la charge: Qu'arrive-t-il? La troisieme ligne ne bouge pas; les autres marchent à l'ennemi, & l'aiant joint, l'Infanterie de part & d'autre se bat courageusement: La Cavalerie de *César* est renversée; celle de *Pompée* à son tour mise en fuite: Cependant la troisiéme ligne, spectatrice du combat, ainsi qu'un corps de reserve, qui attend l'ordre pour donner, demeure ferme dans son poste; ne marche qu'après que l'Infanterie ennemie, a été prise en queuë; & ne combat que pour achever la victoire.

Le moien d'accorder toutes ces choses avec une seule ligne de quatre-vingt Cohortes enchassées les unes dans les autres, sur des intervalles fort petits, & qui, partagée sur-tout le front en trois corps, agit sur un principe de Phalange: *Tout d'une piece*; *Tout d'un tems*; *Et*

* Voiez *Polybe* de *Folard*, Tome IV. Preface, pag. XXIII. Et ses Nouvelles Decouvertes, pag. 14. 15. ci-dessus

Et d'un même mouvement: Marchant également d'un pas fort lent & fort grave, sans se désunir?* Dans quel endroit de la Bataille, par exemple, étoient placées les Cohortes que *César* tire de chaque Légion; & dont il forme un corps de près de trois mille Hommes? Si elles étoient placées dans la troisiéme ligne: *César* ne peut donc pas avoir agi sur un principe de Phalange, qui ne suppose qu'une seule ligne. Car selon les idées naturelles qu'on a des nombres, là où il y a une troisiéme ligne, il faut bien qu'il y ait une prémiere & une seconde, & il ne se peut pas qu'il n'y en ait qu'une seule. Veut-on, pour se tirer d'embarras, que ces Cohortes se soient trouvées dans un des trois corps, dont cette seule ligne auroit dû être composée, après sa division faite sur tout le front; mais comme ce corps ne pouvoit consister que dans trois ou quatre Légions tout au plus, il n'est pas possible que *César* ait dû former du même nombre de Cohortes qu'il en auroit tirées, un corps de trois mille Hommes, quand même ces Cohortes eussent été complettes. Voulez-vous donc que ce fussent autant de Cohortes du troisiéme ordre, ainsi appellées, à cause qu'elles formoient ordinairement la troisième ligne de leurs Légions, & qui confonduës parmi celles du prémier & du second ordre, ne formerent toutes ensemble, qu'une seule ligne, dont elles furent tirées? Soit. Mais apparement on leur aura fait quitter ce poste sans causer par-là sur-tout le front de cette ligne, autant d'ouvertures qu'il y avoit de Légions: sans tomber ensuite dans la nécessité, pour remplir ces espaces vuides, de se serrer de la droite à la gauche, tant pour ne pas perdre l'avantage de pouvoir combattre sur des intervalles fort petits, que pour se conserver celui du ruisseau qui couvroit leur gauche: Et sans donner en même tems, à mesure qu'elles se serroient, d'autant plus de prise sur leur droite, que par ce mouvement on y perdroit du terrain. Mais si cela ne pouvoit se faire autrement, ni sans un risque des plus évidens, en presence d'une Armée, rangée en Bataille, si près, qu'il n'y avoit qu'autant d'espace qu'il falloit pour donner, qui n'admirera donc pas cette excellente manœuvre, cette manœuvre digne certainement d'un Général du prémier ordre? Ce n'est pas tout. Répréſentez-vous encore ce même Général, qui marche ensuite, par une partie de la ligne, tandis que l'autre ne bouge, sans la rompre une seconde fois; qui avance d'un pas fort lent & fort grave, tout en courant: Et qui combat aussitôt sur un principe de Phalange, dans une masse, sans intervalles entre les Cohortes, si ce n'est des intervalles fort petits. Que de contradictions. Il y en a trop & elles sont trop palpables pour que je m'y arrête plus longtems. Mais comme il sem-

* Nouv. Découv. du Chev. de *Folard*, pag. 19. 20.

LETTRE IV.

LETTRE III. sembleroit, sur ce que nous venons de remarquer, que cette ligne imaginaire, aiant marché & combattu en deux parties l'une après l'autre, séparément, n'auroit agi, tout au plus que sur deux lignes, faisons voir encore, qu'en suivant les idées naturelles qu'on a des nombres, l'un est aussi chimérique que l'autre.

Consideration, sur le passage de César, touchant sa quatriéme ligne à Pharsale. Pour cela je remarque que *César*, qui d'ailleurs ne peut pas être accusé d'avoir si mal choisi ses termes, ne dit pas seulement qu'il tira de la troisieme ligne, une Cohorte de chaque Légion, & non pas, qu'il tira de chaque Légion une Cohorte du troisiéme ordre, mais que de plus il y ajoute, qu'en même tems, il forma de ces Cohortes une quatriéme ligne. *Celeriter ex tertia acie singulas Cohortes detraxit;* ATQUE EX HIS QUARTAM INSTITUIT. Une chose de fait, dont d'*Ablancourt* ne parle pas dans cet endroit, mais, qu'il donne à connoître, dans la suite, c'est ce qu'il dit, parlant de ces mêmes Cohortes, savoir que *César* avoit toûjours cru, que ce quatriéme corps, ou cette quatriéme ligne, seroit cause du gain de la Bataille. *Neque verò Cesarem fefellit, quin ab iis Cohortibus quæ contra equitatum* IN QUARTA ACIE *collocatæ essent, initium victoriæ oriretur.* Si donc ces Cohortes, furent rangées, & combattirent sur une quatriéme ligne, ne faut-il pas que les autres aient agi sur trois? Car n'est-ce pas par rapport à ces trois lignes déja formées, que *César* parle de celle-ci comme d'une quatriéme? Tellement qu'il ne resteroit, ce me semble, d'autre difficulté, que celle de savoir en quel endroit de la Bataille, il la plaça; & c'est ce que nous allons examiner.

En quel endroit il la plaça. Plutarque, selon *Amyot*, la met derriere la dixiéme Légion. Cela est naturel. Cette Légion faisoit la droite, où *César* craignoit d'être enveloppé. Jusques-là il fait l'Homme de guerre. Mais qu'il ne la mette pas en ligne parallele avec la Légion, & qu'il ne prétende point qu'elle ait pu s'y cacher comme dans une *embuscade* sans être découverte. Le champ de Bataille étoit dans une plaine raze, peut-être n'y avoit-il aussi que quatre ou cinq cens pas de distance entre le front des deux Armées. Et la position en ligne paralelle, par où elle auroit pu en quelque maniere se cacher, ne pouvoit pas avoir lieu ici. Cette ligne n'étoit pas ordonnée pour soutenir la dixiéme Légion. C'étoit l'affaire de la troisiéme ligne qui pour cet effet ne bougea pas d'abord. Elle devoit en couvrant la droite, servir d'appui à la Cavalerie qui étoit toute, mais en petit nombre, de ce côté-là, & s'opposer à la multitude de celle que l'ennemi avoit jettée sur sa gauche. Et comme pour s'en acquiter, il falloit qu'elle agît de front en forme de ligne, & non pas par le flanc comme en Colonne, soit qu'elle eût fait à droite par files, ou qu'elle eut tourné un quart de conversion par Cohortes séparément; elle ne devoit pas non plus s'y trouver

ver en poſition parallele, mais plûtôt en ligne de biais. LETTRE IV.

C'eſt ce qu'd'*Ablancourt* fait entendre en diſant qu'elle faiſoit front ſur l'aîle. Cela ſeroit déciſif. Car on ne peut pas dire telle choſe d'une ligne, à moins qu'elle ne ſoit tournée dans toute l'étenduë de ſon front, & non pas de ſa hauteur, vers le flanc, & non vers le front de l'Armée. Il eſt vrai que *Céſar* en attribuant le commencement de la victoire à cette quatriéme ligne, ne s'exprime pas tout à fait de même: Il marque ſeulement, ſelon ce qu'il en avoit dit auparavant, qu'elle avoit été oppoſée à la Cavalerie. Et comme il ne s'enſuivroit pas néceſſairement, qu'elle fit front ſur l'aîle, parce que, dans le même deſſein, il l'auroit pû placer en ſeconde ligne derriere ſa Cavalerie, pour la ſoutenir, peut-être, voudra-t-on, que cette diſpoſition étant auſſi la plus convenable, d'*Ablancourt* y ait mis un peu trop du ſien.

Point du tout. Cette ligne, poſée dans ce ſens, ſe ſeroit trouvée hors d'état de répondre au but de *Céſar*. Elle ne pouvoit couvrir l'endroit par où il craignoit d'être enveloppé. Parce que n'étant compoſée que d'environ trois mille Hommes, elle ne pouvoit s'étendre aſſez, pour oppoſer un front égal à la Cavalerie ennemie: Et que par conſéquent attaquée par le front & par le flanc, elle ne pouvoit manquer, dès que ſa Cavalerie viendroit à être renverſée, d'être auſſitôt enveloppée elle-même la prémiere. Auſſi *Céſar* pour prevenir cette ſuite la plaça de maniere, que la Cavalerie ennemie, après avoir culbuté celle de *Céſar*, voulant pouſſer ſa pointe, fut obligée, pour attaquer cette ligne par le front & l'Armée par le flanc, de s'étendre par eſcadrons; c'eſt-à-dire, de faire une eſpece de converſion. Mais que veut dire ce mouvement? Si ce n'eſt que la Cavalerie de *Céſar* s'étant retirée en arriere, il n'y avoit là plus rien, qui tint ferme: & qu'ainſi le flanc de l'Armée étant ouvert, *Latere aperto*, comme porte le texte *Latin*, il ne ſe pouvoit pas que cette ligne ne fût poſée de biais. Car s'étant trouvée en ſeconde ligne derriere ſa Cavalerie, comme, par cette diſpoſition, elle auroit obligé l'ennemi de la dépoſter prémierement, avant que de pouvoir replier ſur le flanc de l'Armée, elle l'auroit toûjours couvert, tant qu'elle auroit tenu ferme, comme elle fit, après que ſa Cavalerie ſe fût retirée. Quoi donc? Ce mouvement ne ſe fit, & le flanc de l'Armée ne fut ouvert, que parce que cette ligne, en tant que poſée de biais, en faiſoit elle-même le flanc. D'*Ablancourt* n'eſt donc pas contraire à *Céſar* dans cet endroit; Et qui plus eſt, il ſe trouve auſſi d'accord avec *Frontin*.

Je ne ſai ſi *Frontin* dans ſon recueil des Stratagemes * s'eſt réglé en Paſſage de *Fron-*

* Sexti Julii Frontini, *Stratagematum. Lib.* 2. *Exemplum* 22.

Lettre IV. *tin* fur cette matiere qui confirme les preuves ci dessus.

en tout, uniquement fur les auteurs qu'il a confultés; ou s'il y a fuppléé, dans de certains endroits, par fes connoiffances militaires. Quoiqu'il en foit, fon temoignage, comme d'un Homme entendu, fondé fur l'un ou fur l'autre, doit être également admis; fur tout, dès qu'il n'y a rien de contradictoire. Il en eft ainfi de ce qu'il dit fur le fujet que nous traittons. Il éclaircit *César*, en ce qu'il pourroit y avoir d'obfcur pour ceux qui ne feroient pas du métier, fans que d'autres y puiffent rien trouver à redire. *César* met la dixieme Légion à l'aîle droite, la neuviéme à la gauche, fortifiée de la huitieme, & le refte de fes Légions dans l'efpace qui étoit entre les deux aîles, fans marquer en termes exprès, fur combien de lignes. *Frontin* met les Légions de *César*, difpofées de front, *fur trois lignes*, appuiées par leur gauche au marais. *Et ipfe*, (Céfar) TRIPLICI ACIE, *difpofitis in fronte legionibus*, *finiftrum latus*, *ne circuiri poffet*, *admovit paludibus*. *César*, de crainte que fon aîle droite ne fût enveloppée par la multitude de la Cavalerie ennemie, lui oppofe un certain nombre de Cohortes tirées de la troifiéme ligne de chaque Légion; fans marquer en quel endroit ni dans quel fens il les pofa *Frontin* les place à l'aîle droite, d'où *César* attendoit la Cavalerie ennemie; *tournées avec leur droite obliquement*. *Sed deinde Cohortes in fubfidio retinuit*..... SED DEXTRO LATERE CONVERSAS IN OBLIQUUM, *unde equitatum hoftium expectavit*, *collocavit*. On trouve bien que *César* pour fuppléer à l'infériorité ou au defaut de fa Cavalerie, s'eft fervi de fes pefamment Armés; mais en les placant en prémiere ligne devant fa Cavalerie; comme on l'a vû plus haut dans une difpofition contre *Scipion*, près de la Ville d'*Uzite* en *Afrique*; de forte que s'il y a du ftratageme dans ce que *Frontin* vient de remarquer, ce doit être dans ces pefamment Armés, pofés en ligne oblique. Car pour ce qu'il dit du refte, & entre autres, de la difpofition de *Pompée*, qu'il fe rangea fur *trois lignes*, chacune fur dix rangs de hauteur; *Triplicem inftruxit aciem*, *quarum fingulæ denos ordines habuerunt in latitudinem*. Il n'y a là rien d'extraordinaire: Mais cela ne laiffe pas que de faire voir, que, fi on avoit tort de fuppofer, que *Pompée* s'eft rangé à fon Infanterie fur trois lignes, auffi bien que *César*, on auroit cela de commun avec *Frontin*: Du refte je ne crois pas, qu'on courût grand rifque d'en être accufé, quand même il n'en auroit jamais parlé. Il fuffit, fi je ne me trompe, d'avoir prouvé que *César*, après avoir vû la difpofition de *Pompée*, dans la neceffité de s'y conformer, qui n'eft que trop palpable, s'eft rangé à fon Infanterie fur trois lignes, pour être en droit de fuppofer, qu'il a trouvé celle de *Pompée*, rangée dans le même ordre.

Que *Pompée*

En effet quelle raifon *Pompée* pouvoit-il avoir, pour fe ranger à *Phar-*

Pharsale, à son Infanterie, autrement qu'il ne fit peu de tems auparavant, après les six combats donnés près de *Dyrrachium?* Lui qui se trouvoit ici supérieur de plus de la moitié à son Infanterie, & qui ne voulant la faire agir que d'une maniere defensive, prétendoit défaire *César*, par sa Cavalerie toute seule, ainsi qu'il l'avoit dit en plein conseil? Lui, enfin, dont on ne trouve nulle part aucune disposition qui puisse avoir du rapport à une Phalange coupée, & moins encore dans l'occasion présente, où il laisse, entre les Cohortes de la premiere ligne, des intervalles assez spacieux, pour y placer ses Armés à la legere: C'est au moins ce que *Frontin* donne encore à connoître, lorsque parlant des Légions de *Pompée*, rangées sur trois lignes, il y ajoute, *spacia bis interposita tironibus supplevit*. Si bien qu'il ne nous resteroit, qu'à concilier ce que nous avons supposé jusqu'ici, avec les forces des deux Armées, & le but des deux Généraux.

LETTRE IV.

N'a ni pû, ni dû se ranger à son Infanterie sur une ligne.

Pompée avoit onze Légions distinguées en cent & dix Cohortes, qui, prises sur le pied de complettes, pouvoient à la verité monter à cinquante cinq mille Hommes. Mais elles furent beaucoup diminuées en partie par la fuite des Soldats qui d'abord, dans les marches forcées que *Pompée* fit, effraiés, sur le bruit que *César* approchoit, jetterent leurs armes & quitterent leurs drapeaux, en partie par la mortalité qui regnoit dans son camp près de *Dyrrachium*, & par les divers combats qui s'y donnerent, dans un desquels il perdit près de deux mille Hommes: En partie enfin par ceux qui furent tués dans d'autres occasions, & par ceux qui passoient presque tous les jours, de son camp dans celui de *César*. Ainsi je crois que, quand on n'auroit que ces raisons, on peut fort bien réduire ce nombre, suivant *Plutarque* & *Appien*, à quarante cinq mille. A ce compte là, chaque Cohorte l'une parmi l'autre, pouvoit avoir sur le champ de Bataille quatre cens neuf Hommes effectifs, quatre vingt treize Armés à la legere, faisant ensemble sur les cent & dix Cohortes, dix mille deux cens trente; dont je forme quarante trois corps sur vingt neuf à trente de front & huit de hauteur; & trois cens seize de pésamment Armés, que je distingue, selon l'usage d'alors, en trois Compagnies. La prémiere composée de cent six Triaires, la seconde de cent cinq Princes, & la troisiéme d'autant de Hastaires, y compris deux Officiers par Compagnie, que je range ensemble dans un seul corps, sur trente & un de front & dix de hauteur; les Triaires dans les prémiers rangs de la tête, les Princes dans ceux du milieu, & les Hastaires dans ceux de la queuë: Ou bien les Hastaires dans les prémiers rangs de la tête, & les Triaires dans ceux de la queuë. Car, qu'on suppose ou l'un ou l'autre, la chose, ce me semble, ne peut souffrir aucune difficulté. La raison en est qu'en tout cas comme les *Romains*, donnoient

Quelles étoient ses forces à la journée de *Pharsale*.

LETTRE IV. noient ordinairement à chaque Soldat, pour combattre, un eſpace au moins de cinq pieds en quarré, qui fait autant que deux pas communs, il leur étoit fort facile de faire paſſer ſubitement entre ces files ouvertes les uns de la queuë à la tête & les autres de la tête à la queuë, ſelon les differentes occaſions, & à meſure que cela pouvoit convenir à l'une ou à l'autre Arme. Les ſept mille chevaux que *Pompée* avoit & qui ſelon le dénombrement que *Céſar* en fait ailleurs, devoient conſiſter en trois mille ſix cens Hommes de Troupes reglées, & trois mille quatre cens tant Volontaires que ſoudoiés de divers endroits; nous croions les pouvoir reduire hardiment à ſix mille ſix cens, outre leurs Officiers: Vû que nous trouvons dans les combats précédens tantôt quatre vingt Cavaliers, tantôt deux eſcadrons entiers, & pluſieurs autres de tués. Si bien qu'il pouvoit y avoir trois mille trois cens Hommes de troupes réglées, & autant de Volontaires ou de ſoudoiés de divers endroits: Et par conſequent pour chaque Légion trois cens de chaque eſpece en rangs & files. Dont je forme cinq troupes, moitié de l'une, moitié de l'autre eſpece, à ſavoir chaque troupe de ſoixante Volontaires ſur quinze de front & quatre de hauteur, que je place à la tête, parce que ſelon *Plutarque*, ils donnerent les prémiers, & d'un même nombre de troupes réglées, auſſi ſur quinze de front & quatre de hauteur, que je fais ſerrer à la queuë des autres. De maniere qu'on trouve dans ces deux eſpeces de troupes jointes enſemble, ſur les onze Légions, cinquante cinq Eſcadrons à quinze de front & huit de hauteur.

Pompée avoit de plus un certain nombre d'Archers & de Frondeurs qui avec la Cavalerie furent tous jettés ſur la gauche, & que *Céſar* fait monter dans un autre endroit enſemble à quatre mille deux cens. Mais comme il ne ſe peut pas que leur nombre n'ait été plus ou moins diminué, tant à cauſe des combats précédens qu'autrement, nous croions auſſi être en droit de les réduire à trois mille huit cens quatre vingt tout au plus, en rangs & files. Dont nous formons cinquante quatre pelotons ſur neuf de front & huit de hauteur.

Son ordre de Bataille. Je mets ſur la prémiere ligne A *, quatre Cohortes des peſamment Armés de chaque Légion, avec des intervalles entre elles égaux à leurs fronts; trois autres ſur la ſeconde, & trois ſur la troiſiéme ligne, diſpoſés en échiquier vis à vis les intervalles des prémieres. Je place à la gauche dans une ligne droite B, les cinquante cinq eſcadrons, auſſi avec des eſpaces entre eux égaux à leurs fronts. Je remplis les intervalles entre les Cohortes de la prémiere ligne, ſelon *Frontin*, par les quarante trois corps d'Armés à la legere, & les eſpaces entre

* Voiez la Planche, N. VI. ci-deſſous.

entre les escadrons, par les cinquante quatre pelotons formés de Frondeurs & Archers. Ce qui en effet a dû faire paroître cette aîle de Cavalerie, rangée comme en Phalange, à ce qu'*Appien* prétend. Si bien qu'en donnant à chaque Soldat pesamment Armé un pas de cinq pieds, & autant à chaque Cavalier, le corps d'Infanterie occupera de front deux mille six cens nonante sept pas, & l'aîle de Cavalerie mille six cens trente cinq. LETTRE IV.

César avoit, comme *Pompée*, onze Légions. Mais si fort affoiblies, tant par les détachemens que par les pertes qu'il avoit faites, qu'il ne lui en restoit que quatre vingt Cohortes qui en tout ne faisoient que vingt deux mille hommes. J'en prens d'abord, pour ceux qu'il étoit accoutumé de mêler parmi sa Cavalerie, mille neuf cens quatrevingt quatre des plus lestes, choisis partie entre les Armés à la légére, partie entre ceux des pesamment Armés qui combattoient aux prémiers rangs. *Adolescentes, atque expeditos ex antesignanis electos* Dont je forme soixante quatre pelotons sur dix de front & trois de hauteur; aiant chacun un Officier à leur tête Sur ce pied là, en rabattant de plus pour des Soldats Armés à la légère mille cinq cens quarante, formés en trente deux pelotons, sur vingt six à vingt sept de front & deux de hauteur, il ne restera de pesamment Armés pour chaque Cohorte l'une parmi l'autre, que deux cens trente un; que je distingue aussi en trois Compagnies, la prémiere composée de soixante & dix-sept Triaires, la seconde d'autant de Princes, & la troisiéme d'autant de Hastaires, y compris deux Officiers par Compagnie: Que je range dans un seul corps sur quarante cinq de front & cinq de hauteur; les Triaires dans les prémiers rangs de la tête, les Princes dans ceux du milieu, & les Hastaires dans ceux de la queuë: Ou bien les Triaires dans les prémiers rangs de la queuë, & les Hastaires dans ceux de la tête. Il n'importe; & cela pour les raisons que nous avons alleguées plus haut. Au reste, ne trouvez pas mauvais si je me sers de ces anciens noms de Hastaires, Princes, Triaires, dont on pretend qu'il n'est plus parlé après la troisieme guerre *Punique*: *César* lui-même parle d'un certain *Quintus Fulginius* comme d'un premier Hastaire de la quatorzième Légion. *Ex primo Hastato Legionis XIV*.... Et cela seul je crois, suffit pour me justifier. Forces de *César* à la Bataille de *Pharsale*

César n'avoit que mille chevaux, & sans doute aussi quelques Frondeurs & Archers, puis qu'il en parle dans un autre endroit, au moins des prémiers, sans faire pourtant mention de leur nombre. C'est pourquoi nous croirions d'un côté être injustes, si nous ne lui en donnions point du tout dans cette occasion, & de l'autre nous craindrions d'être trop chiches, si nous ne lui en donnions pas au moins neuf cens soixante. Mais que ferons-nous de l'un & de l'autre? Les mille che-

LETTRE IV. vaux ne peuvent fournir pour chaque Légion gueres plus de quatre vingt dix maîtres, qui ne permettent pas que nous en formions plus de trois troupes, chacune ſur dix de front & trois de hauteur, en ſorte que nous n'en trouverons que trente trois ſur les onze Légions. Et tout ce que nous pouvons faire des neuf cens ſoixante tant Frondeurs qu'Archers, c'eſt de les réduire en trente deux pelotons ſur dix de front & trois de hauteur. Tout cela, à la verité, ne pourra pas figurer beaucoup, ni dans l'ordre de Bataille, ni dans l'Action, contre le grand nombre de *Pompée*; mais cela ne laiſſera pas d'y être de quelque utilité, comme on le verra dans la ſuite.

Son ordre de Bataille. Bien que *Céſar* eut onze Légions, comme il fortifia la neuviéme de la huitiéme, à cauſe qu'elle étoit fort affoiblie par les combats de *Dyrrachium*, enſorte que ces deux Légions n'en faiſoient à peine qu'une, & qu'il n'y avoit en tout que quatre vingt Cohortes ſur le champ de Bataille, on ne pourra former cet ordre de Bataille que ſur dix Légions chacune ſeulement de huit Cohortes. C'eſt pourquoi je n'en mets que trois ſur la prémiere ligne C, trois ſur la ſeconde, & deux ſur la troiſiéme: Excepté à la prémiere Légion de la gauche qui étoit compoſée de deux, où je mets deux Cohortes ſur la ſeconde ligne, & trois ſur la troiſiéme, pour pouvoir ôter de toute la ligne, ſans la dégarnir nulle part, les onze Cohortes dont *Céſar* forma une quatriéme ligne; & pour trouver en même tems dans ces onze Cohortes le nombre de combattans à quoi pouvoient monter ſix Cohortes à peu près complettes. Croiant que c'eſt dans ce ſens qu'il faut prendre, *quam inſtituerat ſex Cohortium numero*, je diſpoſe les Cohortes de la prémiere ligne avec des intervalles entre elles de ſept pieds ſeulement plus grands que l'étendue de leurs fronts, pour éviter par là d'être ſurpaſſées ſoit ſur la droite, ſoit ſur la gauche. Je place ſur la même ligne à la droite les trente trois troupes de Cavalerie D, laiſſant entre elles des eſpaces de quarante pas. Je mets dans les intervalles entre les Cohortes de la prémiere ligne les trente deux Pelotons de Soldats Armés à la légere; & dans les eſpaces entre la Cavalerie les ſoixante quatre Pelotons de ceux dont *Céſar* étoit accoutumé de l'entremêler, avec les trente deux Pelotons tant Frondeurs qu'Archers; de telle ſorte que les Pelotons des prémiers ſe trouvent joignant les troupes de Cavalerie, à la diſtance de quatre pas & les Pelotons de Frondeurs & d'Archers entre ceux des prémiers. Si bien qu'en donnant à chaque Soldat peſamment Armé un pas de cinq pieds & autant à chaque Cavalier, le corps d'Infanterie de *Ceſar* occupera de front deux mille ſix cens quatre vingt quinze pas. Et l'aîle de Cavalerie mille ſix cens & dix. De ſorte qu'il n'y aura d'autre difference dans l'étendue en front du corps d'Infanterie de *Pompée* & de *Céſar*, que de deux pas: Et dans

dans celle de l'aîle de Cavalerie que de vingt cinq, ou point du tout, en donnant seulement à chaque Cavalier de *César* deux pouces de plus. Je tire ensuite de la troisiéme ligne deux Cohortes de la prémiere Légion de la gauche, & une Cohorte de chacune des neuf autres Légions, faisant ensemble onze Cohortes que je dispose sur une ligne oblique E, avec des intervalles entre elles égaux à leurs fronts; la gauche appuiée à la queuë de la dixiéme Légion à la distance de quarante cinq pas, & la droite en l'air, si la situation du terrain a été telle, qu'il ne s'y soit trouvé rien à quoi *César* l'ait pû appuier. Si bien que cette quatriéme ligne occupera dans toute l'étendue de son front neuf cens quatre vingt dix pas. LETTRE IV.

Il s'agit maintenant de voir, comment ces dispositions de part & d'autre ont été capables de répondre au but des deux Généraux. Mais quel étoit leur but? Vouloient-ils vaincre principalement par leur Infanterie au corps de Bataille? Non sans doute. *Pompée* avec sa Cavalerie toute seule. „ Je sai bien, dit-il, que cela paroîtra incroiable, „ mais comme elle est plus forte que la sienne, je veux qu'elle enveloppe son aîle droite, *avant que l'Infanterie vienne aux mains*, & „ après l'avoir mise en désordre, je prendrai son Armée en queuë, „ ainsi la victoire nous demeurera presque sans combat". Et *César* „ craignant d'être enveloppé de ce côté-là" veut non seulement y pourvoir, mais prétend encore vaincre par ce même endroit, d'où *Pompée* vouloit remporter la victoire. Cela paroît de ce qu'il ne tire pas seulement de la troisieme ligne une Cohorte de chaque Légion, dont il forme une quatriéme pour couvrir sa droite; mais de ce qu'après leur avoir communiqué son dessein, il les avertit que la Victoire dépendra de leur valeur, & qu'ensuite il les fait agir conséquemment. Pourquoi *César* & *Pompée* disposérent ainsi leurs Armées.

Pompée pour faire cesser les reproches qu'on lui faisoit souvent, „ qu'il „ étoit bien aise de se conserver le commandement, & de se voir suivi par une foule de *Pretoriens* & de *Consulaires* s'étant laissé persuader à la fin de donner Bataille" résolut d'agir d'une maniere défensive à son Infanterie au corps de Bataille, comme cela paroît encore dans l'ordre qu'il lui donna „ de demeurer ferme sans s'ébranler". C'est pourquoi il la range, ainsi qu'il a été dit, sur trois lignes, les Cohortes sur dix de hauteur, protégées par leurs Armés à la legère, placés non pas à la tête de la prémiere ligne, mais dans les intervales; afin que par leur retraite précipitée ils ne pussent causer le moindre desordre, sans être pour cela d'un moindre service. Par là il oblige l'ennemi, ou de diminuer la hauteur ordinaire de ses files pour le moins de la moitié, ou de se laisser déborder d'autant. Mais comme le dernier ne peut pas être soupçonné, il ne peut manquer de trouver dans le premier cet avantage, que son Infanterie combattant sur dix de hau- Sagesse de la disposition de *Pompée*.

LETTRE IV. hauteur, dans un combat de main à main, pourra très-sûrement se maintenir, contre tel effort, qu'un ennemi qui ne peut combattre que sur cinq de hauteur, pourroit faire, du moins jusqu'à ce que l'aîle de Cavalerie ennemie ait été renversée & le corps d'Infanterie investi. C'est pourquoi en appuiant sa droite à un ruisseau de difficile abord, il jette toute sa Cavalerie sur sa gauche, disposée sur une seule ligne, mais par troupes de deux différentes espéces, séparément à la queuë les unes des autres; chaque troupe sur quatre de file, formant ensemble des escadrons sur huit de hauteur, avec un grand nombre d'Archers & de Frondeurs placés entre les intervalles; de telle maniere qu'il reste aux aîles des escadrons un espace convenable pour les caracols, au cas qu'ils voulussent prémierement combattre selon leur usage par leurs armes de jet, avant que d'en venir au choc l'épée à la main. Si bien qu'il oblige l'ennemi, ou de se ranger à sa Cavalerie & à son Infanterie, dont-il est accoutumé de la fortifier, au plus sur trois de hauteur, ou de donner tant de prise sur cette aîle, qu'elle n'auroit pas été capable de se montrer seulement. Si donc l'ennemi voulant donner plus que trois de hauteur aux troupes de cette aîle, il s'y laisse déborder considérablement, ou que ne leur en donnant qu'autant, il vienne à opposer un front égal; Qui ne voit que cette aîle attaquée au prémier cas tout à la fois de front & en flanc, au second par une autre ligne sur huit de hauteur, qui peut au besoin, en dedoublant, s'étendre au double, ou tout d'un coup en former deux & rester encore sur quatre de hauteur: Qui ne voit, dis-je, que d'une maniere ou d'autre cette aîle étant attaquée, par une superiorité comme celle-ci, doit être indubitablement aussi-tôt renversée, & qu'ensuite le corps de son Infanterie ne peut gueres manquer d'être envelopé en même tems de toutes parts. *Pompée* donc, pour parvenir à son but, auroit-il pu s'y mieux prendre?

Eloge de la disposition de *César*. Et *César*, comment s'y prit-il? *César* aïant, les jours précédens, successivement présenté la Bataille, „& voiant qu'il ne pouvoit attirer l'ennemi au combat, crut qu'il lui seroit avantageux de tenir „ la campagne, parce qu'en remuant souvent son camp, il feroit „ mieux subsister ses troupes, & travailleroit celles de son ennemi: „ Outre qu'il se présenteroit quelque occasion de donner Bataille dans „ ce changement. Cette résolution prise, comme l'Armée décam„ poit, & qu'il s'apperçut que *Pompée* contre sa coutume, s'étoit dé„ taché de ses retranchemens desorte qu'on pouvoit l'attaquer sans" autre „désavantage" que par raport au nombre: Mettant sa confiance autant en son adresse qu'en la valeur de ses troupes, crie aux Soldats qu'il falloit demeurer & combattre, plûtôt qu'en continuant leur marche, de laisser échapper une si belle occasion. Aussi-tôt „les chefs „ des

„ des bandes" comme dit *Amiot* après *Plutarque* * „menent leurs gens chacun au lieu où ils devoient être, les rangent en leurs rangs sans trouble ni tumulte quelconque, tout aussi paisiblement & aussi aisement, comme s'ils eussent ordonné une dance". *César* cependant aiant reconnu la disposition de l'ennemi, forme d'abord, à son exemple, le corps de son Infanterie sur trois lignes, avec cette difference qu'il met les Cohortes sur cinq au lieu de dix de hauteur, remplissant au reste les intervalles le mieux qu'il peut par une partie de ses Armés à la legere; ensorte qu'il oppose un front égal à l'ennemi, & qu'ainsi il se trouve en état, non seulement d'aller au devant de lui, mais de soûtenir encore un combat de main à main, quoique sur cinq de hauteur, au moins jusqu'à ce que l'affaire soit décidée entre les deux aîles. En même tems, appuiant sa gauche au ruisseau, il jette sur sa droite toute sa Cavalerie sur une seule ligne, partagée en troupes sur trois de hauteur, qu'il entrelace, selon sa coutume, de ceux de ses Soldats choisis parmi son Infanterie, qui avoient été si bien „ dressés „ par un continuel exercice, qu'ils avoient la hardiesse d'attendre la „ Cavalerie ennemie en raze campagne" de maniere que cette aîle vienne à occuper en front, une étenduë de terrain, tout à fait ou à peu près égale à celle de l'ennemi. Mais comme il prévoit que cette aîle, quoique fortifiée par un certain nombre d'Infanterie, ne seroit jamais capable de résister à la multitude des ennemis, & que le gain de la Bataille devoit necessairement procéder de la victoire qu'une aîle remporteroit sur l'autre, il tire promptement, *(celeriter)* de la troisiéme ligne, sans la dégarnir nulle part, onze Cohortes, dont-il forme une ligne qu'il pose sur sa droite obliquement. Il met par là l'ennemi dans une nécessité absoluë, après le prémier choc, voulant pousser sa pointe, de replier par une conversion à droite, croiant de ne pouvoir manquer, dans ce mouvement qui ne se peut faire par des troupes qui viennent de combattre, que plus ou moins en desordre, une occasion favorable de le faire charger brusquement & en bon ordre, par les troupes de cette ligne, conjointement avec celles, qui de cette aîle pourroient se trouver entieres, pendant que sa prémiere & sa seconde ligne, combattant vaillamment taillent assez de besogne, à ce qui leur est opposé. Et pour mieux s'assurer encore la victoire par cet endroit, il ne veut pas que la troisiéme ligne bouge qu'il ne le commande, mais il veut, que restant ferme en sa place, comme une reserve à deux usages, elle se trouve également à portée pour servir d'appui, autant à cette quatriéme ligne, qu'aux deux prémieres. *César* donc aussi de son côté, pour parvenir à ses fins, pouvoit-il faire autrement? Dans

LETTRE IV.

* Viès des Hommes Illustres.

LETTRE IV. Defcription de la Bataille de *Pharsale.*

Dans cette efpérance, pour ne pas laiffer ralentir l'ardeur de fes Soldats qui demandoient la Bataille, après avoir donné fes ordres par tout, il fait fonner la charge; à ce fignal la prémiere & la feconde ligne avancent également enfemble, & joignent brufquement l'ennemi, qui les reçoit fort bien, foutenant ce choc fans branler. Leur Cavalerie qui fe tenoit prête, donne en même tems fur l'aîle droite de *Céfar*, qui ne pouvant foutenir, fe retire vers fes gens le mieux qu'elle peut. L'ennemi qui veut profiter de ce prémier avantage, dans le deffein de prendre l'Armée en queuë, replie inceffamment fur fa droite, & pourfuit chaudement les fuiards. Alors *Céfar* qui s'y étoit préparé, jugeant qu'il étoit tems de fe faifir de l'occafion favorable, que ce mouvement, pouffé peut-être avec trop de vivacité, lui fourniffoit; fit figne aux Cohortes de la quatriéme ligne de donner. Ce qu'elles firent en courant droit fur l'ennemi, fans lancer leurs javelots. Mais s'étant jettés en partie fur les flancs des prémiers rangs où étoient les volontaires, ils leur donnerent de leurs javelots dans les yeux & au vifage, fi brufquement que ces jeunes Meffieurs, de peur de fe voir ainfi defigurés, faifant volte-face, apportérent par tout le défordre parmi leurs gens: Les uns & les autres étant inceffamment pouffés de nouveau, rompirent entiérement leurs efcadrons, & s'enfuirent jufques aux plus hautes montagnes. C'eft au moins l'idée que *Plutarque* nous en donne auffi felon *Amiot*. Qui dit que *Céfar* leur avoit commandé: „ Sitôt que la Gendarmerie des ennemis viendroit „ à charger, qu'alors courants de roideur, ils fe jettaffent à côté des „ prémiers rangs, fans toutefois lancer leurs javelots, comme ont ac- „ coutumé de faire les plus vaillants combattans, afin d'en venir plû- „ tôt à l'efcrime des épées: Mais les dreffer contremont & en don- „ ner aux yeux & au vifage des ennemis. Pource, dit-il, que ces „ beaux danceurs fi mignons n'attendront jamais, de peur que vous „ ne leur gâtiez leur beau vifage". Et qu'en exécution de ce commandement, „ Comme ils furent joignant les chevaux, ils drefferent „ le fer de leurs vogues & de leurs javelots contremont, & en don- „ nerent droit aux yeux & au vifage de ces jeunes gentilshommes: „ Ains mettant les mains devant leurs vifages, fe tournerent hon- „ teufement en fuite.

Céfar, ne trouvant plus d'obftacle à fon deffein, fans s'amufer à les pourfuivre, tourne auffi-tôt avec les Cohortes de la quatriéme ligne, & les troupes ralliées de fon aîle droite, fur la gauche de l'Infanterie de *Pompée*, qui combattoit encore en ordre, & la prend en queuë. Il fait en même tems avancer la troifiéme ligne, qui jufques-là n'avoit pas bougé de fa place, & par ce fecours de troupes fraîches, donnant de nouvelles forces à celles de la prémiére & de la feconde ligne,

ligne, fatiguées d'un combat très-opiniâtre: Il force enfin l'Infanterie ennemie, qui attaquée de front & en queuë, ne pouvoit résister d'avantage, il la force, dis-je, de tourner par tout le dos. LETTRE IV.

Je m'arrête ici, Monsieur. Si ce que nous avons remarqué ne suffit pas pour justifier pleinement mes deux ordres de Bataille: Je crois au moins que ce sera assez pour faire voir, qu'il ne faut pas avoir recours à du *Grec*, pour pouvoir comprendre prémierement qu'à *Pharsale César* & *Pompée* ont pû se ranger à leur Infanterie sur trois lignes, sans s'écarter des regles, ni de leur but. Et secondement que *Pompée* s'est rangé à sa Cavalerie comme en Phalange, sans donner effectivement dans ce ridicule.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux Généraux ont agi de part & d'autre sur un principe directement opposé au principe *Grec*. Ils ont voulu vaincre principalement par leurs aîles, & non par leur Infanterie au corps de Bataille; mais avec cette différence que *Pompée* s'est fondé sur la Cavalerie toute seule; & *César* sur un certain mêlange des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie, fait avec discernement. Ils étoient convaincus tous deux par leur raison & par leur expérience, que s'ils pouvoient battre les aîles de Cavalerie, ils viendroient aisément à bout de l'Infanterie au corps de Bataille; en général ils ont raisonné fort bien tous deux. Mais dans le fond *César* a mieux raisonné que l'autre. C'est au moins ce que l'évenement a justifié.

Examen de la conduite de *Pompée* en cette occasion.

Cependant ne vous imaginez pas que la principale faute de *Pompée* consiste dans le trop de confiance qu'il a mis dans sa seule Cavalerie. En effet, qui n'auroit pas crû que six mille six cens chevaux, auroient passé sur le ventre à mille, quoique soutenus, si vous voulez, par un certain nombre de fantassins? Je doute même que l'Auteur anonyme, qui nous a donné, il n'y a pas long-tems, de cette Bataille une relation dont on peut regretter la briéveté *; je doute, dis-je, que s'il eût voulu s'arrêter à cet endroit de l'histoire de *Pompée*, il y eût trouvé la moindre chose à redire, si ce n'est, sur ce qu'il fit même trop que de mêler parmi sa Cavalerie ses Archers & ses Frondeurs, tant cet Auteur paroît être persuadé de l'inutilité de mettre des Pelotons d'Infanterie entre les escadrons †. Aussi quand on voit ces Archers & Frondeurs, lâchement abandonnés par leur Cavalerie, tous taillés en piéces, n'auroit-il pas eu raison de ne le lui pas pardonner?

Mais s'il l'épargne sur cette faute, n'attendez pas qu'il lui fasse grace

* Reflexions sur les deux Premiers Tomes de *Polybe* de M. de *Folard*, & sur son livre de Nouvelles Decouvertes. Pag. 28. & suiv.

† Pag. 42.

LETTRE IV. ce sur celle-ci. „ *Pompée*, dit-il, prit mal son parti de toutes fa-„ çons, en ce qu'il négligea de conserver la hauteur qui faisoit sa „ supériorité, &, qu'étant décendu en plaine, *il se livra à une action* „ *qu'il pouvoit éviter*". Rien n'est plus certain. Il fit même trop de sortir de son camp. Il n'avoit qu'à s'y tenir renfermé. Il évitoit surement la Bataille. Il se conservoit avec sa grande supériorité en nombre de troupes, l'avantage d'un camp fortifié à la *Romaine*, où certainement *César* ne l'auroit jamais cherché à forces égales.

Raisons qui la justifient. Mais *Pompée*, pour avoir été battu ne mérite-t-il pas d'être écouté? Il dit qu'il se trouvoit à la tête d'une Armée *Romaine* de quarante cinq mille fantassins & de six mille six cens chevaux composés d'un grand nombre de noblesse: & que pour profiter de la leçon que l'Auteur donne aux Généraux timides qui ne veulent pas aller au devant de l'ennemi *, il vouloit combattre en rase campagne un Rival, qui ne pouvoit lui opposer tout au plus, que vingt deux à vingt trois mille fantassins & environ mille chevaux. Avoit-il tort? Oui sans doute. Il devoit au jugement de l'Auteur réduire son ennemi à manquer de „ subsistance, qui l'auroit peut-être nécessité à décamper, *& par sa* „ *retraite occasionner une attaque d'arriere-garde*, qui est souvent „ une action avantageuse pour celui qui l'entreprend".

Réponse aux reproches qu'un Auteur a faits à ce Général. Cela est dans les regles. Et que fait-on si *Pompée* en quitant la hauteur, ne se proposa pas aussi une action semblable? Pouvoit-il au moins, pour profiter d'un tel avis, espérer pendant tout le cours de la campagne une occasion plus favorable que celle qui venoit de se presenter, *César* fait pour cela tout ce qu'il devoit faire tôt ou tard. Il se met en devoir de décamper en présence de son ennemi, en plein jour, en belle plaine. *Pompée* sort aussitôt en Bataille, se detache de ses retranchemens, pour être à portée, au cas que l'ennemi persiste dans son dessein, de tomber d'abord sur son arriere-garde, aiant sous sa main une nombreuse Cavalerie, soutenuë à tout évenement du reste de l'Armée. Il savoit à la vérité qu'un tel mouvement, qu'il croioit dans les régles, pour engager une action d'arriere-garde, au cas que l'ennemi se mette en marche, pouvoit aussi méner à une action générale, au cas que changeant de dessein il fit ferme, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas que *César* ne demandoit pas mieux. Mais quel est le Général qui dans une plaine rase veut entreprendre l'un, qui ne doive pas en même tems être résolu à l'autre, sur tout, lorsqu'il se trouve sur son ennemi une supériorité à sa Cavalerie, de plus de six contre un, & à son Infanterie au délà de la moitié? D'ailleurs que pouvoit gagner *Pompée* par une action d'arrière-garde, qui ne décide de

* Pag. 31.

de rien, ou dans une guerre de chicane, qui ne lui avoit pas déja été des plus favorables? Il se voioit rencogné dans la *Grece:* Il étoit blâmé tous les jours des siens de ce qu'il évitoit le combat: Et à quel ennemi avoit-il à faire? Qu'en pouvoit-il esperer: N'étoit-ce pas un ennemi, qui toujours maître *de Rome*, de toute *l'Italie*, des *Gaules*, des *Espagnes*, de la *Sicile* & de la *Sardaigne*, ne pouvoit manquer de trouver lui seul en temporisant des ressources infinies: Et qui, bien que fort inférieur, avoit eu la résolution & l'adresse, de le tenir assiégé dans son camp de *Dyrrachium* pendant un long espace de tems, & de se retirer ensuite à sa barbe, sans donner sur lui la moindre prise? Au contraire, à quoi la conduite qu'on voudroit que *Pompée* eût tenuë, ne l'auroit-elle pas mené? Elle auroit abouti à le perdre de réputation, il se seroit vû insensiblement abandonné de ses amis & d'une partie de ses troupes, & *Pompée* auroit été reduit enfin à la fâcheuse nécessité d'accepter sa vie & son retour à *Rome* de la seule courtoisie de *César*. LETTRE IV.

Foible défense. *Pompée* veut combattre: Il fait fort bien, ce que *César* n'a pas manqué de remarquer ailleurs; * „ Que les armes sont „ journalieres, que souvent le moindre bruit, un scrupule, un soupçon, ou une terreur panique, ont donné l'épouvante à toute une „ Armée, outre les désordres qui arrivent par la faute des Officiers „ ou du Général ". Qui plus est, il voit déjà sa Cavalerie en fuite, le corps de son Infanterie entierement engagé & vivement pressé par de nouvelles troupes fraîches; son aîle gauche, composée de ce qu'il y avoit de meilleur, investie & en désordre: Tellement qu'il ne peut que desesperer de la victoire: Cependant „ dans une telle occasion où „ suivant les préceptes de l'Auteur on doit réünir ses divers talens, „ pour les mettre en usage, & faire sentir que la victoire peut avoir „ ses momens de caprice, sans diminuer l'activité pour se la rendre „ favorable": Il quitte le champ de Bataille „ laissant à ses Officiers „ Generaux le soin de ce qu'il y avoit à faire". Il pique droit à son camp retranché, que pour être près de là, il croit seul capable de favoriser la retraite de son Armée. Il fait aussitôt le tour du rempart en mettant ordre par tout à sa défense: Mais comme il ne paroit pas „ dit „l'auteur, *qu'il ait fait* d'ailleurs *aucune disposition pour sa retraite*", ne faut-il donc pas convenir, que tout grand-Capitaine, qu'il étoit, ses talens lui manquerent dans cette occasion, & qu'il fit une faute d'autant moins pardonnable qu'une bonne retraite fait souvent plus d'honneur à un Général, qu'une victoire achetée trop chérement. Mais

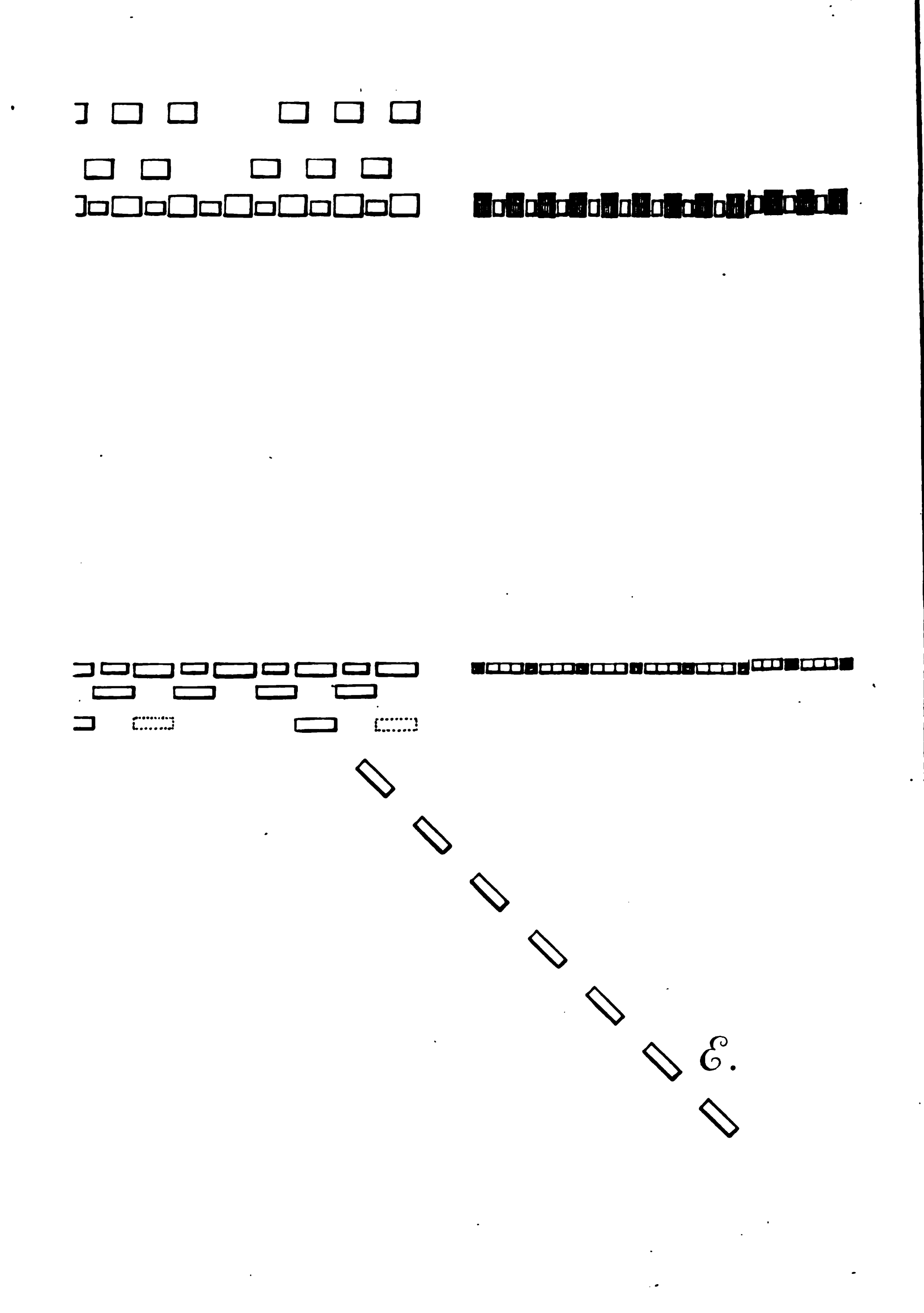
* Guer. Civ. l. 3. pag. 271.

LETTRE IV. Mais, de grace, demander une diſpoſition pour la retraite d'une Armée, c'eſt-à-dire, une diſpoſition, qui ne peut avoir lieu à moins qu'on ne trouve une partie des troupes dans leur entier en bon ordre & capables de faire tête à l'ennemi qui pourſuit, tandis que les autres ſe rallient & que toutes enſemble tâchent de gagner un endroit qui leur puiſſe ſervir d'azyle. Mais demander ici une telle choſe, pour une Armée, dont l'Infanterie en raſe Campagne, ſe trouve entierement abandonnee par ſa Cavalerie, & généralement engagée, ſans l'avoir pû éviter, dans un combat de main à main; qui naturellement ne pouvant aboutir qu'à un déſordre général, ne peut tourner qu'en une pleine & entiere déroute. En un mot, demander une diſpoſition pour la retraite d'une Armée, qui humainement ne peut ſe dégager d'un combat de cette nature, que par une fuite précipitée vers ſon camp, n'eſt-ce pas demander, ce que les plus grands Capitaines parmi les Anciens, non ſeulement ne pouvoient qu'ignorer, parce qu'ils ne combattoient jamais ſur d'autres principes; mais ce que les modernes eux-mêmes, qui en ont ſi fort perfectionné la pratique, à ce que l'Auteur prétend *, auroient de la peine à s'imaginer, en pareilles circonſtances, loin de le mettre en uſage. Avouez donc que *Pompée* doit-être né ſous une étoile bien malheureuſe, pour être appellé en jugement ſur de ſemblables faits, plus de dix ſept ſiécles après ſa mort, devant un Tribunal où l'on ne daigne pas ſeulement l'écouter.

Après cela, l'Auteur peut-il trouver mauvais, que „ *Céſar* n'ait „ pas pris la peine de nous inſtruire *des mouvemens qu'il fit*, *tant pour* „ *combattre*, que pour pénétrer dans le camp de l'ennemi ". Eſt-il bien fondé à dire que „ dans ce qui regarde *la diſpoſition* il la laiſſe „ trop, pour notre utilité, à l'opinion du lecteur "? Au contraire, ne doit-on pas plûtôt admirer ſa prudence, de lui avoir caché ces choſes? Pouvoit-il s'aviſer jamais d'un meilleur moien, pour ſe mettre à couvert de ſa cenſure? A préſent tout ce que l'Auteur y trouve digne d'être relevé, c'eſt, „ qu'on voit ſeulement que tout fut heu„ reux pour lui ". Choſe qui peut lui avoir été commune avec un mal habile Homme. Que n'y auroit-il peut-être pas trouvé à redire, ſi *Céſar* malheureuſement ſe fut expliqué plus clairement qu'il n'a fait?

Je ne ſais quel ſort ſera le mien, pour avoir oſé hazarder là-deſſus mes conjectures. On en peut faire ſûrement dans ſon Cabinet, de toutes les eſpeces, quelques malheureuſes qu'elles ſoient: Mais il n'en eſt pas de même quand on les expoſe aux yeux du Public.

* Page 9.

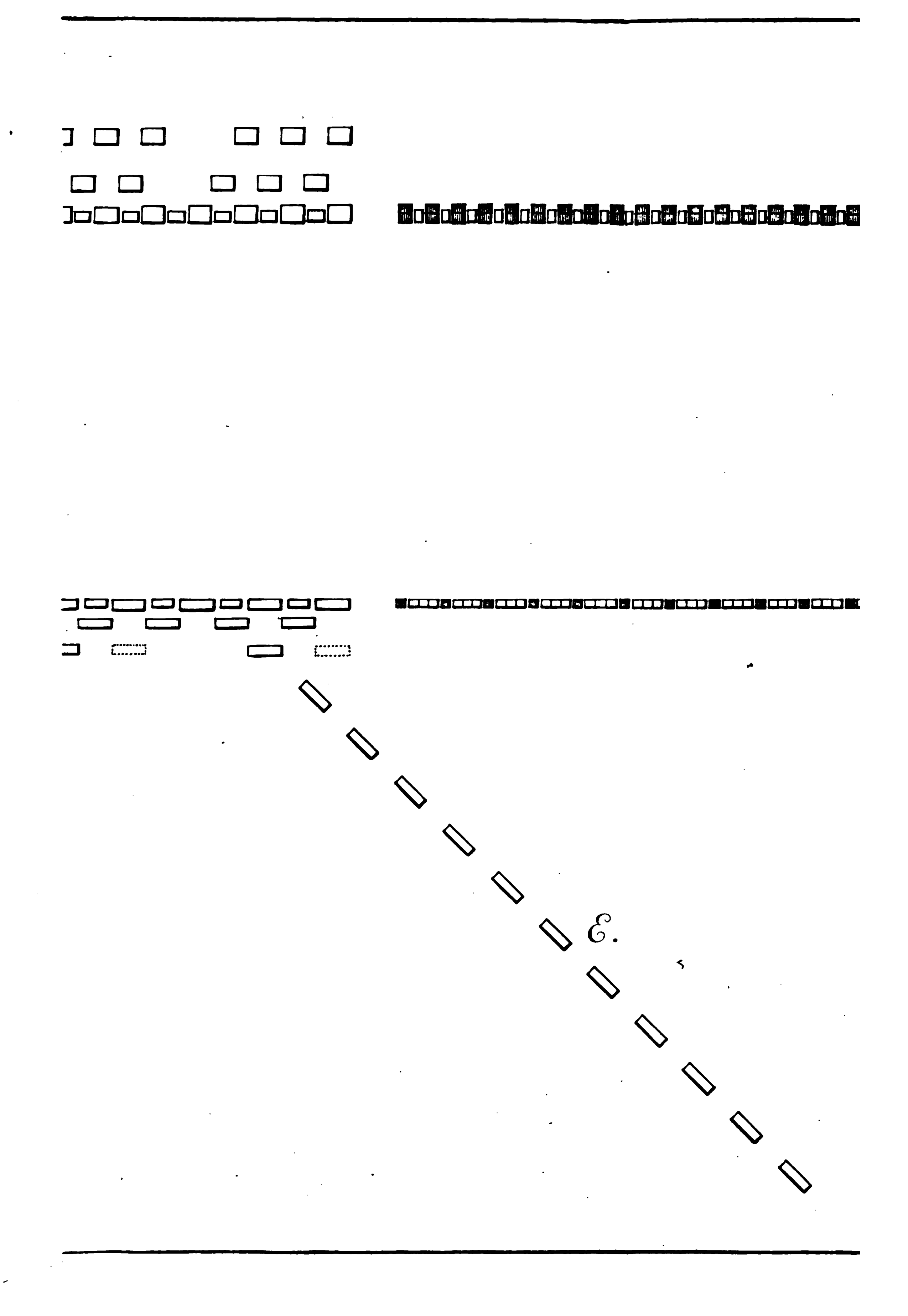

N°. VI.
E.

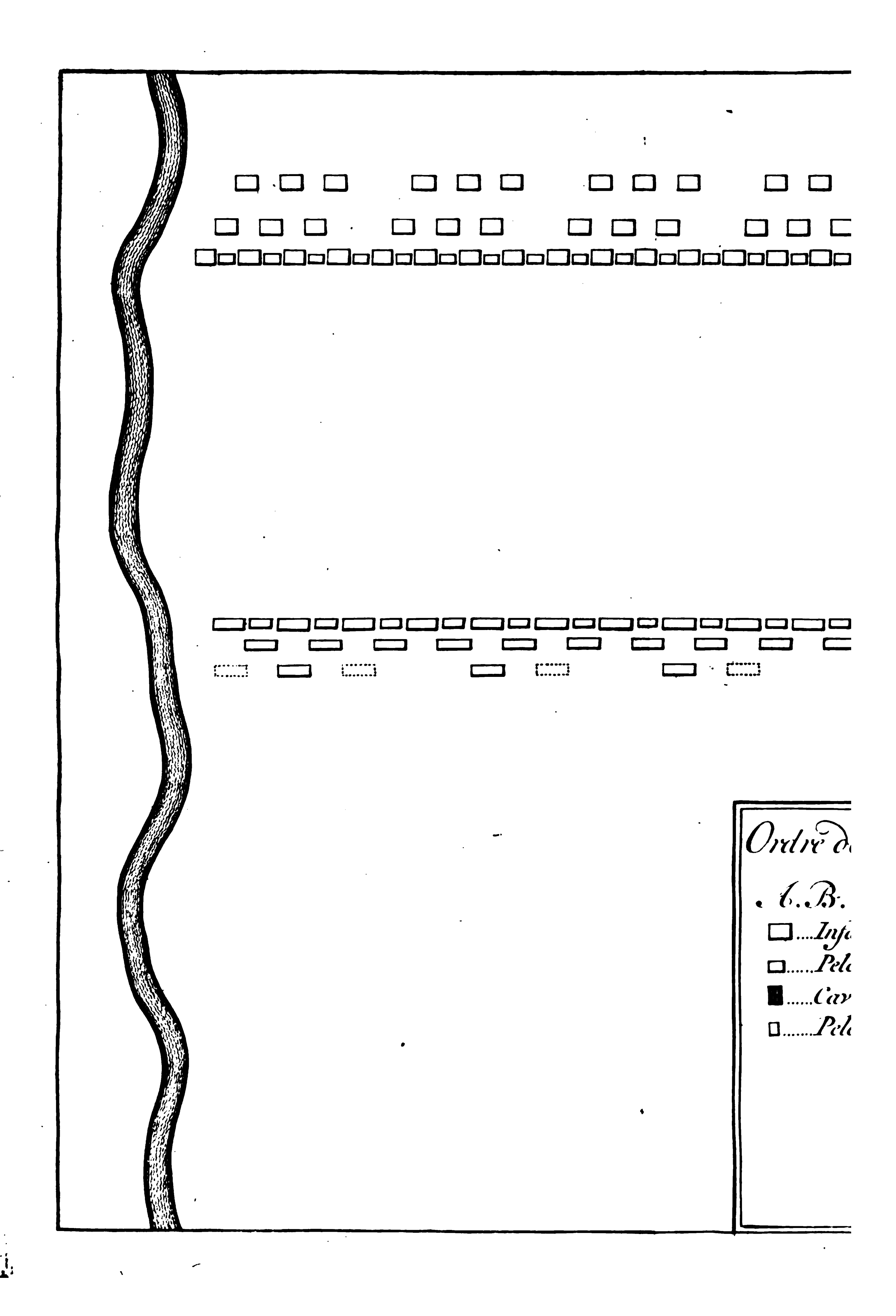
LETTRE IV. Mais, de grace, demander une diſpoſition pour la retraite d'une Armée, c'eſt-à-dire, une diſpoſition, qui ne peut avoir lieu à moins qu'on ne trouve une partie des troupes dans leur entier en bon ordre & capables de faire tête à l'ennemi qui pourſuit, tandis que les autres ſe rallient & que toutes enſemble tâchent de gagner un endroit qui leur puiſſe ſervir d'azyle. Mais demander ici une telle choſe, pour une Armée, dont l'Infanterie en raſe Campagne, ſe trouve entierement abandonnee par ſa Cavalerie, & généralement engagée, ſans l'avoir pû éviter, dans un combat de main à main; qui naturellement ne pouvant aboutir qu'à un déſordre général, ne peut tourner qu'en une pleine & entiere déroute. En un mot, demander une diſpoſition pour la retraite d'une Armée, qui humainement ne peut ſe dégager d'un combat de cette nature, que par une fuite précipitée vers ſon camp, n'eſt-ce pas demander, ce que les plus grands Capitaines parmi les Anciens, non ſeulement ne pouvoient qu'ignorer, parce qu'ils ne combattoient jamais ſur d'autres principes; mais ce que les modernes eux-mêmes, qui en ont ſi fort perfectionné la pratique, à ce que l'Auteur prétend *, auroient de la peine à s'imaginer, en pareilles circonſtances, loin de le mettre en uſage. Avouez donc que *Pompée* doit-être né ſous une étoile bien malheureuſe, pour être appellé en jugement ſur de ſemblables faits, plus de dix ſept ſiécles après ſa mort, devant un Tribunal où l'on ne daigne pas ſeulement l'écouter.

Après cela, l'Auteur peut-il trouver mauvais, que „ *Céſar* n'ait „ pas pris la peine de nous inſtruire *des mouvemens qu'il fit*, *tant pour* „ *combattre*, que pour pénétrer dans le camp de l'ennemi ". Eſt-il bien fondé à dire que „ dans ce qui regarde *la diſpoſition* il la laiſſe „ trop, pour notre utilité, à l'opinion du lecteur "? Au contraire, ne doit-on pas plûtôt admirer ſa prudence, de lui avoir caché ces choſes? Pouvoit-il s'aviſer jamais d'un meilleur moien, pour ſe mettre à couvert de ſa cenſure? A préſent tout ce que l'Auteur y trouve digne d'être relevé, c'eſt, „ qu'on voit ſeulement que tout fut heu- „ reux pour lui ". Choſe qui peut lui avoir été commune avec un mal habile Homme. Que n'y auroit-il peut-être pas trouvé à redire, ſi *Céſar* malheureuſement ſe fut expliqué plus clairement qu'il n'a fait?

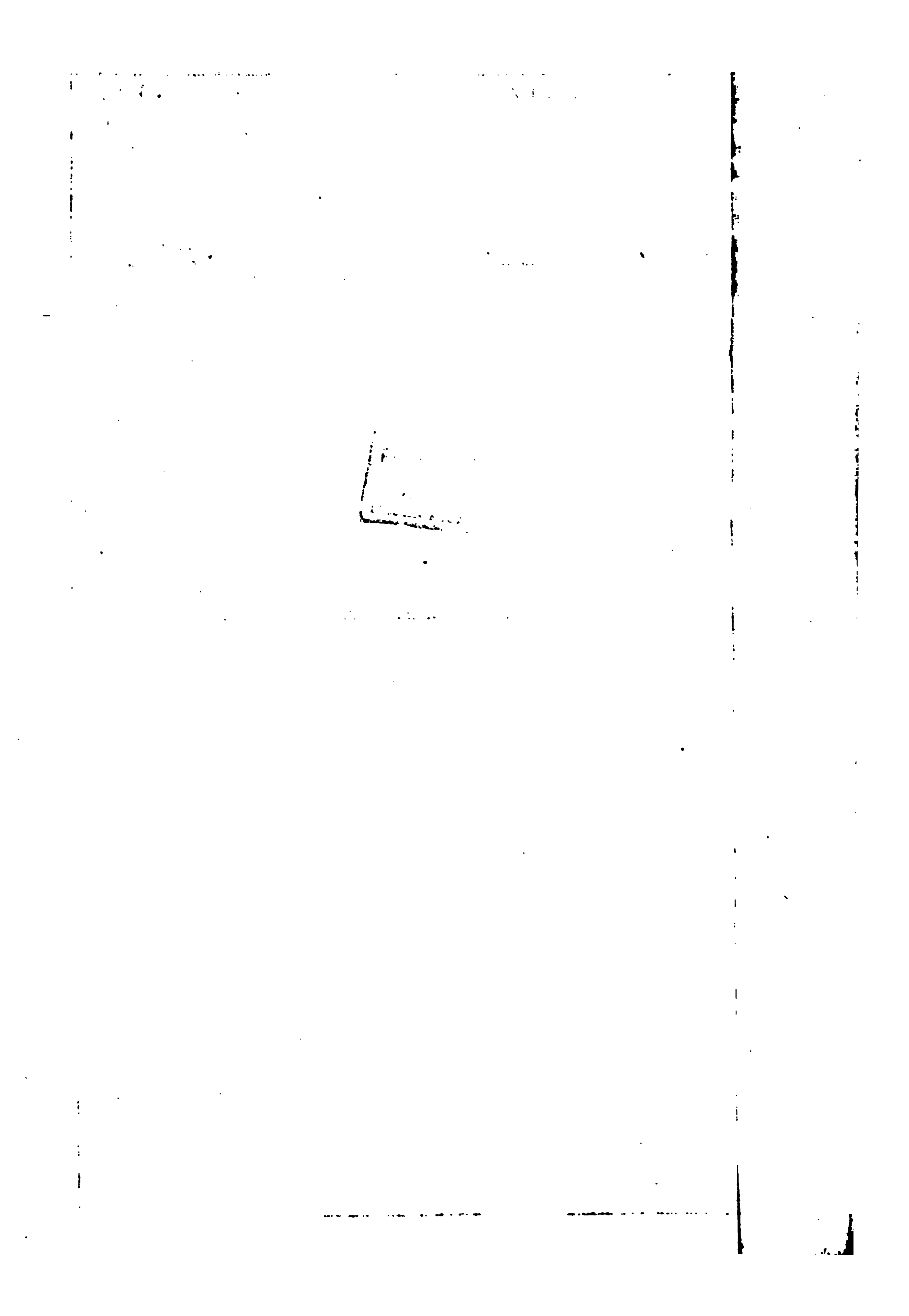
Je ne ſais quel ſort ſera le mien, pour avoir oſé hazarder là-deſſus mes conjectures. On en peut faire ſûrement dans ſon Cabinet, de toutes les eſpeces, quelques malheureuſes qu'elles ſoient: Mais il n'en eſt pas de même quand on les expoſe aux yeux du Public.

* Page 9.

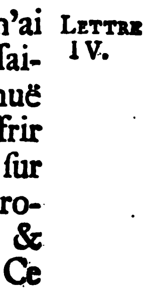

E.



Ordre d
A.B.
....Inf
......Pel
......Cav
......Pel



blic. J'eſpere pourtant, qu'une choſe me juſtifiera. C'eſt que je n'ai produit d'autres remarques que celles qui étoient abſolument néceſſaires pour éclaircir la matiere. Si vous trouvez que par cette retenuë je me ſois rendu un peu ſec, je m'en conſole: J'aime mieux ſouffrir ce reproche, que de me faire ſoupçonner d'avoir voulu empiéter ſur le droit de poſſeſſion, que d'autres ſe ſont acquis à juſte titre, de prononcer gravement & en dernier reſſort, ſur la conduite, bonne & mauvaiſe, des plus grands Capitaines Anciens & Modernes. Ce ſoupçon étoit ſur tout ce que je voulois éviter. Je ſuis, Monſieur, Votre. LETTRE IV.





TABLE

TABLE.

LETTRE PREMIERE.

De la Colonne.

CE que c'est que la Colonne, Page 88. Fermeté de la Colonne, 89. Manière de combattre de la Colonne, 92. Avantages de la Colonne, 96. Affectation dangereuse d'avoir beaucoup de Cavalerie, 97. Ce qu'il faut faire pour se passer d'en avoir tant, *ibid.* Grande étendue en front d'un Bataillon combien dangereuse, 99. Objections contre le Systême du Chevalier de Folard, *ibid. & suiv.* Qu'on peut remédier aux défauts du nouveau Systême, 102.

LETTRE SECONDE.

Du Mélange des differentes Armes d'une Armée.

CE qu'on entend par Mélange des differentes Armes, Page 103. Qu'une bonne Armée doit être composée des deux Armes ensemble, 104. Preuves de la Néceſſité de la Cavalerie dans les Marches & dans les Campemens, *ibid.* Qu'on ne peut se passer d'elle dans une Bataille, 106. Quelles sont les forces naturelles de la Cavalerie & de l'Infanterie, *ibid.* & 107 Remarques sur le peu d'Usage que les Anciens faisoient de la Cavalerie, 107. Estime des gens de guerre pour les Corps où ils servent, 108. Parallele de la Cavalerie & de l'Infanterie, *ibid.* Qu'elles sont également estimables, 109. Regles générales pour la disposition d'une Armée, *ibid.* Preuves de la bonté, de cette regle, 110. Quelle est aujourd'hui la distribution de la Cavalerie & de l'Infanterie dans les Batailles, *ibid.* Défauts de cette distribution, *ibid.* Elles sont par là hors d'état de s'entre-secourir, 111. Et l'une des deux Armes devient inutile, 112. Ou bien les avantages qu'elle remporte ne servent point au gain de la Bataille, 113. Suite des remarques sur les pernicieux effets de la séparation des deux Armes, 114. Fondement du Systême du Mêlange des deux Armes, *ibid.* Quelle est la méthode usitée d'assûrer les flancs d'une Armée, 115. Ses défauts, *ibid.* Qu'elle est souvent impraticable, 116. Moien de mieux satisfaire à la regle à tous égards qu'on ne le fait par la méthode ordinaire, 117. Avantages de la nouvelle, *ibid.* Comment elle supplée à l'infériorité de la Cavalerie en nombre, 118. Grands effets du Mêlange des deux Armes en cette occasion, *ibid.* Ce que le Général doit faire lorsqu'il n'est pas fort supérieur en Infanterie & ce qu'il doit y ajouter par sa conduite dans l'action, *ibid.* 119. Ce qu'il doit faire lorsqu'il se trouve égal à l'ennemi à tous égards, *ibid.* Avantages qui doivent resulter de là, *ibid.* Grande idée que le Ch. de Folard se fait des forces de l'Infanterie toute seule, 120. Qu'elles consistent en deux choses, 121. Avantages de la Colonne, *ibid.* Défauts de celle du Ch. de *Folard*, *ibid.* Peu de réalité dans son feu de biais, 122. Moiens imaginaires d'arrêter la Colonne, 123. Moien d'y réüssir surement, 125. Preuve qu'elle ne peut tenir contre une attaque environnante, *ibid.* Difficultés dans la retraite de la Colonne, 127. Disposition d'une Armée rangée selon le Systême du Ch. de *Folard*, 128. Autre preu-

preuve que la Colonne ne peut tenir contre une attaque environnante dans une action générale, *ibid.* Conduite du Général de l'Armée rangée selon ce Systême, 129. Description de l'action, 130. La méthode d'engager aux aîles, confirmée par l'experience de Montecuculi, 131. Et par l'exemple de Xantippe commandant l'Armée des Carthaginois, *ibid* Réflexions sur la conduite de ce Général, 132. Description de la Bataille de Cannes, 134. Réflexions sur la conduite d'Annibal & sur celle de Xantippe, 135. Ils ont agi sur un même principe, 136. Conformité entre la conduite de Varron & celle de Regulus, *ibid.* Effets différens de la conduite opposée de ces quatre Généraux, *ibid.* Disposition de l'Armée Thébaine à la Bataille de Mantinée, 137. Considérations sur la conduite d'Epaminondas en cette occasion, 138. Combien la méthode de ce Thébain est opposée à celle du Chevalier de Folard, 139. Opposition entre une observation de cet Auteur & sa Tactique, 140. Jugement sur son Systême, *ibid.*

LETTRE TROISIEME.

Réponse du Chevalier de Folard *refutée. Preuves du défaut de sa Tactique.*

Sommaire de la Réponse de M. de *Folard* à la premiere Lettre &c. Page 142. Pourquoi on y replique, *ibid.* Et qu'on réfute aussi une autre Lettre du même, *ibid.* Méprise où il est tombé touchant l'Auteur de ces Lettres, *ibid.* Qu'il n'avoit point prévenu les objections contenuës dans les Lettres précédentes, 144. Qu'on n'y a point cherché à perfectionner sa Colonne, *ibid.* Aveu qu'il fait touchant le peu de feu de cette Colonne, 145. Qu'elle ne peut joindre l'Ennemi, *ibid.* Exemple allégué pour prouver le contraire, *ibid.* S'il est vrai qu'on s'écarte peu du Systême de M. de *Folard*, 146. Pourquoi on y a relevé ces fautes qu'il a corrigées ailleurs, 147. Approbation de ce qu'il dit sur l'omission du déplacement de la Pique, *ibid.* Que le feu de sa Colonne ne peut rémédier au défaut de ses Angles, *ibid.* Nouvelles preuves de l'inutilité de ce feu, 148. Possibilité d'attaquer les Angles de la nouvelle Colonne malgré leur petitesse, 150. Que les Angles d'un Quarré long n'ont aucun avantage sur ceux d'un Quarré parfait, 151. 152. Effets du repliement d'un Bataillon en ordonnance moderne sur une section de Colonne, 153. Réfutation de ce qui a été dit au contraire, 154. Replique à une autre défense de M. de *Folard*, 155. Objection qu'il propose contre ce qu'on a dit au desavantage de sa Colonne attaquée par un Corps qui se réplie sur elle, 157. Reponse, *ibid.* Confirmation de l'objection précédente, *ibid.* Réfutation de ses nouvelles preuves, 158. Et de celles qui sont fondées sur la rapidité de la nouvelle Colonne, *ibid.* Inferiorité du feu de la Colonne de Monsieur de *Folard*, 160. Foiblesse des Flancs de cette Colonne, 161. Si on est convenu dans les Lettres précedentes de la superiorité de cette Colonne, 163. Qu'on ne lui a point opposé l'exemple du Bataillon quarré des Espagnols, 166. Si cette Colonne & ce Bataillon sont deux Corps aussi différens que le dit Monsieur de *Folard*, 167. Supériorité du Bataillon à certains égards, *ibid.* En quoi ce Corps est semblable à la nouvelle Colonne, 168. En quel sens cette Colonne, pourroit être dite invincible, 170. Moiens de l'attaquer avec avantage, 171. Qu'on peut aisément la vaincre par une attaque environ-

vironnante, 173. Moïen d'envelopper ce Corps totalement, 174. Autre pour l'envelopper seulement en partie, 175. Description de l'attaque totalement, environnante, *ibid.* Preuves qu'elle doit infailliblement défaire la Colonne, 176. Ordre de l'attaque demi environnante, *ibid.* Victoire infaillible de cette attaque, 177. Infériorité du feu de la Colonne avouée par Monsieur de *Folard* lui-même, 182. Conséquence de ces aveux, 183. Si la maniere de combattre de cette Colonne répare ce désavantage, 184. Que le feu par rangs est rarement un feu d'ordre & que celui de la nouvelle Colonne ne le sauroit être, 186. Réfutation de ce que Monsieur de *Folard* répond pour prouver le contraire, *ibid.* Défauts de la méthode de combattre d'aujourd'hui, 189. Nouvel examen de celle de Monsieur de *Folard*, *ibid.* & 190. Imprudence qu'il y a à se fier sur une seule Arme, *ibid.* Examen de la Critique qu'un Anonyme a faite des ordres de Bataille de Monsieur de *Folard*, 191. Fausseté de cette Critique, 192. Réponse qu'y fait Monsieur de *Folard*, 194. Défaut de cette Réponse, *ibid.* Preuve de ce défaut, 195. Si les Ailes des deux premieres Lignes de Monsieur de *Folard* sont à l'abri du recourbement, 197. Si ce recourbement n'arrêtera point la marche de ses Colonnes, 199. Autre objection du Critique Anonyme de Monsieur de *Folard* examinée & réfutée, 200. Tournée autrement par l'Auteur de ces Lettres, 201. Si la Colonne de Monsieur de *Folard* étant arrêtée, ses Lignes peuvent avancer, 202. Opposition d'une nouvelle Evolution qu'il propose pour se garder du recourbement à sa méthode ordinaire, 204. Difficultés contre cette Evolution, 205. 206.

LETTRE QUATRIEME.

Dissertation sur l'Ordre de Bataille de César & de Pompée à la Journée de Pharsale.

QUE personne n'avoit bien dévelopé l'ordre de Bataille des deux Armées qui combattirent à Pharsale, 208. Ordre de Bataille des anciens Romains, *ibid.* Qu'il subsistoit encore du tems de César, 209. Exemples qui le prouvent, *ibid.* Réfutation des exemples par lesquels on prétend prouver le contraire, 211. Relation de la Journée de Pharsale par César, 216. Remarques sur cette Relation qui prouvent que les deux Armes y ont combattu à leur Infanterie sur trois lignes, 217. Considération sur le passage de César touchant sa quatrieme ligne à Pharsale, 220. En quel endroit il la plaça, *ibid.* Passage de Frontin sur cette matiere qui confirme les preuves ci-dessus, 221. Que Pompée n'a ni pû ni dû se ranger à son Infanterie sur une Ligne, 223. Quelles étoient ses forces à la Journée de Pharsale, *ibid.* Son ordre de Bataille, 224. Forces de *César* à la Bataille de Pharsale, 225. Son ordre de Bataille, 226. Pourquoi *César* & *Pompée* disposerent ainsi leurs Armées, 227. Sagesse de la disposition de *Pompée*, *ibid.* Eloge de la disposition de *César*, 228. Description de la Bataille de Pharsale, 230. Examen de la conduite de *Pompée* en cette occasion, 231. Raisons qui la justifient, 232. Réponse aux réproches qu'un Auteur a faits à ce Général, *ibid.*

REPONSE

DE MR. LE CHEVALIER

DE FOLARD

Aux Critiques publiées contre son Systême par deux Officiers Hollandois.

IL n'est pas surprenant qu'un Ouvrage tel que celui de Mr. de Folord ait essuyé des contradictions. Vouloir réformer des abus & de préjugés autorisés par la coûtume, montrer à des gens qu'une longue experience de la Guerre semble avoir perfectionnés dans cette Science, qu'ils n'en sont encore qu'aux premiers élemens, c'est une entreprise qui revolte d'abord ceux, qui sans examiner les raisons de l'Auteur se laissent éblouir par des apparences, & aiment à se faire perpetuellement illusion. Les esprits timides & les courages communs regardent les choses nouvelles comme des hérésies militaires, parce qu'ils ne les ont ni vûës ni pratiquées. Mais la vérité triomphe toûjours, & les obstacles qu'on oppose à son établissement ne servent qu'à en assurer & à en augmenter les progrès. Mr. de Folard a essuyé un grand nombre de Critiques, la plûpart très-méprisables, soit par l'ignorance, soit par la malignité de leurs Auteurs. Nous ne dirons rien de celles qu'on a publié en France; pour celle qui a paru dans la *Bibliotheque Raisonnée*, l'Auteur ne doit pas s'attendre que ses mauvaises manieres lui procurent jamais aucune réponse. Mr. de Folard s'est contenté de répondre dans son *Polybe*, à deux Officiers Hollandois qui l'ont critiqué, & dont il paroit faire une estime particuliere. Comme cette Réponse mérite d'être connuë d'un grand nombre de personnes qui n'ont pas le *Polybe*, & qui ont lû les Journaux où ces Critiques ont été publiées, on a souhaité qu'elle fût inserée dans cette Bibliotheque; la voici.

* Qu'il me soit permis de dire ici, qu'il me semble que les découvertes & les principes qui se trouvent répandus dans mes ouvrages, ont eu le bonheur d'être approuvés, non seulement par tout ce qu'il y a d'habiles Guerriers & d'hommes de Lettres dans le Royaume, mais encore par les Allemans, les Anglois & les Hollandois. Il y a deux savantes Critiques imprimées de deux Officiers de ces derniers. Je

* Voiez la *Préface du Tome VI. du Polybe.*

l'expose dans les quatre premiers Volumes de ses Commentaires de l'Histoire de Polybe. Cet Ouvrage à moins l'air d'une réfutation de mon Systême, bien qu'il soit attaqué, que d'une Apologie de ma Colonne & de ma méthode de combattre. Ce Savant Officier général embrassant & approuvant presque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens, & il ne s'est pas souvenu que dans ma Préface du second Tome de mon Commentaine page VI. j'ai répondu à ses objections, que j'avois très-bien prévûës.

Le dernier qui m'a censuré est M. Terson, tous les deux habiles & consommés dans la Science des Armes, & tous les deux sont tombés dans le même défaut d'avoir oublié que je me suis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon Traité de la Colonne, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroissent; ce qui m'obligera de suivre dans ces deux réponses la même loi que je me suis imposée en plusieurs endroits, de ramener selon le besoin certaines maximes déja répetées, j'en ai vû la nécessité. Pour revenir à mes deux savans Hollandois, quels qu'ils puissent être, ils méritent une particuliére attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande considération dans ce païs-là, pour ne pas l'encourager, on y fait reconnoître les services rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne sur de trop grandes pensées. On n'accusera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois, qui laissoient les Officiers dans l'oubli & dans le mépris sans aucune reconnoissance: ils sont trop grands politiques pour ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent si bien eux-mêmes.

M. Terson porte ses Objections sur l'insertion de mes Colonnes dans mes lignes; si cette Lettre, qui se trouve dans la *Biblothéque Françoise*, Tome XIV. n'étoit remplie d'éloges de mes Ecrits Militaires, que je ne crois pas mériter, je l'eusse inserée toute entiére dans cette Préface, je m'en dispenserai donc, & je m'arrêterai seulement à ce qui est purement critique, & j'en userai de même à l'égard de l'autre.

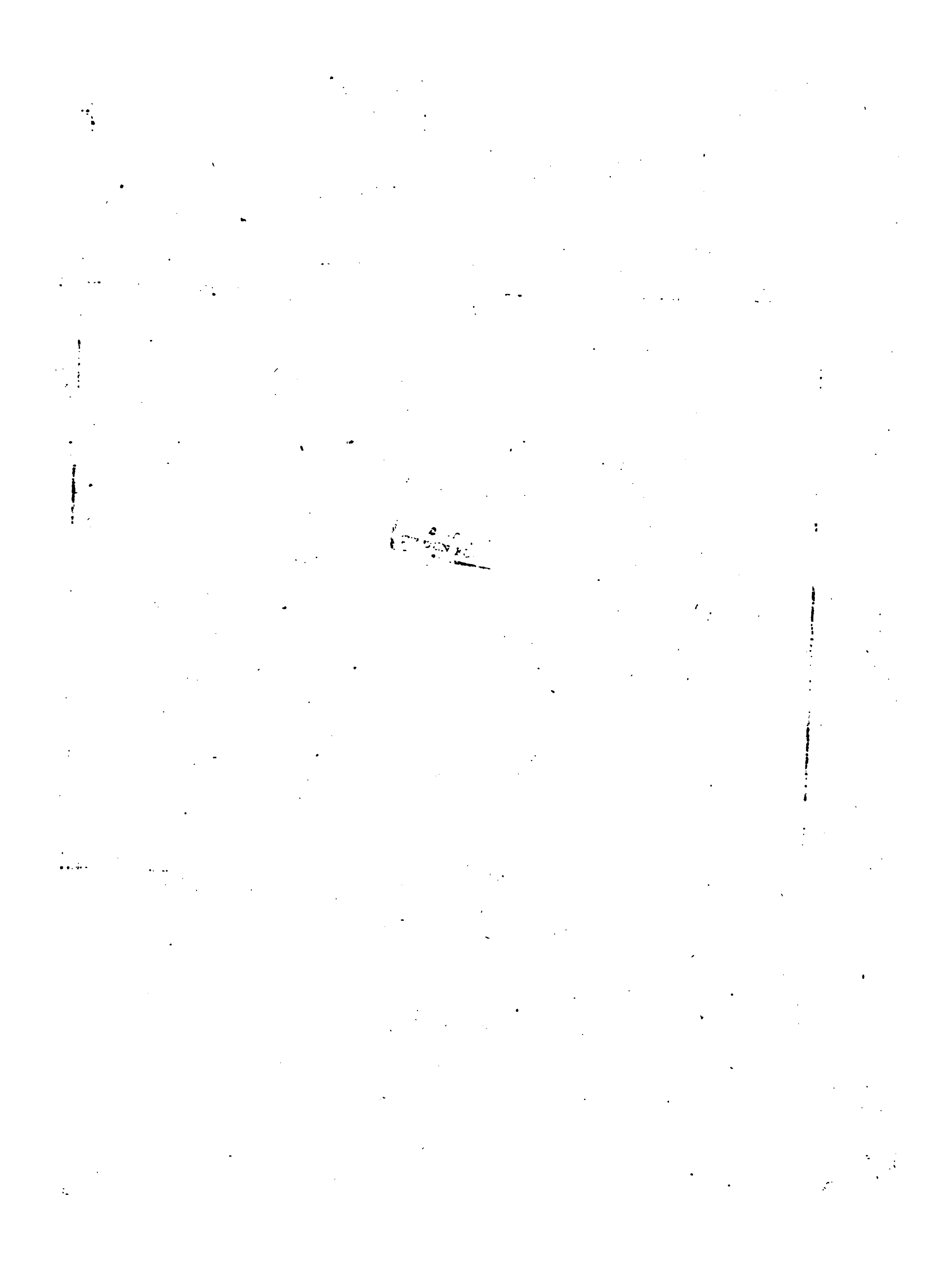
L'Auteur entre d'abord en matiére. *Son Traité de la Colonne*, dit-il, *qui est sa production favorite, est selon mes connoissances en général admirable, plein d'une grande fecondité de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions & les ont peu pratiquées. Il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plupart de nos Officiers Hollandois ne sauroient encore encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous ses ordres de Bataille. Les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coutumes de leurs péres & de leurs maniéres ordinaires.*

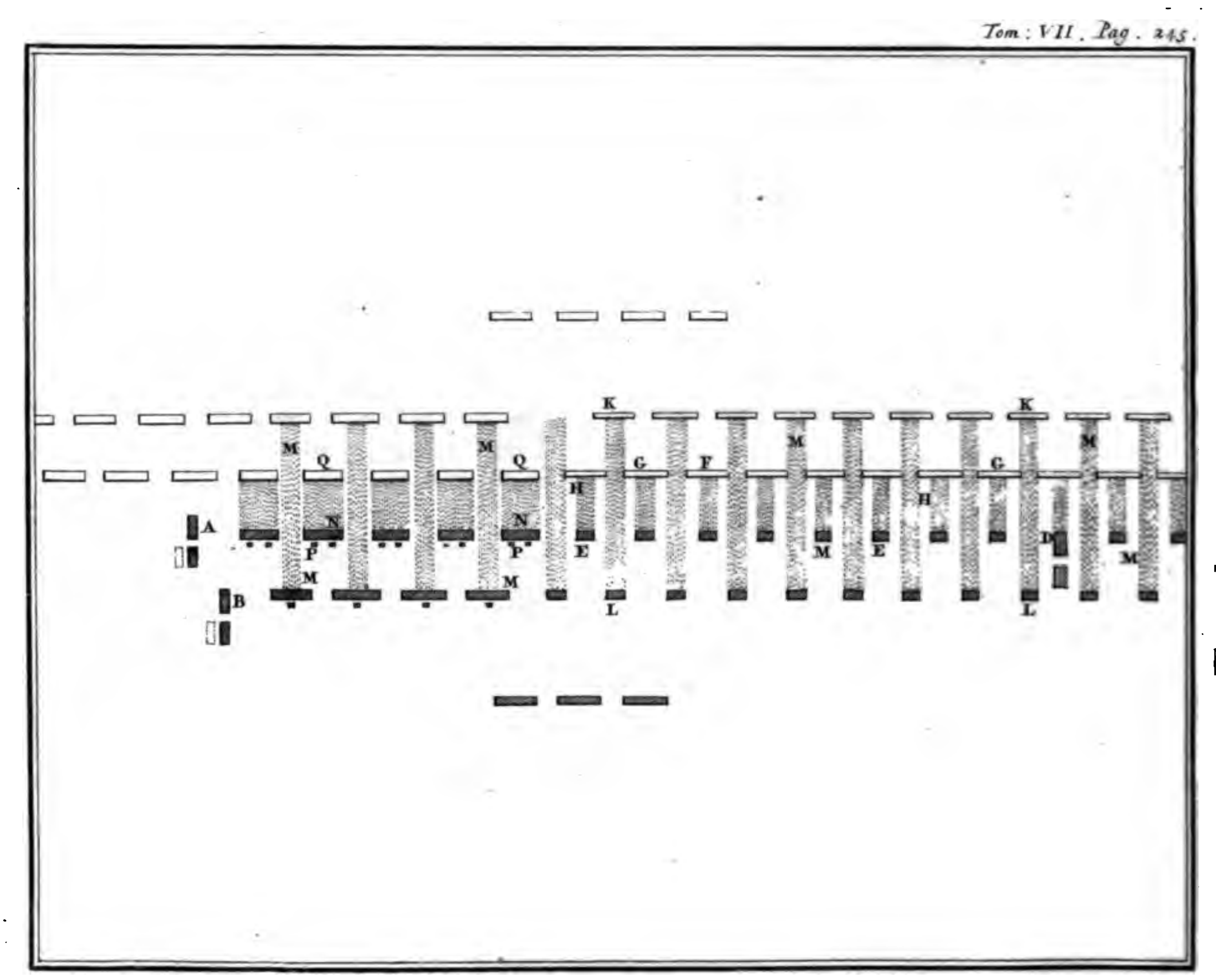
J'avouë à l'Auteur que j'ai beaucoup trouvé de Critiques en mon chemin, & très-pitoyables. Je m'en suis assez plaint, & ceux-mêmes que j'ai refutés étoient très-peu dignes de l'être, puisqu'ils n'ont pas touché à mes principes & à ma méthode, & je doute que ces misérables Brochures, toutes calomnieuses, ayent jamais paru en Hollande, & passé même les environs des endroits où elles ont été imprimées. Car si je n'avois pris la peine de répondre à quelques-unes, on ignoreroit encore leur existence. Si Messieurs les Officiers Hollandois, dont je fais très-grand cas, ne m'approuvent pas en tout, je leur répondrai qu'il n'y a personne sur la terre qui ne prête le flanc à la censure par quelque côté, & je n'ai garde de me fâcher. Ce seroit un prodige si un Ouvrage tel que le mien en étoit exemt. M. Deidier, qui est un savant Officier & Ingenieur du Roi, m'a fait appercevoir bien des fautes d'omission & de commission sur bien des choses qui ne touchent en rien mes principes, je lui ferai honneur de ses judicieux avis, comme je suis prêt à faire un semblable compliment de docilité à mes deux Censeurs, lorsqu'ils me donneront & me fourniront de bonnes raisons & de bonnes preuves contre mon Systême; mais il ne m'a pas paru que celles qu'ils alléguent soient assez solides, puisqu'il me sera aisé de les réfuter: & quant à mes ordres de Bataille, dont je produis un assez bon nombre de ma façon, est-ce qu'ils n'ont pas pris garde que je les accompagne d'observations, & qu'en un mot je les démontre? Tant qu'on me laissera si bien remparé, il ne faut pas espérer de réussir & de me forcer dans un tel poste, qui est celui de la vérité. Inutilement m'attaquera-t-on, tant cette vérité me frappe: & si ces deux habiles Hollandois, qui raisonnent avec une très-grande intelligence des choses, n'ont attaqué mon Systême que dans certains défauts ou certains foibles qui leur sembloient remarquables, pour ne l'avoir pas examiné aussi pleinement que la chose le méritoit, que devois-je attendre des autres dont l'ignorance est à peine concevable, rejettant tout sans m'entendre & sans rien prouver? Car je ne vois pas que mes deux Censeurs rejettent rien, ils adoptent & embrassent au contraire mon Systême & en reconnoissent la force, puisqu'ils conviennent du défaut que je remarque dans nos Bataillons minces; & pour une plus grande perfection dans mes Colonnes, ils ont cru qu'il falloit y ajoûter leurs divers feux par Pelotons, sans pourtant nous expliquer par quelle méthode ils pourront les y introduire. Je ne les empêche pas, quoique persuadé que les miens sont plus redoutables par leur simplicité.

Je vois par-là que les Colonnes dans ma Tactique sont de leur goût, & je m'assûre qu'après avoir satisfait à toutes leurs Objections, ils n'y trouveront d'autre inconvenient que ce que l'Auteur de la Lettre dit,

que *les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coûtumes de leurs péres & de leurs maniéres ordinaires.* Rien n'est plus vrai que ce qu'il dit là, & rien ne me paroît plus important que de m'arrêter un peu sur ce texte, qui a un extrême besoin de commentaire.

Nous savons assez quelle est la force de la coûtume, ou des usages généralement reçûs, & son autorité dans les armes comme par tout, quoique le plus souvent elles ne choquent pas moins les lumiéres naturelles que les lumiéres militaires. Ce n'est pas là le merveilleux de l'affaire, c'est que malgré l'expérience, qui nous la répréſente extravagante & sans aucune ombre de raison, par les mauvais effets qui en naissent, on ne laisse pas que de la suivre sans en démordre, tant la piéce est de résistance, & on aime mieux risquer de se faire battre honteusement toutes les campagnes deux ou trois fois plûtôt que de la quitter, & suivre une autre façon de combattre. Les Romains ont dû à cette bêtise des autres nations la gloire de leur Empire. Témoins les Gaulois, les Allemans, les Bataves, les Anglois & les Grecs eux-mêmes, pour n'avoir rien voulu changer dans leurs armes offensives, & dans les défensives, comme *Polybe* nous le fait assez remarquer, ils furent perpétellement vaincus, ce qui ne pouvoit arriver, s'ils eussent imité leurs ennemis. Cela n'est-il pas bien plaisant? Je trouve *Bayle* très-judicieux & très-vrai dans ses réflexions sur cette matiére. Je ne les ai pas oubliées, mais je ne sai où les chercher maintenant. Je les débiterai à peu près. Il dit que la coûtume, lorsqu'elle est lonque & généralement suivie, émousse réellement le bon sens, l'esprit, dérange toute notre cervelle & nous ôte toute voye d'examen. Sans doute qu'il a raison: de bonne foi peut-on en être surpris? Puisque la multitude des gens de guerre, grands & petits, ne s'appliquant & n'étudiant point les sciences nécessaires à leur profession & vivant sans aucune défiance sur les usagees & les pratiques reçûes, il est impossible qu'ils puissent jamais en découvrir le faux. Encore une fois, il ne faut pas être surpris si cette coûtume émousse l'esprit à la longue. Les traces qu'elle fait d'abord dans le cerveau dans notre plus grande jeunesse, s'approfondissent toûjours davantage par les fréquentes répétitions, toûjours sur les mêmes lignes, l'opinion que nous avons du mérite de nos Chefs, qui nous instruisent, n'y aide pas peu, ce qui fait que l'esprit & la raison s'affoiblissent & diminuent, & cette diminution ôtant l'une & l'autre, nous ôte toute volonté à la recherche du vrai, sans qu'il nous vienne le moins du monde en la pensée de voir si ceux, qui sont les auteurs & les inventeurs de cette coûtume, ou ceux qui la suivent, ne se sont point égarés de la route du sens commun. Ce qui la rend encore plus forte & plus redoutable; c'est, comme je l'ai déja dit plus haut, l'opinion où l'on est du mérite de ceux qui





PORTION D'UN ORDRE DE BATAILLE SELON LE SYSTEME DU CHEVALIER DE FOLARD.

bri de tout fâcheux & dangereux inconvénient. Le débordement ou les surpassemens des aîles, qui me sont opposées, ne me causent aucune inquiétude, je ne m'en mets nullement en peine; c'est la raison, l'évidence & l'ordre qui m'obligent à parler ainsi, quelque surpassé que je sois, peu m'importe, est-ce qu'on ne voit pas que mes aîles sont égales en force, & même plus fortes que mon front? Cela saute aux yeux. M. le Marquis de *Santa-Cruz*, Ambassadeur Plénipotentiaire d'*Espagne* au Congrès de *Soissons*, si célébre par ses beaux Ouvrages sur la guerre, l'a très-bien remarqué, je fais soutenir une arme par l'autre; cela est dans les régles & ne peut être contesté, & véritablement ce n'est pas là ce que l'on conteste, & ce seroit renoncer à la raison que de le faire. Mais c'est faute d'attention, qu'en me supposant aussi fort que mon ennemi, & même supérieur d'un tiers en me rangeant comme je fais, on doute quel front peut me rester, après mes Colonnes formées & mes Bataillons sur dix de hauteur. Bien que je m'embarasse fort peu d'être surpassé à mes aîles ou de combattre sur un front égal en belle plaine, il est pourtant visible que mes Colonnes & mes Bataillons ne raccourcissent & ne diminuent presque point le front de mes lignes. Donnons une portion d'un ordre de Bataille de ma façon, & celui qui fait le sujet des objections que l'on me fait, supposant un plus grand nombre de Bataillons & d'Escadrons dans cette portion. Cela m'a paru nécessaire pour un plus grand éclaircissement.

J'appuye mes aîles à une grosse Colonne A. de deux sections, j'en fais autant à la seconde ligne B. je place une autre Colonne D. au centre. Dix Bataillons sont-ils bien capables de réduire mon front à rien, & de me faire déborder de mon ennemi si étrangement? Mais je vois bien que ce n'est pas là la question, ce sont mes Bataillons à dix & quelquefois à huit de profondeur; & malheureusement cette épaisseur dans les files ne diminue pas d'un pouce le front de mes lignes. C'est à quoi l'habile Critique n'a pas pris garde. Bien que j'accourcisse de plus de la moitié le front des corps de mon Infanterie, on auroit dû voir dans les Figures de mes ordres de Bataille, que les espaces d'entre mes Bataillons E. sont presque au double plus larges que ceux de mon ennemi, comme on peut voir en F. Il me suffit d'opposer Bataillons à Bataillons. Dira-t-on que ces espaces sont trop grands? A-t-on quelque bon argument à produire contre ma méthode? Aucun, qui ne puisse être renversé en un instant. Les Bataillons de ma premiere ligne seront infailliblement débordés par les corps de l'ennemi G, diront peut-être ceux qui se mêlent de parler de ce qu'ils n'ont pas compris, & qu'ils auroient pû comprendre s'ils l'avoient bien examiné. Je n'ai pas d'autre dessein que d'aborder & d'en venir aux mains, il

se sont laissés déborder, le nombre des errans sur ce point-là est tel que l'Histoire ancienne & moderne en est toute remplie. Des fautes si souvent & si frequemment répétées, méritent sans doute d'être blâmées, puisqu'on a fait voir qu'il étoit aisé de les éviter. On ne trouve pas toûjours des terrains propres à couvrir ses aîles, mais il dépend de nous lorsque nous sommes les plus foibles & que nous craignons d'être débordés de recourir aux moyens de l'art, & ces moyens sont en très-grand nombre dans mes Ouvrages. Les plus grands Capitaines parmi les Anciens formoient l'ordre oblique, qui est de tous le plus admirable, le plus savant & le plus rusé, il n'est connu que des plus habiles Militaires; mais comme ceux-là ne sont pas toûjours à la tête des Armées, il ne faut pas être surpris si ce merveilleux ordre de Bataille n'a encore été pratiqué que très-imparfaitement. Il faut des troupes excellemment disciplinées pour les mouvemens généraux, auxquels on ne les exerce jamais en campagne, & de très-habiles Officiers Majors: avec cela le foible contre le fort sera peu en peine, & il pourra dire tout comme moi, *je ne me soucie pas d'être débordé.* J'ai fait l'éloge de ceux qui ont replié, ou après la déroute d'une aîle, ou lorsqu'ils ont débordé leur ennemi & profité de leur avantage. Ces derniers ne méritent pas autant de gloire que les premiers. J'en louë quelques-uns de ceux-ci, & entre autres M. le Marquis d'*Avarey* à *Almanza*, dont l'action est célébre parmi nous, comme parmi nos ennemis mêmes. M. *Dillon* fit une manœuvre à peu près semblable en *Italie* à la Bataille de *Castillon*; mais peut-on conclure de ces éloges que je tombe dans *la même faute de gayeté de cœur* dans mes ordres de Bataille, en disant que *je ne me soucie pas d'être débordé?* Rien n'est plus vrai que cela; mais le cas est bien différent, c'est que les aîles de ceux qui ne connoissent que leur routine sont en l'air, très-aisées à être doublées & sans force; mais les miennes ne montrent pas le flanc, puisqu'elles sont aussi fortes, & plus même que mon front. On a donc tort & dire que je tombe dans une espéce de contradiction, & c'est là une méprise de mon Critique, qui ne tire pourtant point à conséquence contre sa capacité & son expérience.

On use d'un petit correctif dans l'Article suivant, où les objections n'ont guéres plus de force que les autres. „ Il est vrai, dit-on, que „ M. *de Folard* met une grosse Colonne sur les flancs, & qu'il croit „ les assûrer par là; mais on doute que cette Colonne soit suffisante „ pour les couvrir. On dit que les troupes de l'ennemi, qui débor- „ dent de beaucoup, se recourberont sur les flancs, & qu'alors il ar- „ rivera deux choses l'une; ou bien que la Colonne continuera sa mar- „ che, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce recourbement. Si „ elle continue de marcher, on prétend & on soutient qu'elle sera en-

 „ foncée

„ foncée infailliblement par le recourbement, & cette Colonne étant „ enfoncée, que deviendra le reste de la ligne? Si au contraire elle „ s'arrête pour faire face & pour se défendre contre les troupes du „ recourbement, il faut par la même raison que toute la ligne s'arrête aussi où elle pourra être prise en flanc. La Colonne qui la couvroit s'étant arrêtée, & restant dans cette situation, comment „ pourra M. *de Folard* parvenir à son but? Puisque, comme il le dit „ si souvent, toute la force de la Colonne git dans l'action & le mouvement. Ce qui fait illusion à M. *de Folard*, est ce principe, où „ il est, que sa Colonne ne pouvant être entamée, il n'a rien à craindre pour ses flancs; mais quand cela seroit, ce qu'on ne lui accorde pas tout-à-fait; il faut qu'il convienne qu'il est de toute nécessité, que la Colonne s'arrête pour faire face aux troupes qui recourbent sur elle, sans quoi elle seroit infailliblement entamée & „ renversée. Or qu'importe, dit-on, qu'elle ne puisse point être entamée, si elle est forcée de s'arrêter & de faire face? N'est-elle pas „ en échec, & ne devient-elle pas inutile? On croit que c'est *ici* l'endroit foible du Systême de M. *de Folard*. On ne trouve point dans „ sa Préface du second Tome, ni dans son Livre, qu'il léve cette difficulté, à moins qu'il ne veuille qu'on prenne un, *je ne me soucie pas* „ *d'être débordé*; pour une démonstration qu'il n'a rien à craindre.

L'instruction demande que je m'arrête un peu plus sur cet article que sur les autres; & qu'en réfutant les objections qu'on m'y fait, j'y ajoute quelques observations, que j'abrégerai autant qu'il sera possible.

L'Auteur ne prend pas garde que les aîles de ma premiére & de ma seconde ligne sont également flanquées de mes Colonnes, & que la queuë de A. n'est séparée de celle de la seconde B. que de la longueur de six halebardes, & l'on peut voir par la Figure que mon armée marche à l'instant que je suis prêt d'en venir aux mains, sur un carré long, & les deux aîles fermées par les Colonnes. Je n'ai donc rien à craindre de ce recourbement, qui lui paroît si considérable, & qui ne l'est que dans l'imagination de ceux qui ignorent encore la force de l'Infanterie & l'art sur lequel je la range comme ma cavalerie Remarque-t-on cet art dans la maniere dont nous rangeons aujourd'hui l'une & l'autre? Que l'on considére qu'une armée étant un corps composé de tant de diverses piéces, il est certainement impossible dans la chaleur de l'action, & même un peu avant, qu'elle n'altére ou ne rompe son ordre, & que les corps ne flottent par l'étendüe de leur front & le peu de hauteur de leurs files, & se soutiennent tous également sur une ligne paralléle, & c'est ce que nous ne saurions éviter; au lieu que mes ordres de bataille, mes corps ne sont point sujets

jets à ces défauts-là par la profondeur de leurs files. Si l'on ajoute encore que la force de mes corps est indépendante de celle des autres, on verra que ma ligne est également forte par tout, & mes aîles toûjours assûrées, bien que débordées.

D'ailleurs ce recourbement ou cette conversion d'une aîle sur une autre, ou sur toutes les deux, n'est pas une affaire d'un moment contre des troupes & des corps, qui n'étant pas sujets à flotter comme ceux que l'on m'oppose, ont un mouvement si léger & si rapide, qu'on sera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts avant que les troupes, qui replient, ayent joint & doublé mes aîles, où il n'y aura sans doute rien à gagner.

Je demande au savant Critique, s'il connoît la méthode des armées Allemandes contre les Turcs dans les actions générales, c'est-à-dire, dans les plaines rases & pelées, où les aîles sont en l'air, c'est-à-dire, appuyées à rien. Cela empêche-t-il que les Allemans n'attaquent l'ennemi, qui déborde toûjours, & souvent aux deux aîles, de plus de la moitié du front des Chrétiennes? Qu'il consulte M. le Prince Eugéne, la gloire de son siécle, il lui fera bien l'honneur de lui répondre, & il lui répondra comme je fais sans blesser sa modestie, qu'il se met peu en peine d'être débordé. La raison de cela, est, qu'il couvre ses flancs & forme un carré long sur deux phalanges, & le recourbement ne l'empêche pas de faire la moitié du chemin pour joindre son ennemi. Il ne s'appuye pas à des Colonnes, & cependant il résiste & marche, il a assez de ce qu'il a contre des Turcs, & moi je fortifie mes aîles contre de Chrétiens mieux disciplinés & plus entendus.

Je veux que le recourbement, qu'on me fait si terrible, & qui n'est rien moins que cela contre mon Systéme, m'attaque, il ne viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche. Il ne faut pas dire qu'*il arrivera de deux choses l'une; ou bien que la Colonne continuera sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement.* Je réponds à cette objection, qu'il n'arrivera qu'une seule de ces deux choses, c'est qu'elle continuera son chemin avec un mépris digne d'elle: car cette aîle ennemie qui déborde ne peut être composée que de cavalerie, on n'a pas accoûtumé de mettre la cavalerie autre part; au lieu que ma méthode est bien différente, connoissant parfaitement la force de ces deux sortes d'armes. Que fera cette cavalerie contre deux si puissantes Colonnes? Les abordera-t-elle l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus? Et quand elle seroit assez déterminée pour cela, ce qu'il faut bien se garder de croire, si ce n'est la Maison d'un Roi de France, elle rejailliroit sur elles comme contre un roc, sans pouvoir même l'approcher à la longueur de mes pertuisannes. On se souviendra de la Colonne, bien qu'imparfaite, du savant & célébre Général

Schulembourg dans les plaines de Pologne. J'ai rapporté l'exemple. Il sût marcher en Colonne & aller son chemin malgré les attaques furieuses & rédoublées du grand Roi de Suéde Charles XII. à la tête de sept à huit mille chevaux contre quatre à cinq mille hommes d'infanterie bien serrés & bien armés de feux & de pertuisannes. Il fut très-bien chauffé & très bien allongé, & se vit enfin obligé de laisser là une infanterie si incommode. S'il eût eu affaire à tout autre qu'à M. de Schulembourg, qui entendoit son infanterie, il se seroit peu arrêté & ennuyé, & l'ennemi eût été obligé de se rendre.

Je suis donc en état de marcher avec mes Colonnes sans abandonner les flancs de mon armée, sans craindre d'être enfoncé & brisé: par qui le serois-je, je vous prie? Par des cavaliers l'épée à la main, contre une masse de soldats hérissée de pertuisannes, d'espontons, de halebardes & de bayonnettes au bout du fusil, & de quatre rangs, qui nous voyent tout à découvert à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à une tempête horrible de coups de fusil. Mon Critique me fournira-t-il quelque fait qui nous fasse juger de la vigueur de la cavalerie contre l'infanterie, même depuis la suppression des piques & l'introduction de la bayonnette au bout du fusil, me montrera-t-il qu'elle en ait été attaquée, qu'on ait même osé l'aborder? Sans doute qu'il n'en trouvera aucun exemple; & si elle ne l'a pas fait, sera-t-elle assez déterminée pour s'abandonner sur une Colonne qu'on ne sait par où prendre? A cela on n'a pas le mot à répondre, & je le crois bien. Ceci n'est cependant qu'une simple escarmouche, je l'attendrai au débouché dans la réponse aux objections du second Critique. Je doute qu'il puisse jamais se tirer d'affaire. Je demande après ce que je viens de dire, si le recourbement dont il fait son Milon ou son Achille, obligera mes deux grosses Colonnes A. B. à rester dans le repos & à faire alte pour se défendre, & s'il est bien certain qu'elles seront enfoncées? Cela n'est pas concevable.

L'Auteur me permettra de lui dire, qu'il n'a pas raison de tirer avantage de ce que j'ai dit si souvent dans mes Ouvrages, que *toute la force de la Colonne git dans le mouvement & l'action.* Il n'est rien de plus véritable, mais il n'est pas moins vrai que je l'ai démontrée aussi redoutable dans le repos, lorsqu'il y a des obstacles qui se présentent: car pour marcher & percer, rien ne m'en empêche; seront-ce des files de quatre contre une hauteur dont on ne voit point le fonds?

Serois-je dans l'illusion, je vous prie, quand je crois que ma Colonne ne peut-être entamée? Non, puisque le Critique, auquel je dois répondre, en convient. Elle ne sauroit même être inutile, comme il l'avance, puisqu'il me suffit avec quatre bataillons d'occuper toutes les troupes du recourbement, pour ne pas craindre le moins

du

du monde d'être entamé & ensuite renversé. Une action si vigoureuse n'appartient pas à la cavalerie, & moins encore à l'Infanterie rangée selon la coûtume contre des armes dont elle est privée, & sur des files réduites à rien. Quand même je serois obligé de m'arrêter, ou s'il me plaisoit ainsi, cela empêcheroit-il que mes lignes n'allassent leur train & que je ne conservasse un avantage indépendamment de mes deux Colonnes d'appui, puisque j'oppose des Bataillons à dix de hauteur contre d'autres à quatre de file, très-débiles & très-flottans? Nous ne nous sommes pas donnés le mot avec le célébre Marquis de Santa-Cruz, & cependant les Bataillons sont les mêmes dans mes lignes. Que si mes Colonnes couvrent ma Cavalerie, je ne me trouve pas pourtant à deux de jeu avec mon ennemi; je lui oppose mes escadrons N. entrelassés des pelotons P. aux siens Q. dont il manque: car quant à mes Bataillons, il faut qu'il prenne la peine d'y faire large sans nulle difficulté. *On croit*, dit le Critique, *que c'est ici l'endroit foible du Systême de M.* de Folard. Je le prie de bien examiner cette décision avant que d'y souscrire, puisque je ne raisonne que sur des principes qui me paroissent démontrés; au lieu que mon Censeur n'est fondé que sur des argumens qui n'ont aucune aparence de vérité, puisqu'ils sont contraires à des faits dont l'évidence consiste dans leur continuation constante jusqu'à nous, ou bien près. On ne sauroit encore payer l'article qui suit. Il n'a pas fait attention à mon Traité de la Colonne, où il y a grand nombre d'objections qu'il fait & que j'ai prévûës, que je réfute pleinement & d'une maniere où la chicanerie ne sauroit trouver aucun avantage pour se couvrir.

Autre illusion, dit-il, *de M.* de Folard, *c'est qu'il dit que la Colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée. Mais peut-il s'imaginer*, *dit-on*, *que celui qui déborde le verra venir tranquillement jusqu'à trente & quarante pas sans recourber? N'est-il pas plus apparent*, *& même certain*, *que dès qu'on verra de loin la Colonne en mouvement*, *on s'avancera pour la prendre en flanc?*

On peut retorquer sur mon Censeur la seconde illusion dont il m'accuse. Je suis toûjours dans le même sentiment, & j'y demeure inébranlable, que la Colonne *pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée.* La raison de cela est évidente, c'est que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes Bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose, sans l'imiter pourtant dans l'ordre sur lequel l'on combat aujourd'hui: car je ne le laisse guéres en repos dans mon Livre, tant il choque la raison & les régles de la guerre. Je puis donc paroître en cet état jusqu'à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, alors la scéne change, mes Bataillons minces disparoissent dans un instant, leurs files doublent, une partie se trouve

à huit

à huit ou dix de hauteur, & les autres quadruplent ou quintuplent selon la force des corps, & deviennent, ainsi que mes Bataillons, des Colonnes & ce mouvement est si léger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette manœuvre je rens inutile ce recourbement dont mon Critique s'est fait si fort fête, & que je crains aussi peu de loin que de près.

Je m'apperçois par les Critiques imprimées, & par les Lettres que je reçois des païs étrangers, que l'on souhaite que je m'explique sur une évolution si savante & si légére; il semble que cela devroit être ainsi; mais j'ai de grandes raisons de ne pas le faire. N'y auroit-il pas des Newtons militaires en Europe, de ces génies méditatifs, inventifs & heureux dans leurs découvertes, qui puissent avoir le bonheur de trouver cette évolution qu'on me demande avec tant d'empressement? Nous leur en ferions honneur: car peut-être se pourroit-il rencontrer avec celui que j'avois prié de travailler à cette découverte. Il a réussi au-delà même de mon atttente, car ce que j'avois fait ne me satisfaisoit point. J'en avois dit quelque chose dans une de mes Préfaces, je n'en suis donc point l'auteur ni l'inventeur. Rendons justice. Mr. de Robert, mon neveu, Capitaine au Régiment de Picardie, que j'ai élevé depuis l'âge de huit ans, & qui passa avec moi en Suéde sous le régne de Charles XII. découvrit le premier la maniére de former & de fraiser ma Colonne; mais comme il se trouvoit embarrassé de fraiser le dernier rang, M. de Vadicourt, Officier habile & Mousquetaire dans la premiére Compagnie du Roi, le tira d'embarras; de sorte que cette découverte est dûë à ces deux Messieurs. Depuis ce tems-là M. de Robert a tout changé, & il m'a paru plus de simplicité, plus de légéreté & de promtitude dans cette derniere. Les Savans en jugeront lorsqu'il sera tems de la donner au Public, & je crois que le tems d'une guerre sera le meilleur. Voilà les raisons bonnes ou mauvaises qui me dispensent, de donner ce qu'on me demande de toutes parts. Passons maintenant à l'article, où mon Critique semble s'être plû davantage; mais je ne vois pas que le terrain lui soit plus favorable, & que sa poudre soit plus séche que celle dont il use ailleurs.

On convient, dit-il, *que les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque. On tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au temperamment fougueux des François, & que M.* de Folard *ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur génie; mais de l'autre côté on croit qu'il y a de l'inconvenient de ranger son armée en Colonnes & en des Bataillons sur dix de hauteur. On se prive presque entierement de l'usage du feu, n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie; mais l'ennemi ayant connoissance de cette disposition, n'aura-t-il pas*

pas le soin de s'y préparer, & d'apporter des obstacles à cette impétuosité? Quel carnage! quelle déconfiture ne fera-t-il pas, s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front? Ses canons chargés à cartouches, le feu continuel de ses pelotons, & une grêle de grenades & d'autres feux d'artifices, ne mettront-ils pas le desordre & la confusion parmi les attaquans, avant qu'ils puissent percer? Et puis ne sera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, où naturellement le parti qui aura le moins souffert devra rester victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur usage des Colonnes, & qu'il seroit mieux de les faire naître ou former dans l'occasion suivant les circonstances, & quand on est à portée de les faire agir. Cela se peut aisément pratiquer avec la Tactique de nos pelotons, en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en Colonne pour enfoncer & rompre ceux qui sont face.

Si cet article de mon Critique ne me fournissoit un sujet de trop longue digression pour un discours comme celui-ci, je l'epuiserois sans doute, & je répéterois les mêmes objections que je me suis faites pour prévenir les chicanes de mes Adversaires dans tout mon Ouvrage, & particuliérement dans mes Nouvelles Découvertes & dans mon Traité de la Colonne: car j'ai lieu de me plaindre qu'on n'y ait pas pris garde, & qu'on s'opiniâtre à revenir sur un terrain déja perdu, & dont je suis le maître: on feroit mieux de convenir que la piéce est de trop grande résistance, & que l'on perd à l'attaquer sa poudre & son plomb. Car de combattre contre l'évidence & les faits, c'est une entreprise trop hardie, & l'on a très-grande raison d'y trouver à redire. Je n'ai garde de ne pas demeurer d'accord avec mon Critique que *les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque*, il me permettra d'ajoûter la défense aussi, *& qu'elles conviennent parfaitement bien au tempéramment fougueux des François*, & que je *ne pouvois rien imaginer de plus conforme à leur génie*. On peut bien être assûré que je ne chicanerai pas là-dessus. Quel que puisse être l'Auteur de la Lettre, François ou Hollandois, il paroît qu'il connoît parfaitement la nation Françoise & son humeur vive & impétueuse, & son ardeur après les combats; elle n'a pas dégénéré à cet égard-là, il n'y a qu'à la mener selon cette humeur. Je remarque assez que le Critique connoît combien mon Systéme est avantageux pour nous, car il est certain qu'on ne sauroit me résister qu'en embrassant le même Systéme, sans qu'il soit possible, en suivant un ordre semblable, de rencontrer ce qui est le plus favorable aux François. On n'en viendra jamais à bout, on ne change & on ne corrige pas le flegme & la pesanteur d'une nation en esprit & en feu. On ne me chicanera pas là-dessus peut-être, mais on ne trouvera pas que je convienne jamais qu'il y ait de l'in-

l'inconvénient *de ranger son armée en Colonnes & en des Bataillons sur dix de hauteur*. La défaite de cette objection se trouve par tout dans mon Commentaire & dans mes Nouvelles Découvertes, & j'y ai répondu plus haut: car je ne propose rien dans mes ordres de Bataille que je ne le démontre tout aussi-tôt, & que je ne fasse voir qu'ils sont fondés sur des mesures & des sûretés dont il est aisé de reconnoître le vrai & l'excellence par celle de mes principes; encore ai-je trouvé le secret de les confirmer invinciblement par des faits qui sont infinis. Que l'on marque donc un peu moins de surprise dans ce qu'il y a de si hardi & de si délicat dans mes ordres de Bataille, il n'y a rien que de très-sage & de très-prudent. On y trouve ce qui ne se rencontre nulle part dans notre Tactique, qui est la chose du monde la plus foible & la plus contraire aux régles de la guerre; y remarque-t-on que la distribution des armes y soit fort sensée? Quelle pitié, la plus foible ferme celle qui devroit la couvrir, comme si la cavalerie étoit plus forte que l'Infanterie. Quelle erreur! Au lieu que dans mon Systéme chaque espéce d'arme se trouve en lieu où elle puisse agir dans son avantage, & soutient en même tems l'autre, sans qu'aucune puisse demeurer inutile; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que mon Systéme, s'accommode à toutes sortes de situations. Je vais encore plus loin, puisque je fais trouver chaque espéce d'armes sous la main dans un instant, par la découverte que j'ai faite pour faciliter les mouvemens généraux. Aussi l'on peut tout oser par mon Systéme, & je l'ai fait assez voir dans mes Ouvrages, ce que la témérité la plus audacieuse regarderoit comme impraticable dans notre façon de combattre & de se ranger. Mon Critique est assez équitable pour ne pas contester un Stéme comme le mien, & si pourtant je n'ai pas tout découvert des grandes parties de la guerre; combien m'en suis-je réservé, & que je n'ai apprises qu'à M. de Robert, qui saura bien un jour les mettre en pratique?

Voici l'article où l'erreur ou la prévention peut être objectée, si je ne me trompe, & j'aurois de la peine d'arrêter mon Critique sur un tel penchant. Il trouve de l'inconvénient dans l'engagement de mes Bataillons & de mes Colonnes, à cause de leur extréme profondeur, contre des corps qui sont la foiblesse même, & qui deviennent méprisables contre les miens par la violence de leur choc. *On se prive presque entiérement*, dit-il, *de l'usage du feu, n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie*. Cela est fâcheux de n'avoir autre vûe que de vaincre par la voye la plus sûre & la plus courte, je ne croyois pas que cette vûe offrît une objection, qu'elle dût paroître sur ce pied-là, & qu'il fût nécessaire de tirer lorsqu'on a quelque chose de mieux à faire pour la victoire. Le François n'a que faire d'employer des feux d'artifice,

tifice, cela eſt bon aux nations qui en manquent du naturel. Cela ne prouve pourtant pas que le peu de dépenſe, que nous faiſons à brûler de la poudre pour exercer les ſoldats aux divers feux, ne ſoit très-blamable, puiſqu'il y a mille cas à la guerre où les feux ſont preſque tout, & où les Colonnes ne ſauroient être d'aucun uſage dans certains momens.

Les autres nations, qui ont leurs pelotons en ſi grande vénération, ſans que je prétende troubler ce culte, ne ſont pas ſi bien fondés qu'ils s'imaginent ſur cette pratique. Je pourrois leur faire voir, ſi c'étoit ici le lieu, combien il y a ſouvent à décompter dans les choſes les plus admirées & les uſages les plus communément reçus? Je pourrois même citer des expériences dans le plus grand ſang froid, que ces feux par pelotons ne ſont pas ſi redoutables qu'on diroit bien, & encore moins lorſque de part & d'autre, chacun ſelon ſa méthode, ſe paſſe par les armes. Bien que je convienne de l'avantage qu'il y a de pouvoir concilier ces feux avec mon principe des Colonnes, c'eſt un bien qu'il ne faut point négliger; mais je doute qu'il puiſſe réuſſir, auſſi ſuis-je plus que réſigné à le perdre. Si les oiſeaux tiroient contre les chaſſeurs, quelque braves que ceux-ci fuſſent, ils s'en retourneroient ſouvent ſans dîner. A dire vrai, pour être bien imaginé, il n'eſt pas pour cela plus redoutable & de plus grande exécution, & lorſqu'on marche droit à ces gens-là, on leur donne bien à penſer & un très-grand ſujet de ſe taire ou de mal tirer, & qui plus eſt, on ne tire pas longtems. Je ſuis très-perſuadé, ſi la guerre revenoit, qu'il arrivera des Bataillons minces & des feux des pelotons contre mes Colonnes, ce qui eſt arrivé aux tourbillons de Deſcartes; que le mouvement des Cométes, qui ſe fait ſouvent contre le cours qu'il donne à la matiére étherée, a fait évanouir de telle ſorte, qu'il eſt impoſſible de les prouver.

J'ai tellement épuiſé la matiére qu'on remet encore en tant d'endroits de mes Ouvrages, que ce ſeroit abuſer un peu trop de la patience de mes lecteurs, que d'y revenir; il auroit fallu y répondre, avant que de me faire appercevoir du grand avantage de ces feux. Je les ai condamnés, parce que la plus grande partie des gens de guerre eſt gâtée de cette erreur, & je les condamne encore plus dans la nation Françoiſe, outre qu'ils ſont peu redoutables contre mon Syſtéme. Je regarde le tiraillement des deux armées ſans ſe joindre, comme une coûtume, qui eſt plûtôt, une preuve du défaut de hardieſſe & de courage dans les deux partis, qu'une choſe fondée ſur le bon ſens & les régles de la guerre: car on perd beaucoup moins de monde en ſe joignant & en s'abordant au plûtôt, la Baïonnette au bout du fuſil, ſans tirer un ſeul coup, que de ſe paſſer par les armes pluſieurs heures en-

 tiéres.

tiéres. Nos marins en usent de même, je l'ai déja dit dans mon Commentaire, & le Critique auroit dû s'en souvenir. Ils se canonnent toute une journée dans une action générale pour se couler à fond, l'on s'approche même à la portée des coups de fusil, où l'on perd bien du monde : tout au contraire de nos Corsaires, qui cherchent d'abord à aborder. Je crois ceux-ci plus braves & plus sensés. Je parle de la sorte après l'expérience & de mûres observations. Cassano & Malplaquet m'en ont beaucoup fourni. Mon Critique revient pourtant toûjours à ses feux, & je lui réitére que je n'en fais nul cas dans mon Systéme & sous des Généraux braves, & entreprenans, & qui raisonneront au moment d'une action générale. On prétend que mes pertuisannes, diminuent beaucoup les feux des corps, sans savoir que j'ai dit que j'en avois un peu moins d'un septiéme. Je ne puis me dispenser de le répéter. Je regarde comme une faute considérable d'avoir supprimé les armes de longueur. J'apprens que l'on commence à ouvrir les yeux dans le Nord, que ma secte s'y établit, & qu'elle fait de très-grands progrès : aussi y a-t-il beaucoup de gens très-capables de la prêcher.

L'habile Critique n'y prend pas assez garde, lorsqu'il dit que l'ennemi ayant connoissance de ma disposition, aura le soin de s'y préparer & d'apporter des obstacles à la pesanteur & au choc impétueux des mes Colonnes & des mes Bataillons. Je répons à cela, que mon Systéme & mes ordres de Bataille sont tellement rusés & les mouvemens si promts, si légers & si subits, que je doute qu'il puisse jamais prévoir sur quel ordre je veux combattre, bien qu'il lui paroisse que je marche à lui dans une disposition semblable à la sienne ; puisque j'ai dit en mille endroits de mon Livre, que je débrouille & change mon ordre & la distribution même de mes armes si près de l'ennemi, qu'il ne sauroit jamais remédier aux embarras que je lui présente. Est-ce que mon Adversaire auroit oublié que j'ai pris tous les devants imaginables contre toutes les attaques qu'on pourroit me faire ? En cela j'ai tout lieu de me plaindre de sa memoire, & me loue infiniment de son habileté & de sa politesse à me redresser.

Je ne sai comment on a pû trouver à redire à mes ordres de Bataille, je doute qu'ils ayent été examinés avec assez de précision : car je ne me contente pas de les expliquer, je les prouve d'une maniére incontestable, comme je l'ai dit ailleurs, je fais plus, je les demontre ; pourquoi n'en pas faire autant pour les combattre ?

L'Auteur nous apprend en peu de mots les mesures & les précautions que l'on peut prendre contre mes ordres & la violence de mes Colonnes & de mes Bataillons, cela fait clairement entendre que ma façon de combattre & de me ranger lui paroît très-sérieuse
&

& très-respectable, & qu'il n'est guéres possible d'y résister. La preuve se trouve toute entiere dans les précautions qu'il propose pour être en état de soutenir le choc & la pesanteur de cette masse de Soldats rangés avec tout l'art qu'il m'a été possible d'y mettre, qui perce tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent contre lequel il n'y a point de digue qu'il n'ouvre & qu'il ne renverse, & cependant notre Auteur en propose un contre sa violence. Il s'imagine un très-grand carnage que l'ennemi fera, *s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front, ses canons chargés à cartouche, le feu continuel de ses Pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifices.* On fait beaucoup d'honneur à mes Colonnes & à son Auteur de les recevoir avec tant de cérémonies. Voilà donc les chevaux de frise ressuscités en faveur de mon Systême: ne vaudroit-il pas mieux céder que de se distiller l'esprit à chercher des moyens pour lui résister? Mais d'où vient qu'on ne se sert plus de chevaux de frise comme auparavant? C'est qu'on s'est apperçu que les Bataillons minces des François en faisoient si peu de cas, que ces obstacles ne les arrêtoient pas un petit moment. C'est ce que j'ai vû. Je laisse à penser si mes Colonnes se feront une affaire de respecter une Barriére si peu redoutable? Il ne faut que cela pour arrêter tout d'un coup ces machines & leurs chaînes, qu'il pose pour les grenades & les feux d'artifices, cela est nouveau, sans qu'on en fasse plus grande estime que de ses chevaux hérissés de pointes: car pour les canons chargés à cartouche, il s'en trouve des deux côtés dans les batailles; mais ils n'ont plus lieu lorsqu'on est aux prises, & les feux des Pelotons ne sont pas moins imaginaires. Comment charger & tirer, lorsqu'on est arrivé à des chevaux de frise qu'il faut défendre? Cela est-il bien possible? Quant aux armes blanches, qu'il m'oppose aussi, mon Critique auroit pû se dispenser d'en faire mention, puisqu'il ne peut m'opposer que des bayonnettes, rejettant mes armes de longueur pour de plus grands feux; au lieu que je rens inutiles les siennes par mes pertuisannes, dont l'allongement va bien au delà: car pour son feu, on ne pourroit le proposer qu'à des gens qui n'ont jamais vû de combats ni de Batailles.

Ce qu'il dit qu'*on peut faire un meilleur usage des Colonnes*, ne se trouve point. On n'eût point mal fait de nous le donner, peut-être que l'inventeur m'auroit satisfait sans le recevoir, ne souhaitant d'autre feu que celui que j'ai proposé contre un autre qui n'est que de passage. J'ai assez expliqué ma méthode sans rien laisser à glaner là-dessus, les Pelotons, qu'il y voudroit introduire, seroient bons si je voulois toûjours paroître en Colonnes; mais je ne les veux former que dans les cas où elles peuvent être d'usage, & lorsque l'on peut se joindre. Ce

 qu'il

qu'il y a de ſingulier dans cette Critique, c'eſt que l'Auteur ſe trouve obligé de reconnoître la vérité & l'excellence de mon Syſtême, & ne le combat que dans le ſeul cas où je ſuis débordé, & qui plus eſt ſes objections ſe trouvent ruinées par avance dans mon Commentaire & dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*: car outre les raiſons & les exemples que je fournis contre mes Critiques, je propoſe de plus l'ordre oblique, il faut en parler encore, qui me ſauve abſolument du débordement, dont on eſt ſi fort entêté. Pourquoi n'en pas parler? Un ordre ſi admirable s'oublie-t-il? Eſt-il bien poſſible d'y pouvoir parer? Je ne le crois point: c'eſt le grand ſecret de ſe moquer & de ſe jouer de ſes ennemis. J'en ai donné la méthode, & ce n'eſt autre choſe que d'affoiblir une aîle, & même au-delà, autant qu'il vous plaît, & de fortifier l'autre de tout ce que l'on a de troupes d'élite & de vigoureux, & avancer celle-ci ſur l'aîle oppoſee, pendant qu'on recule l'autre, ou qu'on la laiſſe en repos. Je donne encore la double oblique que j'ai inventée, beaucoup plus dangereuſe, parce que par-là je fais tout mon effort au centre, que j'ouvre par la violence de mes Colonnes redoublées, & par ce moyen je ſépare mon ennemi de ſes aîles. J'ai donné les plans de ces deux ordres, & je crois que dans une Critique dans toutes les formes, on devoit s'attacher à ruïner ces deux ordres & les autres qui donnent au foible tout l'avantage de la ſupériorité: car l'on ne peut ignorer que le nombre ne fait rien contre une diſpoſition plus ruſée & plus ſavante que celle que l'ennemi nous oppoſe; attaque-t-on le corps de la place avant les dehors? Je propoſe encore les attaques nocturnes ſur les mêmes principes. Il falloit nettoyer d'abord ces ſentimens-là, ce qu'on n'a pas fait. Ne pourroit-on pas attribuer ce ſilence à la peur de trop affoiblir la cenſure, ou à l'impuiſſance de combattre ce qui ſe trouve hors de priſe?

Finiſſons cette réponſe par un article de l'Auteur, qui m'engage à une réflexion qui peut ſervir de leçon à la jeune Nobleſſe. *Le Traité de l'Attaque & de la Défenſe des places*, dit-il, *prouve que M.* de Folard *connoit & entend bien le détail de cette ſcience, en nous faiſant remarquer que nous n'avons rien inventé ſur ce ſujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers. Il tache à nous porter de les imiter & de ſuivre leurs exemples dans la fermeté & dans le courage, abſolument néceſſaires dans ces ſortes d'entrepriſes, comme dans toutes les autres.* Commentons ce dernier Article.

Je n'ai point d'autre but dans mes Ecrits comme je l'ai dit ſi ſouvent, que celui de marquer à la jeune Nobleſſe & aux Grands du monde le chemin de la gloire qu'ils doivent ſuivre, & celui de l'infamie.

mie qu'ils doivent fuir, les porter tous aux actions vertueuses, & à imiter les guerriers les plus célébres anciens & modernes dans tout ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Je n'oublie rien, je travaille de tout mon pouvoir à tout ce qui est capable de nous faire aimer cette vertu, si digne de l'être; élever l'ame & les sentimens de ceux qui me lisent, & de donner de l'horreur pour les vices qui deshonorent les armes: c'est l'unique fin que je me suis proposée dans mes Ouvrages, s'il m'est possible d'y atteindre dans un siécle aussi corrompu que celui-ci.

Je vais maintenant répondre à la Lettre critique de l'Auteur anonyme, inserée dans la premiére Partie du Tome II. des *Lettres Sérieuses & Badines des Ouvrages des Savans.* Il paroît qu'il a très-bien lû mon Livre, & qu'il a eu presque tout présent à l'esprit. Quelque habile que soit cet Officier Général, il est pourtant tombé dans le défaut où se sont perdus la plûpart de mes Critiques: c'est de ne m'avoir pas toûjours bien compris, & de n'avoir pas assez médité la matiére, bien que j'aye traité tout ce qui regarde la guerre avec le soin, la simplicité & la clarté qu'il m'a été possible d'y répandre. Je rends pourtant justice à ces deux Savans *Hollandois*, & j'avouë qu'ils ont très-bien raisonné dans les choses où ils ont donné le plus d'attention. Quant aux autres, bien qu'ils les ayent examinées & tournées de tous les côtés pour tâcher d'en trouver le foible, il ne m'a pas paru qu'ils ayent réussi: ils ont plûtôt travaillé à les fortifier qu'à les affoiblir. Les plus éclairés ouvrent enfin les yeux, & reconnoissent par tant d'attaques inutiles qu'il n'y a rien à faire, &, qu'on dispute sur les choses les plus évidentes, & qu'on met en question la vérité démontrée.

Le dernier Critique ne s'écarte presque point de mes sentimens, se contentant seulement de me faire ses objections sur quelques points de ma Colonne, qu'il tire du Livre de mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre.* Mais pourquoi puiser dans cette source? Puisqu'il est visible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au Traité de la Colonne & dans mes Préfaces, ce qui me paroissoit foible & sujet à repréhension dans les *Nouvelles Découvertes*: c'est à quoi il falloit prendre garde. C'est là que je suis campé avec toutes mes forces, & c'est m'éviter, ce me semble, que de vouloir me chercher sur un terrain où je ne suis plus. Quoiqu'il en soit, je vais tâcher de satisfaire aux objections de cet Officier, pour remplir le devoir que je me suis fait de ne répondre qu'à celles des plus habiles Maîtres dans l'art de la guerre, tels que je reconnois être celui-ci, parce qu'elles se sentent toûjours de l'habileté de ceux qui les font: semblables aux fautes des grands Capitaines, qui sont toûjours savantes, & qui feroient honneur à un Général médiocre. L'Au-

L'Auteur de la Lettre ſe plaint dans la page 92. que je ne fais *aucune mention du déplacement de la pique* ou pertuiſanne, j'en ai donné la raiſon dans la Préface du troiſiéme Tome de mon Commentaire: c'eſt à quoi il n'a pas pris garde.

Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la compagnie de grenadiers, dont je fermois ma Colonne; mais j'ai changé depuis: il l'eût pû voir encore, s'il eût pû s'en ſouvenir, dans mon Traité de la Colonne, qui eſt à la tête de mon premier Volume.

Pourquoi le Critique s'attache-t-il encore dans la page 98. à attaquer les défauts des angles de ma Colonne, puiſque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune priſe, ſi ce n'eſt ceux d'un Bataillon carré? Il falloit commencer par ruïner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait: car en s'y prenant autrement on fait le panégyrique d'un Livre, bien loin de le critiquer. D'ailleurs il n'a pas pris garde que ma Colonne n'eſt compoſée que de 24 à 26. files de tête à queuë. A la vérité il ſuppoſe une Colonne iſolée de retraite & ſeule ſans nul appui, & nullement lorſqu'elle ſe trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre; mais cela ne prouve pas que les angles ſoient plus foibles, ſe trouvant ſoutenus du feu des faces, & quand même cela ne ſeroit pas, l'attaque de ces angles n'eſt pas pratiquable, à cauſe de leur petiteſſe, il n'y auroit qu'un ſeul cheval qui pût tenter cet endroit-là; & quand il y en auroit dix, il ſeroient dans un inſtant paſſés par les armes & allongés en même tems par les pertuiſannes; & ſi l'eſcadron ſe replie, je laiſſe à penſer s'il tiendra un inſtant ſans y laiſſer la moitié de ſon monde. Je ne ſai ſi en rapportant ſimplement cette objection, ſans autrement la réfuter, ce ne ſeroit pas aſſez pour en faire connoître la foibleſſe: car de quelque maniére qu'on s'y prenne, on ne ſauroit éviter de former des angles, puiſque tous les corps de Cavalerie ou d'Infanterie ſont angulaires, & ils ne ſont défectueux ou foibles que lorſqu'on les range ſur une carré parfait. On verra qu'en bien des endroits le Critique ne s'accorde pas toûjours avec lui-même dans les objections ſuivantes. A l'égard du choc des deux armes contre ma Colonne, elles fortifient plûtôt mon Syſtême, & en font connoître la force inſurmontable, bien loin de l'affoiblir. L'oſerons-nous avancer? Envain cherchera-t-on des raiſons contre mon principe, je doute que perſonne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai.

Je ne touche point à ſes autres remarques, qui prêtent un peu le flanc, il faut néceſſairement que je me borne à une très-petite partie: je laiſſe ce champ à M. *de Vadicourt*, ancien Mouſquetaire de la premiére Compagnie du Roi, & à M. *de Robert*, tous les deux formés de ma main dans la ſcience des armes: car ſans que je m'en mêle, ils ont

ont tous les deux travaillé à une réponse à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le jugent à propos; supposé que le savant Officier *Hollandois* ne soit pas satisfait de la mienne, dont je serois très-fâché, ne desirant rien davantage que de mériter son estime par une bonne défense, & rien ne fait plus d'honneur que d'avoir affaire à d'habiles gens.

Tout ce qu'il allégue dans la page 104. a été ruïné & réduit à rien dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* & dans mon Commentaire, & cependant il supprime universellement mes preuves & mes raisons qui le combattent; ce qui est contraire, ce me semble, aux régles & à l'exactitude critique. Il ne produit ma Colonne que seule, sans nul appui, au milieu d'une rase campagne, la trouvant trop forte & trop respectable enchassée & flanquée de mes Bataillons. En cela il a raison, & la fait attaquer ainsi isolée par un ou deux Bataillons & Escadrons, & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec honte. Il prétend, sans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impratiquable à la Cavalerie, qu'elle embrassera ou se repliera sur la Colonne de toutes parts en tête & sur les deux faces, qu'il appelle *flancs*. Je le prie de souffrir que je lui demande si ce repliement est une manœuvre qui se puisse faire en un instant? Et quand même les Escadrons & ces Bataillons auroient le tems de le faire, les mouvemens en tous sens de la Colonne sont si légers, si rapides & si subits, qu'elle aura percé ce qui attaque en tête avant qu'on y ait pris garde. Je laisse à juger si les deux aîles qui auront replié se trouveront à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre le feu prodigieux de ma Colonne, dont quatre rangs voyent les Cavaliers tout à leur aise? & il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit exposé au feu de six hommes, sans compter les pertuisannes, qu'on ne sauroit aborder. Ma Colonne n'a point de flancs. Je prie mon Censeur de s'en souvenir, puisqu'elle est également forte à mes faces & au front, ou à la tête par où elle choque, sans compter mille autres avantages; au lieu que celui, qui attaque, n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes: car pour les feux on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'Infanterie qu'il me fait opposer selon la méthode *Hollandoise*. A l'égard de celui de la Cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle, il le fait bien lui-même.

Qu'on remarque bien que pour me combattre isolé, il me fait attaquer par la Cavalerie & par l'Infanterie, ne trouvant pas qu'il soit bien aisé de prendre ma Colonne dans une ligne, & en cela je le tiens très-raisonnable, mais il l'est moins, ce me semble, de vouloir m'accabler par tant de diverses sortes d'armes: car ce n'est pas vaincre un ennemi que de l'environner, que de se refuser à lui & de le

combattre au loin, par le nombre des feux & extrêmement ſupérieurs. Il percera deux, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il ſuccombe, ſans qu'on puiſſe ſe glorifier de l'avoir vaincu. Ce qu'il y a de certain dans cette Critique, c'eſt que l'Auteur convient par tout de la ſupériorité & de la force de ma Colonne, & par conſéquent de celle de l'Infanterie qu'on ignoroit auparavant. C'eſt là le but que je m'étois propoſé, & que j'ai enfin atteint; M. le Marquis de *Santa-Cruz* a de même réuſſi dans cette recherche, ce qui paroît dans ſes Ouvrages, ſans que nous ayons pris des meſures enſemble pour délivrer les gens de guerre de l'erreur où ils ſe trouvoient à l'égard de la force de l'Infanterie. Nos Syſtêmes ſont aſſez différens, mais les principes ſont les mêmes. Cet habile Auteur Militaire convient que toute ſa force conſiſte dans la profondeur de ſes files, & des armes de longueur mêlées avec les courtes. Le Critique demeure d'accord de tout cela, & du mêlange de mes armes, puis on voit viſiblement par tout ce qu'il dit qu'il eſt forcé de convenir qu'en effet cette profondeur & mes armes ſont tout ce qu'on peut oppoſer de plus redoutable au nombre & à la valeur. Comme il ſait parfaitement ſon Infanterie, il embraſſe ce ſentiment, & en même tems la Colonne. Je conſeille aux gens de guerre de lire cette Critique, où je renvoye mon Lecteur : elle mérite ſon attention & fait honneur à ſon Auteur. Voici comme il parle dans la page 106.

„ Quoi, direz-vous! cette Cavalerie & cette Infanterie que vous „ venez d'oppoſer à un Bataillon, qui ne fait qu'une ſection de la „ Colonne, n'y trouve nulle priſe! Ce Bataillon eſt donc invincible, „ & par conſéquent la Colonne l'eſt auſſi. Non ſans doute, mais „ pour en venir à bout, je crois qu'on ſera obligé de s'y prendre „ comme le fameux Prince de *Condé* s'y prit à la Bataille de *Rocroi*, „ où ne pouvant avec ſa Cavalerie victorieuſe tirer aucune raiſon de „ ce fameux Corps d'Infanterie *Eſpagnole* qui faiſoit front par tout, „ il lui oppoſa de plus ſon Infanterie. Ces deux armes étant jointes „ enſemble, réduiſirent à une Capitulation honorable ce brave Corps, „ qui malheureuſement s'enterra, dans cette occaſion, avec cette „ haute réputation que l'Infanterie *Eſpagnole* s'étoit aquiſe depuis „ long-tems; & qu'elle s'étoit toûjours conſervée. Il l'auroit obtenue „ de la généroſité de ce Prince, cette Capitulation, ſans le hazard, „ qui s'y oppoſa. Auſſi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien Ar- „ mé & diſpoſé qu'il pût être, que ce ſeul parti à prendre pour ſe ti- „ rer heureuſement d'affaire. A la vérité d'Infanterie à Cavalerie, il „ s'étoit trouvé ſupérieur en Armes: d'Infanterie à Infanterie, il au- „ roit pû ſe trouver égal; mais d'Infanterie à Cavalerie & Infanterie „ jointes enſemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que ſe trouver in- „ férieur.

„ férieur. Car si l'épée de la Cavalerie & ses autres Armes n'avoient „ pas été capables de faire ouverture dans ce corps pour le rompre, „ les mousquets de l'Infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La Co- „ lonne entiére ou une de ses sections, se trouvant dans la nécessité „ de combattre tout à la fois, & la Cavalerie & l'Infanterie agissant „ de concert, elle ne se tireroit pas mieux d'affaire que ne fit le corps „ *Espagnol.* C'est bien assez que de seul à seul, elle puisse avec raison „ se vanter de quelque chose."

Lorsqu'on a entrepris de réfuter un Systême dans ce qui nous paroît défectueux, & de louer ce qui mérite de l'être, il est bon de l'examiner avec toute l'attention possible, & plûtôt trois fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonstratif. Je me les suis faites à moi-même, n'en trouvant point de faites par d'autres. Je l'ai déja dit plus haut, il falloit donc les transporter dans la Critique, & les considérer placées dans leur Systême, liées avec leurs principes généraux & avec leurs conséquences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela, mais je crois que dans cet état on n'auroit sû comment s'y prendre, la vérité ne donnant aucune prise: faute d'avoir embrassé ce parti, mon Censeur me donne un très-grand avantage sur lui: il eût été forcé d'avouër que ma Colonne est invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le soit pas, & se met à grands frais de raisonnement pour cela. *Non sans doute*, dit-il, & tire ses preuves de l'exemple du Bataillon carré des *Espagnols* à la Bataille de *Rocroi*. Ni cet exemple, qui n'est pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favorables. Il eût été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce Bataillon si fameux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma Colonne, & par-là il me met en état de rétorquer son Bataillon contre lui. Il y a même une espéce de contradiction dans ce qu'il avance, parce que ce Bataillon & ma Colonne sont deux choses bien différentes. Celle-ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraisé de ses pertuisannes: mais le carré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est tout couvert; & les piques en ce tems-là, comme dans le nôtre, lorsqu'elles étoient en usage, étoient défectueuses, comme je l'ai prouvé, & il en demeure d'accord, & avouë en même tems que mes pertuisannes sont plus parfaites, & en plus petit nombre. D'ailleurs ce Bataillon carré étoit à centre vuide, mais ses files étoient sur plus de profondeur que les nôtres, qui ne sont que de quatre. On peut juger de là si ceux qui ont proposé de combattre de la sorte, entendoient bien l'Infanterie: le Critique habile s'en moque.

Je suis grandement surpris qu'il n'ait pas pris garde qu'il n'y a point de conformité entre ce Bataillon carré & ma Colonne. C'est opposer un corps parfait à un autre qui ne l'est pas, & dont la maniére de

 com-

combattre & de se ranger est toute différente. Je le supplie de bien examiner cela, pour voir si je pense juste. Ma Colonne est en état de se rompre, de se partager & de se défendre en tous sens, & pour ainsi dire, par piéces; au lieu que le Bataillon carré ne sauroit le faire sans se perdre. Il ne peut combattre qu'en défensive & fixe dans son terrain, c'est opposer la lenteur & la pesanteur à un corps léger, actif, violent dans le choc, & capable d'attaquer sur toutes sortes de faces, & d'achever son œuvre avec bien plus de vîtesse & se replier sur elle. Rien de tout cela ne se rencontre dans le Bataillon carré vuide.

Je vais faire voir qu'il se contredit manifestement, en accordant à ma Colonne attaquée les mêmes avantages qu'au Bataillon Espagnol, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en ait tant. *A la vérité*, dit-il, *d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes: d'infanterie à infanterie, il eût pû se trouver égal; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur*. Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement. Il déclare dans ce qu'il répond à une demande, qu'il suppose qu'on lui fait, que l'Infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que reboucher contre un corps aussi bien ordonné que ma Colonne, & contre des armes trop redoutables pour oser jamais les aborder, & finit ainsi après en avoir fait voir tous les avantages, *ce Bataillon est donc invincible?* On lui avoue qu'on l'entend au pied de la lettre. La Cavalerie, dit-il plus bas, ne sçauroit l'attaquer non plus toute seule, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira contre ce Bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort qu'on fasse. On ne le lui conteste pas: on va voir dans un moment qu'il sera forcé de convenir qu'en effet elle est *invincible*. Mais si la cavalerie & l'Infanterie sont, dit-il, jointes ensemble, qu'elles attaquent de concert, l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut faire. Qui ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces pour détruire, pénétrer & anéantir ce corps? Je veux qu'un Bataillon se replie & attaque une partie de ma Colonne, & que la cavalerie en fasse autant de son côté, la voilà enveloppée de toutes parts, le mal n'est pas grand: n'est-il pas vrai que par tout où l'Infanterie attaque, elle trouve la même résistance, les mêmes difficultés, les mêmes obstacles, les mêmes armes & la même profondeur dans les files; enfin tous les mêmes avantages que le Censeur m'accorde? N'attaque-t-elle pas seule de son côté? La cavalerie trouve les mêmes difficultés & les mêmes dangers du sien, & encore plus grands & plus insurmontables. Est-ce que ma Colonne se trouve dénuée de quelqu'un de ces avantages pour être attaquée de la sorte?

Je

Je ne le vois pas: il nous fait très-bien comprendre, & en homme qui entend aussi bien la Cavalerie que l'Infanterie, les desavantages de toutes les deux contre mes Colonnes, & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que je lui retorque ses preuves, & que je m'en serve contre lui-même; ainsi ma Colonne ne perd aucun de ses avantages en se défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes. Je conclus de là que toutes les deux agissant de concert n'avanceront pas davantage.

Il me vient dans la pensée quelque chose de plus fort encore que ce que je viens de dire. La supériorité du nombre n'y fait rien, si elle est obligée de s'arrêter & de soutenir l'effort des deux armes, ou d'une seule. Mettons qu'il faille plus d'un Bataillon pour envelopper totalement ma Colonne, bien entendu que l'on me combattra selon la methode d'aujourd'hui, sur quatre de file, ou six si l'on veut, il faut le supposer ainsi, que peut-il arriver de cela? si-non qu'on l'attaquera & qu'on l'embrassera entiérement. On ne sauroit la combattre, ni lui opposer un plus grand nombre de monde que la grandeur de l'espace ou du carré qu'elle contient, & de deux corps qui combattent sur un front égal, aucun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne seront pas des files de quatre qui manqueront de pertuisannes, dont l'autre se trouve très-bien fourni. Alléguer le feu de ces Bataillons minces, ce n'est pas, ce me semble, bien raisonner, ce feu n'a plus lieu lorsqu'on en vient aux mains. Et à l'égard de la cavalerie, ni ses épées, ni la vigueur de ses chevaux ne servent de rien, & c'est ce que j'ai prouvé plus haut en vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppose, s'il veut, deux Bataillons & autant d'escadrons, & c'est beaucoup contre une seule Colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un passage au centre par la célérité de mes mouvemens, il fasse recourber les deux aîles à moitié pour mettre moins de tems à m'environner & à m'ôter celui de percer. Je lui déclare qu'il ne gagnera rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire: car bien loin d'avancer au centre, je tournerai ma Colonne sur l'une des aîles qui s'est avancée & qui s'est recourbée à moitié sur les flancs: manœuvre aussi aisée qu'on puisse faire, & en présentant une de mes faces au centre de ces deux Bataillons. Je les romprai à l'une de leurs aîles, & la prendrai ensuite en flanc par la face opposée; & quand l'ennemi diminueroit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le remede; & s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre sans qu'il puisse avoir le tems de se recourber: car quant à ses escadrons, ils ne m'empêcheront pas d'aller. Je l'ai démontré en mille endroits de mon Commentaire.

Je ſerois fort ſurpris, ſi l'habile Officier Général Hollandois trouvoit quelque moyen pour échapper aux embarras que je lui propoſe, & qu'il révoque en doute des vérités ſi palpables.

Voici une autre objection du Critique, qui n'eſt pas nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été faites, dont les débris & les ruïnes ſe trouvent par tout dans mon Commentaire. Cela m'empêcheroit de repondre à tout autre qu'à mon Cenſeur, dont j'eſtime infiniment le ſavoir, & qui ne pêche quelquefois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

Je conviens encore, dit-il, *que tant qu'il agira de pied ferme*, (notez qu'il ne ſe borne qu'à l'attaque environnante de ma Colonne,) *il ne peut pas lui revenir un grand avantage de ſon feu, ni ſur de l'Infanterie qui agira ſur un grand front, ni ſur la Cavalerie, qui laiſſant là les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raiſon eſt qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire ſur ſon front, qui étant déja fort petit, ne ſauroit toucher que ce qui lui eſt directement oppoſé en ce ſens.* Il me pardonnera ſi je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous ſommes à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en ſauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne. N'ai-je pas donné une Figure dans mon Traité de la Colonne qui fait voir clairement que les feux de mes faces ſont obliques? S'il ſuppoſe que le Bataillon mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me ſervira de tout ſon feu à une certaine diſtance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoître l'activité & la légéreté de ma Colonne dans ſes mouvemens, & la peſanteur de ſon Bataillon mince dans les ſiens, ou à grand front. Je marche droit à ce Bataillon flottant & chancellant, je le joins ſans peine & je l'ouvre par le choc du mien: car d'échapper à ſa ſphére d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux & de la Cavalerie, car il met de tout contre ma Colonne, je me partagerai en deux, & je leur oppoſerai des files de douze contre d'autres de quatre.

Le Cenſeur devoit un peu mieux développer ſes autres raiſonnemens, qui ſans ce défaut paroîtroient plus ſolides. J'ai déja dit que ſon feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma Colonne. Quant à ſa Cavalerie qui m'aborde & s'abandonne ſur moi, non aux faces, mais aux angles; ces angles, qu'il allégue, ſont, ſelon moi, une imagination, puiſqu'ils n'offrent aucune priſe par leur petiteſſe, & il le fait voir lui-même: car il dit que ſi mon front, c'eſt-à-dire, la tête de ma Colonne, eſt petit, les angles le ſont auſſi. Ils échappent donc à la Cavalerie: comment s'y prendra-t-on pour les attaquer? Il ajoute que le feu de mon front eſt fort peu redoutable, par

la raiſon que je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant fort petit, je ne ſaurois *toucher que ce qui lui eſt directement oppoſé en ce ſens.* Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je qu'ils me paſſent par les armes, s'ils ſe plaiſent à ce jeu? J'irai à eux, s'ils n'ont pas envie de venir à moi: mon feu eſt-il perpendiculaire? Du moins celui de mes faces ne ſauroit l'être: & ne voyent-elles pas le Bataillon à grand front qui me canarde? Elles le voyent tout entier, & par un feu oblique. Ma compagnie de grenadiers, qui me ſert de réſerve, eſt-elle comptée pour rien? J'avouë que mon feu eſt par rangs; mais il n'eſt pas moins fourni, moins uni que celui des pelotons: car tous mes rangs tirent les uns après les autres par la méthode que j'ai donnée. Si l'on m'aborde, les pelotons demeurent dans le ſilence, qui peut en diſconvenir?

Ecoutons encore notre Critique éclairé. *Une autre raiſon*, dit-il, *c'eſt que ſon feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être, ici, à cauſe de l'éloignement des Officiers diſtribués preſque tous au front & à la queuë, de ſorte qu'il ne peut y en avoir aſſez aux rangs pour les gouverner, choſe qui ſeroit pourtant néceſſaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre.* Le Cenſeur ne prend pas garde que mes Officiers ſont beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le ſont dans un Bataillon à grand front ou rarefié, qu'on me paſſe cette expreſſion, à cauſe de la grande profondeur de mes files. Eſt-il bien difficile aux Soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers qu'ils ont devant eux, & dont on peut partager à chacun un certain nombre de files? On pourroit bien plûtôt retorquer ce défaut au Bataillon à grand front qu'à ma Colonne. Cette diſtribution de files à chaque Officier ſe pratiquoit chez les Grecs dans leur phalange, qui étoit de ſeize de profondeur, & les Officiers étoient à la tête comme les miens, qui bordent toute ma Colonne. Il n'a pas pris garde que mes Officiers ſont preſque tous diſtribués au front & à la queuë, & qu'ils bordent toute ma Colonne comme un mur qui couvre tout. Ce qu'on remarque de plus admirable dans ma maniére de la former, c'eſt que tout ce qu'il y a de vieux Soldats & de plus brave borde ma Colonne, & enferme en dedans ce qu'il y a de plus mauvais & de moins expérimenté: il n'a pas couté davantage à M. de Robert, qui a découvert cette belle & ſavante évolution, de la former de la ſorte, que s'il l'avoit fait autrement. Suppoſe-t-on que ma Colonne n'eſt compoſée que de Soldats de recrue, qu'ils ne ſont ni aguerris ni diſciplinés, & qu'ils ne ſavent pas ce qu'ils ont à faire en préſence de l'ennemi, & qu'ils ayent oublié par un fréquent exercice à tirer par rang? Faut-il la voix de Stentor pour ſe faire entendre dans un ſi petit eſpace, pour avertir les Soldats de ce qu'ils doivent faire? Ces objections ſur de telles

les suppositions me paroissent bien foibles: après avoir très-bien prouvé la force & l'excellence de ma Colonne, mon Censeur ne peut pas avoir oublié qu'elle est couverte & fraisée par tout de mes pertuisannes, & cependant il raisonne comme s'il n'y en avoit qu'un seul rang, & revient sans cesse à ses feux qui sont la chose du monde qui m'inquiéte le moins. Il prétend que mon premier rang sera détruit, & parmi les morts ou blessés, avant qu'il puisse joindre son foible & mince Bataillon, qui ne sauroit résister un instant contre la violence de mon choc. Il faudroit pour cela que mes Soldats ne tirassent qu'avec de la poudre mouillée contre de la séche, & qu'ils ne chargeassent qu'avec de menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des alouettes ou des étourneaux, & véritablement on ne sauroit en faire guéres plus de cas, lorsqu'on combat selon la méthode que nous suivons. Je crois l'avoir démontré dans mes Ouvrages, & contre tous mes Censeurs, en repoussant toutes les attaques qu'on a livrés contre mes principes. Il me semble qu'il n'y a guéres d'apparence que l'on parvienne à une connoissance plus exacte de la force de l'Infanterie, & que l'on trouve une méthode plus excellente que la mienne pour résister à toutes sortes d'efforts, puisque jusques ici on n'a rien trouvé ni pû découvrir qui puisse attaquer solidement mon Systéme.

Malgré toutes les attaques que mon Critique m'a fait essuyer de la maniére du monde la plus honnête & la plus civile, où il paroît même que les préjugés de la coûtume n'ont aucun pouvoir sur lui, & qu'il se moque de la vénérable routine; malgré tout cela dis-je, il avouë qu'on ne sauroit combattre sur des principes plus certains que ceux que je propose. Voici ce qu'il dit des avantages de la Colonne.

Je ne sai si ces remarques ne suffisent pas, dit-il, *pour nous faire juger des avantages qu'on pourroit tirer d'une Infanterie formée à tous égards sur le modéle de ce Bataillon* (la Colonne) *qui fait notre sujet. En voici au moins quelques-uns qui, selon moi, se présentent naturellement, & dont le premier pourra servir de fondement aux autres. Cet avantage est que ce Bataillon est impénétrable à la Cavalerie, qu'en même tems il est en état de rompre tout autre Bataillon qui ne sera pas armé comme lui & qui ne combattra pas sur les mêmes principes, & qu'un tel Bataillon est en état de passer partout, soit plaine, soit païs fourré. Si c'est plaine, il n'a qu'à marcher sur la Cavalerie qu'il trouve sur son chemin, couvert de ses armes de longueur. Son feu servi avec modération & à propos est seul capable de l'écarter. Si l'Infanterie y tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'est païs fourré, où l'Infanterie ennemie se servant de ses avantages, se couvre d'une*

haïe

haïe ou autre chose semblable, pourvû qu'elle soit accessible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce Bataillon semble être destinée. Après avoir essuyé une seule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puisse faire du mal, obligeant ainsi l'ennemi à quitter son poste, il le franchira aussitôt, & tombera brusquement sur tout ce qui tient ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en prenant quelques précautions de plus, il n'a qu'à agir de même pour atteindre au même but.

Je ne le chicanérai donc pas dans ce qu'il dit à l'égard de la Cavalerie, il n'y a qui que ce soit des habiles gens qui ne lui applaudisse, comme ils ont fait dans ce que j'en ai dit dans mon Commentaire, ses réflexions sont très-judicieuses & très-solides. Je ne saurois mieux terminer cette Préface qu'en copiant le passage tout entier; il est long, mais très-instructif & très-nécessaire.

„ Malgré le respect, que la Cavalerie de nos jours a marqué pour „ le feu, la pique ou la Bayonnette de l'Infanterie, *dit cet habile Officier*, comme cette derniére combattoit toûjours sur un grand front „ & sur peu de hauteur, incommode dans les mouvemens faciles à „ rompre, on n'a pas laissé de tenir constamment pour maxime, qu'u- „ ne armée de beaucoup inférieure en Cavalerie, bien que supérieure „ en Infanterie, doit éviter les plaines, & qu'ainsi pour remédier à „ cet inconvenient, il faut tâcher d'avoir non seulement une bonne „ Cavalerie, mais de l'avoir surtout égale, si ce n'est pas supérieure, „ à celle de l'ennemi. De là cette attention de préférence sur cette „ arme, la grande quantité qu'on en a voulu avoir, & les dépenses „ excessives, tant pour sa levée, que pour son entretien. De là cet- „ te grande consomption de fourage, qui faute de magasins suffisans „ décide du succès de toute une campagne, & souvent de toute une „ guerre. De là la nécessité de décamper, faute de subsistance, en „ quittant un poste important. De là l'impuissance d'entreprendre un „ siége, d'en tenter la levée, de fournir amplement les places at- „ taquées ou menacées, & d'attaquer ou de soutenir un poste de „ païs fourré ou d'un retranchement, faute d'une nombreuse Infan- „ terie.

„ Voulez-vous rémédier à tout cela; Voulez-vous ne pas être obli- „ gé de vous cacher dans des païs fourrés ou derriére des retranche- „ mens? Voulez-vous avec confiance vous produire en rase campag- „ ne? Ayez de cette Infanterie qui passe par tout. Ayez sur elle cet- „ te attention de préférence, diminuez le nombre excessif de cette „ Cavalerie, qu'on a vû paroître, fixez-le hardiment à la moitié. Quand „ ce seroit moins encore, vous en aurez suffisamment pour votre u- „ sage. Vous trouverez par-là le moyen d'augmenter considérable- *Ce qu'il faut faire pour se passer d'en avoir tant.*

„ ment votre Infanterie & le nombre de vos combattans, sans qu'il „ vous en coûte davantage. Deux escadrons de moins, faisant ensemble trois cens combattans, qui ne peuvent vous servir que dans „ certaines occasions, vous donneront un Bataillon de six cens combattans qui pourront vous servir par tout. Cette diminution de votre Cavalerie vous épargnera des sommes considérables, bien des „ peines & un tems infini, qu'il faut pour l'établissement de vos magasins, à l'entrée de la campagne. Elle vous donnera la facilité „ de prévenir l'ennemi & de vous saisir d'un poste, dont le succès de „ la campagne dépendra. Par-là vous serez en état pendant le cours „ de la campagne d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à décamper le premier, chose dont vous pouvez tirer souvent de très-grands „ avantages, tant pour l'offensive que pour la défensive. Il y a plus. „ Cette augmentation de votre Infanterie vous rendant si considérablement supérieur en Infanterie à votre ennemi vous serez le maître „ d'entreprendre plus facilement des siéges, d'en tenter la levée, de „ fournir amplement vos places attaquées ou menacées, de conserver sûrement vos postes, & de faire quitter facilement à l'ennemi „ ceux qu'il occupe.

Il eût été à souhaiter pour l'instruction de ceux ausquels les gros Livres font peur, qu'il n'eût pas été si laconique en cette rencontre: il eût trouvé encore d'excellentes choses à dire sur cette matiére, du moins eût-il pû renvoyer son lecteur à mon Commentaire, & citer les endroits où se trouvent les raisons dont il se sert, & desquelles il a profité en faveur de mon sentiment, n'en ayant extrait que la moindre partie: car rien n'importe plus aux Princes & aux hommes d'Etat, comme aux gens de guerre, que de mettre toute leur attention à lire & à bien méditer ce que je dis du trop grand nombre de Cavalerie. S'ils prennent cette peine, ils ne seront pas un moment en suspens à l'égard de l'erreur où toutes les Puissances de l'Europe sont encore sur ce prodigieux nombre de Cavalerie: car qui est ce qui ne voit pas, par les deux longues guerres dont nous avons été les témoins, que ce nombre exorbitant de Cavalerie étoit inutile? Il n'y a guéres plus de soixante ans qu'elle étoit plus foible de plus de la moitié, & M. de Turenne trouvoit encore qu'il y en avoit trop, ne se souciant pas trop de la supériorité de cette arme, la faisant même attaquer par son Infanterie, & suppléant à sa foiblesse par des pelotons de mousquetaires entrelassés parmi elle pour la soutenir, tant il mettoit de confiance en son Infanterie, qu'il mettoit à tout.

Qu'on ne s'avise pas de me citer la Maison du Roi, si brave, si ferme & si intrépide, la seule peut-être au monde, tranchons le mot, l'unique, qui puisse se vanter d'être pure & nette en son honneur & sans

sans nul reproche. Ce sont sans doute les plus braves & les plus valeureux hommes du monde, & si pleins d'honneur, que je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit rien vû de semblable. Je prens le mot d'honneur dans toute son étenduë, c'est-à-dire, dans tout ce que le militaire a de vertueux & de digne d'être estimé. Qui est-ce de toutes les nations de l'Europe qui ne souscrive à tout ce que je dis? Qu'on ne me la cite pas, encore une fois, cela ne prouveroit rien contre moi.

Seroit-il impossible de former, de discipliner & d'inspirer un semblable & même honneur dans tout ce qu'il y a de Cavalerie au monde? Non sans doute il ne le seroit pas: est-ce que ces hommes qui la composent sont paîtris d'un autre limon que nous ne le sommes? il est donc possible de former des hommes semblables, & de leur influer le même esprit & le même honneur. Il en est ainsi de l'Infanterie, & il est même plus aisé de la rendre encore plus redoutable, par de bonnes loix & une discipline mieux entenduë que celle qui est en usage, qui ne consiste uniquement qu'au maniement des armes, comme si cela suffisoit. Celle des Prussiens, dont on parle tant, est plûtôt une discipline de corps que d'esprit, comme celle de tous les autres. Nous avons rejetté tout cela, nous en avons ôté, pour ainsi dire, tout le méchanisme, & formé un Systême tout nouveau de discipline militaire sur des principes & une méthode plus simple & plus aisée à pratiquer, & infiniment plus assurée pour former de braves Soldats & des Officiers capables de les commander, & d'inspirer aux uns & aux autres cet esprit & cet honneur qui nous portent aux grandes actions & à fuir les mauvaises: car par ma discipline on va de soi-même à la connoissance des grandes parties de la guerre.

Il ne me seroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi certains Régimens, qui ne sont pas mieux disciplinés ni mieux dressés que les autres, conservent depuis très-longtems je ne sai quel esprit & quel honneur qui les porte à s'exposer aux plus grands dangers, & à ne rien craindre, & sur tout en *France*, comme entre autres le Régiment de *Navarre* & celui de la Vieille Marine, qui semblables à la Maison du Roi, sont sans peur & sans reproche & d'une hardiesse inconcevable, qui attaquent tout sans délibérer, quelque nombre qu'il se présente, & en viennent toûjours à bout. C'est un esprit particulier, diront quelques-uns, & je suis de leur avis, & le souvenir de tant de belles actions qu'ils ont faites qui les anime, & les Officiers comme les Soldats se les transmettent les uns aux autres, & pensent toûjours à bien faire pour ne point perdre une réputation si précieuse & si digne d'être conservée. Le souvenir de ces actions, & l'estime comme

la confiance que les Généraux ont en eux dans les affaires qui sont dans leur crise, tout cela fait un effet surprenant dans leur esprit & leur éléve tellement l'ame, qu'il n'y a rien qu'ils ne surmontent, sans qu'on puisse dire que la discipline & les loix militaires y ayent la moindre part; mais s'il ne restoit plus aucun des vieux Officiers qui entretinssent ces braves hommes dans cet esprit, il seroit à craindre qu'ils ne le perdissent absolument. Je l'ai déja dit, & j'ose le répéter. Je crois avoir heureusement découvert & tiré de l'oubli, après tant de siécles, cette admirable discipline, ce bel art de former des braves Soldats & des Armées obéissantes, pleines d'honneur, & capables de tout oser & de tout entreprendre. Il me seroit aisé de prouver par une infinité d'exemples anciens & modernes, qu'il n'est rien de plus facile que d'introduire dans les troupes & dans les Armées la discipline la plus sevére & les remédes les plus amers pour les porter aux vertus guerriéres, sans craindre les suites d'une trop grande sévérité, qui est toûjours moins dangereuse que celles qui naissent d'une trop grande mollesse à ne point changer, ce qui est capable de tout perdre.

L'Empereur *Aurélien*, sans remonter plus haut, manqua-t-il son coup lorsqu'il pensa à rétablir la discipline *Romaine* dans ses Armées, dans un tems où la corruption, la desobéissance, l'esprit séditieux, le luxe, la mollesse & l'ignorance des armes étoient montées au plus haut degré d'oubli & de mépris, & cependant en vint heureusement à bout par la rigueur des châtimens; ce qui ne fit que leur donner une crainte qui les empêcha de sortir de leur devoir, & les porta aux actions les plus extraordinaires par l'espérance de monter à tous les degrés de la milice & aux biens de fortune, qui doivent les suivre, & sur lesquels on comptoit aussi sûrement, qu'on étoit assûré de la grandeur des châtimens. Cet habile Guerrier, comparable aux plus grands de l'antiquité, conçut très-bien qu'on ne pouvoit être trop excessif à châtier les fautes comme à récompenser les belles actions. Où trouver des hommes comme celui-là, & qui ayent autant de capacité, de courage & de fermeté pour introduire une telle discipline dans des Armées aussi corrompuës & aussi mutines que celles de ce tems-là? Cela tient presque du prodige, mais ce n'en seroit pas un dans ce tems-ci. Ce grand homme eut pourtant le bonheur de réussir dans un si grand dessein. Il n'étoit alors que Général des Armées de l'Empereur *Valerien*, & devint ensuite Empereur lui-même par sa vertu & ses grandes actions, dont sa vie est toute remplie.

Peut-être conviendroit-on, si j'avois produit ma discipline, que par mes loix militaires j'empêche qu'elle ne se relâche jamais, pour peu d'attention que le Prince y veuille donner. Je l'ai accommodée au tems où nous vivons, aux mœurs, à l'humeur de la Nation & à la natu-

nature de nos Armes, auxquelles j'ai fait quelque changement, comme dans la maniére de se ranger & de combattre pour une plus grande perfection.

Une discipline imparfaite sans principes & sans méthode, fait que les corps, qui sont braves aujourd'hui, comme disent les *Espagnols*, fuiront demain comme des lâches & des misérables qui mériteroient d'être décimés, & s'ils ne le sont pas, on peut compter qu'une autre fois ils seront très-dignes de l'être, & pour ne l'avoir été, la mode en étant perduë, ils sauteront à une troisiéme faute semblable; ce qui fait qu'ils dégénérent peu-à-peu, & s'accoûtument aux mauvaises actions, & oublient les bonnes par l'impunité.

La Paix, ce bien si justement desiré par tous les Peuples, deviendroit un mal infiniment plus grand que ne l'est la guerre, si l'on ne faisoit observer la discipline avec la derniére sévérité par tous les moyens que les *Romains* mettoient en usage; c'est dans la Paix qu'on doit animer les vieux Officiers par des caresses & des récompenses, pour tâcher de les retenir & empêcher qu'ils ne se retirent, & enflammer l'émulation par les graces accordées à ceux qui s'y opposent, & par-là conserver les Officiers & l'on en forme d'excellens qui leur succédent. Sans cet expédient, on doit être assûré que tout se trouvera être tombé en décadence lorsque la guerre recommencera.

F I N.



3-
Au

